



# Notes du mont Royal

[WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM](http://WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM)

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

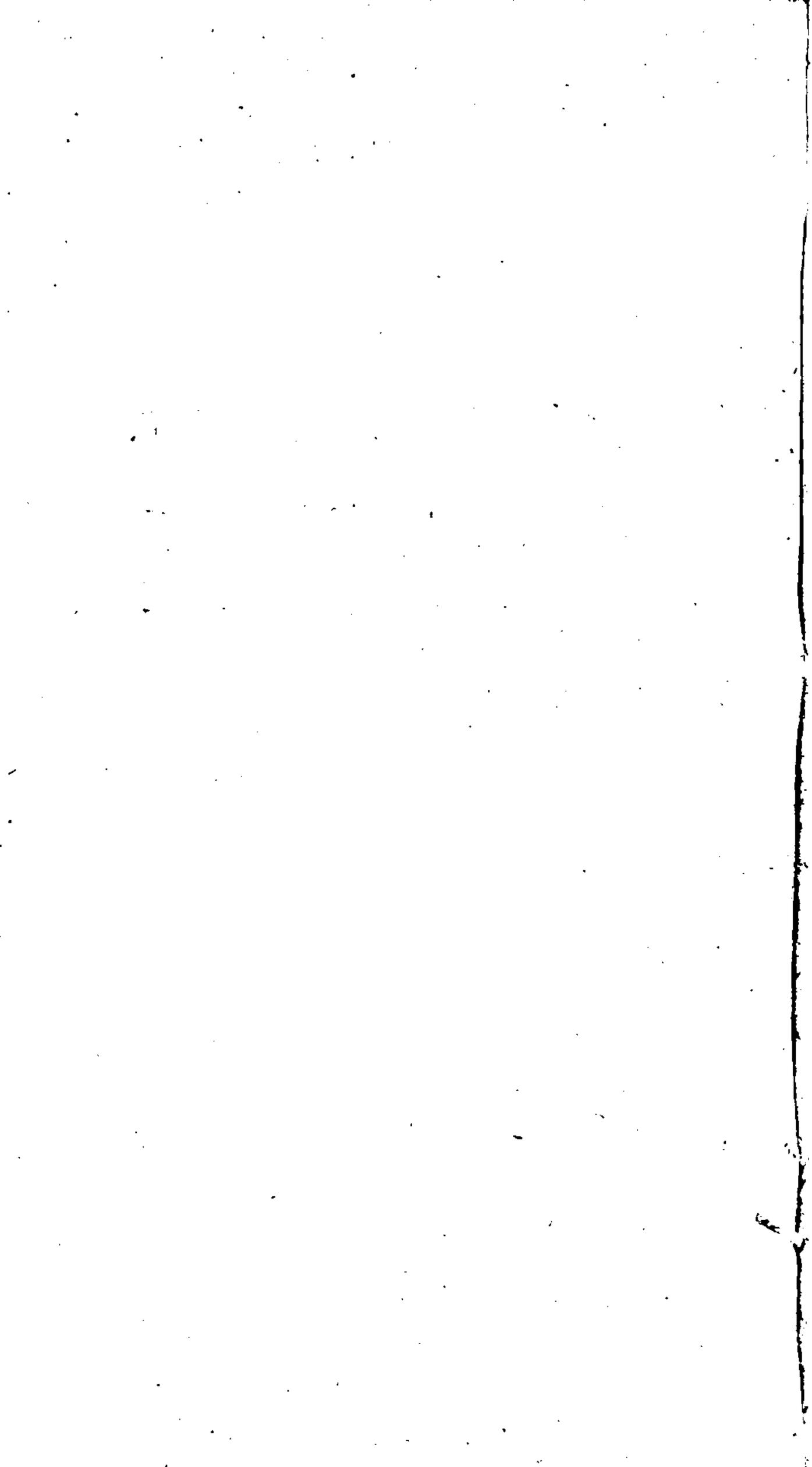
SOURCE DES IMAGES  
Google Livres

LES  
MILLE ET UNE NUITS.

---

*TOME TROISIÈME.*

---



LES

MILLE ET UNE NUITS,

CONTES ARABES;

*Traduits en François par M. GALLAND.*

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée, augmentée & enrichie de très-belles  
figures gravées par M. DE LAUNAY d'après  
les dessins de M. MARILLIER.

---

---

TOME TROISIÈME.

---

---



A GENÈVE,

Chez BARDE, MANGET & Compagnie,  
Imprimeurs-Libraires.

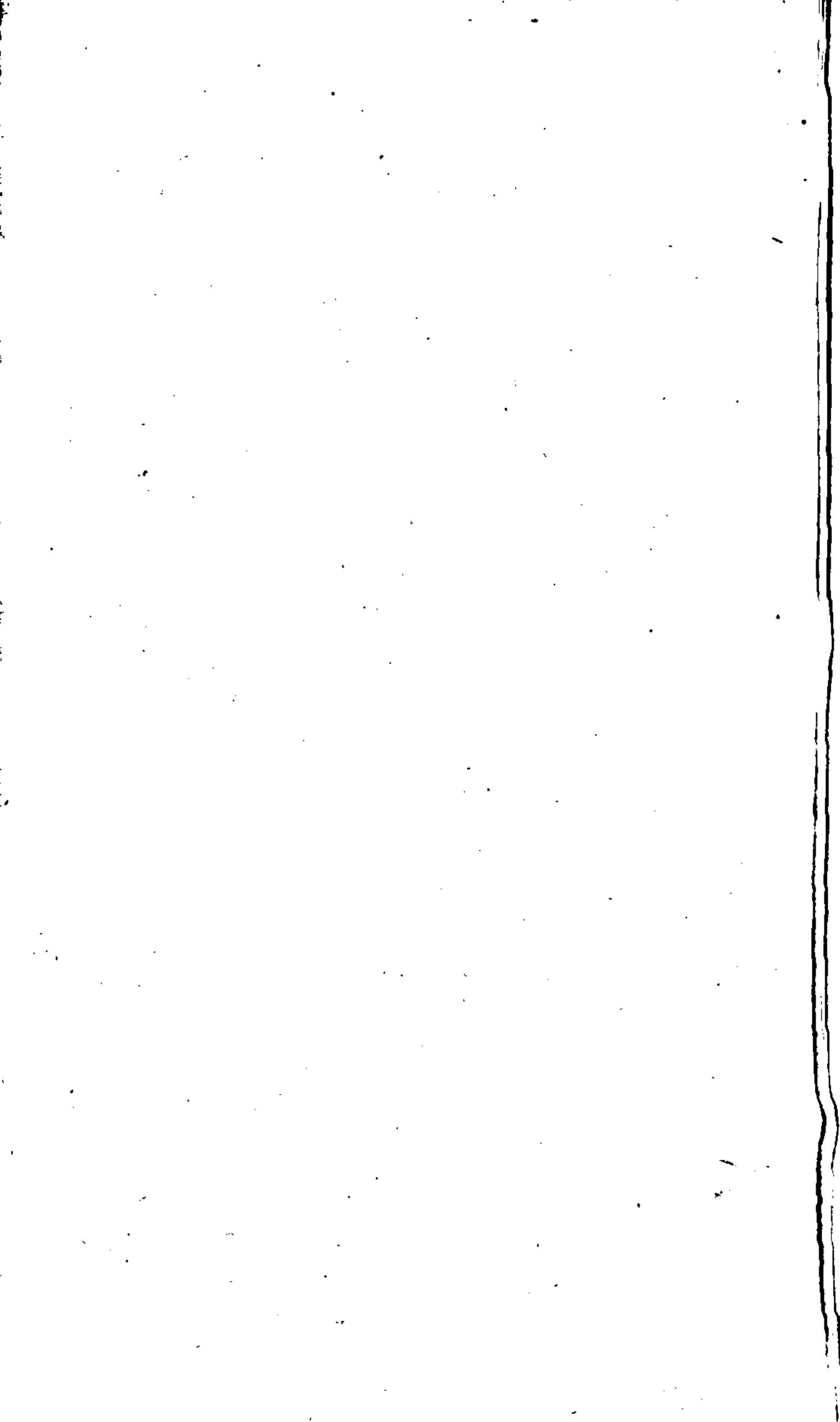
*& se trouve à PARIS,*

Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

---

---

M. DCC. XC.



---

---

L E S

MILLE ET UNE NUITS,

*C O N T E S A R A B E S.*

---

---

C X C I X<sup>e</sup>. N U I T.

**A**VANT que le jouaillier se retirât, Ebn Thaher ne manqua pas de le conjurer par l'amitié qui les unissoit tous deux, de ne rien dire à personne de tout ce qu'il lui avoit appris. Ayez l'esprit en repos, lui dit le jouaillier, je vous garderai le secret au péril de ma vie.

Deux jours après cette conversation, le jouaillier passa devant la boutique d'Ebn Thaher, & voyant qu'elle étoit fermée, il ne douta pas qu'il n'eût exécuté le dessein dont il lui avoit parlé. Pour en être plus sûr, il demanda à un voisin s'il savoit pourquoi elle n'étoit pas ouverte. Le voisin lui répondit qu'il ne savoit autre chose, sinon qu'Ebn Thaher étoit allé faire un voyage. Il n'eut pas besoin d'en savoir davantage, & il songea

## 6 LES MILLE ET UNE NUITS.

d'abord au prince de Perse. Malheureux prince , dit-il en lui-même , quel chagrin n'aurez-vous pas quand vous apprendrez cette nouvelle ? Par quelle entremise entretiendrez-vous le commerce que vous avez avec Schemselnihar ? Je crains que vous n'en mouriez de désespoir. J'ai compassion de vous ; il faut que je vous dédommage de la perte que vous avez faite d'un confident trop timide.

L'affaire qui l'avoit obligé de sortir n'étoit pas de grande conséquence ; il la négligea , & quoiqu'il ne connût le prince de Perse que pour lui avoir vendu quelques pierreries , il ne laissa pas d'aller chez lui. Il s'adressa à un de ses gens , & le pria de vouloir bien dire à son maître qu'il souhaitoit de l'entretenir d'une affaire très-importante. Le domestique revint bientôt trouver le jouaillier , & l'introduisit dans la chambre du prince , qui étoit à demi couché sur le sofa , la tête sur le coussin. Comme il se souvint de l'avoir vu , il se leva pour le recevoir , lui dit qu'il étoit le bien-venu ; & après l'avoir prié de s'asseoir , il lui demanda s'il y avoit quelque chose en quoi il pût lui rendre service , ou s'il venoit lui annoncer quelque nouvelle qui le regardât lui-même. Prince , lui répondit

le jouaillier, quoique je n'aie pas l'honneur d'être connu de vous particulièrement, le désir de vous marquer mon zèle m'a fait prendre la liberté de venir chez vous pour vous faire part d'une nouvelle qui vous touche; j'espère que vous me pardonnerez ma hardiesse en faveur de ma bonne intention.

Après ce début, le jouaillier entra en matière, & poursuivit ainsi : Prince, j'aurai l'honneur de vous dire, qu'il y a long-temps que la conformité d'humeur, & quelques affaires que nous avons eues ensemble, nous ont liés d'une étroite amitié, Ebn Thaher & moi. Je fais qu'il est connu de vous, & qu'il s'est employé jusqu'à présent à vous obliger en tout ce qu'il a pu; j'ai appris cela de lui-même, car il n'a rien eu de caché pour moi, ni moi pour lui. Je viens de passer devant sa boutique, que j'ai été assez surpris de voir fermée. Je me suis adressé à un de ses voisins pour lui en demander la raison, & il m'a répondu qu'il y avoit deux jours qu'Ebn Thaher avoit pris congé de lui & des autres voisins, en leur offrant ses services pour Balsora, où il alloit, disoit-il, pour une affaire de grande importance. Je n'ai pas été satisfait de cette réponse; & l'intérêt que je prends à ce qui le regarde,

## 8 LES MILLE ET UNE NUITS.

m'a déterminé à venir vous demander si vous ne savez rien de particulier touchant un départ si précipité.

A ce discours, que le jouaillier avoit accommodé au sujet pour mieux parvenir à son dessein, le prince de Perse changea de couleur, & regarda le jouaillier d'un air qui lui fit connoître combien il étoit affligé de cette nouvelle. Ce que vous m'apprenez, lui dit-il, me surprend; il ne pouvoit m'arriver un malheur plus mortifiant. Oui, s'écria-t-il les larmes aux yeux, c'est fait de moi, si ce que vous me dites est véritable! Ebn Thaher, qui étoit toute ma consolation, en qui je mettois toute mon espérance, m'abandonne! Il ne faut plus que je songe à vivre après un coup si cruel.

Le jouaillier n'eut pas besoin d'en entendre davantage pour être pleinement convaincu de la violente passion du prince de Perse, dont Ebn Thaher l'avoit entretenu. La simple amitié ne parle pas ce langage; il n'y a que l'amour qui soit capable de produire des sentimens si vifs.

Le prince demeura quelques momens enseveli dans les pensées les plus tristes. Il leva enfin la tête, & s'adressant à un de ses gens: Allez, lui dit-il, jusques chez Ebn Thaher,

parlez à quelqu'un de ses domestiques, & fachez s'il est vrai qu'il soit parti pour Balsora. Courez, & revenez promptement me dire ce que vous aurez appris. En attendant le retour du domestique, le jouaillier tâcha d'entretenir le prince de choses indifférentes; mais le prince ne lui donna presque pas d'attention : il étoit la proie d'une inquiétude mortelle. Tantôt il ne pouvoit se persuader qu'Ebn Thaher fût parti, & tantôt il n'en doutoit pas, quand il faisoit réflexion au discours que ce confident lui avoit tenu la dernière fois qu'il l'étoit venu voir, & à l'air brusque dont il l'avoit quitté.

Enfin le domestique du prince arriva, & rapporta qu'il avoit parlé à un des gens d'Ebn Thaher, qui l'avoit assuré qu'il n'étoit plus à Bagdad, qu'il étoit parti depuis deux jours pour Balsora. Comme je sortois de la maison d'Ebn Thaher, ajouta le domestique, une esclave bien mise est venue m'aborder; & après m'avoir demandé si je n'avois pas l'honneur de vous appartenir, elle m'a dit qu'elle avoit à vous parler, & m'a prié en même-temps de vouloir bien qu'elle vînt avec moi. Elle est dans l'antichambre, & je crois qu'elle a une lettre à vous rendre de la part de quelque personne de considé-

## 10' LES MILLE ET UNE NUITS.

ration. Le prince commanda aussitôt qu'on la fit entrer ; il ne douta pas que ce ne fût l'esclave confidente de Schemselnihar , comme en effet c'étoit elle. Le jouaillier la reconnut pour l'avoir vue quelquefois chez Ebn Thaher , qui lui avoit appris qui elle étoit. Elle ne pouvoit arriver plus à propos pour empêcher le prince de se désespérer. Elle le salua..... Mais , sire , dit Scheherazade en cet endroit , je m'apperçois qu'il est jour. Elle se tut , & la nuit suivante elle poursuivit de cette manière :

---

### C C<sup>e</sup>. N U I T.

**L**E prince de Perse rendit le salut à la confidente de Schemselnihar. Le jouaillier s'étoit levé dès qu'il l'avoit vue paroître , & s'étoit tiré à l'écart pour leur laisser la liberté de se parler. La confidente , après s'être entretenue quelque temps avec le prince , prit congé de lui , & sortit. Elle le laissa tout autre qu'il n'étoit auparavant. Ses yeux parurent plus brillans , & son visage plus gai ; ce qui fit juger au jouaillier que la bonne esclave venoit de dire des choses favorables pour son amour.

Le jouaillier ayant repris sa place auprès

du prince , lui dit en souriant : A ce que je vois , prince , vous avez des affaires importantes au palais du calife. Le prince de Perse fort étonné & alarmé de ce discours , répondit au jouaillier : Sur quoi jugez-vous que j'ai des affaires au palais du calife ? J'en juge , repartit le jouaillier , par l'esclave qui vient de sortir. Et à qui croyez-vous qu'appartienne cette esclave , répliqua le prince ? A Schemselnihar , favorite du calife , répondit le jouaillier. Je connois , poursuivit-il , cette esclave , & même sa maîtresse , qui m'a quelquefois fait l'honneur de venir chez moi acheter des pierreries. Je fais de plus que Schemselnihar n'a rien de caché pour cette esclave , que je vois depuis quelques jours aller & venir par les rues , assez embarrassée , à ce qu'il me semble. Je m'imagine que c'est pour quelque affaire de conséquence qui regarde sa maîtresse.

Ces paroles du jouaillier troublèrent fort le prince de Perse. Il ne me parleroit pas dans ces termes , dit-il en lui-même , s'il ne soupçonnoit , ou plutôt s'il ne favoit pas mon secret. Il demeura quelques momens dans le silence , ne sachant quel parti prendre. Enfin il reprit la parole , & dit au jouaillier : Vous venez de me dire des choses qui me

donnent lieu de croire que vous en savez encore plus que vous n'en dites. Il est important pour mon repos que j'en sois parfaitement éclairci, je vous conjure de ne me rien dissimuler.

Alors le jouaillier, qui ne demandoit pas mieux, lui fit un détail exact de l'entretien qu'il avoit eu avec Ebn Thaher. Ainsi il lui fit connoître qu'il étoit instruit du commerce qu'il avoit avec Schemselnihar, & il n'oublia pas de lui dire qu'Ebn Thaher, effrayé du danger où sa qualité de confident le jetoit, lui avoit fait part du dessein qu'il avoit de se retirer à Balsora, & d'y demeurer jusqu'à ce que l'orage qu'il redoutoit, se fût dissipé. C'est ce qu'il a exécuté, ajouta le jouaillier, & je suis surpris qu'il ait pu se résoudre à vous abandonner dans l'état où il m'a fait connoître que vous étiez. Pour moi, prince, je vous avoue que j'ai été touché de compassion pour vous, je viens vous offrir mes services; & si vous me faites la grâce de les agréer, je m'engage à vous garder la même fidélité qu'Ebn Thaher; je vous promets d'ailleurs plus de fermeté; je suis prêt à vous sacrifier mon bonheur & ma vie; & afin que vous ne doutiez pas de ma sincérité, je jure par ce qu'il y a de plus

facré dans notre religion , de vous garder un secret inviolable. Soyez donc persuadé , prince , que vous trouverez en moi l'ami que vous avez perdu. Ce discours rassura le prince , & le consola de l'éloignement d'Ebn Thaher. J'ai bien de la joie , dit-il au jouail-  
lier , d'avoir en vous de quoi réparer la perte que j'ai faite. Je n'ai point d'expres-  
sions capables de vous bien marquer l'obli-  
gation que je vous ai. Je prie dieu qu'il ré-  
compense votre générosité , & j'accepte de bon cœur l'offre obligeante que vous me faites. Croiriez - vous bien , continua - t - il , que la confidente de Schemselñihar vient de me parler de vous. Elle m'a dit que c'est vous qui avez conseillé à Ebn Thaher de s'éloigner de Bagdad. Ce sont les dernières paroles qu'elle m'a dites en me quittant , & elle m'en a paru bien persuadée. Mais on ne vous rend pas justice : je ne doute pas qu'elle ne se trompe , après tout ce que vous venez de me dire. Prince , lui répliqua le jouail-  
lier , j'ai eu l'honneur de vous faire un récit fidèle de la conversation que j'ai eue avec Ebn Thaher. Il est vrai que quand il m'a déclaré qu'il vouloit se retirer à Balsora , je ne me suis point opposé à son dessein , & que je lui ai dit qu'il étoit homme sage &

prudent; mais que cela ne vous empêche pas de me donner votre confiance, je suis prêt à vous rendre mes services avec toute l'ardeur imaginable. Si vous en usez autrement, cela ne m'empêchera pas de vous garder très-religieusement le secret, comme je m'y suis engagé par serment. Je vous ai déjà dit, reprit le prince, que je n'ajoutois pas foi aux paroles de la confidente. C'est son zèle qui lui a inspiré ce soupçon, qui n'a point de fondement; & vous devez l'excuser de même que je l'excuse.

Ils continuèrent encore quelque temps leur conversation, & délibérèrent ensemble des moyens les plus convenables pour entretenir la correspondance du prince avec Schemsel-nihar. Ils demeurèrent d'accord qu'il falloit commencer par désabuser la confidente, qui étoit si injustement prévenue contre le jouaillier. Le prince se chargea de la tirer d'erreur la première fois qu'il la reverroit, & de la prier de s'adresser au jouaillier lorsqu'elle auroit des lettres à lui apporter, ou quelque autre chose à lui apprendre de la part de sa maîtresse. En effet, ils jugèrent qu'elle ne devoit point paroître si souvent chez le prince, parce qu'elle pourroit par-là donner lieu de découvrir ce qu'il étoit si important de cacher.

Enfin le jouaillier se leva , & après avoir de nouveau prié le prince de Perse d'avoir une entière confiance en lui , il se retira.

La sultane Scheherazade cessa de parler en cet endroit , à cause du jour qui commençoit à paroître. La nuit suivante elle reprit le fil de sa narration , & dit au sultan des Indes :

---

C C I<sup>e</sup>. N U I T.

SIRE , le jouaillier en se retirant en sa maison , apperçut devant lui dans la rue une lettre que quelqu'un avoit laissé tomber. Il la ramassa. Comme elle n'étoit point cachetée , il l'ouvrit , & trouva qu'elle étoit conçue en ces termes :

*Lettre de Schemselnihar , au prince de Perse.*

« JE viens d'apprendre par ma confidente  
» une nouvelle qui ne me donne pas moins  
» d'affliction que vous en devez avoir. En  
» perdant Ebn Thaher , nous perdons beau-  
» coup à la vérité ; mais que cela ne vous  
» empêche pas , cher prince , de songer à  
» vous conserver. Si notre confident nous  
» abandonne par une terreur panique , con-

## 16 LES MILLE ET UNE NUITS.

» sidérons que c'est un mal que nous n'avons  
» pu éviter ; il faut que nous nous en con-  
» solions. J'avoue qu'Ebn Thaher nous man-  
» que dans le temps que nous avons le plus  
» besoin de son secours ; mais munissons-  
» nous de patience contre ce coup imprévu ,  
» & ne laissons pas de nous aimer constam-  
» ment. Fortifiez votre cœur contre cette  
» disgrâce ; on n'obtient pas sans peine ce  
» que l'on souhaite. Ne nous rebutons point ;  
» espérons que le ciel nous sera favorable ,  
» & qu'après tant de souffrances , nous ver-  
» rons l'heureux accomplissement de nos  
» desirs. Adieu ».

Pendant que le jouaillier s'entretenoit avec le prince de Perse , la confidente avoit eu le temps de retourner au palais , & d'annoncer à sa maîtresse la fâcheuse nouvelle du départ d'Ebn Thaher. Schemselnihar avoit aussitôt écrit cette lettre , & renvoyé sa confidente sur ses pas pour la porter au prince incessamment , & la confidente l'avoit laissé tomber par mégarde.

Le jouaillier fut bien aise de l'avoir trouvée ; car elle lui fournissoit un beau moyen de se justifier dans l'esprit de la confidente , & de l'amener au point qu'il souhaitoit. Comme il achevoit de la lire , il apperçut

cette esclave qui la cherchoit avec beaucoup d'inquiétude , en jetant les yeux de tous côtés. Il la referma promptement , & la mit dans son sein ; mais l'esclave prit garde à son action , & courut à lui. Seigneur , lui dit-elle , j'ai laissé tomber la lettre que vous teniez tout-à-l'heure à la main ; je vous supplie de vouloir bien me la rendre. Le jouaillier ne fit pas semblant de l'entendre , & sans lui répondre , continua son chemin jusqu'en sa maison. Il ne ferma point la porte après lui , afin que la confidente qui le suivoit y pût entrer. Elle n'y manqua pas ; & lorsqu'elle fut dans sa chambre : Seigneur , lui dit-elle , vous ne pouvez faire aucun usage de la lettre que vous avez trouvée , & vous ne feriez pas difficulté de me la rendre , si vous sàviez de quelle part elle vient , & à qui elle est adressée ; d'ailleurs , vous me permettrez de vous dire , que vous ne pouvez pas honnêtement la retenir.

Avant que de répondre à la confidente , le jouaillier la fit asseoir , après quoi il lui dit : N'est-il pas vrai que la lettre dont il s'agit est de la main de Schemselnihar , & qu'elle est adressée au prince de Perse ? L'esclave , qui ne s'attendoit pas à cette demande , changea de couleur. La question vous em;

## 18 LES MILLE ET UNE NUITS.

barrasse , reprit-il ; mais sachez que je ne vous la fais pas par indiscretion ; j'aurois pu vous rendre la lettre dans la rue , mais j'ai voulu vous attirer ici , parce que je suis bien aise d'avoir un éclaircissement avec vous. Est-il juste , dites - moi , d'imputer un événement fâcheux aux gens qui n'y ont nullement contribué ? C'est pourtant ce que vous avez fait ; lorsque vous avez dit au prince de Perse que c'est moi qui ai conseillé à Ebn Thaher de sortir de Bagdad pour sa sûreté : je ne prétends pas perdre le temps à me justifier auprès de vous ; il suffit que le prince de Perse soit pleinement persuadé de mon innocence sur ce point. Je vous dirai seulement , qu'au lieu d'avoir contribué au départ d'Ebn Thaher , j'en ai été extrêmement mortifié , non pas tant par amitié pour lui , que par compassion de l'état où il laissoit le prince , dont il m'avoit découvert le commerce avec Schemsel-nihar. Dès que j'ai été assuré qu'Ebn Thaher n'étoit plus à Bagdad , j'ai couru me présenter au prince , chez qui vous m'avez trouvé , pour lui apprendre cette nouvelle & lui offrir les mêmes services qu'il lui rendoit. J'ai réussi dans mon dessein ; & pourvu que vous ayez en moi autant de confiance que vous en aviez pour Ebn Thaher , il ne tiendra qu'à

vous de vous servir utilement de mon entremise. Rendez compte à votre maîtresse de ce que je viens de vous dire , & assurez-la bien que quand je devrois périr en m'engageant dans une intrigue si dangereuse , je ne me repentirai point de m'être sacrifié pour deux amans si dignes l'un de l'autre.

La confidente , après avoir écouté le jouaillier avec beaucoup de satisfaction , le pria de pardonner la mauvaise opinion qu'elle avoit conçue de lui , au zèle qu'elle avoit pour les intérêts de sa maîtresse. J'ai une joie infinie , ajouta-t-elle , de ce que Schemselnihar & le prince retrouvent en vous un homme si propre à remplir la place d'Ebn Thaher. Je ne manquerai pas de bien faire valoir à ma maîtresse la bonne volonté que vous avez pour elle.

Scheherazade en cet endroit , remarquant qu'il étoit jour , cessa de parler. La nuit suivante , elle poursuivit ainsi son discours :

C C I I<sup>e</sup>. N U I T.

**A**P R È S que la confidente eut marqué au jouaillier la joie qu'elle avoit de le voir si disposé à rendre service à Schemselnihar &

au prince de Perse , le jouaillier tira la lettre de son sein & la lui rendit , en lui disant : Tenez , portez-la promptement au prince de Perse , & repassez par ici , afin que je voie la réponse qu'il y fera. N'oubliez pas de lui rendre compte de notre entretien.

La confidente prit la lettre , & la porta au prince , qui y fit réponse sur-le-champ. Elle retourna chez le jouailler lui montrer la réponse , qui contenoit ces paroles :

*Réponse du prince de Perse , à Schemselnihar.*

« VOTRE précieuse lettre produit en moi  
 » un grand effet ; mais pas si grand que je  
 » le souhaiterois. Vous tâchez de me con-  
 » soler de la perte d'Ebn Thaher. Hélas !  
 » quelque sensible que j'y sois , ce n'est que  
 » la moindre partie des maux que je souffre.  
 » Vous les connoissez ces maux , & vous  
 » savez qu'il n'y a que votre présence qui  
 » soit capable de les guérir. Quand viendra  
 » le temps que j'en pourrai jouir sans crainte  
 » d'en être privé ? Qu'il me paroît éloigné !  
 » ou plutôt faut-il nous flatter que nous le  
 » pourrons voir ? Vous me commandez de  
 » me conserver ; je vous obéirai , puisque  
 » j'ai renoncé à ma propre volonté pour ne  
 » suivre que la vôtre. Adieu ».

Après que le jouaillier eut lu cette lettre, il la donna à la confidente, qui lui dit en le quittant : Je vais, seigneur, faire en sorte que ma maîtresse ait la même confiance en vous qu'elle avoit pour Ebn Thaher. Vous aurez demain de mes nouvelles. En effet, le jour suivant il la vit arriver avec un air qui marquoit combien elle étoit satisfaite. Votre seule vue, lui dit-il, me fait connoître que vous avez mis l'esprit de Schemselnihar dans la disposition que vous souhai- tiez. Il est vrai, répondit la confidente, & vous allez apprendre de quelle manière j'en suis venue à bout. Je trouvai hier, poursuivit-elle, Schemselnihar qui m'attendoit avec impatience ; je lui remis la lettre du prince ; elle la lut les larmes aux yeux ; & quand elle eut achevé, comme je vis qu'elle alloit s'abandonner à ses chagrins ordinaires : Madame, lui dis-je, c'est sans doute l'éloignement d'Ebn Thaher qui vous afflige ; mais permettez-moi de vous conjurer au nom de dieu de ne vous point alarmer davantage sur ce sujet. Nous avons trouvé un autre lui-même, qui s'offre à vous obliger avec autant de zèle, & ce qui est de plus important, avec plus de courage. Alors je lui parlai de vous, continua l'esclave, & lui racontai le

motif qui vous avoit fait aller chez le prince de Perse. Enfin, je l'assurai que vous garderiez inviolablement le secret au prince de Perse & à elle, & que vous étiez dans la résolution de favoriser leurs amours de tout votre pouvoir. Elle me parut fort consolée après mon discours. Ha, quelle obligation, s'écria-t-elle, n'avons-nous pas, le prince de Perse & moi, à l'honnête homme dont vous me parlez ! Je veux le connoître, le voir, pour entendre de sa propre bouche tout ce que vous venez de me dire, & le remercier d'une générosité inouïe envers des personnes pour qui rien ne l'oblige à s'intéresser avec tant d'affection. Sa vue me fera plaisir, & je n'oublierai rien pour le confirmer dans de si bons sentimens. Ne manquez pas de l'aller prendre demain, & de me l'amener. C'est pourquoi, seigneur, prenez la peine de venir avec moi jusqu'à son palais.

Ce discours de la confidente embarrassâ le jouaillier. Votre maîtresse, reprit-il, me permettra de dire qu'elle n'a pas bien pensé à ce qu'elle exige de moi. L'accès qu'Ebn Thaher avoit auprès du calife lui donnoit entrée partout, & les officiers qui le connoissoient, le laissoient aller & venir librement au palais de Schemselnihar ; mais moi,

comment oserois-je y entrer ? vous voyez bien vous-même que cela n'est pas possible. Je vous supplie de représenter à Schemselnihar les raisons qui doivent m'empêcher de lui donner cette satisfaction , & toutes les suites fâcheuses qui pourroient en arriver. Pour peu qu'elle y fasse attention , elle trouvera que c'est m'exposer inutilement à un très-grand danger.

La confidente tâcha de rassurer le jouaillier. Croyez-vous , lui dit-elle , que Schemselnihar soit assez dépourvue de raison pour vous exposer au moindre péril , en vous faisant venir chez elle , vous de qui elle attend des services si considérables ? Songez vous-même qu'il n'y a pas la moindre apparence de danger pour vous. Nous sommes trop intéressées en cette affaire , ma maîtresse & moi , pour vous y engager mal-à-propos. Vous pouvez vous en fier à moi & vous laisser conduire. Après que la chose sera faite , vous m'avouerez vous-même que votre crainte étoit mal fondée.

Le jouaillier se rendit aux discours de la confidente , & se leva pour la suivre ; mais de quelque fermeté qu'il se piquât naturellement , la frayeur s'étoit tellement emparée de lui , que tout le corps lui trembloit. Dans

## 24 LES MILLE ET UNE NUITS.

l'état où vous voilà , lui dit - elle , je vois bien qu'il vaut mieux que vous demeuriez chez vous , & que Schemselnihar prenne d'autres mesures pour vous voir ; & il ne faut pas douter que pour satisfaire l'envie qu'elle en a , elle ne vienne ici vous trouver elle-même. Cela étant ainsi , seigneur , ne forcez pas ; je suis assurée que vous ne ferez pas long-temps sans la voir arriver. La confidente l'avoit bien prévu ; elle n'eut pas plutôt appris à Schemselnihar la frayeur du jouaillier , que Schemselnihar se mit en état d'aller chez lui.

Il la reçut avec toutes les marques d'un profond respect. Quand elle se fut assise , comme elle étoit un peu fatiguée du chemin qu'elle avoit fait , elle se dévoila , & laissa voir au jouaillier une beauté qui lui fit connoître que le prince de Perse étoit excusable d'avoir donné son cœur à la favorite du calife. Ensuite elle salua le jouaillier d'un air gracieux , & lui dit : Je n'ai pu apprendre avec quelle ardeur vous êtes entré dans les intérêts du prince de Perse & dans les miens , sans former aussitôt le dessein de vous en remercier moi-même. Je rends grâce au ciel de nous avoir fitôt dédommagés de la perte d'Ebn Thaher.

Scheherazade

Scheherazade fut obligée de s'arrêter en cet endroit , à cause du jour qu'elle vit paroître. Le lendemain , elle continua son récit de cette sorte :

---

### C C I I I<sup>e</sup>. N U I T.

**S**CHEMSELNIHAR dit encore plusieurs autres choses obligeantes au jouaillier , après quoi elle se retira dans son palais. Le jouaillier alla sur-le-champ rendre compte de cette visite au prince de Perse , qui lui dit en le voyant : Je vous attendois avec impatience ; l'esclave confidente m'a apporté une lettre de sa maîtresse ; mais cette lettre ne m'a point soulagé. Quoique puisse me mander l'aimable Schemselnihar , je n'ose rien espérer , & ma patience est à bout. Je ne fais plus quel conseil prendre ; le départ d'Ebn Thaher me met au désespoir. C'étoit mon appui : j'ai tout perdu en le perdant. Je pouvois me flatter de quelque espérance par l'accès qu'il avoit auprès de Schemselnihar.

A ces mots , que le prince prononça avec tant de vivacité , qu'il ne donna pas le temps au jouaillier de lui parler , le jouaillier lui dit : Prince , on ne peut prendre plus de part

à vos maux que j'en prends, & si vous voulez avoir la patience de m'écouter, vous verrez que je puis y apporter du soulagement. A ce discours, le prince se tut & lui donna audience. Je vois bien, reprit alors le jouaillier, que l'unique moyen de vous rendre content, est de faire en sorte que vous puissiez entretenir Schemselnihar en liberté. C'est une satisfaction que je veux vous procurer, & j'y travaillerai dès demain. Il ne faut point vous exposer à entrer dans le palais de Schemselnihar; vous savez par expérience que c'est une démarche fort dangereuse. Je fais un lieu plus propre à cette entre-vue, & où vous ferez en sûreté. Comme le jouaillier achevoit ces paroles, le prince l'embrassa avec transport. Vous ressuscitez, dit-il, par cette charmante promesse, un malheureux amant qui s'étoit déjà condamné à la mort. A ce que je vois, j'ai pleinement réparé la perte d'Ebn Thaher: tout ce que vous ferez fera bien fait; je m'abandonne entièrement à vous.

Après que le prince eut remercié le jouaillier du zèle qu'il lui faisoit paroître, le jouaillier se retira chez lui, où, dès le lendemain matin, la confidente de Schemselnihar le vint trouver. Il lui dit qu'il avoit fait espérer au

prince de Perse, qu'il pourroit voir bientôt Schemselnihar. Je viens exprès, lui répondit-elle, pour prendre là-dessus des mesures avec vous. Il me semble, continua-t-elle, que cette maison seroit assez commode pour cette entrevue. Je pourrois bien, reprit-il, les faire venir ici; mais j'ai pensé qu'ils seront plus en liberté dans une autre maison que j'ai, où actuellement il ne demeure personne. Je l'aurai bientôt meublée assez proprement pour les recevoir. Cela étant, repartit la confidente, il ne s'agit plus à l'heure qu'il est, que d'y faire consentir Schemselnihar. Je vais lui en parler, & je viendrai vous en rendre réponse en peu de temps.

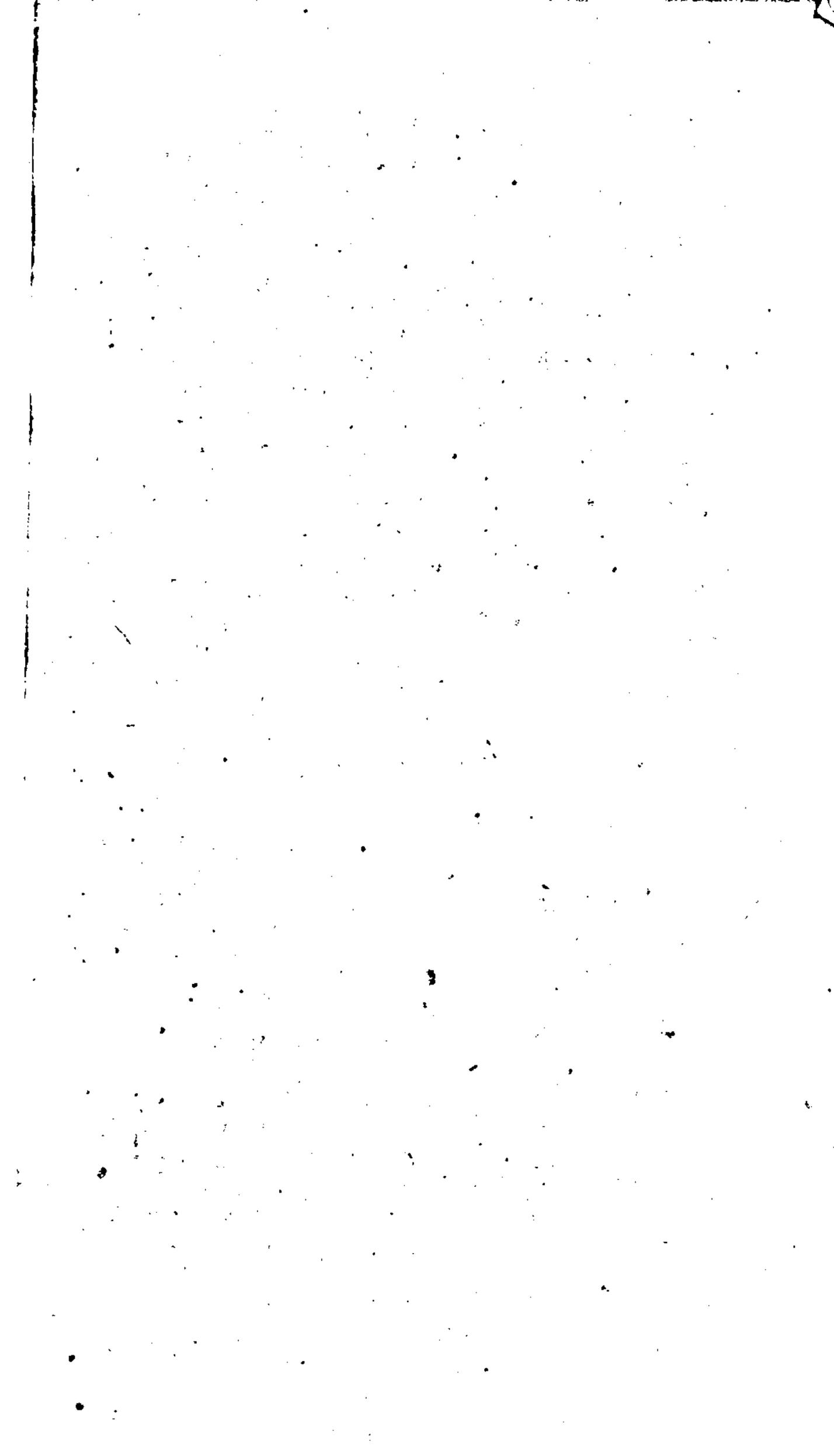
Effectivement elle fut fort diligente; elle ne tarda pas à revenir, & elle rapporta au jouaillier, que sa maîtresse ne manqueroit pas de se trouver au rendez-vous vers la fin du jour. En même temps, elle lui mit entre les mains une bourse, en lui disant que c'étoit pour acheter la collation. Il la mena aussitôt à la maison où les amans devoient se rencontrer, afin qu'elle sût où elle étoit, & qu'elle y pût amener sa maîtresse; & dès qu'ils se furent séparés, il alla emprunter chez ses amis de la vaisselle d'or & d'argent, des tapis, des coussins fort riches & d'autres meubles,

## 28 LES MILLE ET UNE NUITS.

dont il meubla cette maison très-magnifiquement. Quand il eut mis toutes choses en état, il se rendit chez le prince de Perse.

Représentez-vous la joie qu'eut le prince, lorsque le jouaillier lui dit qu'il le venoit prendre pour le conduire à la maison qu'il avoit préparée pour le recevoir lui & Schemselnihar. Cette nouvelle lui fit oublier ses chagrins & ses souffrances. Il prit un habit magnifique, & sortit sans suite avec le jouaillier, qui le fit passer par plusieurs rues détournées, afin que personne ne les observât, & l'introduisit enfin dans la maison, où ils commencèrent à s'entretenir jusqu'à l'arrivée de Schemselnihar.

Ils n'attendirent pas long - temps cette amante trop passionnée. Elle arriva après la prière du soleil couché, avec sa confidente & deux autres esclaves. De pouvoir vous exprimer l'excès de joie dont les deux amans furent saisis à la vue l'un de l'autre, c'est une chose qui ne m'est pas possible. Ils s'assirent sur le sofa, & se regardèrent quelque temps sans pouvoir parler, tant ils étoient hors d'eux-mêmes. Mais quand l'usage de la parole leur fut revenu, ils se dédommagèrent bien de ce silence. Ils se dirent des choses si tendres, que le jouaillier, la confidente & les deux autres esclaves en pleurèrent. Le jouail





*Elle mit quelques momens à l'accorder et ensuite elle chanta.*



lier néanmoins essuya ses larmes pour songer à la collation, qu'il apporta lui-même. Les amans burent & mangèrent peu; après quoi s'étant tous deux remis sur le sofa, Schemselnihar demanda au jouaillier, s'il n'avoit pas un luth ou quelque autre instrument. Le jouaillier, qui avoit eu soin de pourvoir à tout ce qui pouvoit lui faire plaisir, lui apporta un luth. Elle mit quelques momens à l'accorder, & ensuite elle chanta.

Là s'arrêta Scheherazade, à cause du jour qui commençoit à paroître. La nuit suivante, elle poursuivit ainsi :

C C I V<sup>e</sup>. N U I T.

DANS le temps que Schemselnihar charmoit le prince de Perse en lui exprimant sa passion par des paroles qu'elle composoit sur-le-champ, on entendit un grand bruit, & aussitôt un esclave que le jouaillier avoit amené avec lui, parut tout effrayé, & vint dire qu'on enfonçoit la porte; qu'il avoit demandé qui c'étoit; mais qu'au lieu de répondre, on avoit redoublé les coups. Le jouaillier alarmé, quitta Schemselnihar & le prince, pour aller lui-même vérifier cette

mauvaise nouvelle. Il étoit déjà dans la cour lorsqu'il entrevit dans l'obscurité une troupe de gens armés de bayonnettes & de sabres, qui avoient enfoncé la porte, & venoient droit à lui. Il se rangea au plus vite contre un mur, & sans en être apperçu, il les vit passer au nombre de dix.

Comme il ne pouvoit pas être d'un grand secours au prince de Perse & à Schemselnihar, il se contenta de les plaindre en lui-même, & prit le parti de la fuite. Il sortit de sa maison, & alla se réfugier chez un voisin qui n'étoit pas encore couché, ne doutant point que cette violence imprévue ne se fît par ordre du calife, qui avoit sans doute été averti du rendez-vous de sa favorite avec le prince de Perse. De la maison où il s'étoit sauvé, il entendoit le grand bruit que l'on faisoit dans la fienne, & ce bruit dura jusqu'à minuit. Alors, comme il lui sembloit que tout y étoit tranquille, il pria le voisin de lui prêter un sabre; & muni de cette arme, il sortit, s'avança jusqu'à la porte de la maison, entra dans la cour, où il apperçut avec frayeur un homme qui lui demanda qui il étoit. Il reconnut à la voix que c'étoit son esclave. Comment as-tu fait, lui dit-il, pour éviter d'être pris par le guet ?

Seigneur, lui répondit l'esclave, je me suis caché dans un coin de la cour, & j'en suis sorti d'abord que je n'ai plus entendu de bruit. Mais ce n'est point le guet qui a forcé votre maison; ce sont des voleurs qui, ces jours passés, en ont pillé une dans ce quartier-ci. Il ne faut pas douter qu'ils n'ayent remarqué la richesse des meubles que vous avez fait apporter ici, & qu'elle ne leur ait donné dans la vue.

Le jouaillier trouva la conjecture de son esclave assez probable. Il visita sa maison, & vit en effet que les voleurs avoient enlevé le bel ameublement de la chambre où il avoit reçu Schemselnihar & son amant, qu'ils avoient emporté sa vaisselle d'or & d'argent, & enfin qu'ils n'y avoient pas laissé la moindre chose. Il en fut désolé. O ciel! s'écria-t-il, je suis perdu sans ressource! Que diront mes amis, & quelle excuse leur apporterai-je, quand je leur dirai que des voleurs ont forcé ma maison, & dérobé ce qu'ils m'avoient si généreusement prêté? Ne faudra-t-il pas que je les dédommage de la perte que je leur ai causée? D'ailleurs que sont devenus Schemselnihar & le prince de Perse? Cette affaire fera un si grand éclat, qu'il est impossible qu'elle

### 32 LES MILLE ET UNE NUITS.

n'aille pas jusqu'aux oreilles du calife. Il apprendra cette entrevue, & je servirai de victime à sa colère. L'esclave, qui lui étoit fort affectionné, tâcha de le consoler. A l'égard de Schemselnihar ; lui dit-il, les voleurs apparemment se seront contentés de la dépouiller, & vous devez croire qu'elle se fera retirée en son palais avec ses esclaves : le prince de Perse aura eu le même sort. Ainsi, vous pouvez espérer que le calife ignorera toujours cette aventure. Pour ce qui est de la perte que vos amis ont faite, c'est un malheur que vous n'avez pu éviter. Ils savent bien que les voleurs sont en si grand nombre, qu'ils ont eu la hardiesse de piller non-seulement la maison dont je vous ai parlé, mais même plusieurs autres des principaux seigneurs de la cour, & ils n'ignorent pas que malgré les ordres qui ont été donnés pour les prendre, on n'a pu encore se saisir d'aucun d'eux, quelque diligence qu'on ait faite. Vous en serez quitte en rendant à vos amis la valeur des choses qui ont été volées, & il vous restera encore, dieu merci, assez de bien.

En attendant que le jour parût, le joyaillier fit raccommoder par son esclave, le mieux qu'il fut possible, la porte de la rue

qui avoit été forcée, après quoi il retourna dans sa maison ordinaire avec son esclave, en faisant de tristes réflexions sur ce qui étoit arrivé. Ebn Thaher, dit-il en lui-même, a été bien plus sage que moi; il avoit prévu ce malheur où je me suis jeté en aveugle. Plût à dieu que je ne me fusse jamais mêlé d'une intrigue qui me coûtera peut-être la vie!

A peine étoit-il jour, que le bruit de la maison pillée se répandit dans la ville, & attira chez lui une foule d'amis & de voisins, dont la plûpart, sous prétexte de lui témoigner de la douleur de cet accident, étoient curieux d'en favoir le détail. Il ne laissa pas de les remercier de l'affection qu'ils lui marquoient. Il eut au moins la consolation de voir que personne ne lui parloit de Schemfelnihar ni du prince de Perse, ce qui lui fit croire qu'ils étoient chez eux, ou qu'ils devoient être en quelque lieu de sûreté.

Quand le jouaillier fut seul, ses gens lui servirent à manger; mais il ne mangea presque pas. Il étoit environ midi lorsqu'un de ses esclaves vint lui dire qu'il y avoit à la porte un homme qu'il ne connoissoit pas, qui demandoit à lui parler. Le jouaillier ne voulant pas recevoir un inconnu chez lui,

se leva, & alla lui parler à la porte. Quoique vous ne me connoissiez pas, lui dit l'homme, je ne laisse pas de vous connoître, & je viens vous entretenir d'une affaire importante. Le jouaillier, à ces mots, le pria d'entrer. Non, reprit l'inconnu, prenez plutôt la peine, s'il vous plaît, de venir avec moi jusqu'à votre autre maison. Comment savez-vous, repliqua le jouaillier, que j'aie une autre maison que celle-ci? Je le fais, repartit l'inconnu; vous n'avez seulement qu'à me suivre, & ne craignez rien, j'ai quelque chose à vous communiquer qui vous fera plaisir. Le jouaillier partit aussitôt avec lui; & après lui avoir raconté en chemin de quelle manière la maison où ils alloient, avoit été volée, il lui dit qu'elle n'étoit pas dans un état à l'y recevoir.

Quand ils furent devant la maison, & que l'inconnu vit que la porte étoit à moitié brisée: Passons outre, dit-il au jouaillier, je vois bien que vous m'avez dit la vérité. Je vais vous mener dans un lieu où nous ferons plus commodément. En disant cela, ils continuèrent de marcher, & marchèrent tout le reste du jour sans s'arrêter. Le jouaillier, fatigué du chemin qu'il avoit fait, & chagrin de voir que la nuit s'approchoit, &

que l'inconnu marchoit toujours sans lui dire où il prétendoit le mener , commençoit à perdre patience , lorsqu'ils arrivèrent à une place qui conduisoit au Tigre. Dès qu'ils furent sur le bord du fleuve , ils s'embarquèrent dans un petit bateau , & passèrent de l'autre côté. Alors l'inconnu mena le jouaillier par une longue rue où il n'avoit été de sa vie ; & après lui avoir fait traverser je ne fais combien de rues détournées , il s'arrêta à une porte qu'il ouvrit. Il fit entrer le jouaillier , referma & barra la porte d'une grosse barre de fer , & le conduisit dans une chambre où il y avoit dix autres hommes qui n'étoient pas moins inconnus au jouaillier que celui qui l'avoit amené.

Ces dix hommes reçurent le jouaillier sans lui faire beaucoup de complimens. Ils lui dirent de s'asseoir ; ce qu'il fit. Il en avoit grand besoin , car il n'étoit pas seulement hors d'haleine d'avoir marché si long-temps , la frayeur dont il étoit saisi de se voir avec des gens si propres à lui en causer , ne lui auroit pas permis de demeurer debout. Comme ils attendoient leur chef pour souper , d'abord qu'il fut arrivé , on servit. Ils se lavèrent les mains , obligèrent le jouaillier à faire la même chose & à se mettre à table

### 36 LES MILLE ET UNE NUITS.

avec eux. Après le repas, ces hommes lui demandèrent s'il favoit à qui il parloit. Il répondit que non, & qu'il ignoroit même le quartier & le lieu où il étoit. Racontez-nous votre aventure de cette nuit, lui dirent-ils, & ne nous déguisez rien. Le jouaillier, étonné de ce discours, leur répondit: Messieurs, apparemment que vous en êtes déjà instruits? Cela est vrai, répliquèrent-ils, le jeune homme & la jeune dame qui étoient chez vous hier au soir, nous en ont parlé; mais nous la voulons favoir de votre propre bouche. Il n'en fallut pas davantage pour faire comprendre au jouaillier qu'il parloit aux voleurs qui avoient forcé & pillé sa maison. Messieurs, s'écria-t-il, je suis fort en peine de ce jeune homme & de cette jeune dame; ne pourriez-vous pas m'en donner des nouvelles?

Scheherazade, en cet endroit, s'interrompit pour avertir le sultan des Indes que le jour paroissoit, & elle demeura dans le silence. La nuit suivante, elle reprit ainsi son discours:



---

**C C V<sup>e</sup>. N U I T.**

**SIRE**, dit-elle, sur la demande que le jouaillier fit aux voleurs, s'ils ne pouvoient pas lui apprendre des nouvelles du jeune homme & de la jeune dame : N'en foyez pas en peine davantage, reprirent-ils ; ils sont en lieu de sûreté, ils se portent bien. En disant cela, ils lui montrèrent deux cabinets, & ils l'assurèrent qu'ils y étoient chacun séparément. Ils nous apprirent, ajoutèrent-ils, qu'il n'y a que vous qui ayez connoissance de ce qui les regarde. Dès que nous l'avons su, nous avons eu pour eux tous les égards possibles, à votre considération. Bien loin d'avoir usé de la moindre violence, nous leur avons fait au contraire toutes sortes de bons traitemens, & personne de nous ne voudroit leur avoir fait le moindre mal. Nous vous disons la même chose de votre personne, & vous pouvez prendre toute sorte de confiance en nous.

Le jouaillier, rassuré par ce discours, & ravi de ce que le prince de Perse & Schemselnihar avoient la vie sauve, prit le parti d'engager davantage les voleurs dans leur

### 38 LES MILLE ET UNE NUITS.

bonne volonté. Il les loua, il les flatta, & leur donna mille bénédictions. Seigneurs, leur dit-il, j'avoue que je n'ai pas l'honneur de vous connoître; mais c'est un très-grand bonheur pour moi de ne vous être pas inconnu, & je ne puis assez vous remercier du bien que cette connoissance m'a procuré de votre part. Sans parler d'une si grande action d'humanité, je vois qu'il n'y a que des gens de votre sorte capables de garder un secret si fidèlement, qu'il n'y a pas lieu de craindre qu'il soit jamais révélé; & s'il y a quelque entreprise difficile, il n'y a qu'à vous en charger; vous savez en rendre un bon compte par votre ardeur, par votre courage, par votre intrépidité. Fondé sur des qualités qui vous appartiennent à si juste titre, je ne ferai pas difficulté de vous raconter mon histoire & celle des deux personnes que vous avez trouvées chez moi, avec toute la fidélité que vous m'avez demandée.

Après que le jouaillier eut pris ces précautions pour intéresser les voleurs dans la confiance entière de ce qu'il avoit à leur révéler, qui ne pouvoit produire qu'un bon effet, autant qu'il pouvoit le juger, il leur fit, sans rien omettre, le détail des amours du prince

de Perse & de Schemselnihar , depuis le commencement jusqu'au rendez-vous qu'il leur avoit procuré dans sa maison.

Les voleurs furent dans un grand étonnement de toutes les particularités qu'ils venoient d'entendre. Quoi ! s'écrièrent-ils , quand le jouaillier eut achevé , est-il bien possible que le jeune homme soit l'illustre Ali Ebn Becar , prince de Perse , & la jeune dame , la belle & la célèbre Schemselnihar ? Le jouaillier leur jura que rien n'étoit plus vrai que ce qu'il leur avoit dit ; & il ajouta , qu'ils ne devoient pas trouver étrange que des personnes si distinguées eussent eu de la répugnance à se faire connoître.

Sur cette assurance , les voleurs allèrent se jeter aux pieds du prince & de Schemselnihar l'un après l'autre , & ils les supplièrent de leur pardonner , en leur protestant qu'il ne seroit rien arrivé de ce qui s'étoit passé , s'ils eussent été informés de la qualité de leurs personnes avant de forcer la maison du jouaillier. Nous allons tâcher , ajoutèrent-ils , de réparer la faute que nous avons commise. Ils revinrent au jouaillier ; Nous sommes bien fâchés , lui dirent-ils , de ne pouvoir vous rendre tout ce qui a été enlevé chez vous , dont une partie n'est plus en notre disposition.

Nous vous prions de vous contenter de l'argenterie , que nous allons vous remettre entre les mains.

Le jouaillier s'estima trop heureux de la grâce qu'on lui faisoit. Quand les voleurs lui eurent livré l'argenterie , ils firent venir le prince de Perse & Schemselnihar , & leur dirent de même qu'au jouaillier , qu'ils alloient les remener en un lieu d'où ils pourroient se retirer chacun chez soi ; mais qu'auparavant , ils vouloient qu'ils s'engageassent par serment de ne les pas décéler. Le prince de Perse , Schemselnihar & le jouaillier leur dirent qu'ils auroient pu se fier à leur parole ; mais puisqu'ils le souhaitoient , qu'ils juroient solennellement de leur garder une fidélité inviolable. Aussitôt les voleurs , satisfaits de leur serment , sortirent avec eux.

Dans le chemin , le jouaillier inquiet de ne pas voir la confidente ni les deux esclaves , s'approcha de Schemselnihar , & la supplia de lui apprendre ce qu'elles étoient devenues. Je n'en fais aucune nouvelle , répondit - elle ; je ne puis vous dire autre chose , sinon qu'on nous enleva de chez vous , qu'on nous fit passer l'eau , & que nous fûmes conduits à la maison d'où nous venons.

-Schemselnihar & le jouaillier n'eurent pas

un plus long entretien ; ils se laissèrent conduire par les voleurs avec le prince , & ils arrivèrent au bord du fleuve. Les voleurs prirent un bateau , s'embarquèrent avec eux , & les passèrent à l'autre bord.

Dans le temps que le prince de Perse , Schemselnihar & le jouaillier se débarquoient , on entendit un grand bruit du guet à cheval qui accouroit , & il arriva dans le moment que le bateau ne faisoit que de déborder , & qu'il repassoit les voleurs à toute force de rames.

Le commandant de la brigade demanda au prince , à Schemselnihar & au jouaillier , d'où ils venoient si tard , & qui ils étoient. Comme ils étoient saisis de frayeur , & que d'ailleurs ils craignoient de dire quelque chose qui leur fit tort , ils demeurèrent interdits. Il falloit parler cependant ; c'est ce que fit le jouaillier , qui avoit l'esprit un peu plus libre. Seigneur , répondit-il , je puis vous assurer premièrement que nous sommes d'honnêtes personnes de la ville. Les gens qui sont dans le bateau qui vient de nous débarquer , & qui repasse de l'autre côté , sont des voleurs qui forcèrent la nuit dernière la maison où nous étions. Ils la pillèrent & nous emmenèrent chez eux , où , après les avoir pris

## 42 LES MILLE ET UNE NUITS.

par toutes les voies de douceur que nous avons pu imaginer, nous avons enfin obtenu notre liberté, & ils nous ont ramenés jusqu'ici. Ils nous ont même rendu une bonne partie du butin qu'ils avoient fait, que voici; & en disant cela, il montra au commandant le paquet d'argenterie qu'il portoit.

Le commandant ne se contenta pas de cette réponse du jouaillier; il s'approcha de lui & du prince de Perse, & les regarda l'un après l'autre. Dites-moi au vrai, reprit-il en s'adressant à eux, qui est cette dame; d'où vous la connoissez, & en quel quartier vous demeurez.

Cette demande les embarrassa fort, & ils ne savoient que répondre. Schemselnihar franchit la difficulté. Elle tira le commandant à part; & elle ne lui eut pas plutôt parlé, qu'il mit pied à terre avec de grandes marques de respect & d'honnêteté. Il commanda aussitôt à ses gens de faire venir deux bateaux.

Quand les bateaux furent venus, le commandant fit embarquer Schemselnihar dans l'un, & le prince de Perse & le jouaillier dans l'autre avec deux de ses gens dans chaque bateau, avec ordre de les accompagner chacun jusqu'où ils devoient aller. Les

deux bateaux prirent chacun une route différente. Nous ne parlerons présentement que du bateau où étoient le prince de Perse & le jouaillier.

Le prince de Perse , pour épargner la peine aux conducteurs qui lui avoient été donnés & au jouaillier , leur dit qu'il mèneroit le jouaillier chez lui , & leur nomma le quartier où il demeuroit. Sur cet enseignement , les conducteurs firent aborder le bateau devant le palais du calife. Le prince de Perse & le jouaillier en furent dans une grande frayeur , dont ils n'osèrent rien témoigner. Quoiqu'ils eussent entendu l'ordre que le commandant avoit donné , ils ne laissèrent pas néanmoins de s'imaginer qu'on alloit les mettre au corps-de-garde , pour être présentés au calife le lendemain.

Ce n'étoit pas là cependant l'intention des conducteurs. Quand ils les eurent fait débarquer , comme ils avoient à aller rejoindre leur brigade , ils les recommandèrent à un officier de la garde du calife , qui leur donna deux de ses soldats pour les conduire par terre à l'hôtel du prince de Perse , qui étoit assez éloigné du fleuve. Ils y arrivèrent enfin , mais tellement las & fatigués , qu'à peine ils pouvoient se mouvoir.

#### 44 LES MILLE ET UNE NUITS.

Avec cette grande lassitude , le prince de Perse étoit d'ailleurs si affligé du contre-temps malheureux qui lui étoit arrivé , à lui & à Schemselnihar , & qui lui ôtoit désormais l'espérance d'une autre entrevue , qu'il s'évanouit en s'afféyant sur son sofa. Pendant que la plus grande partie de ses gens s'occupoient à le faire revenir , les autres s'assemblèrent autour du jouaillier , & le prièrent de leur dire ce qui étoit arrivé au prince , dont l'absence les avoit mis dans une inquiétude inexprimable.

Scheherazade s'interrompit à ces derniers mots , & se tut , à cause du jour dont la clarté commençoit de se faire voir. Elle reprit son discours la nuit suivante , & dit au sultan des Indes :

---

#### C C V I<sup>e</sup>. N U I T.

**SIRE** , je disois hier à votre majesté , que pendant que l'on étoit occupé à faire revenir le prince de son évanouissement , d'autres de ses gens avoient demandé au jouaillier ce qui étoit arrivé à leur maître. Le jouaillier , qui n'avoit garde de leur révéler rien de ce qu'il ne leur appartenoit pas de savoir , leur répon-

dit que la chose étoit très-extraordinaire ; mais que ce n'étoit pas le temps d'en faire le récit , & qu'il valoit mieux songer à secourir le prince. Par bonheur , le prince de Perse revint à lui en ce moment , & ceux qui lui avoient fait cette demande avec empressement , s'écartèrent & demeurèrent dans le respect , avec beaucoup de joie de ce que l'évanouissement n'avoit pas duré plus long-temps.

Quoique le prince de Perse eût recouvré la connoissance , il demeura néanmoins dans une si grande foiblesse , qu'il ne pouvoit ouvrir la bouche pour parler. Il ne répondoit que par signes , même à ses parens qui lui parloient. Il étoit encore en cet état le lendemain matin , lorsque le jouaillier prit congé de lui. Le prince ne lui répondit que par un clin d'œil , en lui tendant la main ; & comme il vit qu'il étoit chargé du paquet d'argenterie que les voleurs lui avoit rendue , il fit signe à un de ses gens de le prendre & de le porter jusques chez lui.

On avoit attendu le jouaillier avec grande impatience dans sa famille , le jour qu'il en étoit parti avec l'homme qui l'étoit venu demander , & que l'on ne connoissoit pas , & l'on n'avoit pas douté qu'il ne lui fût arrivé

## 46 LES MILLE ET UNE NUITS.

quelqu'autre affaire pire que la première , dès que le temps qu'il devoit être revenu fut passé. Sa femme , ses enfans & ses domestiques en étoient dans de grandes alarmes , & ils en pleuroient encore lorsqu'il arriva. Ils eurent de la joie de le revoir ; mais ils furent troublés de ce qu'il étoit extrêmement changé depuis le peu de temps qu'ils ne l'avoient vu. La longue fatigue du jour précédent , & la nuit qu'il avoit passée dans de grandes frayeurs & sans dormir , étoient la cause de ce changement , qui l'avoit rendu à peine reconnoissable. Comme il se sentoit lui-même fort abattu , il demeura deux jours chez lui à se remettre , & il ne vit que quelques-uns de ses amis les plus intimes , à qui il avoit commandé qu'on laissât l'entrée libre.

Le troisième jour , le jouaillier qui sentit ses forces un peu rétablies , crut qu'elles augmenteroient , s'il sortoit pour prendre l'air. Il alla à la boutique d'un riche marchand de ses amis , avec qui il s'entretint assez longtemps. Comme il se levoit pour prendre congé de son ami & se retirer , il apperçut une femme qui lui faisoit signe , & il la reconnut pour la confidente de Schemselnihar. Entre la crainte & la joie qu'il en eut , il se retira plus promptement , sans la regarder. Elle le

suivit, comme il s'étoit bien douté qu'elle le feroit, parce que le lieu où il étoit n'étoit pas commode pour s'entretenir avec elle. Comme il marchoit un peu vite, la confidente qui ne pouvoit le suivre du même pas, lui crioit de temps en temps de l'attendre. Il l'entendoit bien, mais après ce qui lui étoit arrivé, il ne pouvoit pas lui parler en public, de peur de donner lieu de soupçonner qu'il eût ou qu'il eût eu commerce avec Schemselnihar. En effet, on favoit dans Bagdad qu'elle appartenoit à cette favorite, & qu'elle faisoit toutes ses emplettes. Il continua du même pas, & arriva à une mosquée qui étoit peu fréquentée, & où il favoit bien qu'il n'y auroit personne. Elle y entra après lui, & ils eurent toute la liberté de s'entretenir sans témoins.

Le jouaillier & la confidente de Schemselnihar se témoignèrent réciproquement combien ils avoient de joie de se revoir, après l'aventure étrange causée par les voleurs, & leur crainte l'un pour l'autre, sans parler de celle qui regardoit leur propre personne.

Le jouaillier vouloit que la confidente commençât par lui raconter comment elle avoit échappé avec les deux esclaves, & qu'elle lui apprît ensuite des nouvelles de Schemsel-

## 48. LES MILLE ET UNE NUITS.

nihar , depuis qu'il ne l'avoit vue. Mais la confidente lui marqua un si grand empressement de savoir auparavant ce qui lui étoit arrivé depuis leur séparation si imprévue , qu'il fut obligé de la satisfaire. Voilà , dit-il en achevant , ce que vous desiriez d'apprendre de moi : apprenez - moi , je vous prie , à votre tour , ce que je vous ai déjà demandé.

Dès que je vis paroître les voleurs , dit la confidente , je m'imaginai , sans les bien examiner , que c'étoient des soldats de la garde du calife , que le calife avoit été informé de la sortie de Schemselnihar , & qu'il les avoit envoyés pour lui ôter la vie , au prince de Perse & à nous tous. Prévenue de cette pensée , je montai sur le champ à la terrasse du haut de votre maison ; pendant que les voleurs entrèrent dans la chambre où étoient le prince de Perse & Schemselnihar , & les deux esclaves de Schemselnihar furent diligentes à me suivre. De terrasse en terrasse , nous arrivâmes à celle d'une maison d'honnêtes gens , qui nous reçurent avec beaucoup d'honnêteté , & chez qui nous passâmes la nuit.

Le lendemain matin , après que nous eûmes remercié le maître de la maison du plaisir qu'il nous avoit fait , nous retournâmes au  
palais

palais de Schemselnihar. Nous y rentrâmes dans un grand désordre , & d'autant plus affligées , que nous ne savions quel auroit été le destin de nos deux amans infortunés. Les autres femmes de Schemselnihar furent étonnées de voir que nous revenions sans elle. Nous leur dîmes , comme nous en étions convenues , qu'elle étoit demeurée chez une dame de ses amies , & qu'elle devoit nous envoyer appeler pour aller la reprendre quand elle voudroit revenir , & elles se contentèrent de cette excuse.

Je passai cependant la journée dans une grande inquiétude. La nuit venue , j'ouvris la petite porte de derrière , & je vis un petit bateau sur le canal détourné du fleuve , qui y aboutit. J'appelai le batelier & le priai d'aller de côté & d'autre le long du fleuve , voir s'il n'appercevrait pas une dame , & s'il la rencontroit , de l'amener.

J'attendis son retour avec les deux esclaves , qui étoient dans la même peine que moi , & il étoit déjà près de minuit , lorsque le même bateau arriva avec deux hommes dedans , & une femme couchée sur la poupe. Quand le bateau eut abordé , les deux hommes aidèrent la femme à se lever & à se débarquer , & je la reconnus pour Schem-

selnihar , avec une joie de la revoir & de ce qu'elle étoit retrouvée , que je ne puis exprimer.

Scheherazade finit ici son discours pour cette nuit. Elle reprit le même conte la nuit suivante , & dit au sultan des Indes :

---

### C C V I I<sup>e</sup>. N U I T.

SIRE , nous laissâmes hier la confidente de Schemselnihar dans la mosquée , où elle racontoit au jouaillier ce qui lui étoit arrivé depuis qu'ils ne s'étoient vus , & les circonstances du retour de Schemselnihar à son palais. Elle poursuivit ainsi :

Je donnai , dit-elle , la main à Schemselnihar pour l'aider à mettre pied à terre. Elle avoit grand besoin de ce secours , car elle ne pouvoit presque se soutenir. Quand elle se fut débarquée , elle me dit à l'oreille , d'un ton qui marquoit son affliction , d'aller prendre une bourse de mille pièces d'or , & de la donner aux deux soldats qui l'avoient accompagnée. Je la remis entre les mains des deux esclaves pour la soutenir ; & après avoir dit aux deux soldats de m'attendre un moment , je courus prendre la bourse , & je

revins incessamment. Je la donnai aux deux soldats , je payai le batelier , & je fermai la porte.

Je rejoignis Schemselnihar qu'elle n'étoit pas encore arrivée à sa chambre. Nous ne perdîmes pas de temps , nous la déshabillâmes & nous la mîmes dans son lit , où elle ne fut pas plutôt , qu'elle demeura comme prête à rendre l'ame tout le reste de la nuit.

Le jour suivant , ses autres femmes témoignèrent un grand empressement de la voir , mais je leur dis qu'elle étoit revenue extrêmement fatiguée , & qu'elle avoit besoin de repos pour se remettre. Nous lui donnâmes cependant , les deux autres femmes & moi , tout le secours que nous pûmes imaginer , & qu'elle pouvoit attendre de notre zèle. Elle s'obstina d'abord à ne vouloir rien prendre , & nous eussions désespéré de sa vie , si nous ne nous fussions apperçues que le vin , que nous lui donnions de temps en temps , lui faisoit reprendre des forces. A force de prières , enfin nous vainquîmes son opiniâtreté , & nous l'obligeâmes de manger.

Lorsque je vis qu'elle étoit en état de parler ( car elle n'avoit fait que pleurer , gémir & soupirer jusqu'alors , ) je lui de-

## 32 LES MILLE ET UNE NUITS:

mandai en grâce de vouloir bien me dire par quel bonheur elle avoit échappé des mains des voleurs. Pourquoi exigez-vous de moi, me dit-elle avec un profond soupir, que je renouvelle un si grand sujet d'affliction ? plût à dieu que les voleurs m'eussent ôté la vie, au lieu de me la conserver ! mes maux seroient finis, & je ne vis que pour souffrir davantage.

Madame, repris-je, je vous supplie de ne me pas refuser. Vous n'ignorez pas que les malheureux ont quelque sorte de consolation à raconter leurs aventures les plus fâcheuses. Ce que je vous demande vous soulagera, si vous avez la bonté de me l'accorder.

Ecoutez donc, me dit-elle, la chose la plus désolante qui puisse arriver à une personne aussi passionnée que moi, qui croyois n'avoir plus rien à désirer. Quand je vis entrer les voleurs le sabre & le poignard à la main, je crus que nous étions au dernier moment de notre vie, le prince de Perse & moi, & je ne regrettois pas ma mort, dans la pensée que je devois mourir avec lui. Au lieu de se jeter sur nous pour nous percer le cœur, comme je m'y attendois, deux furent commandés pour nous garder ;

& les autres cependant firent des ballots de tout ce qu'il y avoit dans la chambre & dans les pièces à côté. Quand ils eurent achevé , & qu'ils eurent chargé les ballots sur leurs épaules , ils sortirent , & nous emmenèrent avec eux.

Dans le chemin , un de ceux qui nous accompagnoient , me demanda qui j'étois ; & je lui dis que j'étois danseuse. Il fit la même demande au prince , qui répondit qu'il étoit bourgeois.

Lorsque nous fûmes chez eux , où nous eûmes de nouvelles frayeurs , ils s'assemblèrent autour de moi ; & après avoir considéré mon habillement , & les riches joyaux dont j'étois parée , ils se doutèrent que j'avois déguisé ma qualité. Une danseuse n'est pas faite comme vous , me dirent-ils. Dites-nous au vrai qui vous êtes.

Comme ils virent que je ne répondois rien : Et vous , demandèrent - ils au prince de Perse , qui êtes-vous aussi ? nous voyons bien que vous n'êtes pas un simple bourgeois comme vous l'avez dit. Il ne les fatisfit pas plus que moi sur ce qu'ils désiroient savoir. Il leur dit seulement qu'il étoit venu voir le jouaillier , qu'il nomma , & se divertir avec

#### 74 LES MILLE ET UNE NUITS:

lui , & que la maison où ils nous avoient trouvés , lui appartenoit.

Je connois ce jouaillier , dit aussitôt un des voleurs , qui paroissoit avoir de l'autorité parmi eux ; je lui ai quelque obligation sans qu'il en fache rien , & je fais qu'il a une autre maison ; je me charge de le faire venir demain. Nous ne vous relâcherons pas , continua-t-il , que nous ne sachions par lui qui vous êtes. Il ne vous sera fait cependant aucun tort.

Le jouaillier fut amené le lendemain ; & comme il crut nous obliger , comme il le fit en effet , il déclara aux voleurs qui nous étions véritablement. Les voleurs vinrent me demander pardon , & je crois qu'ils en usèrent de même envers le prince de Perse , qui étoit dans un autre endroit , & ils me protestèrent qu'ils n'auroient pas forcé la maison où ils nous avoient trouvés , s'ils eussent su qu'elle appartenoit au jouaillier. Ils nous prirent aussitôt , le prince de Perse , le jouaillier & moi , & ils nous amenèrent jusqu'au bord du fleuve : ils nous firent embarquer dans un bateau qui nous passa de ce côté ; mais nous ne fûmes pas débarqués , qu'une brigade du guet à cheval vint à nous.

Je pris le commandant à part , je me nommai , & lui dis que le soir précédent , en revenant de chez une amie , les voleurs qui repassoient de leur côté , m'avoient arrêtée & emmenée chez eux ; que je leur avois dit qui j'étois , & qu'en me relâchant , ils avoient fait la même grâce à ma considération , aux deux personnes qu'il voyoit , après les avoir assurés qu'ils étoient de ma connoissance. Il mit aussitôt pied à terre pour me faire honneur ; & après qu'il m'eut témoigné la joie qu'il avoit de pouvoir m'obliger en quelque chose , il fit venir deux bateaux , & me fit embarquer dans l'un avec deux de ses gens que vous avez vus , qui m'ont escortée jusqu'ici : pour ce qui est du prince de Perse & du jouaillier , il les renvoya dans l'autre , aussi avec deux de ses gens pour les accompagner & les conduire en sûreté jusques chez eux.

J'ai confiance , ajouta-t-elle , en finissant & en fondant en larmes , qu'il ne leur sera point arrivé de mal depuis notre séparation , & je ne doute pas que la douleur du prince ne soit égale à la mienne. Le jouaillier qui nous a obligés avec tant d'affection , mérite d'être récompensé de la perte qu'il a faite , pour l'amour de nous. Ne manquez pas

demain au matin de prendre deux bourses de mille pièces d'or chacune, de les lui porter de ma part, & de lui demander des nouvelles du prince de Perse.

Quand ma bonne maîtresse eût achevé, je tâchai, sur le dernier ordre qu'elle venoit de me donner, de m'informer des nouvelles du prince de Perse, de lui persuader de faire des efforts pour se surmonter elle-même, après le danger qu'elle venoit d'essuyer, & dont elle n'avoit échappé que par un miracle. Ne me répliquez pas, reprit-elle, & faites ce que je vous commande.

Je fus contrainte de me taire, & je suis venue pour lui obéir; j'ai été chez vous, où je ne vous ai pas trouvé; & dans l'incertitude si je vous trouverois où l'on m'a dit que vous pouviez être, j'ai été sur le point d'aller chez le prince de Perse; mais je n'ai pas osé l'entreprendre, j'ai laissé les deux bourses en passant chez une personne de connoissance: attendez-moi ici, je ne mettrai pas de temps à les apporter.

Scheherazade s'aperçut que le jour paroïsoit, & se tut après ces dernières paroles. Elle continua le même conte la nuit suivante, & dit au sultan des Indes: .

C C V I I I<sup>e</sup>. N U I T.

**SIRE**, la confidente revint joindre le jouaillier dans la mosquée où elle l'avoit laissé; & en lui donnant les deux bourses: Prenez, dit-elle, & satisfaites vos amis. Il y en a, reprit le jouaillier, beaucoup au-delà de ce qui est nécessaire; mais je n'oserois refuser la grâce qu'une dame si honnête & si généreuse veut bien faire à son très-humble serviteur. Je vous supplie de l'affurer que je conserverai éternellement la mémoire de ses bontés. Il convint avec la confidente, qu'elle viendroit le trouver à la maison où elle l'avoit vu la première fois, lorsqu'elle auroit quelque chose à lui communiquer de la part de Schemselnihar, & apprendre des nouvelles du prince de Perse, après quoi ils se séparèrent.

Le jouaillier retourna chez lui bien satisfait, non-seulement de ce qu'il avoit de quoi satisfaire ses amis pleinement, mais qu'il voyoit même que personne ne savoit à Bagdad que le prince de Perse & Schemselnihar se fussent trouvés dans son autre maison lorsqu'elle avoit été pillée. Il est vrai qu'il avoit déclaré la

## 58 LES MILLE ET UNE NUITS.

chose aux voleurs ; mais il avoit confiance en leur secret. Ils n'avoient pas d'ailleurs assez de commerce dans le monde pour craindre aucun danger de leur côté quand ils l'eussent divulgué. Dès le lendemain matin, il vit les amis qui l'avoient obligé, & il n'eut pas de peine à les contenter. Il eut même beaucoup d'argent de reste pour meubler son autre maison fort proprement, où il mit quelques-uns de ses domestiques pour l'habiter. C'est ainsi qu'il oublia le danger dont il avoit échappé ; & sur le soir il se rendit chez le prince de Perse.

Les officiers du prince qui reçurent le jouaillier, lui dirent qu'il arrivoit fort à propos, que le prince, depuis qu'il ne l'avoit vu, étoit dans un état qui donnoit tout sujet de craindre pour sa vie, & qu'on ne pouvoit tirer de lui une seule parole. Ils l'introduisirent dans sa chambre sans faire de bruit, & il le trouva couché dans son lit, les yeux fermés, & dans un état qui lui fit compassion : il le salua en lui touchant la main, & il l'exhorta à prendre courage.

Le prince de Perse reconnut que le jouaillier lui parloit, il ouvrit les yeux, & le regarda d'une manière qui lui fit connoître la grandeur de son affliction, infiniment au-delà de ce qu'il en avoit eu depuis la première fois qu'il avoit

vu Schemselnihar : il lui prit & lui ferra la main pour lui marquer son amitié , & lui dit d'une voix foible , qu'il lui étoit bien obligé de la peine qu'il prenoit de venir voir un prince auffi malheureux & auffi affligé qu'il l'étoit.

Prince , reprit le jouailler , ne parlons pas , je vous en fupplie , des obligations que vous pouvez m'avoir ; je voudrois bien que les bons offices que j'ai tâché de vous rendre euffent eu un meilleur succès : parlons plutôt de votre fanté : dans l'état où je vous vois , je crains fort que vous ne vous laiffiez abattre vous-même , & que vous ne preniez pas la nourriture qui vous eft néceffaire.

Les gens qui étoient près du prince leur maître , prirent cette occafion pour dire au jouailler qu'ils avoient toutes les peines imaginables à l'obliger de prendre quelque chofe ; qu'il ne s'aïdoit pas , & qu'il y avoit long-temps qu'il n'avoit rien pris. Cela obligea le jouailler de fupplier le prince de fouffrir que fes gens lui apportaffent de la nourriture & d'en prendre , & il l'obtint après de grandes instances.

Après que le prince de Perfe eut mangé plus amplement qu'il n'eut encore fait , par la perfuafion du jouailler , il commanda à fes

gens de le laisser seul avec lui , & lorsqu'ils furent sortis : Avec le malheur qui m'accable , lui dit-il , j'ai une douleur extrême de la perte que vous avez soufferte pour l'amour de moi , il est juste que je songe à vous en récompenser ; mais auparavant , après vous en avoir demandé mille pardons , je vous prie de me dire si vous n'avez rien appris de Schemselnihar , depuis que j'ai été contraint de me séparer d'avec elle.

Le jouaillier , instruit par la confidente , lui raconta tout ce qu'il savoit de l'arrivée de Schemselnihar à son palais , de l'état où elle avoit été depuis ce temps-là jusqu'à ce qu'elle se trouva mieux , & qu'elle envoya la confidente pour s'informer de ses nouvelles.

Le prince de Perse ne répondit au discours du jouaillier que par des soupirs & par des larmes : ensuite il fit un effort pour se lever , fit appeler de ses gens , & alla en personne à son garde-meuble , qu'il se fit ouvrir : il y fit faire plusieurs ballots de riches meubles & d'argenterie , & donna ordre qu'on les portât chez le jouaillier.

Le jouaillier voulut se défendre d'accepter le présent que le prince de Perse lui faisoit ; mais quoiqu'il lui représentât que Schemselnihar lui avoit déjà envoyé plus qu'il n'en avoit

besoin pour remplacer ce que ses amis avoient perdu, il voulut néanmoins être obéi. De la sorte, le jouaillier fut obligé de lui témoigner combien il étoit confus de sa libéralité, & il lui marqua qu'il ne pouvoit assez l'en remercier. Il vouloit prendre congé, mais le prince le pria de rester, & ils s'entretinrent une bonne partie de la nuit.

Le lendemain matin le jouaillier vit encore le prince avant de se retirer, & le prince le fit asseoir près de lui. Vous savez, lui dit-il, que l'on a un but en toutes choses : le but d'un amant est de posséder ce qu'il aime sans obstacle : s'il perd une fois cette espérance, il est certain qu'il ne doit plus penser à vivre : vous comprenez bien que c'est - là la triste situation où je me trouve. En effet, dans le temps que par deux fois je me crois au comble de mes désirs, c'est alors que je suis arraché d'auprès de ce que j'aime, de la manière la plus cruelle. Après cela il ne me reste plus que de songer à la mort : je me la ferois déjà donnée, si ma religion ne me défendoit d'être homicide de moi - même : mais il n'est pas besoin que je la prévienne, je sens bien que je ne l'attendrai pas longtemps. Il se tut à ces paroles, avec des gé-

62 LES MILLE ET UNE NUITS.

miffemens, des foupirs, des fanglots & des larmes qu'il laiffa couler en abondance.

Le jouaillier, qui ne favoit pas d'autre moyen de le détourner de cette pensée de défefpoir, qu'en lui remettant Schemfelnihar dans la mémoire, & qu'en lui donnant quelque ombre d'efpérance, lui dit qu'il craignoit que la confidente ne fût déjà venue, & qu'il étoit à propos qu'il ne perdît pas de temps à retourner chez lui. Je vous laiffe aller, lui dit le prince; mais fi vous la voyez, je vous fupplie de lui bien recommander d'affurer Schemfelnihar, que fi j'ai à mourir, comme je m'y attends bientôt, je l'aimerai jufqu'au dernier foupir & jufques dans le tombeau.

Le jouaillier revint chez lui, & y demeura dans l'efpérance que la confidente viendrait. Elle arriva quelques heures après, mais toute en pleurs & dans un grand défordre. Le jouaillier alarmé, lui demanda avec empreflement ce qu'elle avoit.

Schemfelnihar, le prince de Perfe, vous & moi, reprit la confidente, nous fommes tous perdus. Ecoutez la trifte nouvelle que j'appris hier en entrant au palais, après vous avoir quitté.

Schemfelnihar avoit fait châtier pour quelque faute une des deux efclaves que vous

C C I X<sup>e</sup>. N U I T. 63

vîtes avec elle le jour du rendez-vous dans votre autre maison. L'esclave, outrée de ce mauvais traitement, a trouvé la porte du palais ouverte; elle est sortie, & nous ne doutons pas qu'elle n'ait tout déclaré à un des eunuques de notre garde, qui lui a donné retraite.

Ce n'est pas tout, l'autre esclave sa compagne a fui aussi, & s'est réfugiée au palais du calife, à qui nous avons sujet de croire qu'elle a tout révélé. En voici la raison: c'est qu'aujourd'hui le calife vient d'envoyer prendre Schemselnihar par une vingtaine d'eunuques qui l'ont menée à son palais. J'ai trouvé le moyen de me dérober, & de venir vous donner avis de tout ceci. Je ne fais pas ce qui se fera passé, mais je n'en augure rien de bon. Quoiqu'il en soit, je vous conjure de bien garder le secret.

Le jour dont on voyoit déjà la lumière, obligea la sultane Scheherazade de garder le silence à ces dernières paroles. Elle continua la nuit suivante, & dit au sultan des Indes :

---

C C I X<sup>e</sup>. N U I T.

**SIRE**, la confidente ajouta à ce qu'elle venoit de dire au jouaillier, qu'il étoit bon qu'il

#### 64 LES MILLE ET UNE NUITS.

allât trouver le prince de Perse , sans perdre de temps , & l'avertir de l'affaire , afin qu'il se tint prêt à tout événement , & qu'il fût fidelle dans la cause commune. Elle ne lui en dit pas davantage , & elle se retira brusquement , sans attendre sa réponse.

Qu'auroit pu répondre le jouaillier dans l'état où il se trouvoit ? il demeura immobile & comme étourdi du coup. Il vit bien néanmoins que l'affaire pressoit : il se fit violence , & alla trouver le prince de Perse incessamment. En l'abordant , d'un air qui marquoit déjà la méchante nouvelle qu'il venoit lui annoncer : Prince , dit-il , armez - vous de patience , de constance & de courage , & préparez-vous à l'assaut le plus terrible que vous ayez eu à soutenir de votre vie.

Dites - moi en deux mots ce qu'il y a , reprit le prince , & ne me faites pas languir ; je suis prêt à mourir , s'il en est besoin.

Le jouaillier lui raconta ce qu'il venoit d'apprendre de la confidente. Vous voyez bien , continua-t-il , que votre perte est assurée. Levez-vous , sauvez-vous promptement , le temps est précieux. Vous ne devez pas vous exposer à la colère du calife , encore moins à rien avouer au milieu des tourmens.

Peu s'en fallut qu'en ce moment le prince

n'expirât d'affliction , de douleur & de frayeur. Il se recueillit , & demanda au jouaillier quelle résolution il lui conseilloit de prendre , dans une conjoncture où il n'y avoit pas un moment dont il ne dût profiter. Il n'y en a pas d'autre , reprit le jouaillier , que de monter à cheval au plutôt , & de prendre le chemin (1) d'Anbar , pour y arriver demain avant le jour. Prenez de vos gens ce que vous jugerez à propos , avec de bons chevaux , & souffrez que je me sauve avec vous.

Le prince de Perse , qui ne vit pas d'autre parti à prendre , donna ordre aux préparatifs les moins embarrassans , prit de l'argent & des pierreries ; & après avoir pris congé de sa mère , il partit , & s'éloigna de Bagdad en diligence , avec le jouaillier & les gens qu'il avoit choisis.

Ils marchèrent le reste du jour & toute la nuit sans s'arrêter en aucun lieu , jusqu'à deux ou trois heures avant le jour du lendemain , que fatigués d'une si longue traite , & que leurs chevaux n'en pouvant plus , ils mirent pied à terre pour se reposer.

Ils n'avoient presque pas eu le temps de

---

(1) Anbar étoit une ville sur le Tigre , vingt lieues au-dessous de Bagdad.

## 66 LES MILLE ET UNE NUITS.

respirer, qu'ils se virent affaillis tout-à-coup par une grosse troupe de voleurs. Ils se défendirent quelque temps très-courageusement; mais les gens du prince furent tués. Cela obligea le prince & le jouaillier de mettre les armes bas, & de s'abandonner à leur discrétion. Les voleurs leur donnèrent la vie : mais après qu'ils se furent saisis des chevaux & du bagage, ils les dépouillèrent, & en se retirant avec leur butin, ils les laissèrent au même endroit.

Lorsque les voleurs furent éloignés : Hé bien, dit le prince désolé au jouaillier, que dites-vous de notre aventure & de l'état où nous voilà ? ne vaudroit-il pas mieux que je fusse demeuré à Bagdad, & que j'y eusse attendu la mort, de quelle manière que je dusse la recevoir ?

Prince, reprit le jouaillier, c'est un décret de la volonté de Dieu : il lui plaît de nous éprouver par affliction sur affliction. C'est à nous de n'en point murmurer, & de recevoir ces disgrâces de sa main avec une entière soumission. Ne nous arrêtons pas ici davantage, cherchons quelque lieu de retraite, où l'on veuille bien nous secourir dans notre malheur.

Laissez-moi mourir, lui dit le prince de

Perse, il n'importe pas que je meure ici ou ailleurs. Peut-être même qu'au moment que nous parlons, Schemselnihar n'est plus, & je ne dois plus chercher à vivre après elle. Le jouaillier le persuada enfin, à force de prière. Ils marchèrent quelque temps, & ils rencontrèrent une mosquée qui étoit ouverte, où ils entrèrent & passèrent le reste de la nuit.

A la pointe du jour un homme seul arriva dans cette mosquée. Il y fit sa prière, & quand il eut achevé, il apperçut en se retournant le prince de Perse & le jouaillier qui étoient assis dans un coin. Il s'approcha d'eux en les saluant avec beaucoup de civilité. Autant que je le puis connoître, leur dit-il, il me semble que vous êtes étrangers.

Le jouaillier prit la parole : Vous ne vous trompez pas, répondit-il, nous avons été volés cette nuit en venant de Bagdad, comme vous le pouvez voir à l'état où nous sommes, & nous avons besoin de secours, mais nous ne savons à qui nous adresser. Si vous voulez prendre la peine de venir chez moi, repartit l'homme, je vous donnerai volontiers l'assistance que je pourrai.

A cette offre obligeante, le jouaillier se tourna du côté du prince de Perse, & lui

## 68 LES MILLE ET UNE NUITS.

dit à l'oreille : Cet homme , prince , comme vous le voyez , ne nous connoît pas , & nous avons à craindre que quelqu'autre ne vienne & ne nous connoisse. Nous ne devons pas , ce me semble , refuser la grâce qu'il veut bien nous faire. Vous êtes le maître , reprit le prince , & je consens à tout ce que vous voudrez.

L'homme qui vit que le jouaillier & le prince de Perse consultoient ensemble , s'imagina qu'ils faisoient difficulté d'accepter la proposition qu'il leur avoit faite. Il leur demanda quelle étoit leur résolution. Nous sommes prêts à vous suivre , répondit le jouaillier ; ce qui nous fait de la peine , c'est que nous sommes nus , & que nous avons honte de paroître en cet état.

Par bonheur , l'homme eut à leur donner à chacun assez de quoi se couvrir pour les conduire jusques chez lui. Ils n'y furent pas plutôôt arrivés , que leur hôte leur fit apporter à chacun un habit assez propre ; & comme il ne douta pas qu'ils n'eussent grand besoin de manger , & qu'ils seroient bien aises d'être dans leur particulier , il leur fit porter plusieurs plats par un esclave. Mais ils ne mangèrent presque pas , surtout le prince de Perse , qui étoit dans une langueur & dans

Un abattement qui fit tout craindre au jouaillier pour sa vie.

Leur hôte les vit à diverses fois pendant le jour ; & sur le soir , comme il savoit qu'ils avoient besoin de repos , il les quitta de bonne heure. Mais le jouaillier fut bientôt obligé de l'appeler pour assister à la mort du prince de Perse. Il s'apperçut que ce prince avoit la respiration forte & véhémence ; & cela lui fit comprendre qu'il n'avoit plus que peu de momens à vivre. Il s'approcha de lui , & le prince lui dit : C'en est fait , comme vous le voyez , & je suis bien aise que vous foyez témoin du dernier soupir de ma vie. Je la perds avec bien de la satisfaction , & je ne vous en dis pas la raison , vous la savez. Tout le regret que j'ai , c'est de ne pas mourir entre les bras de ma chère mère , qui m'a toujours aimé tendrement , & pour qui j'ai toujours eu le respect que je devois. Elle aura bien de la douleur de n'avoir pas eu la triste consolation de me fermer les yeux , & de m'en-sevelir de ses propres mains. Témoignez-lui bien la peine que j'en souffre , & priez-la de ma part de faire transporter mon corps à Bagdad , afin qu'elle arrose mon tombeau de ses larmes , & qu'elle m'y assiste de ses prières. Il n'oublia pas l'hôte de la maison , il le

## 70 LES MILLE ET UNE NUITS.

remercia de l'accueil généreux qu'il lui avoit fait. & après lui avoir demandé en grâce de vouloir bien que son corps demeurât en dépôt chez lui jusqu'à ce qu'on vînt l'enlever, il ex<sup>ta</sup>.

Scheherazade en étoit en cet endroit, lorsqu'elle s'apperçut que le jour paroissoit. Elle cessa de parler, & elle reprit son discours la nuit suivante, & dit au sultan des Indes :

---

### C C X<sup>e</sup>. N U I T.

**SIRE**, dès le lendemain de la mort du prince de Perse, le jouaillier profita de la conjoncture d'une caravane assez nombreuse qui venoit à Bagdad, où il se rendit en sûreté. Il ne fit que rentrer chez lui & changer d'habit à son arrivée, & se rendit à l'hôtel du feu prince de Perse, où l'on fut alarmé de ne pas voir le prince avec lui. Il pria qu'on avertît la mère du prince, qu'il souhaitoit de lui parler, & l'on ne fut pas long-temps à l'introduire dans une salle, où elle étoit avec plusieurs de ses femmes. Madame, lui dit le jouaillier d'un air & d'un ton qui marquoit la fâcheuse nouvelle qu'il avoit à lui annoncer, dieu vous conserve & vous comble de

ses bontés. Vous n'ignorez pas que dieu dispose de nous comme il lui plaît....

La dame ne donna pas le temps au jouaillier d'en dire davantage. Ah, s'écria-t-elle, vous m'annoncez la mort de mon fils ! Elle poussa en même temps des cris effroyables, qui mêlés avec ceux de ses femmes, renouvelèrent les larmes du jouaillier. Elle se tourmenta & s'affligea long-temps avant qu'elle lui laissât reprendre ce qu'il avoit à lui dire. Elle interrompit enfin ses pleurs & ses gémissemens, & elle le pria de continuer, & de ne lui rien cacher des circonstances d'une séparation si triste. Il la satisfit ; & quand il eut achevé, elle lui demanda si le prince son fils ne l'avoit pas chargé de quelque chose de particulier à lui dire, dans les derniers momens de sa vie. Il lui assura qu'il n'avoit pas eu un plus grand regret que de mourir éloigné d'elle, & que la seule chose qu'il avoit souhaitée, étoit qu'elle voulût bien prendre le soin de faire transporter son corps à Bagdad. Dès le lendemain de grand matin elle se mit en chemin, accompagnée de ses femmes & de la plus grande partie de ses esclaves.

Quand le jouaillier qui avoit été retenu par la mère du prince de Perse, eut vu partir

## 72 LES MILLE ET UNE NUITS.

cette dame , il retourna chez lui tout triste & les yeux baissés , avec un grand regret de la mort d'un prince si accompli & si aimable , à la fleur de son âge.

Comme il marchoit recueilli en lui-même ; une femme se présenta & s'arrêta devant lui. Il leva les yeux , & vit que c'étoit la confidente de Schemselnihar , qui étoit habillée de noir & pleuroit. Il renouvela ses pleurs à cette vue , sans ouvrir la bouche pour lui parler , & il continua de marcher jusques chez lui , où la confidente le suivit & entra avec lui.

Ils s'affirent ; & le jouaillier en prenant la parole le premier , demanda à la confidente avec un grand soupir , si elle avoit déjà appris la mort du prince de Perse , & si c'étoit lui qu'elle pleuroit. Hélas non , s'écria-t-elle ; quoi , ce prince si charmant est mort ! Il n'a pas vécu long-temps après sa chère Schemselnihar. Belles ames , ajouta-t-elle , en quelque part que vous soyez , vous devez être bien contentes de pouvoir vous aimer désormais sans obstacle. Vos corps étoient un empêchement à vos souhaits , & le ciel vous en a délivrés pour vous unir.

Le jouaillier qui ne savoit rien de la mort de Schemselnihar , & qui n'avoit pas encore  
fait

fait réflexion que la confidente qui lui parloit étoit habillée de deuil , eut une nouvelle affliction d'apprendre cette nouvelle. Schemselnihar est morte , s'écria-t-il ! Elle est morte , reprit la confidente en pleurant tout de nouveau , & c'est d'elle que je porte le deuil. Les circonstances de sa mort sont singulières , & elles méritent que vous les sachiez. Mais avant que je vous en fasse le récit , je vous prie de me faire part de celles de la mort du prince de Perse , que je pleurerai toute ma vie , avec celle de Schemselnihar ma chère & respectable maîtresse.

Le jouaillier donna à la confidente la satisfaction qu'elle demandoit , & dès qu'il lui eut raconté le tout , jusqu'au départ de la mère du prince de Perse qui venoit de se mettre en chemin elle-même , pour faire apporter le corps du prince à Bagdad : Vous n'avez pas oublié , lui dit-elle , que je vous ai dit que le calife avoit fait venir Schemselnihar à son palais ; il étoit vrai , comme nous avons tout sujet de nous le persuader , que le calife avoit été informé des amours de Schemselnihar & du prince de Perse , par les deux esclaves qu'il avoit interrogées toutes deux séparément. Vous allez vous imaginer qu'il se mit en colère contre Schemselnihar , & qu'il

donna de grandes marques de jalousie , & de vengeance prochaine contre le prince de Perse. Point du tout ; il ne songea pas un moment au prince de Perse. Il plaignit seulement Schemselnihar ; & il est à croire qu'il s'attribua à lui-même ce qui est arrivé , sur la permission qu'il lui avoit donnée d'aller librement par la ville sans être accompagnée d'eunuques. On n'en peut conjecturer autre chose , après la manière toute extraordinaire dont il en a usé avec elle , comme vous allez l'entendre.

Le calife la reçut avec un visage ouvert ; & quand il eut remarqué la tristesse dont elle étoit accablée , qui cependant ne diminuoit rien de sa beauté ( car elle parut devant lui sans aucune marque de surprise ni de frayeur ) : Schemselnihar , lui dit-il avec une bonté digne de lui , je ne puis souffrir que vous paroissiez devant moi avec un air qui m'afflige infiniment. Vous savez avec quelle passion je vous ai toujours aimée : vous devez en être persuadée par toutes les marques que je vous en ai données. Je ne change pas , & je vous aime plus que jamais. Vous avez des ennemis , & ces ennemis m'ont fait des rapports contre votre conduite ; mais tout ce qu'ils ont pu me dire ne me fait pas la

moindre impression. Quittez donc cette mélancolie , & disposez-vous à m'entretenir ce soir de quelque chose d'agréable & de divertissant à votre ordinaire. Il lui dit plusieurs autres choses très-obligeantes , & il la fit entrer dans un appartement magnifique , près du sien , où il la pria de l'attendre.

L'affligée Schemselnihar fut très-sensible à tant de témoignages de considération pour sa personne : mais plus elle connoissoit combien elle en étoit obligée au calife , plus elle étoit pénétrée de la vive douleur d'être éloignée peut-être pour jamais du prince de Perse , sans qui elle ne pouvoit plus vivre.

Cette entrevue du calife & de Schemselnihar , continua la confidente , se passa pendant que j'étois venue vous parler , & j'en ai appris les particularités de mes compagnes qui étoient présentes. Mais dès que je vous eus quitté , j'allai rejoindre Schemselnihar , & je fus témoin de ce qui se passa le soir. Je la trouvai dans l'appartement que j'ai dit ; & comme elle se douta que je venois de chez vous , elle me fit approcher , & sans que personne l'entendît : Je vous suis bien obligée , me dit-elle , du service que vous venez de me rendre ; je sens bien que ce sera le dernier. Elle ne m'en dit pas davantage ; & je

n'étois pas dans un lieu à pouvoir lui dire quelque chose pour tâcher de la consoler.

Le calife entra le soir au son des instrumens que les femmes de Schemselnihar touchoient , & l'on servit aussitôt la collation. Le calife prit Schemselnihar par la main , & la fit asseoir près de lui sur le sofa. Elle se fit une si grande violence pour lui complaire , que nous la vîmes expirer peu de momens après. En effet , elle fut à peine assise , qu'elle se renversa en arrière. Le calife crut qu'elle n'étoit qu'évanouie , & nous eûmes toutes à même pensée. Nous tâchâmes de la secourir ; mais elle ne revint pas , & voilà de quelle manière nous la perdîmes.

Le calife l'honora de ses larmes qu'il ne put retenir ; & avant de se retirer à son appartement , il ordonna de casser tous les instrumens , ce qui fut exécuté. Je restai toute la nuit près du corps ; je le lavai & l'ensevelis moi-même , en le baignant de mes larmes ; & le lendemain elle fut entermée par ordre du calife , dans un tombeau magnifique qu'il avoit déjà fait bâtir dans le lieu qu'elle avoit choisi elle-même. Puisque vous dites , ajouta-t-elle , qu'on doit apporter le corps du prince de Perse à Bagdad , je suis résolue de faire en sorte qu'on l'ap-

porte pour être mis dans le même tombeau.

Le jouaillier fut fort surpris de cette résolution de la confidente. Vous n'y songez pas, reprit-il, jamais le calife ne le souffrira. Vous croyez la chose impossible, repartit la confidente : elle ne l'est pas ; & vous en conviendrez vous même , quand je vous aurai dit que le calife a donné la liberté à toutes les esclaves de Schemselnihar , avec une pension à chacune , suffisante pour subsister , & qu'il m'a chargée du soin & de la garde de son tombeau , avec un revenu considérable pour l'entretenir & pour ma subsistance en particulier. D'ailleurs le calife , qui n'ignore pas les amours du prince & de Schemselnihar , comme je vous l'ai dit , & qui ne s'en est pas scandalisé , n'en sera nullement fâché. Le jouaillier n'eut plus rien à dire : il pria seulement la confidente de le mener à ce tombeau pour y faire sa prière. Sa surprise fut grande en y arrivant , quand il vit la foule du monde des deux sexes qui y accouroit de tous les endroits de Bagdad. Il ne put en approcher que de loin ; & lorsqu'il eut fait sa prière : Je ne trouve plus impossible , dit-il à la confidente en la rejoignant , d'exécuter ce que vous avez si bien imaginé. Nous n'avons qu'à publier vous &

## 78 LES MILLE ET UNE NUITS.

moi ce que nous savons des amours de l'un & de l'autre , & particulièrement de la mort du prince de Perse , arrivée presque dans le même temps. Avant que son corps arrive , tout Bagdad concourra à demander qu'il ne soit pas séparé de celui de Schemselnihar. La chose réussit ; & le jour que l'on fut que le corps devoit arriver , une infinité de peuple alla au-devant à plus de vingt milles.

La confidente attendit à la porte de la ville , où elle se présenta à la mère du prince , & la supplia au nom de toute la ville qui le souhaitoit ardemment , de vouloir bien que les corps des deux amans qui n'avoient eu qu'un cœur jusqu'à leur mort , depuis qu'ils avoient commencé de s'aimer , n'eussent qu'un même tombeau. Elle y consentit , & le corps fut porté au tombeau de Schemselnihar , à la tête d'un peuple innombrable de tous les rangs , & mis à côté d'elle. Depuis ce temps-là , tous les habitans de Bagdad , & même les étrangers de tous les endroits du monde où il y a des musulmans , n'ont cessé d'avoir une grande vénération pour ce tombeau , & d'y aller faire leurs prières.

C'est , sire , dit ici Scheherazade , qui s'apperçut en même-temps qu'il étoit jour , ce que j'avois à raconter à votre majesté des

amours de la belle Schemselnihar, favorite du calife Haroun Alraschid, & de l'aimable Ali Ebn Becar, prince de Perse.

Quand Dinazarde vit que la sultane sa sœur avoit cessé de parler, elle la remercia le plus obligeamment du monde, du plaisir qu'elle lui avoit fait, par le récit d'une histoire si intéressante. Si le sultan veut bien me souffrir encore jusqu'à demain, reprit Scheherazade, je vous raconterai celle du prince (1) Camaralzaman, que vous trouverez beaucoup plus agréable. Elle se tut; & le sultan qui ne put encore se résoudre de la faire mourir, remit à l'écouter la nuit suivante.

C C X I<sup>e</sup>. N U I T.

LE lendemain, avant le jour, dès que la sultane Scheherazade fut éveillée par les soins de Dinazarde, sa sœur, elle raconta au sultan des Indes l'histoire de Camaralzaman, comme elle l'avoit promis, & dit:

(1) C'est en arabe la Lune du temps, ou la Lune du siècle.

*Histoire des amours de Camaralzaman, prince de l'Isle des enfans de Khaledan, & de Badoure, princesse de la Chine.*

Sire, environ à vingt journées de navigation des côtes de Perse, il y a dans la vaste mer une isle que l'on appelle l'Isle des enfans de Khaledan. Cette isle est divisée en plusieurs grandes provinces, toutes considérables par des villes florissantes & bien peuplées, qui forment un royaume très-puissant. Autrefois elle étoit gouvernée par un roi, nommé (1) Schahzaman, qui avoit quatre femmes en mariage légitime, toutes quatre filles de rois, & soixante concubines.

Schahzaman s'estimoit le monarque le plus heureux de la terre, par la tranquillité & la prospérité de son règne. Une seule chose troubloit son bonheur; c'est qu'il étoit déjà avancé en âge & qu'il n'avoit point d'enfans, quoiqu'il eût un si grand nombre de femmes. Il ne savoit à quoi attribuer cette stérilité; & dans son affliction, il regardoit comme le plus grand malheur qui pût lui arriver, de mourir sans laisser après lui un

---

(1) C'est-à-dire, en persien, Roi du temps, ou Roi du siècle.

successeur de son sang. Il dissimula longtemps le chagrin cuisant qui le tourmentoit, & il souffroit d'autant plus, qu'il se faisoit de violence pour ne pas paroître qu'il en eût. Il rompit enfin le silence; & un jour, après qu'il se fut plaint amèrement de sa disgrâce à son grand-visir, à qui il en parla en particulier, il lui demanda s'il ne savoit pas quelque moyen d'y remédier.

Si ce que votre majesté me demande, répondit ce sage ministre, dépendoit des regles ordinaires de la sagesse humaine, elle auroit bientôt la satisfaction qu'elle souhaite si ardemment; mais j'avoue que mon expérience & mes connoissances sont au-dessous de ce qu'elle me propose : il n'y a que dieu seul à qui l'on puisse recourir dans ces fortes de besoins; au milieu de nos prospérités, qui sont souvent que nous l'oublions, il se plaît de nous mortifier par quelque endroit, afin que nous songions à lui, que nous reconnoissions sa toute-puissance, & que nous lui demandions ce que nous ne devons attendre que de lui. Vous avez des sujets qui font une profession particulière de l'honorer, de le servir & de vivre durement pour l'amour de lui: mon avis seroit que votre majesté leur fît des aumônes, & les exhor-

82 LES MILLE ET UNE NUITS. -  
tât de joindre leurs prières aux vôtres ;  
peut-être que dans le grand nombre il s'en  
trouvera quelqu'un assez pur & assez agréa-  
ble à dieu , pour obtenir qu'il exauce vos  
vœux.

Le roi Schahzaman approuva fort ce con-  
seil , dont il remercia le grand-visir. Il fit  
porter de riches aumônes dans chaque com-  
munauté de ces gens consacrés à dieu ; il  
fit même venir les supérieurs , & après qu'il  
les eut régales d'un festin frugal , il leur dé-  
clara son intention , & les pria d'en avertir  
les dévots qui étoient sous leur obéissance.

Schahzaman obtint du ciel ce qu'il dési-  
roit , & cela parut bientôt par la grossesse  
d'une de ses femmes , qui lui donna un fils  
au bout de neuf mois. En action de grâces ,  
il envoya de nouvelles aumônes aux com-  
munautés des musulmans dévots , dignes de  
sa grandeur & de sa puissance ; & l'on célé-  
bra la naissance du prince , non - seulement  
dans sa capitale , mais même dans toute  
l'étendue de ses états , par des réjouissances  
publiques d'une semaine entière. On lui  
porta le prince dès qu'il fut né , & il lui  
trouva tant de beauté , qu'il lui donna le  
nom de Camaralzaman , *Lune du siècle.*

Le prince Camaralzaman fut élevé avec

tous les soins imaginables ; & dès qu'il fut en âge , le sultan Schahzaman son père lui donna un sage gouverneur & d'habiles précepteurs. Ces personnages distingués par leur capacité trouvèrent en lui un esprit aisé , docile , & capable de recevoir toutes les instructions qu'ils voulurent lui donner , tant pour le réglemeut de ses mœurs que pour les connoissances qu'un prince comme lui devoit avoir. Dans un âge plus avancé , il apprit de même tous ses exercices , & il s'en acquittoit avec grâce & avec une adresse merveilleuse dont il charmoit tout le monde , & particulièrement le sultan son père.

Quand le prince eut atteint l'âge de quinze ans , le sultan , qui l'aimoit avec tendresse , & qui lui en donnoit tous les jours de nouvelles marques , conçut le dessein de lui en donner la plus éclatante , de descendre du trône , & de l'y établir lui-même. Il en parla à son grand-visir. Je crains , lui dit-il , que mon fils ne perde dans l'oïveté de la jeunesse , non-seulement tous les avantages dont la nature l'a comblé , mais même ceux qu'il a acquis avec tant de succès par la bonne éducation que j'ai tâché de lui donner. Comme je suis désormais dans un âge à songer à la retraite , je suis presque résolu

## 84 LES MILLE ET UNE NUITS.

de lui abandonner le gouvernement, & de passer le reste de mes jours avec la satisfaction de le voir regner. Il y a long-temps que je travaille, & j'ai besoin de repos.

Le grand-visir ne voulut pas représenter au sultan toutes les raisons qui auroient pu le dissuader d'exécuter sa résolution; il entra au contraire dans son sentiment. Sire, répondit-il, le prince est encore bien jeune, ce me semble, pour le charger de si bonne heure d'un fardeau aussi pèsant que celui de gouverner un état puissant. Votre majesté craint qu'il ne se corrompe dans l'oïveté, avec beaucoup de raison; mais pour y remédier, ne jugeroit-elle pas plus à-propos de le marier auparavant, le mariage attache & empêche qu'un jeune prince ne se dissipe: avec cela, votre majesté lui donneroit entrée dans ses conseils, où il apprendroit peu-à-peu à soutenir dignement l'éclat & le poids de votre couronne, dont vous seriez à temps de vous dépouiller en sa faveur, lorsque vous l'en jugeriez capable par votre propre expérience.

Schahzaman trouva le conseil de son premier ministre fort raisonnable. Aussi fit-il appeler le prince Camaralzaman, dès qu'il l'eut congédié.

Le prince, qui jusqu'alors avoit toujours

vu le sultan son père à de certaines heures réglées, sans avoir besoin d'être appelé, fut un peu surpris de cet ordre. Au lieu de se présenter devant lui avec la liberté qui lui étoit ordinaire, il le salua avec un grand respect, & s'arrêta en sa présence les yeux baissés.

Le sultan s'aperçut de la contrainte du prince. Mon fils, lui dit-il d'un air à le rassurer, savez-vous à quel sujet je vous ai fait appeler ? Sire, répondit le prince avec modestie, il n'y a que dieu qui pénètre jusques dans les cœurs : je l'apprendrai de votre majesté avec plaisir. Je l'ai fait pour vous dire, reprit le sultan, que je veux vous marier : que vous en semble ?

Le prince Camaralzaman entendit ces paroles avec un grand déplaisir. Elles le déconcertèrent, la sueur lui en montoit même au visage, & il ne savoit que répondre. Après quelques momens de silence, il répondit : Sire, je vous supplie de me pardonner si je paroiss interdit à la déclaration que votre majesté me fait ; je ne m'y attendois pas dans la grande jeunesse où je suis. Je ne fais même si je pourrai jamais me résoudre au lien du mariage, non-seulement à cause de l'embarras que donnent les femmes, comme je le comprends fort bien, mais même, après ce que j'ai lu dans nos auteurs, de leurs fourbe-

## 86 LES MILLE ET UNE NUITS.

ries, de leurs méchancetés & de leurs perfidies. Peut-être ne ferai-je pas toujours dans ce sentiment; je sens bien néanmoins qu'il me faut du temps avant de me déterminer à ce que votre majesté exige de moi.

Scheherazade vouloit poursuivre; mais elle vit que le sultan des Indes, qui s'étoit apperçu que le jour paroissoit, sortoit du lit, & cela fit qu'elle cessa de parler. Elle reprit le même conte la nuit suivante, & lui dit :

---

### CCXII<sup>e</sup>. NUIT.

**SIRE**, la réponse du prince Camaralzaman affligea extrêmement le sultan son père. Ce monarque eut une véritable douleur de voir en lui une si grande répugnance pour le mariage. Il ne voulut pas néanmoins la traiter de désobéissance, ni user du pouvoir paternel; il se contenta de lui dire : Je ne veux pas vous contraindre là-dessus; je vous donne le temps d'y penser, & de considérer qu'un prince comme vous, destiné à gouverner un grand royaume, doit penser d'abord à se donner un successeur. En vous donnant cette satisfaction, vous me la donnerez à moi-même, qui suis bien aise de

me voir revivre en vous, & dans les enfans qui doivent sortir de vous.

Schahzaman n'en dit pas davantage au prince Camaralzaman. Il lui donna entrée dans les conseils de ses états, & lui donna d'ailleurs tous les sujets de contentement qu'il pouvoit désirer. Au bout d'un an, il le prit en particulier. Eh bien, mon fils, lui dit-il, vous êtes-vous souvenu de faire réflexion sur le dessein que j'avois de vous marier dès l'année passée ? Refuserez-vous encore de me donner la joie que j'attends de votre obéissance ? & voulez-vous me laisser mourir sans me donner cette satisfaction ?

Le prince parut moins déconcerté que la première fois, & il n'hésita pas long-temps à répondre en ces termes, avec fermeté : Sire, dit-il, je n'ai pas manqué d'y penser avec l'attention que je devois ; mais après y avoir pensé mûrement, je me suis confirmé davantage dans la résolution de vivre sans engagement dans le mariage. En effet, les maux infinis que les femmes ont causés de tout temps dans l'univers, comme je l'ai appris pleinement dans nos histoires, & ce que j'entends dire chaque jour de leur malice, sont les motifs qui me persuadent de n'avoir de ma vie aucune liaison avec elles. Ainsi, votre majesté me pardonnera

### 83 LES MILLE ET UNE NUITS.

si j'ose lui représenter qu'il est inutile qu'elle me parle davantage de me marier. Il en demeura-là, & quitta le sultan son père brusquement, sans attendre qu'il lui dît autre chose.

Tout autre monarque que le roi Schahzaman auroit eu de la peine à ne pas s'emporter, après la hardiesse avec laquelle le prince son fils venoit de lui parler, & à ne l'en pas faire repentir; mais il le chérissoit, & il vouloit employer toutes les voies de douceur avant de le contraindre. Il communiqua à son premier ministre le nouveau sujet de chagrin que Camaralzaman venoit de lui donner. J'ai suivi votre conseil, lui dit-il; mais Camaralzaman est plus éloigné de se marier qu'il ne l'étoit la première fois que je lui en parlai; & il s'en est expliqué en des termes si hardis, que j'ai eu besoin de ma raison & de toute ma modération pour ne pas me mettre en colère contre lui. Les pères qui demandent des enfans avec autant d'ardeur que j'ai demandé celui-ci, sont autant d'insensés qui cherchent à se priver eux-mêmes du repos dont il ne tient qu'à eux de jouir tranquillement. Dites-moi, je vous prie, par quels moyens je dois ramener un esprit si rebelle à mes volontés.

Sire, reprit le grand-visir, on vient à bout

d'une infinité d'affaires avec la patience : peut-être que celle-ci n'est pas d'une nature à y réussir par cette voie ; mais votre majesté n'aura rien à se reprocher d'avoir usé d'une trop grande précipitation , si elle juge à propos de donner une autre année au prince à se consulter lui-même. Si dans cet intervalle il rentre dans son devoir , elle en aura une satisfaction d'autant plus grande , qu'elle n'aura employé que la bonté paternelle pour l'y obliger. Si au contraire il persiste dans son opiniâtreté , alors , quand l'année sera expirée , il me semble que votre majesté aura lieu de lui déclarer en plein conseil , qu'il est du bien de l'état qu'il se marie. Il n'est pas croyable qu'il vous manque de respect à la face d'une compagnie célèbre que vous honorez de votre présence.

Le sultan , qui désiroit si passionnément de voir le prince son fils marié , que les momens d'un si long délai lui paroissent des années , eut bien de la peine à se résoudre d'attendre si long-temps. Il se rendit néanmoins aux raisons de son grand - visir , qu'il ne pouvoit désapprouver.

Le jour qui avoit déjà commencé de paroître , imposa silence à Scheherazade en cet endroit. Elle reprit la suite du conte la nuit suivante , & dit au sultan Schahariar :

C C X I I I<sup>e</sup>. N U I T.

SIRE, après que le grand-vifir se fut retiré, le sultan Schahzaman alla à l'appartement de la mère du prince Camaralzaman, à qui il y avoit long-temps qu'il avoit témoigné l'ardent désir qu'il avoit de le marier. Quand il lui eut raconté avec douleur de quelle manière il venoit de le refuser une seconde fois, & marqué l'indulgence qu'il vouloit bien avoir encore pour lui, par le conseil de son grand-vifir : Madame, lui dit-il, je fais qu'il a plus de confiance en vous qu'en moi, que vous lui parlez, & qu'il vous écoute plus familièrement, je vous prie de prendre le temps de lui en parler sérieusement; & de lui faire bien comprendre, que s'il persiste dans son opiniâtreté, il me contraindra à la fin d'en venir à des extrémités dont je serois très-fâché, & qui le feroient repentir lui-même de m'avoir désobéi.

Fatime, c'étoit ainsi que s'appeloit la mère de Camaralzaman, marqua au prince son fils, la première fois qu'elle le vit, qu'elle étoit informée du nouveau refus de se marier qu'il avoit fait au sultan son père, & combien elle

étoit fâchée qu'il lui eût donné un si grand sujet de colère. Madame , reprit Camaralzaman , je vous supplie de ne pas renouveler ma douleur sur cette affaire ; je craindrois trop , dans le dépit où j'en suis , qu'il ne m'échappât quelque chose contre le respect que je vous dois. Fatime connut , par cette réponse , que la plaie étoit trop récente , & ne lui en parla pas davantage pour cette fois.

Long-temps après , Fatime crut avoir trouvé l'occasion de lui parler sur le même sujet , avec plus d'espérance d'être écoutée. Mon fils , dit-elle , je vous prie , si cela ne vous fait pas de peine , de me dire quelles sont donc les raisons qui vous donnent une si grande aversion pour le mariage. Si vous n'en avez pas d'autre que celle de la malice & de la méchanceté des femmes , elle ne peut pas être plus foible ni moins raisonnable. Je ne veux pas prendre la défense des méchantes femmes ; il y en a un très-grand nombre , j'en suis très-persuadée ; mais c'est une injustice des plus criantes de les taxer toutes de l'être. Hé , mon fils , vous arrêtez - vous à quelques-unes dont parlent vos livres , qui ont causé à la vérité de grands désordres , & que je ne veux pas excuser ? Mais , que ne faites-vous attention à tant de monarques ,

## 2 LES MILLE ET UNE NUITS.

tant de sultans & tant d'autres princes particuliers, dont les tyrannies, les barbaries & les cruautés font horreur à les lire dans les histoires que j'ai lues comme vous ? Pour une femme, vous trouverez mille de ces tyrans & de ces barbares. Et les femmes, honnêtes & sages, mon fils, qui ont le malheur d'être mariées à ces furieux, croyez-vous qu'elles soient fort heureuses ?

Madame, reprit Camaralzaman, je ne doute pas qu'il n'y ait un grand nombre de femmes sages, vertueuses, bonnes, douces, & de bonnes mœurs. Plût à dieu qu'elles vous ressemblassent toutes ! Ce qui me révolte, c'est le choix douteux qu'un homme est obligé de faire pour se marier, ou plutôt qu'on ne lui laisse pas souvent la liberté de faire à sa volonté.

Supposons que je me sois résolu de m'engager dans le mariage, comme le sultan mon père le souhaite avec tant d'impatience, quelle femme me donnera-t-il ? Une princesse apparemment, qu'il demandera à quelque prince de ses voisins, qui se fera un grand honneur de la lui envoyer. Belle ou laide, il faudra la prendre. Je veux qu'aucune autre princesse ne lui soit comparable en beauté ; qui peut assurer qu'elle aura l'esprit bien fait ?

qu'elle fera traitable, complaisante, accueillante, prévenante, obligeante ? que son entretien ne sera que de choses solides, & non pas d'habillemens, d'ajustemens, d'ornemens, & de mille autres badineries qui doivent faire pitié à tout homme de bon sens ? en un mot, qu'elle ne sera pas fière, hautaine, fâcheuse, méprisante, & qu'elle n'épuisera pas tout un état par ses dépenses frivoles en habits, en pierreries, en bijoux, en magnificence folle & mal entendue ?

Comme vous le voyez, madame, voilà sur un seul article une infinité d'endroits par où je dois me dégoûter entièrement du mariage. Que cette princesse enfin soit si parfaite & si accomplie, qu'elle soit irréprochable sur chacun de tous ces points, j'ai un grand nombre de raisons encore plus fortes, pour ne me pas désister de mon sentiment, non plus que de ma résolution.

Quoi ! mon fils, repartit Fatime, vous avez d'autres raisons après celles que vous venez de me dire ? Je prétendois cependant vous y répondre, & vous fermer la bouche en un mot. Cela ne doit pas vous en empêcher, madame, répliqua le prince ; j'aurai peut-être de quoi répliquer à votre réponse.

Je voulois dire, mon fils, dit alors Fatime ;

#### 94 LES MILLE ET UNE NUITS.

qu'il est aisé à un prince, quand il a eu le malheur d'avoir épousé une princesse telle que vous venez de la dépeindre, de la laisser, & de donner de bons ordres pour empêcher qu'elle ne ruine l'état.

Eh, madame, reprit le prince Camaralzaman, ne voyez-vous pas quelle mortification terrible c'est à un prince, d'être contraint d'en venir à cette extrémité ? Ne vaut-il pas beaucoup mieux pour sa gloire & pour son repos, qu'il ne s'y expose pas ?

Mais, mon fils, dit encore Fatime, de la manière que vous l'entendez, je comprends que vous voulez être le dernier des rois de votre race, qui ont régné si glorieusement dans les isles des enfans de Khaledan.

Madame, répondit le prince Camaralzaman, je ne souhaite pas de survivre au roi mon père. Quand je mourrois avant lui, il n'y auroit pas lieu de s'en étonner, après tant d'exemples d'enfans qui meurent avant leurs pères. Mais il est toujours glorieux à une race de rois de finir par un prince aussi digne de l'être, comme je tâcherois de me rendre tel que ses prédécesseurs, & que celui par où elle a commencé.

Depuis ce temps-là, Fatime eut très-souvent de semblables entretiens avec le prince

Camaralzaman, & il n'y a pas de biais par où elle n'ait tâché de déraciner son aversion. Mais il éluda toutes les raisons qu'elle put lui apporter, par d'autres raisons auxquelles elle ne favoit que répondre, & il demeura inébranlable.

L'année s'écoula, & au grand regret du sultan Schahzaman, le prince Camaralzaman ne donna pas la moindre marque d'avoir changé de sentiment. Un jour de conseil solemnel, enfin, que le premier visir, les principaux officiers de la couronne, & les généraux d'armée étoient assemblés, le sultan prit la parole, & dit au prince : Mon fils, il y a long-temps que je vous ai marqué la passion avec laquelle je désirois de vous voir marié, & j'attendois de vous plus de complaisance pour un père qui ne vous demandoit rien que de raisonnable. Après une si longue résistance de votre part, qui a poussé ma patience à bout, je vous marque la même chose en présence de mon conseil. Ce n'est plus simplement pour obliger un père que vous ne devriez pas avoir refusé; c'est que le bien de mes états l'exige, & que tous ces seigneurs le demandent avec moi. Déclarez-vous donc, afin que selon votre réponse, je prenne les mesures que je dois.

Le prince Camarazalman répondit avec si peu de retenue , ou plutôt avec tant d'emportement , que le sultan , justement irrité de la confusion qu'un fils lui donnoit en plein conseil , s'écria : Quoi , fils dénaturé , vous avez l'insolence de parler ainsi à votre père & à votre sultan ! Il le fit arrêter par les huissiers , & conduire à une tour ancienne , mais abandonnée depuis long-temps , où il fut enfermé , avec un lit , peu d'autres meubles , quelques livres , & un seul esclave pour le servir.

Camaralzaman , content d'avoir la liberté de s'entretenir avec ses livres , regarda sa prison avec assez d'indifférence. Sur le soir , il se lava , il fit sa prière ; & après avoir lu quelques chapitres de l'alcoran , avec la même tranquillité que s'il eût été dans son appartement au palais du sultan son père , il se coucha sans éteindre la lampe qu'il laissa près de son lit , & s'endormit.

Dans cette tour , il y avoit un puits qui servoit de retraite pendant le jour à une fée nommée Maimoune , fille de Damriat , roi ou chef d'une légion de génies. Il étoit environ minuit , lorsque Maimoune s'élança légèrement au haut du puits pour aller par le monde , selon sa coutume , où la curiosité la

la porteroit. Elle fut fort étonnée de voir de la lumière dans la chambre du prince Camaralzaman. Elle y entra, & sans s'arrêter à l'esclave qui étoit couché à la porte, elle s'approcha du lit, dont la magnificence l'attira; & elle fut plus surprise qu'auparavant, de voir que quelqu'un y étoit couché.

Le prince Camaralzaman avoit le visage à demi-couvert sous la couverture. Maimoune la leva un peu, & elle vit le plus beau jeune homme qu'elle eût jamais vu en aucun endroit de la terre habitable qu'elle avoit souvent parcourue. Quel éclat, dit-elle en elle-même, ou plutôt quel prodige de beauté ne doit-ce pas être, lorsque les yeux que cachent des paupières si bien formées sont ouverts ! Quel sujet peut-il avoir donné pour être traité d'une manière si indigne du haut rang dont il est ! car elle avoit déjà appris de ses nouvelles, & elle se douta de l'affaire.

Maimoune ne pouvoit se lasser d'admirer le prince Camaralzaman; mais enfin, après l'avoir baisé sur chaque joue & au milieu du front sans l'éveiller, elle remit la couverture comme elle étoit auparavant, & prit son vol dans l'air. Comme elle se fut élevée bien haut vers la moyenne région, elle fut frappée

d'un bruit d'ailes qui l'obligea de voler du même côté. En s'approchant, elle connut que c'étoit un génie qui faisoit ce bruit, mais un génie de ceux qui sont rebelles à dieu; car pour Maimoune, elle étoit de ceux que le grand Salomon contraignit de reconnoître depuis ce temps-là.

Le génie, qui se nommoit Danhasch, & qui étoit fils de Schamhourasch, reconnut aussi Maimoune, mais avec une grande frayeur. En effet, il connoissoit qu'elle avoit une grande supériorité sur lui par sa soumission à dieu. Il auroit bien voulu éviter sa rencontre; mais il se trouva si près d'elle, qu'il falloit se battre ou céder.

Danhasch prévint Maimoune : Brave Maimoune, lui dit-il d'un ton de suppliant, jurez-moi par le grand nom de dieu que vous ne me ferez pas de mal, & je vous promets de mon côté de ne vous en pas faire.

Maudit génie, reprit Maimoune, quel mal peux-tu me faire? Je ne te crains pas. Je veux bien t'accorder cette grâce, & je te fais le ferment que tu me demandes. Dis-moi présentement d'où tu viens, ce que tu as vu, ce que tu as fait cette nuit? Belle dame, répondit Danhasch, vous me récon-

trez à propos pour entendre quelque chose de merveilleux.

La sultane Scheherazade fut obligée de ne pas poursuivre son discours plus avant, à cause de la clarté du jour qui se faisoit voir. Elle cessa de parler, & la nuit suivante, elle continua en ces termes :

---

C C X I V<sup>e</sup>. N U I T.

SIRE, dit-elle, Danhasch, le génie rebelle à dieu, poursuivit, & dit à Maimoune : Puisque vous le souhaitez, je vous dirai que je viens des extrémités de la Chine, où elles regardent les dernières isles de cet hémisphère..... Mais, charmante Maimoune, dit ici Danhasch, qui trembloit de peur à la présence de cette fée, & qui avoit de la peine à parler, vous me promettez au moins de me pardonner, & de me laisser aller librement quand j'aurai satisfait à vos demandes.

Poursuis, poursuis, maudit, reprit Maimoune, & ne crains rien. Crois-tu que je sois une perfide comme toi, & que je sois capable de manquer au grand ferment que je t'ai fait ? Prends bien garde seulement de

## 400 LES MILLE ET UNE NUITS:

ne me rien dire qui ne soit vrai : autrement je te couperai les ailes , & te traiterai comme tu le mérites.

Danhasch un peu rassuré par ces paroles de Maimoune : Ma chère dame , reprit-il , je ne vous dirai rien que de très-vrai : ayez seulement la bonté de m'écouter. Le pays de la Chine d'où je viens est un des plus grands & des plus puissans royaumes de la terre , d'où dépendent les dernières isles de cet hémisphère dont je vous ai déjà parlé. Le roi d'aujourd'hui s'appelle Gaïour , & ce roi a une fille unique , la plus belle qu'on ait jamais vue dans l'univers , depuis que le monde est monde. Ni vous , ni moi , ni les génies de votre parti ni du mien , ni tous les hommes ensemble , nous n'avons pas de termes propres , d'expressions assez vives , ou d'éloquence suffisante pour en faire un portrait qui approche de ce qu'elle est en effet. Elle a les cheveux d'un brun & d'une si grande longueur , qu'ils lui descendent beaucoup plus bas que les pieds ; & ils sont en si grande abondance qu'ils ne ressemblent pas mal à une de ces belles grappes de raisin dont les grains sont d'une grosseur extraordinaire , lorsqu'elle les a accommodés en boucles sur sa tête. Au-dessous de ses che-

yeux, elle a le front aussi uni que le miroir le mieux poli, & d'une forme admirable ; les yeux noirs à fleur de tête, brillans & pleins de feu, le nez, ni trop long ni trop court, la bouche petite & vermeille : les dents font comme deux fils de perles, qui surpassent les plus belles en blancheur : & quand elle remue la langue pour parler, elle rend une voix douce & agréable, & elle s'exprime par des paroles qui marquent la vivacité de son esprit. Le plus bel albâtre n'est pas plus blanc que sa gorge. De cette foible ébauche, enfin, vous jugerez aisément qu'il n'y a pas de beauté au monde plus parfaite.

Qui ne connoîtroit pas bien le roi, père de cette princesse, jugeroit aux marques de tendresse paternelle qu'il lui a données, qu'il en est amoureux. Jamais amant n'a fait pour une maîtresse la plus chérie, ce qu'on lui a vu faire pour elle. En effet, la jalousie la plus violente n'a jamais fait imaginer, ce que le soin de la rendre inaccessible à tout autre qu'à celui qui doit l'épouser, lui a fait inventer & exécuter. Afin qu'elle n'eût pas à s'ennuyer dans la retraite qu'il avoit résolu qu'elle gardât, il lui a fait bâtir sept palais,

à quoi on n'a jamais rien vu ni entendu de pareil.

Le premier palais est de crystal de roche ; le second de bronze , le troisième de fin acier , le quatrième d'une autre sorte de bronze , plus précieux que le premier & que l'acier , le cinquième de pierre de touche , le sixième d'argent , & le septième d'or massif. Il les a meublés d'une somptuosité inouïe , chacun d'une manière proportionnée à la matière dont ils sont bâtis. Il n'a pas oublié dans les jardins qui les accompagnent , les parterres de gazon ou émaillés de fleurs , les pièces d'eau , les jets d'eau , les canaux , les cascades , les bosquets plantés d'arbres à perte de vue , où le soleil ne pénètre jamais , le tout d'une ordonnance différente en chaque jardin. Le roi Gaïour enfin a fait voir que l'amour paternel seul lui a fait faire une dépense presque immense.

Sur la renommée de la beauté incomparable de la princesse , les rois voisins les plus puissans envoyèrent d'abord la demander en mariage par des ambassades solennelles. Le roi de la Chine les reçut toutes avec le même accueil ; mais comme il ne vouloit marier la princesse que de son consentement , & que la princesse n'agréoit aucun des partis qu'on

lui propoſoit ; ſi les ambaffadeurs ſe retiroient peu ſatisfaits , quant au ſujet de leur ambaffade , ils partoient au moins très - contents des civilités & des honneurs qu'ils avoient reçus.

Sire , diſoit la princeſſe au roi de la Chine , vous voulez me marier , & vous croyez par-là me faire un grand plaisir. J'en ſuis perſuadée , & je vous en ſuis très-obligée. Mais où pourrois - je trouver ailleurs que près de votre majeſté des palais ſi ſuperbes & des jardins ſi délicieux ? J'ajoute que ſous votre bon plaisir je ne ſuis contrainte en rien , & qu'on me rend les mêmes honneurs qu'à votre propre perſonne. Ce ſont des avantages que je ne trouverois en aucun autre endroit du monde , à quelqu'époux que je vouluſſe me donner. Les maris veulent toujours être les maîtres , & je ne ſuis pas d'humeur à me laiſſer commander.

Après pluſieurs ambaffades , il en arriva une de la part d'un roi plus riche & plus puiffant que tous ceux qui s'étoient préſentés. Le roi de la Chine en parla à la princeſſe ſa fille , & lui exagéra combien il lui feroit avantageux de l'accepter pour époux. La princeſſe le ſupplia de vouloir l'en diſpenſer , & lui apporta les mêmes raiſons qu'auparavant. Il

la pressa : mais au lieu de se rendre , la princesse perdit le respect qu'elle devoit au roi son père. Sire , lui dit-elle en colère , ne me parlez plus de ce mariage , ni d'aucun autre ; sinon je m'enfoncerai le poignard dans le sein , & me délivrerai de vos importunités.

Le roi de la Chine extrêmement indigné contre la princesse , lui repartit : Ma fille , vous êtes une folle , & je vous traiterai en folle. En effet , il la fit renfermer dans un seul appartement d'un de ses palais , & ne lui donna que dix vieilles femmes pour lui tenir compagnie & la servir , dont la principale étoit sa nourrice. Ensuite , afin que les rois voisins qui lui avoient envoyé des ambassades , ne songeassent plus à elle , il leur dépêcha des envoyés pour leur annoncer l'éloignement où elle étoit pour le mariage. Et comme il ne douta pas qu'elle ne fût véritablement folle , il chargea les mêmes envoyés de faire savoir dans chaque cour , que s'il y avoit quelque médecin assez habile pour la guérir , il n'avoit qu'à venir , & qu'il la lui donneroit pour femme en récompense.

Belle Maimoune , poursuivit Danhasch , les choses sont en cet état , & je ne manque pas d'aller régulièrement chaque jour contempler cette beauté incomparable , à qui je serois

bien fâché d'avoir fait le moindre mal , non-obstant ma malice naturelle. Venez la voir , je vous en conjure , elle en vaut la peine. Quand vous aurez connu par vous - même que je ne suis pas un menteur , je suis persuadé que vous m'aurez quelque obligation de vous avoir fait voir une princesse qui n'a pas d'égale en beauté. Je suis prêt à vous servir de guide , vous n'avez qu'à commander.

Au lieu de répondre à Danhasch , Maimoune fit de grands éclats de rire qui durèrent long-temps : & Danhasch , qui ne favoit à quoi en attribuer la cause , demeura dans un grand étonnement. Quand elle eut bien ri à plusieurs reprises : Bon , bon , lui dit-elle , tu veux m'en faire accroire. Je croyois que tu allois me parler de quelque chose de surprenant & d'extraordinaire , & tu me parles d'une chassieuse. Eh , si , si : que dirois-tu donc , maudit , si tu avois vu comme moi le beau prince que je viens de voir en ce moment , & que j'aime autant qu'il le mérite ? Vraiment c'est bien autre chose , tu en deviendrais fou.

Agréable Maimoune , reprit Danhasch , oserois je vous demander qui peut être ce prince dont vous me parlez ? Sache , lui dit Maimoune , qu'il lui est arrivé à-peu-près la même

chose qu'à ta princesse dont tu viens de m'entretenir. Le roi son père vouloit le marier à toute force : après de longues & de grandes importunités , il a déclaré franc & net qu'il n'en feroit rien. C'est la cause pourquoi , à l'heure que je te parle , il est en prison dans une vieille tour où je fais ma demeure , & je viens de l'admirer.

Je ne veux pas absolument vous contredire , repartit Danhasch ; mais , ma belle dame , vous me permettrez bien , jusqu'à ce que j'aie vu votre prince , de croire qu'aucun mortel ni mortelle n'approche de la beauté de ma princesse. Tais - toi , maudit , répliqua Maimoune ; je te dis encore une fois que cela ne peut pas être. Je ne veux pas m'opiniâtrer contre vous , ajouta Danhasch ; le moyen de vous convaincre si je dis vrai ou faux , c'est d'accepter la proposition que je vous ai faite de venir voir ma princesse , & de me montrer ensuite votre prince.

Il n'est pas besoin que je prenne cette peine , reprit encore Maimoune , il y a un autre moyen de nous satisfaire l'un & l'autre. C'est d'apporter ta princesse , & de la mettre à côté de mon prince sur son lit. De la sorte , il nous fera aisé , à moi & à toi , de les comparer ensemble , & de vuider notre procès.

Danhafsch consentit à ce que la fée souhaitoit, & il vouloit retourner à la Chine sur le champ. Maimoune l'arrêta: Attends, lui dit-elle, viens que je te montre auparavant la tour où tu dois apporter ta princesse. Ils volèrent ensemble jusqu'à la tour, & quand Maimoune l'eut montrée à Danhafsch: Va prendre ta princesse, lui dit-elle, & fais vite, tu me trouveras ici. Mais écoute: j'entends au moins que tu me payeras une gageure, si mon prince se trouve plus beau que ta princesse: & je veux bien aussi t'en payer une, si ta princesse est plus belle.

Le jour qui se faisoit voir assez clairement obligea Scheherazade de cesser de parler. Elle reprit la suite la nuit suivante, & dit au sultan des Indes:

---

 C C X V<sup>e</sup>. N U I T.

SIRE, Danhafsch s'éloigna de la fée, se rendit à la Chine, & revint avec une diligence incroyablè, chargé de la belle princesse endormie. Maimoune la reçut & l'introduisit dans la chambre du prince Camaralzaman, où ils la posèrent ensemble sur son lit à côté de lui.

Quand le prince & la princesse furent ainsi à côté l'un de l'autre , il y eut une grande contestation sur la préférence de leur beauté , entre le génie & la fée. Ils furent quelque temps à les admirer & à les comparer ensemble sans parler. Danhasch rompit le silence : Vous le voyez , dit-il à Maimoune , & je vous l'avois bien dit que ma princesse étoit plus belle que votre prince , en doutez - vous présentement ?

Comment ! si j'en doute ? reprit Maimoune , oui vraiment j'en doute. Il faut que tu sois aveugle , pour ne pas voir que mon prince l'emporte de beaucoup sur ta princesse. La princesse est belle , je ne le défavoue pas ; mais , ne te presse pas , & compare - les bien l'un avec l'autre sans prévention , tu verras que la chose est comme je le dis.

Quand je mettrois plus de temps à les comparer davantage , reprit Danhasch , je n'en penserois pas autrement que ce que j'en pense. J'ai vu ce que je vois du premier coup d'œil , & le temps ne me feroit pas voir autre chose que ce que je vois. Cela n'empêchera pas néanmoins , charmante Maimoune , que je ne vous cède , si vous le souhaitez. Cela ne fera pas ainsi , reprit Maimoune ; je ne veux pas qu'un maudit génie comme toi me

faſſe de grâce. Je remets la choſe à un arbitre ; & ſi tu n'y conſens , je prends gain de cauſe ſur ton refus.

Danhaſch , qui étoit prêt à avoir toute autre complaiſance pour Maimoune , n'eut pas plutôt donné ſon conſentement , que Maimoune frappa la terre de ſon pied. La terre ſ'entr'ouvrit , & auſſitôt il en ſortit un génie hideux , boſſu , borgne & boiteux , avec ſix cornes à la tête , & les mains & les pieds crochus. Dès qu'il fut dehors , que la terre ſe fut rejointe , & qu'il eut apperçu Maimoune , il ſe jeta à ſes pieds ; & en demeurant un genou en terre , il lui demanda ce qu'elle fouhaitoit de ſon très-humble ſervice.

Levez - vous , Caſchcaſch , lui dit - elle , ( c'étoit le nom du génie ) je vous fais venir ici pour être juge d'une diſpute que j'ai avec ce maudit Danhaſch. Jetez les yeux ſur ce lit , & dites-nous ſans partialité qui vous paroît plus beau , du jeune homme ou de la jeune dame.

Caſchcaſch regarda le prince & la princesſe avec des marques d'une ſurpriſe & d'une admiration extraordinaire. Après qu'il les eut bien conſidérés ſans pouvoir ſe déterminer : Madame , dit-il à Maimoune , je vous avoue que je vous tromperois & que je me trahi-

rois moi-même, si je vous disois que je trouve l'un plus beau que l'autre. Plus je les examine, & plus il me semble que chacun possède au souverain degré la beauté qu'ils ont en partage, autant que je puis m'y connoître, & l'un n'a pas le moindre défaut par où l'on puisse dire qu'il cède à l'autre. Si l'un ou l'autre en a quelqu'un, il n'y a, selon mon avis, qu'un moyen pour en être éclairci. C'est de les éveiller l'un après l'autre, & que vous conveniez que celui qui témoignera plus d'amour par son ardeur, par son empressement, & même par son emportement l'un pour l'autre, aura moins de beauté en quelque chose.

Le conseil de Caschcasch plut agréablement à Maimoune & à Danhasch. Maimoune se changea en puce, & sauta au cou de Camaralzaman. Elle le piqua si vivement qu'il s'éveilla, & y porta la main; mais il ne prit rien. Maimoune avoit été prompte à faire un saut en arrière, & à reprendre sa forme ordinaire, invisible néanmoins comme les deux génies, pour être témoin de ce qu'il alloit faire.

En retirant la main, le prince la laissa tomber sur celle de la princesse de la Chine. Il ouvrit les yeux, & il fut dans la dernière

surprise de voir une dame couchée près de lui , & une dame d'une si grande beauté. Il leva la tête , & s'appuya du coude pour la mieux considérer. La grande jeunesse de la princesse , & sa beauté incomparable , l'embrasèrent en un instant d'un feu auquel il n'avoit pas encore été sensible , & dont il s'étoit gardé jusqu'alors avec tant d'averfion.

L'amour s'empara de son cœur de la manière la plus vive , & il ne put s'empêcher de s'écrier : Quelle beauté ! quels charmes ! mon cœur ! mon ame ! & en disant ces paroles , il la baïsa au front , aux deux joues & à la bouche avec si peu de précaution , qu'elle se fût éveillée si elle n'eût dormi plus fort qu'à l'ordinaire , par l'enchantement de Danhasch.

Quoi ! ma belle dame , dit le prince , vous ne vous éveillez pas à ces marques d'amour du Prince de Camaralzaman ! qui que vous soyez , il n'est pas indigne du vôtre. Il alloit l'éveiller tout de bon ; mais il se retint tout-à-coup. Ne seroit-ce pas , dit-il en lui-même , celle que le sultan mon père vouloit me donner en mariage ? Il a eu grand tort de ne pas me la faire voir plutôt. Je ne l'aurois pas offensé par ma désobéissance & par mon emportement si public contre lui , & il se

fût épargné à lui-même la confusion que je lui ai donnée. Le prince Camaralzaman se repentit sincèrement de la faute qu'il avoit commise , & il fut encore sur le point d'éveiller la princesse de la Chine. Peut-être aussi , dit-il en se reprenant , que le sultan mon père veut me surprendre : sans doute qu'il y a envoyé cette jeune dame pour éprouver si j'ai véritablement autant d'aversion pour le mariage que je lui en ai fait paroître. Qui fait s'il ne l'a pas amenée lui-même , & s'il n'est pas caché pour se faire voir & me faire honte de ma dissimulation ? Cette seconde faute seroit de beaucoup plus grande que la première. A tout événement je me contenterai de cette bague , pour me souvenir d'elle.

C'étoit une fort belle bague , que la princesse avoit au doigt. Il la tira adroitement & mit la sienne à la place. Aussitôt il lui tourna le dos , & il ne fut pas long-temps à dormir d'un sommeil aussi profond qu'auparavant , par l'enchantement des génies.

Dès que le prince Camaralzaman fut bien endormi , Danhasch se transforma en puce à son tour , & alla mordre la princesse au bas de la lèvre. Elle s'éveilla en sursaut , se mit sur son séant , & en ouvrant les yeux ,

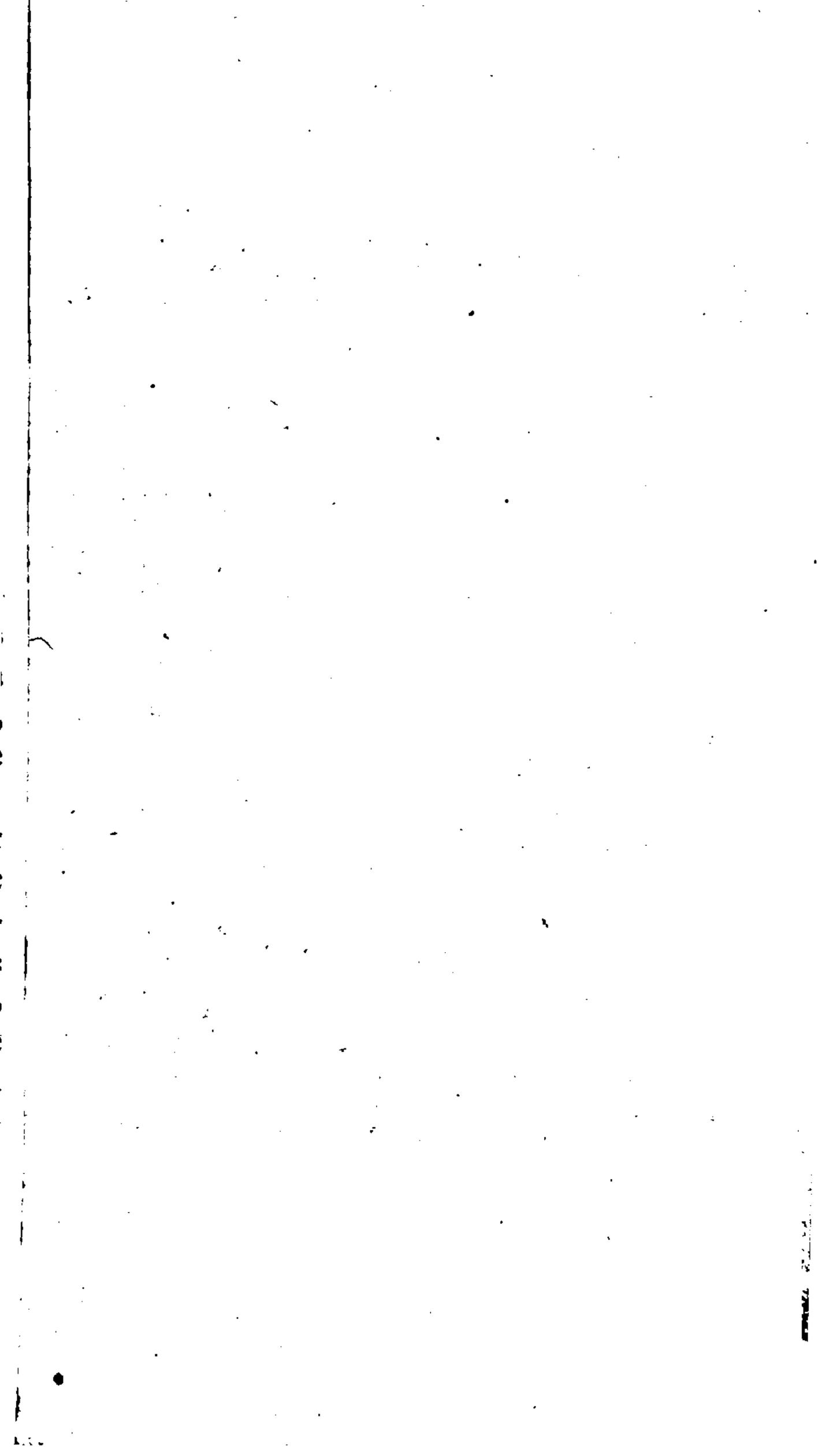
elle fut fort étonnée de se voir couchée avec un homme. De l'étonnement elle passa à l'admiration , & de l'admiration à un épanchement de joie qu'elle fit paroître, dès qu'elle eut vu que c'étoit un jeune homme si bien fait & si aimable.

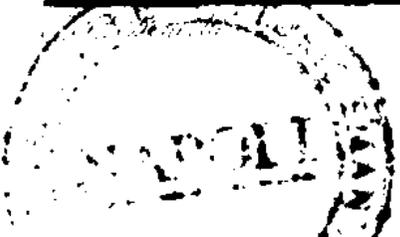
Quoi ! s'écria-t-elle , est - ce vous que le roi mon père m'avoit destiné pour époux ? Je suis bien malheureuse de ne l'avoir pas su ! je ne l'aurois pas mis en colère contre moi , & je n'aurois pas été si long-temps privée d'un mari que je ne puis m'empêcher d'aimer de tout mon cœur. Eveillez-vous , éveillez-vous , il ne sied pas à un mari de tant dormir la première nuit de ses noces.

En disant ces paroles , la princesse prit le prince Camaralzaman par le bras , & l'agita si fort qu'il se fût éveillé , si dans le moment Maimoune n'eût augmenté son sommeil en augmentant son enchantement. Elle l'agita de même à plusieurs reprises ; & comme elle vit qu'il ne s'éveilloit pas : Eh quoi ! reprit-elle , que vous est-il arrivé ? quelque rival jaloux de votre bonheur & du mien auroit-il eu recours à la magie , & vous auroit-il jeté dans cet assoupissement insurmontable , lorsque vous devez être plus éveillé que jamais ? Elle lui prit la main , en la baisant

tendrement , elle s'apperçut de la bague qu'il avoit au doigt. Elle la trouva si semblable à la sienne , qu'elle fut convaincue que c'étoit elle-même , quand elle eut vu qu'elle en avoit une autre. Elle ne comprit pas comment cet échange s'étoit fait ; mais elle ne douta pas que ce ne fût la marque certaine de leur mariage. Lassée de la peine inutile qu'elle avoit prise pour l'éveiller , & assurée , comme elle le pensoit , qu'il ne lui échapperait pas : Puisque je ne puis venir à bout de vous éveiller , dit-elle , je ne m'opiniâtre pas davantage à interrompre votre sommeil : à nous revoir. Après lui avoir donné un baiser à la joue en prononçant ces dernières paroles , elle se recoucha , & mit très-peu de temps à se rendormir.

Quand Maimoune vit qu'elle pouvoit parler sans craindre que la princesse de la Chine se réveillât : Hé bien , maudit , dit-elle à Danhasch , as-tu vu ? es-tu convaincu que ta princesse est moins belle que mon prince ? va , je veux bien te faire grâce de la gageure que tu me dois. Une autre fois , crois-moi quand je t'aurai assuré quelque chose. En se tournant du côté de Caschasch : Pour vous , ajouta-t-elle , je vous remercie. Prenez la princesse avec Danhasch , & remportez-la





*Am. y. pag. 115.*

ensemble dans son lit, où il vous mènera. Danhasch & Caschasch exécutèrent l'ordre de Maimoune, & Maimoune se retira dans son puits.

Le jour qui commençoit de paroître, imposa silence à la sultane Scheherazade. Le sultan des Indes se leva, & la nuit suivante la sultane continua de lui raconter le même conte en ces termes :

C C X V I<sup>e</sup>. N U I T.*Suite de l'histoire de Camaralzaman.*

**SIRE**, dit-elle, le prince Camaralzaman, en s'éveillant le lendemain matin, regarda à côté de lui, si la dame qu'il avoit vue la même nuit y étoit encore. Quand il vit qu'elle n'y étoit plus : Je l'avois bien pensé, dit-il en lui-même, que c'étoit une surprise que le roi mon père vouloit me faire : je me fais bon gré de m'en être gardé. Il éveilla l'esclave qui dormoit encore, & le pressa de venir l'habiller, sans lui parler de rien. L'esclave lui apporta le bassin & l'eau : il se lava ; & après avoir fait sa prière, il prit un livre, & lut quelque temps.

## 116 LES MILLE ET UNE NUITS.

Après ces exercices ordinaires, Camaralzaman appela l'esclave : Viens-ça , lui dit-il , & ne mens pas. Dis-moi comment est venue la dame qui a couché cette nuit avec moi , & qui l'a amenée ?

Prince , répondit l'esclave avec un grand étonnement , de quelle dame entendez-vous parler ? De celle , te dis-je , reprit le prince , qui est venue , ou qu'on a amenée ici cette nuit , & qui a couché avec moi. Prince , répartit l'esclave , je vous jure que je n'en fais rien. Par où cette dame seroit-elle venue , puisque je couche à la porte ?

Tu es un menteur , maraut , répliqua le prince , & tu es d'intelligence pour m'affliger davantage & me faire enrager. En disant ces mots , il lui appliqua un soufflet , dont il le jeta par terre ; & après l'avoir foulé longtemps sous les pieds , il le lia au-dessous des épaules avec la corde du puits , le descendit dedans , & le plongea plusieurs fois dans l'eau par-dessus la tête : Je te noyerais , s'écria-t-il , si tu ne me dis promptement qui est la dame , & qui l'a amenée.

L'esclave sérieusement embarrassé , moitié dans l'eau , moitié dehors , dit en lui-même : Sans doute que le prince a perdu l'esprit de douleur , & je ne puis échapper que par un

mensonge. Prince , dit - il d'un ton de suppliant , donnez-moi la vie , je vous en conjure : je promets de vous dire la chose comme elle est.

Le prince retira l'esclave , & le pressa de parler. Dès qu'il fut hors du puits : Prince , lui dit l'esclave en tremblant , vous voyez bien que je ne puis vous satisfaire dans l'état où je suis ; donnez - moi le temps d'aller changer d'habit auparavant. Je te l'accorde , reprit le prince ; mais fais vîte , & prends bien garde de ne pas me cacher la vérité.

L'esclave sortit ; & après avoir fermé la porte sur le prince , il courut au palais dans l'état où il étoit. Le roi s'y entretenoit avec son premier visir , & se plaignoit à lui de la mauvaise nuit qu'il avoit passée au sujet de la désobéissance & de l'emportement si criminel du prince son fils , en s'opposant à sa volonté.

Ce ministre tâchoit de le consoler , & de lui faire comprendre que le prince lui-même lui avoit donné lieu de le réduire. Sire , lui disoit-il , votre majesté ne doit pas se repentir de l'avoir fait arrêter. Pourvu qu'elle ait la patience de le laisser quelque temps dans sa prison , elle doit se persuader qu'il abandonnera cette fougue de jeunesse , & qu'enfin il se soumettra à tout ce qu'elle exigera de lui.

Le grand-vifir achevoit ces derniers mots , lorsque l'esclave se présenta au roi Schahzaman. Sire , lui dit-il , je suis bien fâché de venir annoncer à votre majesté une nouvelle qu'elle ne peut écouter qu'avec un grand déplaisir. Ce qu'il dit d'une dame qui a couché cette nuit avec lui , & l'état où il m'a mis , comme votre majesté le peut voir , ne font que trop connoître qu'il n'est plus dans son bon sens. Il fit ensuite le détail de tout ce que le prince Camaralzaman avoit dit , & de l'excès dont il l'avoit traité , en des termes qui donnèrent créance à son discours.

Le roi qui ne s'attendoit pas à ce nouveau sujet d'affliction : Voici , dit-il à son premier ministre , un incident des plus fâcheux , bien différent de l'espérance que vous me donniez tout-à-l'heure. Allez , ne perdez pas de temps : voyez vous-même ce que c'est , & venez m'en informer.

Le grand-vifir obéit sur-le-champ , & en entrant dans la chambre du prince , il le trouva assis & fort tranquille , avec un livre à la main , qu'il lisoit. Il le salua , & après qu'il se fut assis près de lui : Je veux un grand mal à votre esclave , lui dit-il , d'être venu effrayer le roi votre père , par la nouvelle qu'il vient de lui apporter.

Quelle est cette nouvelle , reprit le prince , qui peut lui avoir donné tant de frayeur ? j'ai un sujet bien plus grand de me plaindre de mon esclave.

Prince , repartit le visir , à dieu ne plaise que ce qu'il a rapporté de vous soit véritable. Le bon état où je vous vois , & où je prie dieu qu'il vous conserve , me fait connoître qu'il n'en est rien. Peut-être , répliqua le prince , qu'il ne s'est pas bien fait entendre. Puisque vous êtes venu , je suis bien aise de demander à une personne comme vous qui devez en savoir quelque chose , où est la dame qui a couché cette nuit avec moi.

Le grand-visir demeura comme hors de lui-même , à cette demande. Prince , répondit-il , ne soyez pas surpris de l'étonnement que je fais paroître sur ce que vous me demandez. Seroit-il possible , je ne dis pas qu'une dame , mais qu'aucun homme au monde eût pénétré de nuit jusqu'en ce lieu , où l'on ne peut entrer que par la porte , & qu'en marchant sur le ventre de votre esclave ? De grâce rappelez votre mémoire , & vous trouverez que vous avez eu un songe qui vous a laissé cette forte impression.

Je ne m'arrête pas à votre discours , reprit le prince d'un ton plus haut , je veux savoir

absolument qu'est devenue cette dame : & je suis ici dans un lieu où je saurai me faire obéir.

A ces paroles fermes , le grand-visir fut dans un embarras qu'on ne peut exprimer , & il songea au moyen de s'en tirer le mieux qu'il lui seroit possible. Il prit le prince par la douceur , & lui demanda dans les termes les plus humbles & les plus ménagés , si lui-même il avoit vu cette dame.

Oui , oui , repartit le prince , je l'ai vue , & je me suis fort bien apperçu que vous l'avez apostée pour me tenter. Elle a fort bien joué le rôle que vous lui avez prescrit , de ne me pas dire un mot , de faire la dormeuse , & de se retirer dès que je serois endormi. Vous le savez sans doute , & elle n'aura pas manqué de vous en faire le récit.

Prince , répliqua le grand-visir , je vous jure qu'il n'est rien de tout ce que je viens d'entendre de votre bouche , & que le roi votre père & moi nous ne vous avons pas envoyé la dame dont vous parlez : nous n'en avons pas même eu la pensée. Permettez-moi de vous dire encore une fois , que vous n'avez vu cette dame qu'en songe.

Vous venez donc pour vous moquer aussi de moi , répliqua encore le prince en colère ,

&c

& pour me dire en face que ce que je vous dis est un songe. Il le prit aussitôt par la barbe, & il le chargea de coups aussi long-temps que ses forces le lui permirent.

Le pauvre grand-vifir essuya patiemment toute la colère du prince Camaralzaman par respect. Me voilà, dit-il en lui-même, dans le même cas que l'esclave : trop heureux si je puis échapper comme lui d'un si grand danger. Au milieu des coups dont le prince le chargeoit encore : Prince, s'écria-t-il, je vous supplie de me donner un moment d'audience. Le prince las de frapper, le laissa parler.

Je vous avoue, prince, dit alors le grand-vifir en dissimulant, qu'il est quelque chose de ce que vous croyez. Mais vous n'ignorez pas la nécessité où est un ministre d'exécuter les ordres du roi son maître. Si vous avez la bonté de me le permettre, je suis prêt d'aller lui dire de votre part ce que vous m'ordonnerez. Je vous le permets, lui dit le prince ; allez, & dites-lui que je veux épouser la dame qu'il m'a envoyée ou amenée, & qui a couché cette nuit avec moi : faites promptement, & apportez-moi la réponse. Le grand-vifir fit une profonde révérence en le quittant, & il ne se crut délivré que quand il fut hors de

la tour, & qu'il eut refermé la porte sur le prince.

Le grand-vifir se présenta devant le roi Schahzaman avec une tristesse qui l'affligea d'abord. Eh bien, lui demanda ce monarque, en quel état avez-vous trouvé mon fils? Sire, répondit ce ministre, ce que l'esclave a rapporté à votre majesté n'est que trop vrai. Il lui fit le récit de l'entretien qu'il avoit eu avec Camaralzaman, de l'emportement de ce prince, dès qu'il eut entrepris de lui représenter qu'il n'étoit pas possible que la dame dont il parloit, eût couché avec lui, du mauvais traitement qu'il en avoit reçu, & de l'adresse dont il s'étoit servi pour échapper de ses mains.

Schahzaman, d'autant plus mortifié qu'il aimoit toujours le prince avec tendresse, voulut s'éclaircir de la vérité par lui-même; il alla le voir à la tour, & mena le grand-vifir avec lui.

Mais, sire, dit ici la sultane Scheherazade en s'interrompant, je m'apperçois que le jour commence de paroître. Elle garda le silence, & la nuit suivante en reprenant son discours, elle dit au sultan des Indes :

C C X V I I<sup>e</sup>. N U I T.

SIRE, le prince Camaralzaman reçut le roi son père dans la tour où il étoit en prison, avec un grand respect. Le roi s'assit; & après qu'il eut fait asseoir le prince près de lui, il lui fit plusieurs demandes auxquelles il répondit d'un très-bon sens. Et de temps en temps il regardoit le grand-visir, comme pour lui dire qu'il ne voyoit pas que le prince son fils eût perdu l'esprit comme il l'avoit assuré, & qu'il falloit qu'il l'eût perdu lui-même.

Le roi enfin parla de la dame au prince: Mon fils, lui dit-il, je vous prie de me dire ce que c'est que cette dame qui a couché cette nuit avec vous, à ce que l'on dit.

Sire, répondit Camaralzaman, je supplie votre majesté de ne pas augmenter le chagrin qu'on m'a déjà donné sur ce sujet: faites-moi plutôt la grâce de me la donner en mariage. Quelqu'aversion que je vous aie témoignée jusqu'à présent pour les femmes, cette jeune beauté m'a tellement charmé, que je ne fais pas difficulté de vous avouer ma foiblesse. Je suis prêt de la recevoir de votre main avec la dernière obligation.

Le roi Schahzaman demeura interdit a réponse du prince, si éloignée, comme il lui sembloit, du bon sens qu'il venoit de faire paroître auparavant. Mon fils, reprit-il, vous me tenez un discours qui me jette dans un étonnement dont je ne puis revenir.

Je vous jure par la couronne qui doit passer à vous après moi, que je ne fais pas la moindre chose de la dame dont vous me parlez. Je n'y ai aucune part, s'il en est venu quelqu'une. Mais comment auroit-elle pu pénétrer dans cette tour sans mon consentement? car quoique vous ait pu dire mon grand-vifir, il ne l'a fait que pour tâcher de vous appaiser. Il faut que ce soit un songe; prenez-y garde, je vous en conjure, & rappelez vos sens.

Sire, repartit le prince, je serois indigne à jamais des bontés de votre majesté, si je n'ajoutois pas foi à l'assurance qu'elle me donne. Mais je la supplie de vouloir bien se donner la patience de m'écouter, & de juger si ce que j'aurai l'honneur de lui dire est un songe.

Le prince Camaralzaman raconta alors au roi son père de quelle manière il s'étoit éveillé. Il lui exagéra la beauté & les charmes de la dame qu'il avoit trouvée à son côté, l'amour qu'il avoit conçu pour elle en un moment, & tout ce qu'il avoit fait inutilement pour la ré-

veiller. Il ne lui cacha pas même ce qui l'avoit obligé de se réveiller & de se rendormir , après qu'il eut fait l'échange de sa bague avec celle de la dame. En achevant enfin & en lui présentant la bague qu'il tira de son doigt : Sire , ajouta-t-il , la mienne ne vous est pas inconnue , vous l'avez vue plusieurs fois. Après cela , j'espère que vous ferez convaincu que je n'ai pas perdu l'esprit , comme on vous l'a fait accroire.

Le roi Schahzaman connut si clairement la vérité de ce que le prince son fils venoit de lui raconter , qu'il n'eut rien à répliquer. Il en fut même dans un étonnement si grand , qu'il demeura long-temps sans dire mot.

Le prince profita de ces momens : Sire , lui dit-il encore , la passion que je sens pour cette charmante personne , dont je conserve la précieuse image dans mon cœur , est déjà si violente , que je ne me sens pas assez de force pour y résister. Je vous supplie d'avoir compassion de moi , & de me procurer le bonheur de la posséder.

Après ce que je viens d'entendre , mon fils , & après ce que je vois par cette bague , reprit le roi Schahzaman , je ne puis douter que votre passion ne soit réelle , & que vous n'ayez vu la dame qui l'a fait naître. Plût à

Dieu que je la connusse cette dame ? vous feriez content dès aujourd'hui, & je serois le père le plus heureux du monde. Mais où la chercher ? comment, & par où est-elle entrée ici, sans que j'en aie rien su & sans mon consentement ? Pourquoi y est-elle entrée seulement pour dormir avec vous, pour vous faire voir sa beauté, vous enflammer d'amour, pendant qu'elle dormoit, & disparaître pendant que vous dormiez ? Je ne comprends rien dans cette aventure, mon fils ; & si le ciel ne nous est favorable, elle nous mettra au tombeau vous & moi. En achevant ces paroles & en prenant le prince par la main : Venez, ajouta-t-il, allons nous affliger ensemble : vous, d'aimer sans espérance, & moi, de vous voir affligé, & de ne pouvoir remédier à votre mal.

Le roi Schahzaman tira le prince hors de la tour, & l'emmena au palais, où le prince, au désespoir d'aimer de toute son ame une dame inconnue, se mit d'abord au lit. Le roi s'enferma, & pleura plusieurs jours avec lui, sans vouloir prendre aucune connoissance des affaires de son royaume.

Son premier ministre, qui étoit le seul à qui il avoit laissé l'entrée libre, vint un jour lui représenter que toute sa cour, & même

les peuples , commençoient à murmurer de ne le pas voir , & de ce qu'il ne rendoit plus la justice chaque jour à son ordinaire , & qu'il ne répondoit pas du désordre qui pouvoit arriver. Je supplie votre majesté , poursuivit-il , d'y faire attention. Je suis persuadé que sa présence soulage la douleur du prince , & que la présence du prince soulage la vôtre mutuellement ; mais elle doit songer à ne pas laisser tout périr. Elle voudra bien que je lui propose de se transporter avec le prince au château de la petite isle , peu éloigné du port , & de donner audience deux fois la semaine seulement. Pendant que cette fonction l'obligera de s'éloigner du prince , la beauté charmante du lieu , le bel air , & la vue merveilleuse dont on y jouit , feront que le prince supportera votre absence , de peu de durée , avec plus de patience.

Le roi Schahzaman approuva ce conseil ; & dès que le château , où il n'étoit allé depuis long-temps , fut meublé , il y passa avec le prince , où il ne le quittoit que pour donner les deux audiences précisément. Il passoit le reste du temps au chevet de son lit , & tantôt il tâchoit de lui donner de la consolation , tantôt il s'affligeoit avec lui.

*Suite de l'histoire de la Princesse de la Chine.*

PENDANT que ces choses se passoient dans la capitale du roi Schahzaman, les deux génies, Danhasch & Caschcasch, avoient reporté la princesse de la Chine au palais, où le roi de la Chine l'avoit renfermée, & l'avoient remise dans son lit.

Le lendemain matin à son réveil, la princesse de la Chine regarda à droite & à gauche; & quand elle eut vu que le prince Camaralzaman n'étoit plus près d'elle, elle appela ses femmes d'une voix qui les fit accourir promptement, & environner son lit. La nourrice, qui se présenta à son chevet, lui demanda ce qu'elle souhaitoit, & s'il lui étoit arrivé quelque chose.

Dites-moi, reprit la princesse, qu'est devenu le jeune homme que j'aime de tout mon cœur, qui a couché cette nuit avec moi? Princesse, répondit la nourrice, nous ne comprenons rien à votre discours, si vous ne vous expliquez davantage.

C'est, reprit encore la princesse, qu'un jeune homme, le mieux fait & le plus aimable qu'on puisse imaginer, dormoit près de moi cette nuit; que je l'ai caressé longtemps, & que j'ai fait tout ce que j'ai pu

pour l'éveiller sans y réussir : je vous demande où il est.

Princesse, repartit la nourrice, c'est sans doute pour vous jouer de nous ce que vous en faites : vous plaît-il de vous lever ? Je parle très-sérieusement, répliqua la princesse, & je veux savoir où il est. Mais, princesse, insista la nourrice, vous étiez seule quand nous vous couchâmes hier au soir, & personne n'est entré pour coucher avec vous, que nous sachions, vos femmes & moi.

La princesse de la Chine perdit patience ; elle prit sa nourrice par la tête, en lui donnant des soufflets & de grands coups de poings. Tu me le diras, vieille forcière, dit-elle, ou je t'affommerai.

La nourrice fit de grands efforts pour se tirer de ses mains. Elle s'en tira enfin, & elle alla sur le champ trouver la reine de la Chine, mère de la princesse. Elle se présenta les larmes aux yeux, & le visage tout meurtri, au grand étonnement de la reine, qui lui demanda qui l'avoit mise en cet état.

Madame, dit la nourrice, vous voyez le traitement que m'a fait la princesse ; elle m'eût affommée si je ne fusse échappée de ses mains. Elle lui raconta ensuite le sujet de sa colère & de son emportement, dont la

reine ne fut pas moins affligée que surprise. Vous voyez, madame, ajouta-t-elle en finissant, que la princesse est hors de son bon sens. Vous en jugerez vous-même, si vous prenez la peine de la venir voir.

La tendresse de la reine de la Chine étoit trop intéressée dans ce qu'elle venoit d'entendre ; elle se fit suivre par la nourrice, & elle alla voir la princesse sa fille dès le même moment.

La sultane Scheherazade vouloit continuer ; mais elle s'aperçut que le jour avoit déjà commencé. Elle se tut ; & en reprenant le conte la nuit suivante, elle dit au sultan des Indes :

---

## CCXVII<sup>e</sup>. NUIT.

SIRE, la reine de la Chine s'assit près de la princesse sa fille en arrivant dans l'appartement où elle étoit renfermée ; & après qu'elle se fut informée de sa santé, elle lui demanda quel sujet de mécontentement elle avoit contre sa nourrice, qu'elle avoit maltraitée. Ma fille, dit-elle, cela n'est pas bier., & jamais une grande princesse comme vous ne doit se laisser emporter à cet excès.

Madame, répondit la princesse, je vois bien que votre majesté vient pour se moquer aussi de moi; mais je vous déclare que je n'aurai pas de repos que je n'aie épousé l'aimable cavalier qui a couché cette nuit avec moi. Vous devez savoir où il est; je vous supplie de le faire revenir.

Ma fille, reprit la reine, vous me surprenez, & je ne comprends rien à votre discours. La princesse perdit le respect: Madame, répliqua-t-elle, le roi mon père & vous, vous m'avez persécutée pour me contraindre de me marier, lorsque je n'en avois pas d'envie; cette envie m'est venue présentement, & je veux absolument avoir pour mari le cavalier que je vous ai dit, sinon je me tuerai.

La reine tâcha de prendre la princesse par la douceur. Ma fille, lui dit-elle, vous savez bien vous-même que vous êtes seule dans votre appartement, & qu'aucun homme ne peut y entrer. Mais au lieu d'écouter, la princesse l'interrompit, & fit des extravagances qui obligèrent la reine de se retirer avec une grande affliction, & d'aller informer le roi de tout.

Le roi de la Chine vouloit s'éclaircir lui-même de la chose. Il vint à l'appartement de

la princesse sa fille , & il lui demanda si ce qu'il venoit d'apprendre étoit véritable. Sire, répondit-elle, ne parlons pas de cela ; faites-moi seulement la grâce de me rendre l'époux qui a couché cette nuit avec moi.

Quoi ! ma fille , reprit le roi , est-ce que quelqu'un a couché avec vous cette nuit ? Comment , sire , repartit la princesse sans lui donner le temps de poursuivre , vous me demandez si quelqu'un a couché avec moi ! votre majesté ne l'ignore pas. C'est le cavalier le mieux fait qui ait jamais paru sous le ciel. Je vous le redemande , ne me refusez pas , je vous en supplie. Afin que votre majesté ne doute pas , continua-t-elle , que je n'aie vu le cavalier ; qu'il n'ait couché avec moi ; que je ne l'aie caressé , & que je n'aie fait des efforts pour l'éveiller , sans y avoir réussi , voyez , s'il vous plaît , cette bague. Elle avança la main ; & le roi de la Chine ne fut que dire quand il eut vu que c'étoit la bague d'un homme. Mais comme il ne pouvoit rien comprendre à tout ce qu'elle lui disoit , & qu'il l'avoit renfermée comme folle , il la crut encore plus folle qu'auparavant. Ainsi , sans lui parler davantage , de crainte qu'elle ne fît quelque violence contre sa personne , ou contre ceux qui s'approche-

roient d'elle , il la fit enchaîner & resserrer plus étroitement , & ne lui donna que sa nourrice pour la servir , avec une bonne garde à la porte.

Le roi de la Chine , inconsolable du malheur qui étoit arrivé à la princesse sa fille , d'avoir perdu l'esprit , à ce qu'il croyoit , songea aux moyens de lui procurer la guérison. Il assembla son conseil ; & après avoir exposé l'état où elle étoit : Si quelqu'un de vous , ajouta-t-il , est assez habile pour entreprendre de la guérir , & qu'il y réussisse , je la lui donnerai en mariage , & le ferai héritier de mes états & de ma couronne après ma mort.

Le désir de posséder une belle princesse , & l'espérance de gouverner un jour un royaume aussi puissant que celui de la Chine , firent un grand effet sur l'esprit d'un émir déjà âgé , qui étoit présent au conseil. Comme il étoit habile dans la magie , il se flatta d'y réussir , & s'offrit au roi. J'y consens , reprit le roi ; mais je veux bien vous avertir auparavant que c'est à condition de vous faire couper le cou si vous ne réussissez pas : il ne seroit pas juste que vous méritassiez une si grande récompense sans risquer quelque chose de votre côté. Ce que je dis de vous , je le dis de tous

les autres qui se présenteront après vous , au cas que vous n'acceptiez pas la condition , ou que vous ne réussissiez pas.

L'émir accepta la condition , & le roi le mena lui-même chez la princesse. La princesse se couvrit le visage dès qu'elle vit paroître l'émir. Sire , dit-elle , votre majesté me surprend , de m'amener un homme que je ne connois pas , & à qui la religion me défend de me laisser voir. Ma fille , reprit le roi , sa présence ne doit pas vous scandaliser ; c'est un de mes émirs qui vous demande en mariage. Sire , repartit la princesse , ce n'est pas celui que vous m'avez déjà donné , & dont j'ai reçu la foi par la bague que je porte : ne trouvez pas mauvais que je n'en accepte pas un autre.

L'émir s'étoit attendu que la princesse feroit & diroit des extravagances. Il fut très-étonné de la voir tranquille , & parler de si bon sens , & il connut très-parfaitement qu'elle n'avoit pas d'autre folie qu'un amour très-violent qui devoit être bien fondé. Il n'osa pas prendre la liberté de s'en expliquer au roi. Le roi n'auroit pu souffrir que la princesse eût ainsi donné son cœur à un autre que celui qui vouloit lui donner de sa main. Mais en se prosternant à ses pieds : Sire , dit-il , après ce que je

viens d'entendre, il seroit inutile que j'entreprisse de guérir la princesse ; je n'ai pas de remèdes propres à son mal, & ma vie est à la disposition de sa majesté. Le roi, irrité de l'incapacité de l'émir, & de la peine qu'il lui avoit donnée, lui fit couper la tête.

Quelques jours après, afin de n'avoir pas à se reprocher d'avoir rien négligé pour procurer la guérison à la princesse, ce monarque fit publier dans sa capitale, que s'il y avoit quelque médecin, astrologue, magicien, assez expérimenté pour la rétablir en son bon sens, il n'avoit qu'à venir se présenter, à condition de perdre la tête s'il ne la guérissoit pas. Il envoya publier la même chose dans les principales villes de ses états, & dans les cours des princes ses voisins.

Le premier qui se présenta, fut un astrologue & magicien, que le roi fit conduire à la prison de la princesse par un eunuque. L'astrologue tira d'un sac qu'il avoit apporté sous le bras, un astrolabe, une petite sphère, un réchaud, plusieurs sortes de drogues propres à des fumigations, un vase de cuivre, avec plusieurs autres choses, & demanda du feu.

La princesse de la Chine demanda ce que signifioit tout cet appareil. Princesse, répon-

dit l'eunuque, c'est pour conjurer le malin esprit qui vous possède, le renfermer dans le vase que vous voyez, & le jeter au fond de la mer.

Maudit astrologue, s'écria la princesse, fache que je n'ai pas besoin de tous ces préparatifs, que je suis dans mon bon sens, & que tu es insensé toi-même. Si ton pouvoir va jusques-là, amène - moi seulement celui que j'aime; c'est le meilleur service que tu puisses me rendre. Princesse, reprit l'astrologue, si cela est ainsi, ce n'est pas de moi, mais du roi votre père uniquement, que vous devez l'attendre. Il remit dans son sac ce qu'il en avoit tiré, bien fâché de s'être engagé si facilement à guérir une maladie imaginaire.

Quand l'eunuque eut ramené l'astrologue devant le roi de la Chine, l'astrologue n'attendit pas que l'eunuque parlât au roi, il lui parla lui-même d'abord. Sire, lui dit-il avec hardiesse, selon que votre majesté l'a fait publier, & qu'elle me l'a confirmé elle-même, j'ai cru que la princesse étoit folle, & j'étois sûr de la rétablir en son bon sens par les secrets dont j'ai connoissance; mais je n'ai pas été long-temps à reconnoître qu'elle n'a pas d'autre maladie que celle d'aimer, & mon art ne s'étend pas jusqu'à remédier au mal

d'amour; votre majesté y remédiera mieux que personne, quand elle voudra lui donner le mari qu'elle demande.

Le roi traita cet astrologue d'insolent, & lui fit couper le cou. Pour ne pas ennuyer votre majesté par des répétitions, tant astrologues, que médecins & magiciens, il s'en présenta cent cinquante, qui eurent tous le même sort, & leurs têtes furent rangées au-dessus de chaque porte de la ville.

*Histoire de Marzavan, avec la suite de celle de Camaralzaman.*

LA nourrice de la princesse de la Chine avoit un fils nommé Marzavan, frère de lait de la princesse, qu'elle avoit nourri & élevé avec elle. Leur amitié avoit été si grande pendant leur enfance, tout le temps qu'ils avoient été ensemble, qu'ils se traitoient de frère & de sœur, même après que leur âge un peu avancé eut obligé de les séparer.

Entre plusieurs sciences dont Marzavan avoit cultivé son esprit dès sa plus grande jeunesse, son inclination l'avoit porté particulièrement à l'étude de l'astrologie judiciaire, de la géomancie, & d'autres sciences secrètes, & il s'y étoit rendu très-habile. Non

## 138 LES MILLE ET UNE NUITS.

content de ce qu'il avoit appris de ses maîtres, il s'étoit mis en voyage dès qu'il se fut senti assez de forces pour en supporter la fatigue. Il n'y eut pas d'homme célèbre en aucune science & en aucun art, qu'il n'ait été chercher dans les villes les plus éloignées, & qu'il n'ait fréquenté assez de temps pour en tirer toutes les connoissances qui étoient de son goût.

Après une absence de plusieurs années, Marzavan revint enfin à la capitale de la Chine; & les têtes coupées & rangées qu'il apperçut au-dessus de la porte par où il entra, le surprirent extrêmement. Dès qu'il fut rentré chez lui, il demanda pourquoi elles y étoient; & sur toutes choses, il s'informa des nouvelles de la princesse, sa sœur de lait, qu'il n'avoit pas oubliée. Comme on ne put le satisfaire sur la première demande, sans y comprendre la seconde, il apprit en gros ce qu'il souhaitoit avec bien de la douleur, en attendant que sa mère, nourrice de la princesse, lui en apprît davantage.

Scheherazade mit fin à son discours en cet endroit pour cette nuit. Elle le reprit la suivante, en ces termes, qu'elle adressa au sultan des Indes :

C C X I X<sup>e</sup>. N U I T.

SIRE, dit-elle, quoique la nourrice, mère de Marzavan, fût très-occupée auprès de la princesse de la Chine, elle n'eut pas néanmoins plutôt appris que ce cher fils étoit de retour, qu'elle trouva le temps de sortir, de l'embrasser, & de s'entretenir quelques momens avec lui. Après qu'elle lui eut raconté, les larmes aux yeux, l'état pitoyable où étoit la princesse, & le sujet pourquoi le roi de la Chine lui faisoit ce traitement, Marzavan lui demanda si elle ne pouvoit pas lui procurer le moyen de la voir en secret, sans que le roi en eût connoissance. Après que la nourrice y eut pensé quelques momens: Mon fils, lui dit-elle, je ne puis vous rien dire là-dessus présentement; mais attendez-moi demain à la même heure, je vous en donnerai la réponse.

Comme, après la nourrice, personne ne pouvoit s'approcher de la princesse que par la permission de l'eunuque qui commandoit à la garde de la porte, la nourrice, qui favoit qu'il étoit dans le service depuis peu, & qu'il ignoroit ce qui s'étoit passé auparavant à la

cour du roi de la Chine, s'adressa à lui. Vous savez, lui dit-elle, que j'ai élevé & nourri la princesse; vous ne savez peut-être pas de même que je l'ai nourrie avec une fille de même âge que j'avois alors, & que j'ai mariée il n'y a pas long-temps. La princesse, qui lui fait l'honneur de l'aimer toujours, voudroit bien la voir; mais elle souhaite que cela se fasse sans que personne la voye ni entrer ni sortir.

La nourrice vouloit parler davantage; mais l'eunuque l'arrêta. Cela suffit, lui dit-il, je ferai toujours avec plaisir tout ce qui fera en mon pouvoir pour obliger la princesse : faites venir, ou allez prendre votre fille vous-même quand il sera nuit, & amenez-la après que le roi se sera retiré; la porte lui sera ouverte.

Dès qu'il fut nuit, la nourrice alla trouver son fils Marzavan. Elle le déguisa elle-même en femme, d'une manière que personne n'eût pu s'appercevoir que c'étoit un homme, & l'amena avec elle. L'eunuque, qui ne douta pas que ce ne fût sa fille, leur ouvrit la porte, & les laissa entrer ensemble.

Avant de présenter Marzavan, la nourrice s'approcha de la princesse. Madame, lui dit-elle, ce n'est pas une femme que vous voyez;

C'est mon fils Marzavan, nouvellement arrivé de ses voyages, que j'ai trouvé moyen de faire entrer sous cet habillement. J'espère que vous voudrez bien qu'il ait l'honneur de vous rendre ses respects.

Au nom de Marzavan, la princesse témoigna une grande joie. Approchez-vous, mon frère, dit-elle aussitôt à Marzavan, & ôtez ce voile; il n'est pas défendu à un frère & à une sœur de se voir à visage découvert.

Marzavan la salua avec un grand respect; & sans lui donner le temps de parler: Je suis ravie, continua la princesse, de vous revoir en parfaite santé, après une absence de tant d'années, sans avoir mandé un seul mot de vos nouvelles, même à votre bonne mère.

Princesse, reprit Marzavan, je vous suis infiniment obligé de votre bonté. Je m'attendois d'en apprendre à mon arrivée de meilleures des vôtres, que celles dont j'ai été informé, & dont je suis témoin avec toute l'affliction imaginable. J'ai bien de la joie cependant d'être arrivé assez-tôt pour vous apporter, après tant d'autres qui n'y ont pas réussi, la guérison dont vous avez besoin. Quand je ne tirerois d'autre fruit de mes études & de mes voyages que celui-là,

je ne laisserois pas de m'estimer bien récompensé.

En achevant ces paroles , Marzavan tira un livre , & d'autres choses dont il s'étoit muni , & qu'il avoit cru nécessaires , selon le rapport que sa mère lui avoit fait de la maladie de la princesse. La princesse , qui vit cet attirail : Quoi , mon frère , s'écria-t-elle , vous êtes donc aussi de ceux qui s'imaginent que je suis folle ? Désabusez-vous , & écoutez-moi.

La princesse raconta à Marzavan toute son histoire , sans oublier une des moindres circonstances , jusqu'à la bague échangée contre la sienne , qu'elle lui montra. Je ne vous ai rien déguisé , ajouta-t-elle , en tout ce que vous venez d'entendre ; il est vrai qu'il y a quelque chose que je ne comprends pas , qui donne lieu de croire que je ne suis pas dans mon bon sens ; mais on ne fait pas attention au reste , qui est comme je le dis.

Quand la princesse eut cessé de parler , Marzavan , rempli d'admiration & d'étonnement , demeura quelque temps les yeux baissés sans dire mot. Il leva enfin la tête , & prenant la parole : Princesse dit-il , si ce que vous venez de me raconter , est véritable , comme j'en suis persuadé , je ne déses-

père pas de vous procurer la satisfaction que vous désirez. Je vous supplie seulement de vous armer de patience encore pour quelque temps , jusqu'à ce que j'aie parcouru des royaumes dont je n'ai pas encore approché ; & lorsque vous aurez appris mon retour , assurez-vous que celui pour qui vous soupirez avec tant de passion , ne sera pas loin de vous. Après ces paroles , Marzavan prit congé de la princesse , & partit dès le lendemain.

Marzavan voyagea de ville en ville , de province en province , & d'isle en isle ; & dans chaque lieu qu'il arrivoit ; il n'entendoit parler que de la princesse Badoure ( c'est ainsi que se nommoit la princesse de la Chine ) & de son histoire.

Au bout de quatre mois , notre voyageur arriva à Torf , ville maritime , grande & très-peuplée , où il n'entendoit plus parler de la princesse Badoure , mais du prince Camaralzman , que l'on disoit être malade , & dont on racontoit l'histoire , à-peu-près semblable à celle de la princesse Badoure. Marzavan en eut une joie qu'on ne peut exprimer ; il s'informa en quel endroit du monde étoit ce prince , & on le lui enseigna. Il y avoit deux

chemins , l'un par terre & par mer , & l'autre seulement par mer , qui étoit le plus court.

Marzavan choisit le dernier chemin , & il s'embarqua sur un vaisseau marchand , qui eut une heureuse navigation jusqu'à la vue de la capitale du royaume de Schahzaman. Mais avant d'entrer au port , le vaisseau passa malheureusement sur un rocher par la malhabileté du pilote. Il périt , & coula à fond à la vue & peu loin du château où étoit le prince Camaralzaman , & où le roi son père Schahzaman se trouvoit alors avec son grand-vifir.

Marzavan favoit parfaitement bien nager ; il n'hésita pas à se jeter à la mer , & il alla aborder au pied du château du roi Schahzaman , où il fut reçu & secouru par ordre du grand-vifir , selon l'intention du roi. On lui donna un habit à changer , on le traita bien ; & lorsqu'il fut remis , on le conduisit au grand-vifir , qui avoit demandé qu'on le lui amenât.

Comme Marzavan étoit un jeune homme très-bien fait & de bon air , ce ministre lui fit beaucoup d'accueil en le recevant , & il conçut une très-grande estime de sa personne par ses réponses justes & pleines d'esprit à toutes les demandes qu'il lui fit : il s'apperçut même

même insensiblement qu'il avoit mille belles connoissances. Cela l'obligea de lui dire : A vous entendre , je vois que vous n'êtes pas un homme ordinaire : plût à Dieu que dans vos voyages , vous eussiez appris quelque secret propre à guérir un malade qui cause une grande affliction dans cette cour depuis long-temps !

Marzavan répondit que s'il savoit la maladie dont cette personne étoit attaquée , peut-être y trouveroit-il un remède.

Le grand-vifir raconta alors à Marzavan l'état où étoit le prince Camaralzaman , en prenant la chose dès son origine. Il ne lui cacha rien de sa naissance si fort souhaitée , de son éducation , du désir du roi Schahzaman de l'engager dans le mariage de bonne heure , de la résistance du prince & de son aversion extraordinaire pour cet engagement , de sa défobéissance en plein conseil , de son emprisonnement , de ses prétendues extravagances dans la prison , qui s'étoient changées en une passion violente pour une dame inconnue , qui n'avoit d'autre fondement qu'une bague que le prince prétendoit être la bague de cette dame , qui n'étoit peut-être pas au monde.

A ce discours du grand-vifir , Marzavan se

réjouit infiniment de ce que dans le malheur de son naufrage il étoit arrivé si heureusement où étoit celui qu'il cherchoit. Il connut, à n'en pas douter, que le prince Camaralzaman étoit celui pour qui la princesse de la Chine brûloit d'amour, & que cette princesse étoit l'objet des vœux si ardens du prince. Il ne s'en expliqua pas au grand-vifir; il lui dit seulement que s'il voyoit le prince, il jugeroit mieux du secours qu'il pourroit lui donner. Suivez-moi, lui dit le grand-vifir, vous trouverez le roi près de lui, qui m'a déjà marqué qu'il vouloit vous voir.

La première chose dont Marzavan fut frappé en entrant dans la chambre du prince, fut de le voir dans son lit languissant & les yeux fermés. Quoiqu'il fût en cet état, sans avoir égard au roi Schahzaman, père du prince, qui étoit assis près de lui, ni au prince, que cette liberté pouvoit incommoder, il ne laissa pas de s'écrier : Ciel ! rien au monde n'est plus semblable. Il vouloit dire qu'il le trouvoit ressemblant à la princesse de la Chine, & il étoit vrai qu'ils avoient beaucoup de ressemblance dans les traits.

Ces paroles de Marzavan donnèrent de la curiosité au prince Camaralzaman, qui ouvrit les yeux & le regarda. Marzavan, qui

avoit de l'esprit infiniment , profita de ce moment , & lui fit son compliment en vers sur le champ , quoique d'une manière enveloppée , où le roi & le grand-visir ne comprirent rien. Il lui dépeignit si bien ce qui lui étoit arrivé avec la princesse de la Chine , qu'il ne lui laissa pas lieu de douter qu'il ne la connût , & qu'il ne pût lui en apprendre des nouvelles. Il en eut d'abord une joie dont il laissa paroître des marques dans ses yeux & sur son visage.

La sultane Scheherazade n'eut pas le temps d'en dire davantage cette nuit. Le sultan lui donna celui de le reprendre la suivante , & de lui parler en ces termes :

---

### C C X X<sup>e</sup>. N U I T.

**SIRE** , quand Marzavan eut achevé son compliment en vers , qui surprit le prince Camaralzaman si agréablement , le prince prit la liberté de faire signe de la main au roi son père de vouloir bien s'ôter de sa place , & de permettre que Marzavan s'y mît.

Le roi , ravi de voir dans le prince son fils un changement qui lui donnoit bonne espérance , se leva , prit Marzavan par la main ,

& l'obligea de s'asseoir à la même place qu'il venoit de quitter. Il lui demanda qui il étoit, & d'où il venoit; & après que Marzavan lui eut répondu qu'il étoit sujet du roi de la Chine, & qu'il venoit de ses états : Dieu veuille, lui dit-il, que vous tiriez mon fils de sa profonde mélancolie; je vous en aurai une obligation infinie, & les marques de ma reconnoissance seront si éclatantes, que toute la terre reconnoîtra que jamais service n'aura été mieux récompensé. En achevant ces paroles, il laissa le prince son fils dans la liberté de s'entretenir avec Marzavan, pendant qu'il se réjouissoit d'une rencontre si heureuse avec son grand-visir.

Marzavan s'approcha de l'oreille du prince Camaralzaman, & en lui parlant bas : Prince, dit-il, il est temps désormais que vous cessiez de vous affliger si impitoyablement. La dame pour qui vous souffrez m'est connue; c'est la princesse Badoure, fille du roi de la Chine, qui se nomme Gaiour. Je puis vous en assurer sur ce qu'elle m'a appris elle-même de son aventure, & sur ce que j'ai déjà appris de la vôtre. La princesse ne souffre pas moins pour l'amour de vous, que vous souffrez pour l'amour d'elle. Il lui fit ensuite le récit de tout ce qu'il savoit de l'histoire de la prin-

cesse , depuis la nuit fatale qu'ils s'étoient entrevus d'une manière si peu croyable : il n'oublia pas le traitement que le roi de la Chine faisoit à ceux qui entreprenoient en vain de guérir la princesse Badoure de sa folie prétendue. Vous êtes le seul , ajouta - t - il , qui pouvez - la guérir parfaitement , & vous présenter pour cela sans crainte. Mais avant d'entreprendre un si grand voyage , il faut que vous vous portiez bien : alors nous prendrons les mesures nécessaires. Songez donc incessamment au rétablissement de votre santé.

Le discours de Marzavan fit un puissant effet ; le prince Camaralzaman en fut tellement soulagé par l'espérance qu'il venoit de concevoir , qu'il se sentit assez de force pour se lever , & qu'il pria le roi son père de lui permettre de s'habiller , d'un air qui lui donna une joie incroyable.

Le roi ne fit qu'embrasser Marzavan pour le remercier , sans s'informer du moyen dont il s'étoit servi pour faire un effet si surprenant , & il sortit aussitôt de la chambre du prince avec le grand-visir pour publier cette agréable nouvelle. Il ordonna des réjouissances de plusieurs jours ; il fit des largesses à ses officiers & au peuple ; des aumônes aux

pauvres, & fit élargir tous les prisonniers. Tout retentit enfin de joie & d'allégresse dans la capitale, & bientôt dans tous les états du roi Schachzaman.

Le prince Camaralzaman, extrêmement affoibli par des veilles continuelles, & par une longue abstinence presque de toute sorte d'alimens, eut bientôt recouvré sa première santé. Quand il sentit qu'elle étoit bien rétablie pour supporter la fatigue d'un voyage, il prit Marzavan en particulier : Cher Marzavan, lui dit-il, il est temps d'exécuter la promesse que vous m'avez faite. Dans l'impatience où je suis de voir la charmante princesse, & de mettre fin aux tourmens étranges qu'elle souffre pour l'amour de moi, je sens bien que je retomberois au même état que vous m'avez vu, si nous ne partions incessamment. Une chose m'afflige, & m'en fait craindre le retardement. C'est la tendresse importune du roi mon père, qui ne pourra jamais se résoudre de m'accorder la permission de m'éloigner de lui. Ce sera une désolation pour moi, si vous ne trouvez le moyen d'y remédier. Vous voyez vous-même qu'il ne me perd presque pas de vue. Le prince ne put retenir ses larmes en achevant ces paroles.

Prince, reprit Marzavan, j'ai déjà prévu le

grand obstacle dont vous me parlez : c'est à moi de faire en sorte qu'il ne nous arrête pas. Le premier dessein de mon voyage a été de procurer à la princesse de la Chine la délivrance de ses maux ; & cela pour toutes les raisons de l'amitié mutuelle dont nous nous aimons presque dès notre naissance , du zèle & de l'affection que je lui dois d'ailleurs. Je manquerois à mon devoir si je n'en profitois pas pour sa consolation , & en même-temps pour la vôtre , & si je n'y employois toute l'adresse dont je suis capable : Voici donc ce que j'ai imaginé pour lever la difficulté d'obtenir la permission du roi votre père , telle que nous la souhaitons vous & moi. Vous n'êtes pas encore sorti depuis mon arrivée ; témoignez-lui que vous désirez de prendre l'air , & demandez-lui la permission de faire une partie de chasse de deux ou trois jours avec moi : il n'y a pas d'apparence qu'il vous la refuse. Quand il vous l'aura accordée , vous donnerez ordre qu'il nous tienne à chacun deux bons chevaux prêts , l'un pour monter , & l'autre de relais ; & laissez-moi faire le reste.

Le lendemain le prince Camaralzaman prit son temps : il témoigna au roi son père l'envie qu'il avoit de prendre un peu l'air , & le pria de trouver bon qu'il allât à la chasse un jour ou

deux avec Marzavan. Je le veux bien , lui dit le roi , à la charge néanmoins que vous ne coucherez pas dehors plus d'une nuit. Trop d'exercice dans les commencemens pourroit vous nuire , & une absence plus longue me feroit de la peine. Le roi commanda qu'on lui choisît les meilleurs chevaux , & il prit soin lui-même que rien ne lui manquât. Lorsque tout fut prêt , il l'embrassa ; & après avoir recommandé à Marzavan de bien prendre soin de lui , il le laissa partir.

Le prince Camaralzaman & Marzavan gagnèrent la campagne ; & pour amuser les deux palfreniers qui conduisoient les chevaux de relais , ils firent semblant de chasser , & ils s'éloignèrent de la ville autant qu'il leur fut possible. A l'entrée de la nuit ils s'arrêtèrent dans un logement de caravanes , où ils soupèrent , & dormirent environ jusqu'à minuit. Marzavan , qui s'éveilla le premier , éveilla aussi le prince Camaralzaman , sans éveiller les palfreniers. Il pria le prince de lui donner son habit , & d'en prendre un autre qu'un des palfreniers avoit apporté. Ils montèrent chacun le cheval de relai qu'on leur avoit amené ; & après que Marzavan eut pris le cheval d'un des palfreniers par la bride , ils se mirent en

chemin , en marchant au grand pas de leurs chevaux.

A la pointe du jour les deux cavaliers se trouvèrent dans une forêt , en un endroit où le chemin se partageoit en quatre. En cet endroit-là Marzavan pria le prince de l'attendre un moment , & entra dans la forêt. Il y égorga le cheval du palfrenier , déchira l'habit que le prince avoit quitté , le teignit dans le sang ; & lorsqu'il eut rejoint le prince , il le jeta au milieu du chemin , où il se partageoit.

Le prince Camaralzaman demanda à Marzavan quel étoit son dessein. Prince , répondit Marzavan , dès que le roi votre père verra ce soir que vous ne serez pas de retour , ou qu'il aura appris des palfreniers que nous ferons partis sans eux pendant qu'ils dormoient , il ne manquera pas de mettre des gens en campagne pour courir après nous. Ceux qui viendront de ce côté , & qui rencontreront cet habit ensanglanté , ne douteront pas que quelque bête ne vous ait dévoré , & que je ne me sois échappé de crainte de sa colère. Le roi qui ne vous croira plus au monde , selon leur rapport , cessera d'abord de vous faire chercher , & nous donnera lieu de continuer notre voyage sans craindre d'être poursuivis. La précaution est véritablement violente , de donner ainsi

tout-à-coup l'alarme affommante de la mort d'un fils, à un père qui l'aime si passionnément: mais la joie du roi votre père en fera plus grande, quand il apprendra que vous serez en vie & content. Brave Marzavan, reprit le prince Camaralzaman, je ne puis qu'approuver un stratagème si ingénieux, & je vous en ai une nouvelle obligation.

Le prince & Marzavan, munis de bonnes pierreries pour leur dépense, continuèrent leur voyage par terre & par mer, & ils ne trouvèrent d'autre obstacle que la longueur du temps qu'il fallut y mettre de nécessité. Ils arrivèrent enfin à la capitale de la Chine, où Marzavan, au lieu de mener le prince chez lui, fit mettre pied à terre dans un logement public des étrangers. Ils y demeurèrent trois jours à se délasser de la fatigue du voyage, & dans cet intervalle Marzavan fit faire un habit d'astrologue pour déguiser le prince. Les trois jours passés, ils allèrent au bain ensemble, où Marzavan fit prendre l'habillement d'astrologue au prince, & à la sortie du bain, il le conduisit jusqu'à la vue du palais du roi de la Chine, où il le quitta pour aller faire avertir la mère nourrice de la princesse Badoure, de son arrivée, afin qu'elle en donnât avis à la princesse.

La sultane Scheherazade en étoit à ces derniers mots, lorsqu'elle s'aperçut que le jour avoit déjà commencé de paroître. Elle cessa aussitôt de parler; & en poursuivant la nuit suivante, elle dit au sultan des Indes :

---



---

C C X X I<sup>e</sup>. N U I T.

**SIRE**, le prince Camaralzaman, instruit par Marzavan de ce qu'il devoit faire, & muni de tout ce qui convenoit à un astrologue avec son habillement, s'avança jusqu'à la porte du palais du roi de la Chine; & en s'arrêtant il cria à haute voix en présence de la garde & des portiers : « Je suis astrologue, & je viens donner » la guérison à la respectable princesse Ba- » doure, fille du haut & puissant monarque » Gaïour, roi de la Chine, aux conditions » proposées par sa majesté, de l'épouser si » je réussis, ou de perdre la vie si je ne » réussis pas ».

Outre les gardes & les portiers du roi, la nouveauté fit assembler en un instant une infinité de peuple autour du prince Camaralzaman. En effet, il y avoit long-temps qu'il ne s'étoit présenté ni médecin, ni astrologue, ni magicien, depuis tant d'exemples tragiques de ceux

qui avoient échoué dans leur entreprise. On croyoit qu'il n'y en avoit plus au monde, ou du moins qu'il n'y en avoit plus d'aussi insensés.

A voir la bonne mine du prince, son air noble, la grande jeunesse qui paroissoit sur son visage, il n'y en eut pas un à qui il ne fît compassion : A quoi pensez-vous, seigneur, lui dirent ceux qui étoient le plus près de lui ? Quelle est votre fureur, d'exposer ainsi à une mort certaine, une vie qui donne de si belles espérances ? Les têtes coupées que vous avez vues au-dessus des portes ne vous ont-elles pas fait horreur ? Au nom de dieu abandonnez ce dessein de désespéré, retirez-vous.

A ces remontrances le prince Camaralzaman demeura ferme ; & au lieu d'écouter ces harangueurs, comme il vit que personne ne venoit pour l'introduire, il répéta le même cri avec une assurance qui fit frémir tout le monde ; & tout le monde s'écria alors : Il est résolu de mourir, & dieu veuille avoir pitié de sa jeunesse & de son ame. Il cria une troisième fois, & le grand-vifir enfin vint le prendre en personne de la part du roi de la Chine.

Ce ministre conduisit Camaralzaman devant le roi. Le prince ne l'eut pas plutôt apperçu assis sur son trône, qu'il se prosterna, & baisa la terre devant lui : le roi, qui de tous ceux

qu'une présomption démesurée avoit fait venir apporter leurs têtes à ses pieds , n'en avoit encore vu aucun digne qu'il arrêât ses yeux sur lui , eut une véritable compassion de Camaralzaman , par rapport au danger auquel il s'exposoit. Il lui fit aussi plus d'honneur ; il voulut qu'il s'approchât & s'assît près de lui : Jeune homme , lui dit-il , j'ai de la peine à croire que vous ayez acquis à votre âge assez d'expérience pour oser entreprendre de guérir ma fille. Je voudrois que vous puissiez y réussir , je vous la donnerois en mariage , non-seulement sans répugnance , au lieu que je l'aurois donnée avec bien du déplaisir à qui que ce fût de ceux qui sont venus avant vous , mais même avec la plus grande joie du monde. Mais je vous déclare avec bien de la douleur , que si vous y manquez , votre grande jeunesse , ni votre air de noblesse ne m'empêcheront pas de vous faire couper le cou.

Sire , reprit le prince Camaralzaman , j'ai des grâces infinies à rendre à votre majesté de l'honneur qu'elle me fait , & de tant de bontés qu'elle témoigne pour un inconnu. Je ne suis pas venu d'un pays si éloigné , que son nom n'est peut-être pas connu dans vos états , pour ne pas exécuter le dessein qui m'y a amené. Que ne diroit-on pas de ma légèreté , si j'aban-

donnois un dessein si généreux après tant de fatigues & tant de dangers que j'ai effuyés ? Votre majesté elle-même ne perdrait-elle pas l'estime qu'elle a déjà conçue de ma personne ? Si j'ai à mourir, sire, je mourrai avec la satisfaction de n'avoir pas perdu cette estime après l'avoir méritée. Je vous supplie donc de ne me pas laisser plus long-temps dans l'impatience de faire connoître la certitude de mon art, par l'expérience que je suis prêt d'en donner.

Le roi de la Chine commanda à l'eunuque, garde de la princesse Badoure, qui étoit présent, de mener le prince Camaralzaman chez la princesse sa fille. Avant de le laisser partir, il lui dit qu'il étoit encore à sa liberté de s'abstenir de son entreprise. Mais le prince ne l'écouta pas ; il suivit l'eunuque avec une résolution, ou plutôt avec une ardeur étonnante.

L'eunuque conduisit le prince Camaralzaman ; & quand ils furent dans une longue galerie, au bout de laquelle étoit l'appartement de la princesse, le prince, qui se vit si près de l'objet qui lui avoit fait verser tant de larmes, & pour lequel il n'avoit cessé de soupirer depuis si long-temps, pressa le pas, & devança l'eunuque.

L'eunuque pressa le pas de même, & eut

de la peine à le réjoindre : Où allez-vous donc si vite, lui dit-il en l'arrétant par le bras ? Vous ne pouvez pas entrer sans moi ; il faut que vous ayez une grande envie de mourir, de courir si vite à la mort. Pas un de tant d'astrologues que j'ai vus, & que j'ai amenés où vous n'arriverez que trop tôt, n'a témoigné cet empressement.

Mon ami, reprit le prince Camaralzaman en regardant l'eunuque, & marchant à son pas, c'est que tous ces astrologues dont tu parles, n'étoient pas sûrs de leur science comme je le suis de la mienne. Ils savoient avec certitude qu'ils perdroient la vie s'ils ne réussissoient pas, & ils n'en avoient aucune de réussir. C'est pour cela qu'ils avoient raison de trembler en approchant du lieu où je vais, & où je suis certain de trouver mon bonheur. Il en étoit à ces mots lorsqu'ils arrivèrent à la porte. L'eunuque ouvrit & introduisit le prince dans une grande salle, d'où l'on entroit dans la chambre de la princesse qui n'étoit fermée que par une portière.

Avant d'entrer, le prince Camaralzaman s'arrêta ; & en prenant un ton beaucoup plus bas qu'auparavant, de peur qu'on ne l'entendit de la chambre de la princesse : Pour te convaincre, dit-il à l'eunuque, qu'il n'y

a ni présomption , ni caprice , ni feu de jeunesse dans mon entreprise , je laisse l'un des deux à ton choix : Qu'aimes-tu mieux , que je guérisse la princesse en sa présence , ou d'ici , sans aller plus avant & sans la voir ?

L'eunuque fut extrêmement étonné de l'assurance avec laquelle le prince lui parloit. Il cessa de l'insulter , & en lui parlant sérieusement : Il n'importe pas , lui dit-il , que ce soit là ou ici. De quelque manière que ce soit , vous acquerrez une gloire immortelle , non-seulement dans cette cour , mais même par toute la terre habitable.

Il vaut donc mieux , reprit le prince , que je la guérisse sans la voir , afin que tu rendes témoignage de mon habileté. Quelle que soit mon impatience de voir une princesse d'un si haut rang qui doit être mon épouse , en ta considération , néanmoins , je veux bien me priver quelques momens de ce plaisir. Comme il étoit fourni de tout ce qui distinguoit un astrologue , il tira son écritoire & du papier , & écrivit ce billet à la princesse de la Chine.

*Billet du Prince Camaralzaman , à la  
Princesse de la Chine.*

\* ADORABLE princesse , l'amoureux prince

» Camaralzaman ne vous parle pas des maux  
 » inexprimables qu'il souffre, depuis la nuit  
 » fatale que vos charmes lui firent perdre une  
 » liberté qu'il avoit résolu de conserver toute  
 » sa vie. Il vous marque seulement qu'alors  
 » il vous donna son cœur dans votre char-  
 » mant sommeil : Sommeil importun qui le  
 » priva du vif éclat de vos beaux yeux,  
 » malgré ses efforts pour vous obliger de  
 » les ouvrir. Il osa même vous donner sa  
 » bague pour marque de son amour, &  
 » prendre la vôtre en échange, qu'il vous  
 » envoie dans ce billet. Si vous daignez la  
 » lui renvoyer pour gage réciproque du vôtre,  
 » il s'estimera le plus heureux de tous les  
 » amans. Sinon, votre refus ne l'empêchera  
 » pas de recevoir le coup de la mort avec  
 » une résignation d'autant plus grande, qu'il  
 » le recevra pour l'amour de vous. Il attend  
 » votre réponse dans votre antichambre ».

Lorsque le prince Camaralzaman eut achevé  
 ce billet, il en fit un paquet avec la bague  
 de la princesse qu'il enveloppa dedans, sans  
 faire voir à l'eunuque ce que c'étoit, & en  
 le lui donnant : Ami, dit-il, prends & porte  
 ce paquet à ta maîtresse. Si elle ne guérit du  
 moment qu'elle aura lu le billet, & vu ce  
 qui l'accompagne, je te promets de publier

que je suis le plus indigne & le plus impudent de tous les astrologues qui ont été, qui sont, & qui seront à jamais.

Le jour que la sultane Scheherazade vit paroître en achevant ces paroles, l'obligea d'en demeurer là. Elle poursuivit la nuit suivante, & dit au sultan des Indes :

### C C X X I I<sup>e</sup>. N U I T.

SIRE, l'eunuque entra dans la chambre de la princesse de la Chine, & en lui présentant le paquet que le prince Camaralzaman lui envoyoit : Princesse, dit-il, un astrologue plus téméraire que les autres, si je ne me trompe, vient d'arriver, & prétend que vous ferez guérie dès que vous aurez lu ce billet & vu ce qui est dedans. Je souhaiterois qu'il ne fût ni menteur, ni imposteur.

La princesse Badoure prit le billet, & l'ouvrit avec assez d'indifférence; mais dès qu'elle eut vu sa bague, elle ne se donna presque pas le loisir d'achever de lire. Elle se leva avec précipitation, rompit la chaîne qui la tenoit attachée, de l'effort qu'elle fit, courut à la portière, & l'ouvrit. La princesse reconnut le prince, le prince la reconnut. Aussitôt

ils coururent l'un à l'autre, s'embrassèrent tendrement; & sans pouvoir parler dans l'excès de leur joie, ils se regardèrent longtemps, en admirant comment ils se revoyoient après leur première entrevue, à laquelle ils ne pouvoient rien comprendre. La nourrice qui étoit accourue avec la princesse, les fit entrer dans la chambre, où la princesse rendit sa bague au prince: Reprenez-la, lui dit-elle, je ne pourrois pas la retenir sans vous rendre la vôtre, que je veux garder toute ma vie. Elles ne peuvent être l'une & l'autre en de meilleures mains.

L'eunuque cependant étoit allé en diligence avertir le roi de la Chine de ce qui venoit de se passer. Sire, lui dit-il, tous les astrologues, médecins & autres qui ont osé entreprendre de guérir la princesse jusqu'à présent, n'étoient que des ignorans. Ce dernier venu ne s'est servi ni de grimoire, ni de conjurations d'esprits malins, ni de parfums, ni d'autres choses; il l'a guérie sans la voir. Il lui en raconta la manière, & le roi agréablement surpris vint aussitôt à l'appartement de la princesse, qu'il embrassa; il embrassa le prince de même, prit sa main, & en la mettant dans celle de la princesse: Heureux étranger, lui dit-il, qui que vous soyez, je

tiens ma promesse, & je vous donne ma fille pour épouse. A vous voir néanmoins, il n'est pas possible que je me persuade que vous foyez ce que vous paroissez, & ce que vous avez voulu me faire accroire.

Le prince Camaralzaman remercia le roi dans les termes les plus soumis pour lui témoigner mieux sa reconnoissance : Pour ce qui est de ma personne, sire, poursuivit-il, il est vrai que je ne suis pas astrologue, comme votre majesté l'a bien jugé; je n'en ai pris que l'habillement pour mieux réussir à mériter la haute alliance du monarque le plus puissant de l'univers. Je suis né prince, fils de roi & de reine; mon nom est Camaralzaman, & mon père s'appelle *Schahzaman*, qui règne dans les îles assez connues des enfans de Khaledan. Ensuite il lui raconta son histoire, & lui fit connoître combien l'origine de son amour étoit merveilleuse; que celle de l'amour de la princesse étoit la même, & que cela se justifioit par l'échange des deux bagues.

Quand le prince Camaralzaman eut achevé : Une histoire si extraordinaire, s'écria le roi, mérite de n'être pas inconnue à la postérité. Je la ferai faire; & après que j'en aurai fait mettre l'original en dépôt dans les archives de mon

royaume , je la rendrai publique , afin que de mes états elle passe encore dans les autres.

La cérémonie du mariage se fit le même jour , & l'on en fit des réjouissances solennelles dans toute l'étendue de la Chine. Marzavan ne fut pas oublié ; le roi de la Chine lui donna entrée dans sa cour en l'honorant d'une charge , avec promesse de l'élever dans la suite à d'autres plus considérables.

Le prince Camaralzaman & la princesse Badoure , l'un & l'autre au comble de leurs souhaits , jouirent des douceurs de l'hymen , & pendant plusieurs mois , le roi de la Chine ne cessa de témoigner sa joie par des fêtes continuelles.

Au milieu de ces plaisirs , le prince Camaralzaman eut un songe une nuit , dans lequel il lui sembla voir le roi Schahzaman son père au lit , prêt à rendre l'ame , qui disoit : Ce fils que j'ai mis au monde , que j'ai chéri si tendrement , ce fils m'a abandonné , & lui-même est cause de ma mort. Il s'éveilla en poussant un grand soupir , qui éveilla aussi la princesse , & la princesse Badoure lui demanda de quoi il soupiroit.

Hélas , s'écria le prince , peut-être qu'à l'heure que je parle le roi mon père n'est plus de ce monde ! & il lui raconta le sujet qu'il

avoit d'être troublé d'une si triste pensée. Sans lui parler du dessein qu'elle conçut sur ce récit, la princesse qui ne cherchoit qu'à lui complaire, & qui connut que le désir de revoir le roi son père, pourroit diminuer le plaisir qu'il avoit de demeurer avec elle dans un pays si éloigné, profita le même jour de l'occasion qu'elle eut de parler au roi de la Chine en particulier. Sire, lui dit-elle en lui baissant la main, j'ai une grâce à demander à votre majesté, & je la supplie de ne pas me la refuser. Mais afin qu'elle ne croye pas que je la lui demande à la sollicitation du prince mon mari, je l'affure auparavant qu'il n'y a aucune part. C'est de vouloir bien agréer que j'aie voir avec lui le roi Schahzaman mon beau-père.

Ma fille, reprit le roi, quelque déplaisir que votre éloignement doive me coûter, je ne puis désapprouver cette résolution; elle est digne de vous, nonobstant la fatigue d'un si long voyage. Allez, je le veux bien; mais à condition que vous ne demeurerez pas plus d'un an à la cour du roi Schahzaman. Le roi Schahzaman voudra bien, comme je l'espère, que nous en usions ainsi, & que nous revoyons tour-à-tour, lui, son fils & sa belle-fille, & moi, ma fille & mon gendre.

La princesse annonça ce consentement du

roi de la Chine au prince Camaralzaman , qui en eut bien de la joie , & il la remercia de cette nouvelle marque d'amour qu'elle venoit de lui donner.

Le roi de la Chine donna ordre aux préparatifs du voyage ; & lorsque tout fut en état , il partit avec eux , & les accompagna quelques journées. La séparation se fit enfin avec beaucoup de larmes de part & d'autre. Le roi les embrassa tendrement ; & après avoir prié le prince d'aimer toujours la princesse sa fille , comme il l'aimoit , il les laissa continuer leur voyage , & retourna à sa capitale en chassant.

Le prince Camaralzaman & la princesse Badoure n'eurent pas plutôt effuyé leurs larmes , qu'ils ne songèrent plus qu'à la joie que le roi Schahzaman auroit de les voir & de les embrasser , & qu'à celle qu'ils auroient eux-mêmes.

Environ au bout d'un mois qu'ils étoient en marche , ils arrivèrent à une prairie d'une vaste étendue , & plantée d'espace en espace de grands arbres qui faisoient un ombrage très-agréable. Comme la chaleur étoit excessive ce jour-là , le prince Camaralzaman jugea à propos d'y camper , & il en parla à la princesse Badoure , qui y consentit d'autant plus facilement , qu'elle vouloit lui en parler elle-même.

On mit pied à terre dans un bel endroit ; & dès que la tente fut dressée , la princesse Badoûre qui étoit assise à l'ombre , y entra pendant que le prince Camaralzaman donnoit ses ordres pour le reste du campement. Pour être plus à son aise , elle se fit ôter sa ceinture , que ses femmes posèrent près d'elle , après quoi , comme elle étoit fatiguée , elle s'endormit , & ses femmes la laissèrent seule.

Quand tout fut réglé dans le camp , le prince Camaralzaman vint à la tente ; & comme il vit que la princesse dormoit , il entra & s'assit sans faire de bruit. En attendant qu'il s'endormît peut-être aussi , il prit la ceinture de la princesse : il regarda l'un après l'autre les diamans & les rubis dont elle étoit enrichie , & il apperçut une petite bourse cousue sur l'étoffe fort proprement , & fermée avec un cordon. Il la toucha & sentit qu'il y avoit quelque chose dedans qui résistoit. Curieux de savoir ce que c'étoit , il ouvrit la bourse , & il en tira une cornaline gravée de figures & de caractères qui lui étoient inconnus. Il faut , dit-il en lui-même , que cette cornaline soit quelque chose de bien précieux ; ma princesse ne la porteroit pas sur elle avec tant de soin , de crainte de la perdre , si cela n'étoit.

En effet , c'étoit un talisman dont la reine  
de

de la Chine avoit fait présent à la princesse sa fille pour la rendre heureuse, à ce qu'elle disoit, tant qu'elle le porteroit sur elle.

Pour mieux voir le talisman, le prince Camaralzaman sortit hors de la tente qui étoit obscure, & voulut le considérer au grand jour. Comme il le tenoit au milieu de la main, un oiseau (1) fondit de l'air tout-à-coup & le lui enleva.

Le jour se faisoit déjà voir, dans le temps que la sultane Scheherazade en étoit à ces dernières paroles. Elle s'en apperçut & cessa de parler. Elle reprit le même conte la nuit suivante, & dit au sultan Schahriar.

C C X X I I I<sup>e</sup>. N U I T.

**SIRE**, votre majesté peut mieux juger de l'étonnement & de la douleur de Camaralzaman, quand l'oiseau lui eut enlevé le talisman de la main, que je ne pourrois l'exprimer. A cet accident le plus affligeant qu'on puisse imaginer, arrivé par une curiosité hors de saison,

(1) Il y a dans le roman de Pierre de Provence & de la belle Magdelone, une aventure semblable qui a été prise de celle-ci.

& qui privoit la princesse d'une chose précieuse, il demeura immobile quelques momens.

*Séparation du Prince Camaralzaman d'avec  
la Princesse Badoure.*

L'OISEAU après avoir fait son coup s'étoit posé à terre à peu de distance, avec le talisman au bec. Le prince Camaralzaman s'avança dans l'espérance qu'il le lâcheroit : mais dès qu'il approcha, l'oiseau fit un petit vol & se posa à terre une autre fois. Il continua de le poursuivre; l'oiseau après avoir avalé le talisman, fit un vol plus loin. Le prince qui étoit fort adroit, espéra de le tuer d'un coup de pierre & le poursuivit encore. Plus il s'éloigna de lui, plus il s'opiniâtra à le suivre & à ne le pas perdre de vue.

De vallon en colline & de colline en vallon, l'oiseau attira toute la journée le prince Camaralzaman, en s'écartant toujours de la prairie & de la princesse Badoure; & le soir, au lieu de se jeter dans un buisson où Camaralzaman auroit pu le surprendre dans l'obscurité, il se percha au haut d'un grand arbre où il étoit en sûreté.

Le prince, au désespoir de s'être donné tant de peine inutilement, délibéra s'il retourne-

roit à son camp. Mais, dit-il en lui-même, par où retournerai-je ? remonterai-je, redescendrai-je par les collines & par les vallons par où je suis venu ? ne m'égarerai-je pas dans les ténèbres ? & mes forces me le permettent-elles ? Et quand je le pourrois, oserois-je me présenter devant la princesse, & ne pas lui reporter son talisman ? Abîmé dans ces pensées désolantes & accablé de fatigue, de faim, de soif, de sommeil, il se coucha, & passa la nuit au pied de l'arbre.

Le lendemain Camaralzaman fut éveillé avant que l'oiseau eût quitté l'arbre ; & il ne l'eut pas plutôt vu reprendre son vol, qu'il l'observa & le suivit encore toute la journée, avec aussi peu de succès que la précédente, en se nourrissant d'herbes ou de fruits qu'il trouvoit en son chemin. Il fit la même chose jusqu'au dixième jour, en suivant l'oiseau à l'œil depuis le matin jusqu'au soir, & en passant la nuit au pied de l'arbre où il la passoit toujours au plus haut.

L'onzième jour, l'oiseau toujours en volant, & Camaralzaman ne cessant de l'observer, arrivèrent à une grande ville. Quand l'oiseau fut près des murs, il s'éleva au-dessus, & prenant son vol au-delà, il se déroba entièrement à la vue de Camaralzaman, qui perdit l'espérance

## 172 LES MILLE ET UNE NUITS.

de le revoir, & de recouvrer jamais le talisman de la princesse Badoure.

Camaralzaman affligé en tant de manières, & au-delà de toute expression, entra dans la ville qui étoit bâtie sur le bord de la mer, avec un très-beau port. Il marcha long-temps par les rues sans favoir où il alloit, ni où s'arrêter, & arriva au port. Encore plus incertain de ce qu'il devoit faire, il marcha le long du rivage jusqu'à la porte d'un jardin qui étoit ouverte, où il se présenta. Le jardinier qui étoit un bon vieillard occupé à travailler, leva la tête en ce moment; & il ne l'eut pas plutôt apperçu, & connu qu'il étoit étranger & musulman, qu'il l'invita d'entrer promptement & de fermer la porte.

Camaralzaman entra, ferma la porte; & en abordant le jardinier, il lui demanda pourquoi il lui avoit fait prendre cette précaution. C'est, répondit le jardinier, que je vois bien que vous êtes un étranger nouvellement arrivé & musulman, & que cette ville est habitée pour la plus grande partie par des idolâtres qui ont une aversion mortelle contre les musulmans, & qui traitent même fort mal le peu que nous sommes ici de la religion de notre prophète. Il faut que vous l'ignoriez, & je regarde comme un miracle

que vous foyez venu jusqu'ici fans avoir fait quelque mauvaise rencontre. En effet, ces idolâtres sont attentifs sur toute chose à observer les musulmans étrangers à leur arrivée, à les faire tomber dans quelque piège, s'ils ne sont bien instruits de leur méchanceté. Je loue Dieu de ce qu'il vous a amené dans un lieu de sûreté.

Camaralzaman remercia ce bon homme avec beaucoup de reconnoissance, de la retraite qu'il lui donnoit si généreusement pour le mettre à l'abri de toute insulte. Il vouloit en dire davantage; mais le jardinier l'interrompit : Laissons-là les complimens, dit-il, vous êtes fatigué, & vous devez avoir besoin de manger : venez vous reposer. Il le mena dans sa petite maison; & après que le prince eut mangé suffisamment de ce qu'il lui présenta, avec une cordialité dont il le charma, il le pria de vouloir bien lui faire part du sujet de son arrivée.

Camaralzaman satisfit le jardinier; & quand il eut fini son histoire, sans lui rien déguiser, il lui demanda à son tour par quelle route il pourroit retourner aux états du roi son père; car, ajouta-t-il, de m'engager à aller rejoindre la princesse, où la trouverois-je après onze jours que je me suis séparé d'avec

elle par une aventure si extraordinaire ? Que fais-je même si elle est encore au monde ? A ce triste souvenir, il ne put achever sans verser des larmes.

Pour réponse à ce que Camaralzaman venoit de demander, le jardinier lui dit que de la ville où il se trouvoit, il y avoit une année entière de chemin jusqu'aux pays où il n'y avoit que des musulmans, commandés par des princes de leur religion ; mais que par mer, on arrivoit à l'isle d'Ebène en beaucoup moins de temps, & que delà il étoit plus aisé de passer aux isles des enfans de Khaledan ; que chaque année, un navire marchand alloit à l'isle d'Ebène, & qu'il pourroit prendre cette commodité pour retourner delà aux isles des enfans de Khaledan. Si vous fussiez arrivé quelques jours plutôt, ajouta-t-il, vous vous fussiez embarqué sur celui qui a fait voile cette année. En attendant que celui de l'année prochaine parte, si vous agréez de demeurer avec moi, je vous fais offre de ma maison, telle qu'elle est, de très-bon cœur.

Le prince Camaralzaman s'estima heureux de trouver cet asile dans un lieu où il n'avoit aucune connoissance, non plus qu'aucun intérêt d'en faire. Il accepta l'offre, & il de-

C C X X I I I<sup>e</sup>. N U I T. 175  
meura avec le jardinier. En attendant le  
départ du vaisseau marchand pour l'isle  
d'Ebène, il s'occupoit à travailler au jardin  
pendant le jour; & la nuit, que rien ne le  
détournoit de penser à sa chère princesse  
Badoure, il la passoit dans les soupirs, dans  
les regrets & dans les pleurs. Nous le laisse-  
rons en ce lieu pour revenir à la princesse  
Badoure, que nous avons laissée endormie  
sous sa tente.

*Histoire de la Princesse Badoure après la  
séparation du Prince Camaralzaman.*

LA princesse dormit assez long-temps, &  
en s'éveillant, elle s'étonna que le prince  
Camaralzaman ne fût pas avec elle. Elle ap-  
pela ses femmes, & elle leur demanda si  
elles ne favoient pas où il étoit. Dans le  
temps qu'elles lui affuroient qu'elles l'avoient  
vu entrer, mais qu'elles ne l'avoient pas vu  
fortir, elle s'apperçut, en reprenant sa cein-  
ture, que la petite bourse étoit ouverte, &  
que son talisman n'y étoit plus. Elle ne douta  
pas que Camaralzaman ne l'eût pris pour  
voir ce que c'étoit, & qu'il le lui rapportât.  
Elle l'attendit jusqu'au soir avec de grandes  
impatiences, & elle ne pouvoit comprendre

ce qui pouvoit l'obliger d'être éloigné d'elle si long-temps. Comme elle vit qu'il étoit déjà nuit obscure, & qu'il ne revenoit pas, elle en fut dans une affliction qui n'est pas concevable. Elle maudit mille fois le talisman & celui qui l'avoit fait; & si le respect ne l'eût retenue, elle eût fait des imprécations contre la reine sa mère qui lui avoit fait un présent si funeste. Désolée au dernier point de cette conjoncture, d'autant plus fâcheuse, qu'elle ne savoit par quel endroit le talisman pouvoit être la cause de la séparation du prince d'avec elle, elle ne perdit pas le jugement; elle prit au contraire une résolution courageuse, peu commune aux personnes de son sexe.

Il n'y avoit que la princesse & ses femmes dans le camp qui fussent que Camaralzaman avoit disparu; car alors ses gens se reposoient ou dormoient déjà sous leurs tentes. Comme elle craignit qu'ils ne la trahissent, s'ils venoient à en avoir connoissance, elle modéra premièrement sa douleur, & défendit à ses femmes de rien dire ou de rien faire paroître qui pût en donner le moindre soupçon. Ensuite elle quitta son habit, & en prit un de Camaralzaman, à qui elle ressembloit si fort, que ses gens la prirent pour lui le lendemain.

matin quand ils la virent paroître, & qu'elle leur commanda de plier bagage & de se mettre en marche. Quand tout fut prêt, elle fit entrer une de ses femmes dans la litière; pour elle, elle monta à cheval, & l'on marcha.

Après un voyage de plusieurs mois par terre & par mer, la princesse, qui avoit fait continuer la route sous le nom du prince Camaralzaman, pour se rendre à l'isle des enfans de Khaledan, aborda à la capitale du royaume de l'isle d'Ebène, dont le roi qui régnoit alors, s'appeloit Armanos. Comme les premiers de ses gens qui se débarquèrent pour lui chercher un logement, eurent publié que le vaisseau qui venoit d'arriver portoit le prince Camaralzaman, qui revenoit d'un long voyage, & que le mauvais temps l'avoit obligé de relâcher, le bruit en fut bientôt porté jusqu'au palais du roi.

Le roi Armanos, accompagné d'une grande partie de sa cour, vint aussitôt au-devant de la princesse, & il la rencontra qu'elle venoit de se débarquer, & qu'elle prenoit le chemin du logement qu'on avoit retenu. Il la reçut comme le fils d'un roi son ami, avec qui il avoit toujours vécu de bonne intelligence, & la mena à son palais, où il la logea, elle

& tous ses gens, sans avoir égard aux instances qu'elle lui fit de la laisser loger en son particulier. Il lui fit d'ailleurs tous les honneurs imaginables, & il la régala pendant trois jours avec une magnificence extraordinaire.

Quand les trois jours furent passés, comme le roi Armanos vit que la princesse qu'il prenoit toujours pour le prince Camaralzaman, parloit de se rembarquer & de continuer son voyage, & qu'il étoit charmé de voir un prince si bien fait, de si bon air, & qui avoit infiniment de l'esprit, il la prit en particulier. Prince, lui dit-il, dans le grand âge où vous voyez que je suis, avec très-peu d'espérance de vivre encore long-temps, j'ai le chagrin de n'avoir pas un fils à qui je puisse laisser mon royaume. Le ciel m'a donné seulement une fille unique, d'une beauté qui ne peut pas être mieux assortie qu'avec un prince aussi bien fait, d'une aussi grande naissance, & aussi accompli que vous. Au lieu de songer à retourner chez vous, acceptez-la de ma main avec ma couronne, dont je me démetts dès-à-présent en votre faveur, & demeurez avec nous. Il est temps désormais que je me repose, après en avoir soutenu le poids pendant de si longues années, & je ne puis le faire avec plus de consolation que

C C X X I V<sup>e</sup>. N U I T. 179

pour voir mes états gouvernés par un si digne successeur.

La sultane Scheherazade vouloit poursuivre ; mais le jour qui paroissoit déjà l'en empêcha. Elle reprit le même conte la nuit suivante, & dit au sultan des Indes :

---

C C X X I V<sup>e</sup>. N U I T.

**SIRE**, l'offre généreuse du roi de l'isle d'Ebène, de donner sa fille unique en mariage à la princesse Badoure, qui ne pouvoit l'accepter parce qu'elle étoit femme, & de lui abandonner ses états, la mirent dans un embarras auquel elle ne s'attendoit pas. De lui déclarer qu'elle n'étoit pas le prince Camaralzaman, mais sa femme, il étoit indigne d'une princesse comme elle de détromper le roi après lui avoir assuré qu'elle étoit ce prince, & qu'elle en avoit si bien soutenu le personnage jusqu'alors. De le refuser aussi, elle avoit une juste crainte dans la grande passion qu'il témoignoit pour la conclusion de ce mariage, qu'il ne changeât sa bienveillance en aversion & en haine, & n'attentât pas même à sa vie. De plus, elle ne savoit pas si elle trouveroit le prince Cama-

ralzaman auprès du roi Schahzaman son père.

Ces considérations, & celles d'acquérir un royaume au prince son mari, au cas qu'elle le retrouvât, déterminèrent cette princesse à accepter le parti que le roi Armanos venoit de lui proposer. Ainsi, après avoir demeuré quelques momens sans parler, avec une rougeur qui lui monta au visage, que le roi attribua à sa modestie, elle répondit : Sire, j'ai une obligation infinie à votre majesté de la bonne opinion qu'elle a de ma personne, de l'honneur qu'elle me fait, & d'une si grande faveur que je ne mérite pas & que je n'ose refuser. Mais, sire, ajouta-t-elle, je n'accepte une si grande alliance qu'à condition que votre majesté m'assistera de ses conseils, & que je ne ferai rien qu'elle n'ait approuvé auparavant.

Le mariage conclu & arrêté de cette manière, la cérémonie en fut remise au lendemain, & la princesse Badoure prit ce temps-là pour avertir ses officiers, qui la prenoient aussi pour le prince Camaralzaman, de ce qui devoit se passer, afin qu'ils ne s'en étonnassent pas, & elle les assura que la princesse Badoure y avoit donné son consentement. Elle en parla aussi à ses femmes, & les chargea de continuer à bien garder le secret.

Le roi de l'isle d'Ebène, joyeux d'avoir acquis un gendre dont il étoit si content, assembla son conseil le lendemain, & déclara qu'il donnoit la princesse sa fille en mariage au prince Camaralzaman qu'il avoit amené & fait asseoir près de lui; qu'il lui remettoit sa couronne, & leur enjoignoit de le reconnoître pour leur roi, & de lui rendre leurs hommages. En achevant, il descendit du trône, & après qu'il y eut fait monter la princesse Badoure, & qu'elle se fut assise à sa place, la princesse y reçut le serment de fidélité & les hommages des seigneurs les plus puissans de l'isle d'Ebène qui étoient présens.

Au sortir du conseil, la proclamation du nouveau roi fut faite solennellement dans toute la ville; des réjouissances de plusieurs jours furent indiquées, & des couriers dépêchés par tout le royaume, pour y faire observer les mêmes cérémonies & les mêmes démonstrations de joie.

Le soir, tout le palais fut en fête, & la princesse Haiatalnefous (1) (c'est ainsi que se nommoit la princesse de l'isle d'Ebène) fut amenée à la princesse Badoure, que tout le monde prit pour un homme, avec un ap-

---

(1) Ce mot est arabe, & signifie *la vie des ames.*

pareil véritablement royal. Les cérémonies achevées, on les laissa seules, & elles se couchèrent.

Le lendemain matin, pendant que la princesse Badoure recevoit dans une assemblée générale les complimens de toute la cour au sujet de son mariage & comme nouveau roi, le roi Armanos & la reine se rendirent à l'appartement de la nouvelle reine leur fille, & s'informèrent d'elle comment elle avoit passé la nuit. Au lieu de répondre, elle baissa les yeux & la tristesse qui parut sur son visage fit assez connoître qu'elle n'étoit pas contente.

Pour consoler la princesse Haiatalnefous, ma fille, lui dit le roi Armanos, cela ne doit pas vous faire de la peine, le prince Camaralzaman en abordant ici ne songeoit qu'à se rendre au plutôt auprès du roi Schahzaman son père. Quoique nous l'ayons arrêté par un endroit dont il a lieu d'être bien satisfait, nous devons croire néanmoins qu'il a grand regret d'être privé tout-à-coup de l'espérance même de le revoir jamais, ni lui, ni personne de sa famille. Vous devez donc attendre que quand ces mouvemens de tendresse filiale se feront un peu ralentis, il en usera avec vous comme un bon mari.

La princesse Badoure, sous le nom de Ca-

maralzaman & de roi de l'isle d'Ebène , passa toute la journée , non-seulement à recevoir les complimens de sa cour , mais même à faire la revue des troupes réglées de sa maison , & à plusieurs autres fonctions royales , avec une dignité & une capacité qui lui attirèrent l'approbation de tous ceux qui en furent témoins.

Il étoit nuit quand elle rentra dans l'appartement de la reine Haïatalnefous , & elle connut fort bien à la contrainte avec laquelle cette princesse la reçut , qu'elle se souvenoit de la nuit précédente. Elle tâcha de dissiper ce chagrin par un long entretien qu'elle eut avec elle , dans lequel elle employa tout son esprit ( & elle en avoit infiniment ) pour lui persuader qu'elle l'aimoit parfaitement. Elle lui donna enfin le temps de se coucher , & dans cet intervalle , elle se mit à faire la prière ; mais elle la fit si longue , que la reine Haïatalnefous s'endormit. Alors elle cessa de prier & se coucha près d'elle sans l'éveiller , autant affligée de jouer un personnage qui ne lui convenoit pas , que de la perte de son cher Camaralzaman , après lequel elle ne cessoit de soupirer. Elle se leva le jour suivant à la pointe du jour , avant qu'Haïatalnefous fût éveillée , & alla au conseil avec l'habit royal,

#### 484 LES MILLE ET UNE NUITS.

Le roi Armanos ne manqua pas de voir encore la reine sa fille ce jour-là, & il la trouva dans les pleurs & dans les larmes. Il n'en fallut pas davantage pour lui faire connoître le sujet de son affliction. Indigné de ce mépris, à ce qu'il s'imaginait, dont il ne pouvoit comprendre la cause: Ma fille, lui dit-il, ayez encore patience jusqu'à la nuit prochaine; j'ai élevé votre mari sur mon trône, je saurai bien l'en faire descendre & le chasser avec honte s'il ne vous donne la satisfaction qu'il doit. Dans la colère où je suis de vous voir traitée si indignement, je ne fais même si je me contenterai d'un châ-timent si doux. Ce n'est pas à vous, c'est à ma personne qu'il fait un affront si sanglant.

Le même jour, la princesse Badoure rentra fort tard chez Haïatalnefous comme la nuit précédente; elle s'entretint de même avec elle, & voulut encore faire sa prière pendant qu'elle se coucheroit; mais Haïatalnefous la retint, & l'obligea de se rasseoir. Quoi! dit-elle vous prétendez donc, à ce que je vois, me traiter encore cette nuit comme vous m'avez traitée les deux dernières? Dites-moi, je vous supplie, en quoi peut vous déplaire une princesse comme moi, qui ne vous aime pas seulement, mais qui vous adore & qui

s'estime la princesse la plus heureuse de toutes les princesses de son rang, d'avoir un prince si aimable pour mari ? Une autre que moi, je ne dis pas offensée, mais outragée par un endroit si sensible, auroit une belle occasion de se venger en vous abandonnant seulement à votre mauvaise destinée ; mais quand je ne vous aimerois pas autant que je vous aime, bonne & touchée du malheur des personnes qui me sont les plus indifférentes comme je le suis, je ne laisserois pas de vous avertir que le roi mon père est fort irrité de votre procédé, qu'il n'attend que demain pour vous faire sentir les marques de sa juste colère si vous continuez. Faites-moi la grâce de ne pas mettre au désespoir une princesse qui ne peut s'empêcher de vous aimer.

Ce discours mit la princesse Badoure dans un embarras inexprimable. Elle ne douta pas de la sincérité d'Haïatalnefous : la froideur que le roi Armanos lui avoit témoignée ce jour-là ne lui avoit que trop fait connoître l'excès de son mécontentement. L'unique moyen de justifier sa conduite, étoit de faire confidence de son sexe à Haïatalnefous. Mais quoiqu'elle eût prévu qu'elle seroit obligée d'en venir à cette déclaration, l'incertitude

néanmoins où elle étoit si la princesse le prendroit en mal ou en bien, la faisoit trembler. Quand elle eut bien considéré enfin que si le prince Camaralzaman étoit encore au monde, il falloit de nécessité qu'il vînt à l'isle d'Ebène pour se rendre au royaume de Schahzaman, qu'elle devoit se conserver pour lui, & qu'elle ne pouvoit le faire si elle ne se découvroit à la princesse Haiatalnefous, elle hafarda cette voie.

Comme la princesse Badoure étoit demeurée interdite, Haiatalnefous impatiente alloit reprendre la parole, lorsqu'elle l'arrêta par celles-ci: Aimable & trop charmante princesse, lui dit-elle, j'ai tort, je l'avoue, & je me condamne moi-même; mais j'espère que vous me pardonnerez, & que vous me garderez le secret que j'ai à vous découvrir pour ma justification.

En même temps la princesse Badoure ouvrit son sein: Voyez, princesse, continua-t-elle, si une princesse, femme comme vous, ne mérite pas que vous lui pardonniez; je suis persuadée que vous le ferez de bon cœur quand je vous aurai fait le récit de mon histoire, & surtout de la disgrâce affligeante qui m'a contrainte de jouer le personnage que vous voyez.

Quand la princesse Badoure eut achevé de se faire connoître entièrement à la princesse de l'isle d'Ebène pour ce qu'elle étoit, elle la supplia une seconde fois de lui garder le secret, & de vouloir bien faire semblant qu'elle fût véritablement son mari jusqu'à l'arrivée du prince Camaralzaman, qu'elle espéroit de revoir bientôt.

Princesse, reprit la princesse de l'isle d'Ebène, ce seroit une destinée étrange, qu'un mariage heureux comme le vôtre dût être de si peu de durée, après un amour réciproque plein de merveilles. Je souhaite avec vous que le ciel vous réunisse bientôt. Assurez-vous cependant que je garderai religieusement le secret que vous venez de me confier. J'aurai le plus grand plaisir du monde d'être la seule qui vous connoisse pour ce que vous êtes dans le grand royaume de l'isle d'Ebène, pendant que vous le gouvernerez aussi dignement que vous avez déjà commencé. Je vous demandois de l'amour, & présentement je vous déclare que je serai la plus contente du monde, si vous ne dédaignez pas de m'accorder votre amitié. Après ces paroles, les deux princesses s'embrassèrent tendrement, & après mille témoignages d'amitié réciproque, elles se couchèrent.

## 488 LES MILLE ET UNE NUITS.

Selon la coutume du pays , il falloit faire voir publiquement la marque de la consommation du mariage. Les deux princesses trouvèrent le moyen de remédier à cette difficulté ; ainsi , les femmes de la princesse Haiatalnefous furent trompées le lendemain matin , & trompèrent le roi Armanos , la reine sa femme , & toute la cour. De la sorte , la princesse Badoure continua de gouverner tranquillement , à la satisfaction du roi & de tout le royaume.

La sultane Scheherazade n'en dit pas davantage pour cette nuit , à cause de la clarté du jour qui se faisoit appercevoir. Elle poursuivit la nuit suivante , & dit au sultan des Indes :

---

### C C X X V<sup>e</sup>. N U I T.

*Suite de l'histoire du Prince Camaralzaman , depuis sa séparation d'avec la Princesse Badoure.*

SIRE , pendant qu'en l'isle d'Ebène les choses étoient entre la princesse Badoure , la princesse Haiatalnefous & le roi Armanos avec la reine , la cour & les peuples du royaume , dans l'état que votre majesté a pu le comprendre à la fin de mon dernier discours ,

Le prince Camaralzaman étoit toujours dans la ville des idolâtres, chez le jardinier qui lui avoit donné retraite.

Un jour, de grand matin, que le prince se préparoit à travailler au jardin, selon sa coutume, le bon - homme de jardinier l'en empêcha. Les idolâtres, lui dit - il, ont aujourd'hui une grande fête; & comme ils s'abstiennent de tout travail pour la passer en des assemblées & en des réjouissances publiques, ils ne veulent pas aussi que les musulmans travaillent; & les musulmans, pour se maintenir dans leur amitié, se font un divertissement d'assister à leurs spectacles qui méritent d'être vus: ainsi, vous n'avez qu'à vous reposer aujourd'hui. Je vous laisse ici; & comme le temps approche que le vaisseau marchand dont je vous ai parlé doit faire le voyage de l'isle d'Ebène, je vais voir quelques amis, & m'informer d'eux du jour qu'il mettra à la voile, & en même temps je ménagerai votre embarquement. Le jardinier mit son plus bel habit, & sortit.

Quand le prince Camaralzaman se vit seul, au lieu de prendre part à la joie publique qui retentissoit dans toute la ville, l'inaction où il étoit lui fit rappeler avec plus de violence que jamais le triste souvenir de sa chère

princesse. Recueilli en lui-même, il soupiroit & gémissoit en se promenant dans le jardin, lorsque le bruit que deux oiseaux faisoient sur un arbre l'obligèrent de lever la tête & de s'arrêter.

Camaralzaman vit avec surprise que ces oiseaux se battoient cruellement à coups de bec, & qu'en peu de momens, l'un des deux tomba mort au pied de l'arbre. L'oiseau qui étoit demeuré vainqueur reprit son vol & disparut.

Dans le moment, deux autres oiseaux plus grands, qui avoient vu le combat de loin, arrivèrent d'un côté, se posèrent, l'un à la tête, l'autre aux pieds du mort, le regardèrent quelque temps en remuant la tête d'une manière qui marquoit leur douleur, & lui creusèrent une fosse avec leurs griffes, dans laquelle ils l'enterrèrent.

Dès que les deux oiseaux eurent rempli la fosse de la terre qu'ils avoient ôtée, ils s'envolèrent, & peu de temps après, ils revinrent en tenant au bec, l'un par une aîle, & l'autre par un pied, l'oiseau meurtrier qui faisoit des cris effroyables & de grands efforts pour s'échapper. Ils l'apportèrent sur la sépulture de l'oiseau qu'il avoit sacrifié à sa rage; & là, en le sacrifiant à la juste vengeance de l'assassi-

mat qu'il avoit commis , ils lui arrachèrent la vie à coups de bec. Ils lui ouvrirent enfin le ventre , en tirèrent les entrailles , laissèrent le corps sur la place & s'envolèrent.

Camaralzaman demeura dans une grande admiration tout le temps que dura un spectacle si surprenant. Il s'approcha de l'arbre où la scène s'étoit passée , & en jetant les yeux sur les entrailles dispersées , il apperçut quelque chose de rouge qui sortoit de l'estomac , que les oiseaux vengeurs avoient déchiré. Il ramassa l'estomac , & en tirant dehors ce qu'il avoit vu de rouge , il trouva que c'étoit le talisman de la princesse Badoure , sa bien-aimée , qui lui avoit coûté tant de regrets , d'ennuis , de soupirs , depuis que cet oiseau le lui avoit enlevé. Cruel , s'écria-t-il aussitôt en regardant l'oiseau , tu te plaisois à faire du mal , & j'en dois moins me plaindre de celui que tu m'as fait. Mais autant que tu m'en as fait , autant je souhaite du bien à ceux qui m'ont vengé de toi en vengeant la mort de leur semblable.

Il n'est pas possible d'exprimer l'excès de joie du prince Camaralzaman. Chère princesse , s'écria-t-il encore , ce moment fortuné qui me rend ce qui vous étoit si précieux , est sans doute un présage qui m'annonce que je

## 192 LES MILLE ET UNE NUITS.

vous retrouverai de même , & peut-être plutôt que je ne pense. Beni soit le ciel ! qui m'envoie ce bonheur , & qui me donne en même-temps l'espérance du plus grand que je puisse souhaiter.

En achevant ces mots , Camaralzaman baisa le talisman , l'enveloppa , & le lia soigneusement autour de son bras. Dans son affliction extrême , il avoit passé presque toutes les nuits à se tourmenter & sans fermer l'œil. Il dormit tranquillement celle qui suivit une si heureuse aventure ; & le lendemain , quand il eut pris son habit de travail dès qu'il fut jour , il alla prendre l'ordre du jardinier , qui le pria de mettre à bas & de déraciner un certain vieil arbre qui ne portoit plus de fruit.

Camaralzaman prit une coignée , & alla mettre la main à l'œuvre. Comme il coupoit une branche de la racine , il donna un coup sur quelque chose qui résistoit & qui fit un grand bruit. En écartant la terre , il découvrit une grande plaque de bronze , sous laquelle il trouva un escalier de dix degrés. Il descendit aussitôt ; & quand il fut au bas , il vit un caveau de deux à trois toises en carré , où il compta cinquante grands vases de bronze , rangés à l'entour , chacun avec un couvercle. Il les découvrit tous l'un après l'autre , & il n'y en eut pas

pas un qui ne fût plein de poudre d'or. Il sortit du caveau extrêmement joyeux de la découverte d'un trésor si riche, remit la plaque sur l'escalier, & acheva de déraciner l'arbre en attendant le retour du jardinier.

Le jardinier avoit appris le jour de devant, que le vaisseau qui faisoit le voyage de l'isle d'Ebène chaque année, devoit partir dans très-peu de jours; mais on n'avoit pu lui dire le jour précisément & on l'avoit remis au lendemain. Il y étoit allé, & il revint avec un visage qui marquoit la bonne nouvelle qu'il avoit à annoncer à Camaralzaman. Mon fils, lui dit-il, ( car, par le privilège de son grand âge, il avoit coutume de le traiter ainsi ) réjouissez-vous & tenez-vous prêt à partir dans trois jours, le vaisseau fera voile ce jour-là sans faute, & je suis convenu de votre embarquement & de votre passage avec le capitaine.

Dans l'état où je suis, reprit Camaralzaman, vous ne pouviez m'annoncer rien de plus agréable. En revanche, j'ai aussi à vous faire part d'une nouvelle qui doit vous réjouir. Prenez la peine de venir avec moi, & vous verrez la bonne fortune que le ciel vous envoie.

Camaralzaman mena le jardinier à l'endroit où il avoit déraciné l'arbre, le fit descendre dans le caveau; & quand il lui eut fait voir la

quantité de vases, remplis de poudre d'or, qu'il y avoit, il lui témoigna sa joie de ce que dieu récompensoit enfin sa vertu & toutes les peines qu'il avoit prises depuis tant d'années.

Comment l'entendez-vous, reprit le jardinier ? Vous imaginez donc que je veuille m'approprier ce trésor ? Il est tout à vous, & je n'y ai aucune prétention. Depuis quatre-vingt ans que mon père est mort, je n'ai fait autre chose que de remuer la terre de ce jardin, sans l'avoir découvert. C'est une marque qu'il vous étoit destiné, puisque dieu a permis que vous le trouvassiez; il convient à un prince comme vous, plutôt qu'à moi, qui suis sur le bord de ma fosse & qui n'ai plus besoin de rien. Dieu vous l'envoie à propos dans le temps que vous allez vous rendre dans les états qui doivent vous appartenir, où vous en ferez un bon usage.

Le prince Camaralzaman ne voulut pas céder au jardinier en générosité, & ils eurent une grande contestation là-dessus. Il lui protesta enfin qu'il n'en prendroit rien absolument s'il n'en retenoit la moitié pour sa part. Le jardinier se rendit, & ils se partagèrent à chacun vingt-cinq vases.

Le partage fait : Mon fils, dit le jardinier à Camaralzaman, ce n'est pas assez; il s'agit pré-

lentement d'embarquer ces richesses sur le vaisseau, & de les emporter avec vous si secrètement, que personne n'en ait connoissance, autrement vous courriez risque de les perdre. Il n'y a pas d'olives dans l'isle d'Ebène, & celles qu'on y porte d'ici sont d'un grand débit. Comme vous le savez, j'en ai une bonne provision de celles que je recueille dans mon jardin; il faut que vous preniez cinquante pots, que vous les remplissiez de poudre d'or à moitié, & le reste d'olives par-dessus, & nous les ferons porter au vaisseau lorsque vous vous embarquerez.

Camaralzaman suivit ce bon conseil, & employa le reste de la journée à accommoder les cinquante pots (1); & comme il craignoit que le talisman de la princesse Badoure qu'il portoit au bras, ne lui échappât, il eut la précaution de le mettre dans un de ces pots, & d'y faire une marque pour le reconnoître. Quand il eut achevé de mettre les pots en état d'être transportés; comme la nuit approchoit, il se retira avec le jardinier, & en s'entretenant il lui raconta le combat des deux oiseaux & les

---

(1) Cette particularité se trouve encore à-peu-près de même dans le roman de Pierre de Provence & de la belle Magdelone.

circonstances de cette aventure , qui lui avoit fait retrouver le talisman de la princesse Badoure , dont il ne fut pas moins surpris que joyeux pour l'amour de lui.

Soit à cause de son grand âge , ou qu'il se fût donné trop de mouvement ce jour-là , le jardinier passa une mauvaise nuit ; son mal augmenta le jour suivant , & il se trouva encore plus mal le troisième au matin. Dès qu'il fut jour , le capitaine de vaisseau en personne & plusieurs matelots vinrent frapper à la porte du jardin. Ils demandèrent à Camaralzaman qui leur ouvrit , où étoit le passager qui devoit s'embarquer sur le vaisseau. C'est moi-même , répondit-il ; le jardinier qui a demandé passage pour moi est malade , & ne peut vous parler ; ne laissez pas d'entrer & emportez , je vous prie , les pots d'olives que voilà avec mes hardes , & je vous suivrai dès que j'aurai pris congé de lui.

Les matelots se chargèrent des pots & des hardes , & quittant Camaralzaman : Ne manquez pas de venir incessamment , lui dit le capitaine ; le vent est bon & je n'attends que vous pour mettre à la voile.

Dès que le capitaine & les matelots furent partis , Camaralzaman rentra chez le jardinier pour prendre congé de lui , & le remercier de

tous les bons offices qu'il lui avoit rendus ; mais il le trouva qui agonisoit , & il eut à peine obtenu de lui qu'il fît sa profession de foi , selon la coutume des bons musulmans , à l'article de la mort , qu'il le vit expirer.

Dans la nécessité où étoit le prince Camaralzaman d'aller s'embarquer , il fit toutes les diligences possibles pour rendre les derniers devoirs au défunt. Il lava son corps , il l'ensevelit , après lui avoir fait une fosse dans le jardin , ( car , comme les mahométans n'étoient que tolérés dans cette ville d'idolâtres , ils n'avoient pas de cimetièrè public ) il l'enterra lui seul , & il n'eut achevé que vers la fin du jour. Il partit sans perdre de temps pour s'aller embarquer : il emporta même la clef du jardin avec lui afin de faire plus de diligence , dans le dessein de la porter au propriétaire au cas qu'il pût le faire , ou de la donner à quelque personne de confiance en présence de témoins , pour la lui mettre entre les mains. Mais en arrivant au port , il apprit que le vaisseau avoit levé l'ancre , il y avoit déjà du temps , & même qu'on l'avoit perdu de vue. On ajouta qu'il n'avoit mis à la voile qu'après l'avoir attendu trois grandes heures.

Scheherazade vouloit poursuivre ; mais la clarté du jour , dont elle s'apperçut , l'obligea

de cesser de parler. Elle reprit la même histoire de Camaralzaman la nuit suivante, & dit au sultan des Indes :

---



---

### CCXXVI<sup>e</sup>. NUIT.

**SIRE**, le prince Camaralzaman, comme il est aisé de juger, fut dans une affliction extrême de se voir contraint de rester encore dans un pays où il n'avoit & ne vouloit avoir aucune habitude, & d'attendre une autre année pour réparer l'occasion qu'il venoit de perdre. Ce qui le désoloit davantage, c'est qu'il s'étoit défaisi du talisman de la princesse Badoure, & qu'il le tint pour perdu. Il n'eut pas d'autre parti à prendre cependant que de retourner au jardin d'où il étoit parti, de le prendre à louage du propriétaire à qui il appartenoit, & de continuer de le cultiver, en déplorant son malheur & sa mauvaise fortune. Comme il ne pouvoit supporter la fatigue de le cultiver seul, il prit un garçon à gage; & afin de ne pas perdre l'autre partie du trésor qui lui revenoit par la mort du jardinier, qui étoit mort sans héritier, il mit la poudre d'or dans cinquante autres pots, qu'il acheva de remplir d'olives, pour les embarquer avec lui dans le temps.

Pendant que le prince Camaralzaman recommençoit une nouvelle année de peine, de douleur & d'impatience, le vaisseau continuoit sa navigation avec un vent très-favorable; & il arriva heureusement à la capitale de l'isle d'Ebène.

Comme le palais étoit sur le bord de la mer, le nouveau roi, ou plutôt la princesse Badoure qui apperçut le vaisseau dans le temps qu'il alloit entrer au port avec toutes ses bannières, demanda quel vaisseau c'étoit, & on lui dit qu'il venoit tous les ans de la ville des idolâtres dans la même saison, & qu'ordinairement il étoit chargé de riches marchandises.

La princesse, toujours occupée du souvenir de Camaralzaman au milieu de l'éclat qui l'environnoit, s'imagina que Camaralzaman pouvoit y être embarqué, & la pensée lui vint de le prévenir & d'aller au-devant de lui, non pas pour se faire connoître, (car elle se doutoit bien qu'il ne la reconnoîtroit pas) mais pour le remarquer & prendre les mesures qu'elle jugeroit à propos pour leur reconnoissance mutuelle. Sous prétexte de s'informer elle-même des marchandises, & même de voir la première & de choisir les plus précieuses qui lui conviendroient, elle commanda qu'on lui amenât un cheval. Elle se rendit au port

accompagnée de plusieurs officiers qui se trouvèrent près d'elle ; & elle y arriva dans le temps que le capitaine venoit de se débarquer. Elle le fit venir , & voulut favoir de lui d'où il venoit , combien il y avoit de temps qu'il étoit parti , quelles bonnes ou mauvaises rencontres il avoit faites dans sa navigation , s'il n'amenoit pas quelqu'étranger de distinction , & sur tout de quôï son vaisseau étoit chargé.

Le capitaine satisfit à toutes ces demandes ; & quant aux passagers, il assura qu'il n'y avoit que des marchands qui avoient coutume de venir , & qu'ils apportoient des étoffes très-riches de différens pays , des toiles des plus fines , peintes & non peintes , des pierreries , du musc , de l'ambre-gris , du camphre , de la civette , des épiceries , des drogues pour la médecine , des olives & plusieurs autres choses.

La princesse Badoure aimoit les olives passionnément. Dès qu'elle en eut entendu parler : Je retiens tout ce que vous en avez , dit-elle au capitaine , faites-les débarquer incessamment , que j'en fasse le marché. Pour ce qui est des autres marchandises , vous avertirez les marchands de m'apporter ce qu'ils ont de plus beau avant de le faire voir à personne.

Sire , reprit le capitaine , qui la prenoit pour le roi de l'isle d'Ebène , comme elle

l'étoit en effet , sous l'habit qu'elle en portoit, il y en a cinquante pots fort grands ; mais ils appartiennent à un marchand qui est demeuré à terre. Je l'avois averti moi-même & je l'attendis long - temps. Comme je vis qu'il ne venoit pas & que son retardement m'empêchoit de profiter du bon vent , je perdis la patience & je mis à la voile. Ne laissez pas de les faire débarquer, dit la princesse , cela ne nous empêchera pas d'en faire le marché.

Le capitaine envoya sa chaloupe au vaisseau , & elle revint bientôt chargée des pots d'olives. La princesse demanda combien les cinquante pots pouvoient valoir dans l'isle d'Ebène. Sire , répondit le capitaine , le marchand est fort pauvre : votre majesté ne lui fera pas une grâce considérable quand elle lui en donnera mille pièces d'argent.

Afin qu'il soit content , reprit la princesse , & en considération de ce que vous me dites de sa pauvreté , on vous en comptera mille pièces d'or que vous aurez soin de lui donner. Elle donna ordre pour le paiement , & après qu'elle eut fait importer les pots en sa présence , elle retourna au palais.

Comme la nuit approchoit , la princesse Badoure se retira d'abord dans le palais inté-

rieur, alla à l'appartement de la princesse Haiatalnefous, & se fit apporter les cinquante pots d'olives. Elle en ouvrit un pour lui en faire goûter, & pour en goûter elle-même, & le versa dans un plat. Son étonnement fut des plus grands, quand elle vit les olives mêlées avec de la poudre d'or. Quelle aventure! quelle merveille! s'écria-t-elle. Elle fit ouvrir & vider les autres pots en sa présence par les femmes d'Haiatalnefous, & son admiration augmenta à mesure qu'elle vit que les olives de chaque pot étoient mêlées avec la poudre d'or. Mais quand on vint à vider celui où Camaralzaman avoit mis son talisman, & qu'elle eut apperçu le talisman, elle en fut si fort surprise qu'elle s'évanouit.

La princesse Haiatalnefous & ses femmes secoururent la princesse Badoure, & la firent revenir à force de lui jeter de l'eau sur le visage. Lorsqu'elle eut repris tous ses sens, elle prit le talisman & le baisa à plusieurs reprises. Mais comme elle ne vouloit rien dire devant les femmes de la princesse qui ignoroient son déguisement, & qu'il étoit temps de se coucher, elles les congédia. Princesse, dit-elle à Haiatalnefous, dès qu'elles furent seules, après ce que je vous ai raconté de

mon histoire, vous aurez bien connu sans doute que c'est à la vue de ce talisman que je me suis évanouie. C'est le mien, & celui qui nous a arraché l'un de l'autre, le prince Camaralzaman mon cher mari & moi. Il a été la cause d'une séparation si douloureuse pour l'un & pour l'autre; il va être, comme j'en suis persuadée, celle de notre réunion prochaine.

Le lendemain, dès qu'il fut jour, la princesse Badoure envoya appeler le capitaine du vaisseau. Quand il fut venu : Eclaircissez-moi davantage, lui dit-elle, touchant le marchand à qui appartenoient les olives que j'achetai hier : vous me disiez, ce me semble, que vous l'aviez laissé à terre dans la ville des idolâtres : pouvez-vous me dire ce qu'il y faisoit ?

Sire, répondit le capitaine, je puis en assurer votre majesté, comme d'une chose que je fais par moi-même. J'étois convenu de son embarquement avec un jardinier extrêmement âgé, qui me dit que je le trouverois à son jardin, dont il m'enseignait l'endroit où il travailloit sous lui : c'est ce qui m'a obligé de dire à votre majesté qu'il étoit pauvre : j'ai été le chercher & l'avertir moi-même

dans ce jardin, de venir s'embarquer, & je lui ai parlé.

Si cela est ainsi, reprit la princesse Badoure; il faut que vous remettiez à la voile dès aujourd'hui, que vous retourniez à la ville des idolâtres, & que vous m'amenez ici ce garçon jardinier qui est mon débiteur; sinon je vous déclare que je confisquerai non-seulement les marchandises qui vous appartiennent, & celles des marchands qui sont venus sur votre bord, mais même que votre vie & celle des marchands m'en répondront. Dès-à-présent on va par mon ordre apposer le sceau aux magasins où elles sont, qui ne sera levé que quand vous m'aurez livré l'homme que je vous demande: c'est ce que j'avois à vous dire: allez, & faites ce que je vous commande.

Le capitaine n'eut rien à répliquer à ce commandement, dont l'inexécution devoit être d'un très-grand dommage à ses affaires & à celles des marchands. Il le leur signifia, & ils ne s'empresèrent pas moins que lui à faire embarquer incessamment les provisions de vivres & d'eau dont il avoit besoin pour le voyage. Cela s'exécuta avec tant de diligence, qu'il mit à la voile le même jour.

Le vaisseau eut une navigation très-heu-

reuse , & le capitaine prit si bien ses mesures , qu'il arriva de nuit devant la ville des idolâtres. Quand il s'en fut approché aussi près qu'il le jugea à propos , il ne fit pas jeter l'ancre : mais pendant que le vaisseau demeura en panne , il se débarqua dans sa chaloupe , & alla descendre à terre en un endroit un peu éloigné du port , d'où il se rendit au jardin de Camaralzaman avec six matelots des plus résolus.

Camaralzaman ne dormoit pas alors ; sa séparation d'avec la belle princesse de la Chine sa femme l'affligeoit à son ordinaire , & il détestoit le moment qu'il s'étoit laissé tenter par la curiosité , non pas de manier , mais même de toucher sa ceinture. Il passoit ainsi les momens consacrés au repos , lorsqu'il entendit frapper à la porte du jardin. Il y alla promptement à demi-habillé ; & il n'eut pas plutôt ouvert , que sans lui dire mot , le capitaine & les matelots se saisirent de lui , le conduisirent à la chaloupe par force , & le menèrent au vaisseau qui remit à la voile dès qu'il y fut embarqué.

Camaralzaman qui avoit gardé le silence jusqu'alors , de même que le capitaine & les matelots , demanda au capitaine qu'il avoit reconnu , quel sujet il avoit de l'enlever avec

tant de violence. N'êtes-vous pas débiteur du roi de l'isle d'Ebène, lui demanda le capitaine à son tour ? Moi, débiteur du roi de l'isle d'Ebène, reprit Camaralzaman avec étonnement ! je ne le connois pas, jamais je n'ai eu affaire avec lui, & jamais je n'ai mis le pied dans son royaume. C'est ce que vous devez savoir mieux que moi, repartit le capitaine, vous lui parlerez vous-même ; demeurez ici cependant, & prenez patience.

Scheherazade fut obligée de mettre fin à son discours en cet endroit, pour donner lieu au sultan des Indes de se lever & de se rendre à ses fonctions ordinaires. Elle le reprit la nuit suivante, & lui en parla en ces termes :

---

## C C X X V I I<sup>e</sup>. N U I T.

**SIRE**, le prince Camaralzaman fut enlevé de son jardin de la manière que je fis remarquer hier à votre majesté. Le vaisseau ne fut pas moins heureux à le porter à l'isle d'Ebène, qu'il l'avoit été à l'aller prendre dans la ville des idolâtres. Quoiqu'il fût déjà nuit lorsqu'il mouilla dans le port, le capitaine ne laissa pas néanmoins de se débarquer d'abord, & de mener le prince Camaralza-

man au palais, où il demanda d'être présenté au roi.

La princesse Badoure qui s'étoit déjà retirée dans le palais intérieur, ne fut pas plutôt avertie de son retour & de l'arrivée de Camaralzaman, qu'elle sortit pour lui parler. D'abord elle jeta les yeux sur le prince Camaralzaman, pour qui elle avoit versé tant de larmes depuis leur séparation, & elle le reconnut sous son méchant habit. Quant au prince qui trembloit devant un roi, comme il le croyoit, à qui il avoit à répondre d'une dette imaginaire, il n'eut pas seulement la pensée que ce pût être celle qu'il désiroit si ardemment de retrouver. Si la princesse eut suivi son inclination, elle eut couru à lui, & se fut fait connoître en l'embrassant; mais elle se retint, & elle crut qu'il étoit de l'intérêt de l'un & de l'autre de soutenir encore quelque temps le personnage de roi avant de se découvrir. Elle se contenta de le recommander à un officier qui étoit présent, & de le charger de prendre soin de lui & de le bien traiter jusqu'au lendemain.

Quand la princesse Badoure eut bien pourvu à ce qui regardoit le prince Camaralzaman, elle se tourna du côté du capitaine, pour reconnoître le service important qu'il lui avoit

rendu , en chargeant un autre officier d'aller sur le champ lever le sceau qui avoit été apposé à ses marchandises & à celles de ses marchands , & le renvoya avec le présent d'un riche diamant qui le récompensa beaucoup au-delà de la dépense du voyage qu'il venoit de faire. Elle lui dit même qu'il n'avoit qu'à garder les mille pièces d'or payées pour les pots d'olives , & qu'elle sauroit bien s'en accommoder avec le marchand qu'il venoit d'amener.

Elle rentra enfin dans l'appartement de la princesse de l'isle d'Ebène , à qui elle fit part de sa joie , en la priant néanmoins de lui garder encore le secret , & en lui faisant confidence des mesures qu'elle jugeoit à propos de prendre avant de se faire connoître au prince Camaralzaman , & de le faire connoître lui-même pour ce qu'il étoit. Il y a , ajouta-t-elle , une si grande distance d'un jardinier à un grand prince , tel qu'il est , qu'il y auroit du danger de le faire passer en un moment du dernier état du peuple à un si haut degré , quelque justice qu'il y ait de le faire. Bien loin de lui manquer de fidélité , la princesse de l'isle d'Ebène entra dans son dessein. Elle l'assura qu'elle y contribueroit elle-même avec un très-grand plaisir ,

& qu'elle n'avoit qu'à l'avertir de ce qu'elle fouhaiteroit qu'elle fît.

Le lendemain, la princesse de la Chine, sous le nom, l'habit & l'autorité de roi de l'isle d'Ebène, après avoir pris soin de faire mener le prince Camaralzaman au bain de grand matin, & de lui faire prendre un habit d'émir ou gouverneur de province, elle le fit introduire dans le conseil, où il attira les yeux de tous les seigneurs qui étoient présents, par sa bonne mine & par l'air majestueux de toute sa personne.

La princesse Badoure elle-même fut charmée de le revoir aussi aimable qu'elle l'avoit vu tant de fois, & cela l'anima davantage à faire son éloge en plein conseil. Après qu'il eut pris sa place au rang des émirs par son ordre : Seigneurs, dit-elle, en s'adressant aux autres émirs, Camaralzaman que je vous donne aujourd'hui pour collègue, n'est pas indigne de la place qu'il occupe parmi vous : je l'ai connu suffisamment dans mes voyages pour en répondre ; & je puis assurer qu'il se fera connoître à vous-mêmes, autant par sa valeur, & mille autres belles qualités, que par la grandeur de son génie.

Camaralzaman fut extrêmement étonné quand il eut entendu que le roi de l'isle

## 210 LES MILLE ET UNE NUITS.

d'Ebène, qu'il étoit bien éloigné de prendre pour une femme, encore moins pour sa chère princesse, l'avoit nommé & assuré qu'il le connoissoit, & qui étoit certain qu'il ne s'étoit rencontré avec lui en aucun endroit; il le fut davantage des louanges excessives qu'il venoit d'en recevoir.

Ces louanges néanmoins prononcées par une bouche pleine de majesté, ne le déconcertèrent pas; il les reçut avec une modestie qui fit voir qu'il les méritoit, mais qu'elles ne lui donnoient pas de vanité. Il se prosterna devant le trône du roi, & en se relevant : Sire, dit-il, je n'ai point de termes pour remercier votre majesté du grand honneur qu'elle me fait, encore moins de tant de bontés. Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour les mériter.

En sortant du conseil, ce prince fut conduit par un officier dans un grand hôtel, que la princesse Badoure avoit déjà fait meubler exprès pour lui. Il y trouva des officiers & des domestiques prêts à recevoir ses commandemens, & une écurie garnie de très-beaux chevaux, le tout pour soutenir la dignité d'émir dont il venoit d'être honoré : & quand il fut dans son cabinet, son intendant lui présenta un coffre-fort plein d'or pour sa dé-

penſe. Moins il pouvoit concevoir par quel endroit lui venoit ce grand bonheur, plus il en étoit dans l'admiration ; & jamais il n'eut la penſée que la princesſe de la Chine en fût la cauſe.

Au bout de deux ou trois jours la princesſe Badoure, pour donner au prince Camaralzaman plus d'accès près de ſa perſonne & en même temps plus de diſtinction, le gratifia de la charge de grand trésorier qui venoit de vaquer. Il ſ'acquitta de cet emploi avec tant d'intégrité, en obligeant cependant tout le monde, qu'il ſ'acquitta non-feulement l'amitié de tous les ſeigneurs de la cour, mais même qu'il gagna le cœur de tout le peuple par ſa droiture & par ſes largeſſes.

Camaralzaman eut été le plus heureux de tous les hommes de ſe voir dans une ſi haute faveur auprès d'un roi étranger, comme il ſe l'imaginoit, & d'être auprès de tout le monde dans une conſidération qui augmentoit tous les jours, ſ'il eût poſſédé ſa princesſe. Au milieu de ſon bonheur il ne ceſſoit de ſ'affliger de n'apprendre d'elle aucune nouvelle, dans un pays où il ſembloit qu'elle devoit avoir paſſé, depuis le temps qu'il ſ'étoit ſéparé d'avec elle d'une manière ſi affligeante pour l'un & pour l'autre. Il auroit pu ſe douter

de quelque chose , si la princesse Badoure eût conservé le nom de Camaralzaman qu'elle avoit pris avec son habit ; mais elle l'avoit changé en montant sur le trône , & s'étoit donné celui d'Armanos pour faire honneur à l'ancien roi son beau-père. De la sorte , on ne la connoissoit plus que sous le nom de roi Armanos le jeune , & il n'y avoit que quelques courtisans qui se souvinssent du nom de Camaralzaman dont elle se faisoit appeler en arrivant à la cour de l'isle d'Ebène. Camaralzaman n'avoit pas encore eu assez de familiarité avec eux pour s'en instruire : mais à la fin il pouvoit l'avoir.

Comme la princesse Badoure craignoit que cela n'arrivât , & qu'elle étoit bien-aïse que Camaralzaman ne fût redevable de sa reconnaissance qu'à elle seule , elle résolut de mettre fin à ses propres tourmens & à ceux qu'elle savoit qu'il souffroit. En effet , elle avoit remarqué que toutes les fois qu'elle s'entretenoit avec lui des affaires qui dépendoient de sa charge , il pouffoit de temps en temps des soupirs qui ne pouvoient s'adresser qu'à elle. Elle vivoit elle-même dans une contrainte dont elle étoit résolue de se délivrer sans différer plus long-temps. D'ailleurs , l'amitié des seigneurs , le zèle & l'affection du peuple ,

tout contribuoit à lui mettrè la couronne de l'isle d'Ebène sur la tête sans obstacle.

La princesse Badoure n'eut pas plutôt pris cette résolution de concert avec la princesse Haiatalnefous, qu'elle prit le prince Camaralzaman en particulier le même jour : Camaralzaman, lui dit-elle, j'ai à m'entretenir avec vous d'une affaire de longue discussion, sur laquelle j'ai besoin de votre conseil. Comme je ne vois pas que je puisse le faire plus commodément que la nuit, venez ce soir & avertissez qu'on ne vous attende pas, j'aurai soin de vous donner un lit.

Camaralzaman ne manqua pas de se trouver au palais à l'heure que la princesse Badoure lui avoit marquée. Elle le fit entrer avec elle dans le palais intérieur ; & après qu'elle eut dit au chef des eunuques, qui se préparoit à la suivre, qu'elle n'avoit point besoin de son service & qu'il tint seulement la porte fermée, elle le mena dans un autre appartement que celui de la princesse Haiatalnefous, où elle avoit coutume de coucher.

Quand le prince & la princesse furent dans la chambre, où il y avoit un lit, & que la porte fut fermée, la princesse tira le talisman d'une petite boîte, & en le présentant à Camaralzaman : Il n'y a pas long-temps, lui dit-elle, qu'un

astrologue m'a fait présent de ce talisman ; comme vous êtes habile en toutes choses , vous pourrez bien me dire à quoi il est propre.

Camaralzaman prit le talisman , & s'approcha d'une bougie pour le considérer. Dès qu'il l'eut reconnu avec une surprise qui fit plaisir à la princesse : Sire , s'écria-t-il, votre majesté me demande à quoi ce talisman est propre ? Hélas ! il est propre à me faire mourir de douleur & de chagrin , si je ne trouve bientôt la princesse la plus charmante & la plus aimable qui ait jamais paru sous le ciel , à qui il a appartenu & dont il m'a causé la perte : il me l'a causée par une aventure étrange , dont le récit toucheroit votre majesté de compassion pour un mari & pour un amant infortuné comme moi , si elle vouloit se donner la patience de l'entendre.

Vous m'en entretiendrez une autre fois ; reprit la princesse ; mais je suis bien - aise , ajouta-t-elle , de vous dire que j'en fais déjà quelque chose : je reviens à vous , attendez-moi un moment.

En disant ces paroles , la princesse Badoure entra dans un cabinet , où elle quitta le turban royal , & après avoir pris en peu de momens une coëffure & un habillement de femme ,

avec la ceinture qu'elle avoit le jour de leur séparation , elle rentra dans la chambre.

Le prince Camaralzaman reconnut d'abord sa chère princesse , courut à elle , & en l'embrassant tendrement : Ah , s'écria-t-il , que je suis obligé au roi de m'avoir surpris si agréablement ! N'attendez pas de revoir le roi , reprit la princesse en l'embrassant à son tour les larmes aux yeux , en me voyant vous voyez le roi : asseyons-nous , que je vous explique cette énigme.

Ils s'affirent , & la princesse raconta au prince la résolution qu'elle avoit prise dans la prairie où ils avoient campé ensemble la dernière fois , dès qu'elle eut connu qu'elle l'attendroit inutilement ; de quelle manière elle l'avoit exécutée jusqu'à son arrivée à l'isle d'Ebène, où elle avoit été obligée d'épouser la princesse Haiatalnefous , & d'accepter la couronne que le roi Armanos lui avoit offerte en conséquence de son mariage ; comment la princesse , dont elle lui exagéra le mérite , avoit reçu la déclaration qu'elle lui avoit faite de son sexe , & enfin l'aventure du talisman trouvé dans un des pots d'olives & de poudre d'or qu'elle avoit achetés , qui lui avoit donné lieu de l'envoyer prendre dans la ville des idolâtres.

Quand la princesse Badoure eut achevé , elle

## 216 LES MILLE ET UNE NUITS.

voulut que le prince lui apprît par quelle aventure le talisman avoit été cause de leur séparation; il la fatisit, & quand il eut fini, il se plaignit à elle d'une manière obligeante de la cruauté qu'elle avoit eue de le faire languir si long-temps. Elle lui en apporta les raisons dont nous avons parlé, après quoi, comme il étoit fort tard, ils se couchèrent.

Scheherazade s'interrompit à ces dernières paroles, à cause du jour qu'elle voyoit paroître: elle poursuivit la nuit suivante, & dit au sultan des Indes:

---

### C C X X V I I I<sup>e</sup>. N U I T.

SIRE, la princesse Badoure & le prince Camaralzaman se levèrent le lendemain dès qu'il fut jour. Mais la princesse quitta l'habillement royal pour reprendre l'habit de femme, & lorsqu'elle fut habillée, elle envoya le chef des eunuques prier le roi Armanos, son beau-père, de prendre la peine de venir à son appartement.

Quand le roi Armanos fut arrivé, sa surprise fut fort grande de voir une dame qui lui étoit inconnue, & le grand trésorier à qui il n'appartenoit pas d'entrer dans le palais intérieur, non plus qu'à aucun seigneur de la cour. En s'assessant, il demanda où étoit le roi.

Sire,

Sire , reprit la princesse , hier j'étois le roi , & aujourd'hui je ne suis que princesse de la Chine , femme du véritable prince Camaralzaman , fils véritable du roi Schahzaman . Si votre majesté veut bien se donner la patience d'entendre notre histoire de l'un & de l'autre , j'espère qu'elle ne me condamnera pas de lui avoir fait une tromperie si innocente . Le roi Armanos lui donna audience , l'écouta avec étonnement depuis le commencement jusqu'à la fin .

En achevant : Sire , ajouta la princesse , quoique dans notre religion les femmes s'accoutument peu de la liberté qu'ont les maris de prendre plusieurs femmes , si néanmoins votre majesté consent de donner la princesse Haïatalnefous , sa fille , en mariage au prince Camaralzaman , je lui cède de bon cœur le rang & la qualité de reine qui lui appartient de droit , & me contente du second rang . Quand cette préférence ne lui appartiendroit pas , je ne laisserois pas de la lui accorder , après l'obligation que je lui ai du secret qu'elle m'a gardé avec tant de générosité . Si votre majesté s'en remet à son consentement , je l'ai déjà prévenue là-dessus , & je suis caution qu'elle en sera très-contente .

Le roi Armanos écouta le discours de la princesse Badoure avec admiration , & quand elle

eut achevé : Mon fils , dit-il au prince Camaralzaman , en se tournant de son côté , puisque la princesse Badoure votre femme , que j'avois regardée jusqu'à présent comme mon gendre par une tromperie dont je ne puis me plaindre , m'assure qu'elle veut bien partager votre lit avec ma fille , il ne me reste plus que de savoir si vous voulez bien l'épouser aussi , & accepter la couronne que la princesse Badoure méritoit de porter toute sa vie , si elle n'aimoit mieux la quitter pour l'amour de vous. Sire , répondit le prince Camaralzaman , quelque passion que j'aye de revoir le roi mon père , les obligations que j'ai à votre majesté & à la princesse Haïatalnefous sont si essentielles , que je ne puis rien lui refuser.

Camaralzaman fut proclamé roi , & marié le même jour avec de grandes magnificences , & fut très-satisfait de la beauté , de l'esprit & de l'amour de la princesse Haïatalnefous.

Dans la suite , les deux reines continuèrent de vivre ensemble avec la même amitié & la même union qu'auparavant , & furent très-satisfaites de l'égalité que le roi Camaralzaman gardoit à leur égard , en partageant son lit avec elles alternativement.

Elles lui donnèrent chacune un fils la même année , presque en même - temps , & la nais-

sance des deux princes fut célébrée avec de grandes réjouissances. Camaralzaman donna le nom d'Amgiad (1) au premier, dont la reine Badoure étoit accouchée, & celui d'Assad (2) à celui que la reine Haïatalnefous avoit mis au monde.

*Histoire des Princes Amgiad & Assad.*

LES deux princes furent élevés avec grand soin; & lorsqu'ils furent en âge, ils n'eurent que le même gouverneur, les mêmes précepteurs dans les sciences & dans les beaux-arts que le roi Camaralzaman voulut qu'on leur enseignât, & que le même maître dans chaque exercice. La forte amitié qu'ils avoient l'un pour l'autre dès leur enfance, avoit donné lieu à cette uniformité qui l'augmenta davantage.

En effet, lorsqu'ils furent en âge d'avoir chacun une maison séparée, ils étoient unis si étroitement, qu'ils supplièrent le roi Camaralzaman leur père de leur en accorder une seule pour tous deux. Ils l'obtinent, & ainsi ils eurent les mêmes officiers, les mêmes domestiques, les mêmes équipages, le même

---

(1) Très-glorieux.

(2) Très-heureux.

appartement & la même table. Insensiblement, Camaralzaman avoit pris une si grande confiance en leur capacité & leur droiture, que lorsqu'ils eurent atteint l'âge de dix-huit à vingt ans, il ne faisoit pas difficulté de les charger du soin de présider au conseil alternativement toutes les fois qu'il faisoit des parties de chasse de plusieurs jours.

Comme les deux princes étoient également beaux & bien faits dès leur enfance, les deux reines avoient conçu pour eux une tendresse incroyable, de manière néanmoins que la princesse Badoure avoit plus de penchant pour Assad, fils de la reine Haïatalnefous, que pour Amgiad son propre fils, & que la reine Haïatalnefous en avoit plus pour Amgiad que pour Assad, qui étoit le sien.

Les reines ne prirent d'abord ce penchant que pour une amitié qui procédoit de l'excès de celle qu'elles conservoient toujours l'une pour l'autre. Mais à mesure que les princes avancèrent en âge, elle se tourna peu-à-peu en une forte inclination, & cette inclination enfin en un amour des plus violens, lorsqu'ils parurent à leurs yeux avec des grâces qui achevèrent de les aveugler. Toute l'infamie de leur passion leur étoit connue; elles firent aussi de grands efforts pour y résister; mais la familiarité

avec laquelle elles les voyoient tous les jours , & l'habitude de les admirer dès leur enfance , de les louer , de les caresser , dont il n'étoit plus en leur pouvoir de se défaire , les embrâsèrent d'amour à un point qu'elles en perdirent le sommeil , le boire & le manger. Pour leur malheur , & pour le malheur des princes mêmes , les princes , accoutumés à leurs manières , n'eurent pas le moindre soupçon de cette flamme détestable.

Comme les deux reines ne s'étoient pas fait un secret de leur passion , & qu'elles n'avoient pas le front de la déclarer de bouche au prince que chacune aimoit en particulier , elles convinrent de s'en expliquer chacune par un billet , & pour l'exécution d'un dessein si pernicieux , elles profitèrent de l'absence du roi Camaralzaman pour une chasse de trois ou quatre jours.

Le jour du départ du roi , le prince Amgiad présida au conseil , & rendit la justice jusqu'à deux ou trois heures après midi. A la sortie du conseil , comme il rentroit dans le palais , un eunuque le prit en particulier , & lui présenta un billet de la part de la reine Haiatalnefous. Amgiad le prit & le lut avec horreur. Quoi ! perfide , dit-il à l'eunuque en achevant de lire & en tirant le sabre , est-ce là la fidé-

lité que tu dois à ton maître & à ton roi ? En disant ces paroles , il lui trancha la tête.

Après cette action , Amgiad transporté de colère alla trouver la reine Badoure , sa mère , d'un air qui marquoit son ressentiment , lui montra le billet , & l'informa du contenu , après lui avoir dit de quelle part il venoit. Au lieu de l'écouter , la reine Badoure se mit en colère elle-même. Mon fils , reprit-elle , ce que vous me dites est une calomnie & une imposture ; la reine Haiatalnefous est sage , & je vous trouve bien hardi de me parler contr'elle avec cette insolence. Le prince s'emporta contre la reine sa mère à ces paroles. Vous êtes toutes plus méchantes les unes que les autres , s'écria-t-il ; si je n'étois retenu par le respect que je dois au roi mon père , ce jour seroit le dernier de la vie d'Haiatalnefous.

La reine Badoure pouvoit bien juger par l'exemple de son fils Amgiad , que le prince Assad , qui n'étoit pas moins vertueux , ne recevroit pas plus favorablement la déclaration semblable qu'elle avoit à lui faire. Cela ne l'empêcha pas de persister dans un dessein si abominable , & elle lui écrivit aussi un billet le lendemain , qu'elle confia à une vieille qui avoit entrée dans le palais.

La vieille prit aussi son temps de rendre le

billet au prince Affad à la sortie du conseil , où il venoit de présider à son tour. Le prince le prit ; & en le lisant , il se laissa emporter à la colère si vivement , que sans se donner le temps d'achever , il tira son sabre & punit la vieille comme elle le méritoit. Il courut à l'appartement de la reine Haiatalnefous , sa mère , le billet à la main ; il voulut le lui montrer , mais elle ne lui en donna pas le temps , ni même celui de parler. Je fais ce que vous me voulez , s'écria-t-elle , & vous êtes aussi impertinent que votre frère Amgiad. Allez , retirez-vous , & ne paroissez jamais devant moi.

Affad demeura interdit à ces paroles , auxquelles il ne s'étoit pas attendu , & elles le mirent dans un transport dont il fut sur le point de donner des marques funestes ; mais il se retint & se retira sans répliquer , de crainte qu'il ne lui échappât de dire quelque chose d'indigne de sa grandeur d'ame. Comme le prince Amgiad avoit eu la retenue de ne lui rien dire du billet qu'il avoit reçu le jour d'au-paravant , & que ce que la reine sa mère venoit de lui dire lui faisoit comprendre qu'elle n'étoit pas moins criminelle que la reine Badoure , il alla lui faire un reproche obligeant de sa discrétion , & mêler sa douleur avec la sienne.

Les deux reines, au desespoir d'avoir trouvé

dans les deux princes une vertu qui devoit les faire rentrer en elles-mêmes , renoncèrent à tous les sentimens de la nature & de mère , & concertèrent ensemble de les faire périr. Elles firent accroire à leurs femmes qu'ils avoient entrepris de les forcer : elles en firent toutes les feintes par leurs larmes , par leurs cris & par les malédictions qu'elles leur donnoient , & se couchèrent dans un même lit , comme si la résistance qu'elles feignirent aussi d'avoir faite , les eût réduites aux abois.

Mais , sire , dit ici Scheherazade , le jour paroît & m'impose silence. Elle se tut , & la nuit suivante , elle poursuivit la même histoire , & dit au sultan des Indes :

---

### C C X X I - X<sup>e</sup>. N U I T.

SIRE , nous laissâmes hier les deux reines dénaturées dans la résolution détestable de perdre les deux princes leurs fils. Le lendemain , le roi Camaralzaman à son retour de la chasse fut dans un grand étonnement de les trouver couchées ensemble , éplorées , & dans un état qu'elles furent si bien contrefaire , qu'il le toucha de compassion. Il leur demanda avec empressement ce qui leur étoit arrivé.

A cette demande , les dissimulées reines redoublèrent leurs gémissemens & leurs sanglots ; & après qu'il les eut bien pressées , la reine Badoure prit enfin la parole : Sire , dit-elle , de la juste douleur dont nous sommes affligées , nous ne devrions plus voir le jour , après l'outrage que les princes vos fils nous ont fait par une brutalité qui n'a pas d'exemple. Par un complot indigne de leur naissance , votre absence leur a donné la hardiesse & l'insolence d'attenter à notre honneur. Que votre majesté nous dispense d'en dire davantage ; notre affliction suffira pour lui faire comprendre le reste.

Le roi fit appeler les deux princes , & il leur auroit ôté la vie de sa propre main , si l'ancien roi Armanos , son beau-père , qui étoit présent , ne lui eut retenu le bras. Mon fils , dit-il , que pensez-vous faire ? Voulez-vous ensanglanter vos mains & votre palais de votre propre sang ? Il y a d'autres moyens de les punir , s'il est vrai qu'ils soient criminels. Il tâcha de l'appaiser , & il le pria de bien examiner s'il étoit certain qu'ils eussent commis le crime dont on les accusoit.

Camaralzaman put bien gagner sur lui-même de n'être pas le bourreau de ses propres enfans ; mais après les avoir fait arrêter , il fit venir sur le soir un émir nommé Giondar ,

## 226 LES MILLE ET UNE NUITS.

qu'il chargea d'aller leur ôter la vie hors de la ville, de tel côté, & si loin qu'il lui plaiseroit, & de ne pas revenir qu'il n'apportât leurs habits, pour marque de l'exécution de l'ordre qu'il lui donnoit.

Giondar marcha toute la nuit, & le lendemain matin, quand il eut mis pied à terre, il signifia aux princes, les larmes aux yeux, l'ordre qu'il avoit. Princes, leur dit-il, cet ordre est bien cruel, & c'est pour moi une mortification des plus sensibles d'avoir été choisi pour en être l'exécuteur : plût à Dieu que je pusse m'en dispenser ! Faites votre devoir, reprirent les princes ; nous savons bien que vous n'êtes pas la cause de notre mort : nous vous la pardonnons de bon cœur.

En disant ces paroles, les princes s'embrassèrent & se dirent le dernier adieu avec tant de tendresse, qu'ils furent long-temps sans se séparer. Le prince Assad se mit le premier en état de recevoir le coup de la mort. Commencez par moi, dit-il, Giondar, que je n'aie pas la douleur de voir mourir mon cher frère Amgiad. Amgiad s'y opposa, & Giondar ne put, sans verser des larmes plus qu'auparavant, être témoin de leur contestation, qui marquoit combien leur amitié étoit sincère & parfaite.

Ils terminèrent enfin cette déférence réciproque si touchante, & ils prièrent Giondar de les lier ensemble, & de les mettre dans la situation la plus commode pour leur donner le coup de la mort en même-temps. Ne refusez pas, ajoutèrent-ils, de donner cette consolation de mourir ensemble à deux frères infortunés qui, jusqu'à leur innocence, n'ont rien eu que de commun depuis qu'ils sont au monde.

Giondar accorda aux deux princes ce qu'ils souhaitoient : il les lia ; & quand il les eut mis dans l'état qu'il crut le plus à son avantage, pour ne pas manquer de leur couper la tête d'un seul coup, il leur demanda s'ils avoient quelque chose à lui commander avant de mourir.

Nous ne vous prions que d'une seule chose, répondirent les deux princes ; c'est de bien assurer le roi notre père, à votre retour, que nous mourons innocens ; mais que nous ne lui imputons pas l'effusion de notre sang. En effet, nous savons qu'il n'est pas bien informé de la vérité du crime dont nous sommes accusés. Giondar leur promit qu'il n'y manqueroit pas, & en même-temps il tira son sabre. Son cheval, qui étoit lié à un arbre près de lui, épouvanté de cette action & de

l'éclat du sabre , rompit sa bride , s'échappa , & se mit à courir de toute sa force par la campagne.

C'étoit un cheval de grand prix & richement harnaché , que Giondar auroit été bien fâché de perdre. Troublé de cet accident , au lieu de couper la tête aux princes , il jeta le sabre & courut après pour le rattrapper.

Le cheval , qui étoit vigoureux , fit plusieurs caracoles devant Giondar , & il le mena jusqu'à un bois où il se jeta. Giondar l'y suivit , & le hennissement du cheval éveilla un lion qui dormoit ; le lion accourut , & au lieu d'aller au cheval , il vint droit à Giondar dès qu'il l'eût apperçu.

Giondar ne songea plus à son cheval ; il fut dans un plus grand embarras pour la conservation de sa vie , en évitant l'attaque du lion , qui ne le perdit pas de vue & qui le suivoit de près au travers des arbres. Dans cette extrémité , Dieu ne m'enverroit pas ce châtement , disoit-il en lui-même , si les princes à qui l'on m'a commandé d'ôter la vie n'étoient pas innocens ; & pour mon malheur , je n'ai pas mon sabre pour me défendre.

Pendant l'éloignement de Giondar , les deux princes furent pressés également d'une

soif ardente , causée par la frayeur de la mort , nonobstant leur résolution généreuse de subir l'ordre cruel du roi leur père. Le prince Amgiad fit remarquer au prince son frère qu'ils n'étoient pas loin d'une source d'eau , & lui proposa de se délier & d'aller boire. Mon frère , reprit le prince Assad , pour le peu de temps que nous avons encore à vivre , ce n'est pas la peine d'étancher notre soif , nous la supporterons bien encore quelques momens.

Sans avoir égard à cette remontrance , Amgiad se délia & délia le prince son frère malgré lui : ils allèrent à la source ; & après qu'ils se furent rafraîchis , ils entendirent le rugissement du lion & de grands cris dans le bois où le cheval & Giondar étoient entrés. Amgiad prit aussitôt le sabre dont Giondar s'étoit débarrassé. Mon frère , dit-il à Assad , courons au secours du malheureux Giondar , peut-être arriverons-nous assez-tôt pour le délivrer du péril où il est.

Les deux princes ne perdirent pas de temps , & ils arrivèrent dans le même moment que le lion venoit d'abattre Giondar. Le lion qui vit que le prince Amgiad avançoit vers lui le sabre levé , lâcha sa prise & vint droit à lui avec furie ; le prince le reçut avec intrépi-

dité, & lui donna un coup avec tant de force & d'adresse, qu'il le fit tomber mort.

Dès que Giondar eut connu que c'étoit aux deux princes qu'il devoit la vie, il se jeta à leurs pieds, & les remercia de la grande obligation qu'il leur avoit, en des termes qui marquoient sa parfaite reconnoissance: Princes, leur dit-il en se relevant & en leur baissant les mains les larmes aux yeux, Dieu me garde d'attenter à votre vie, après le secours si obligeant & si éclatant que vous venez de me donner. Jamais on ne reprochera à l'émir Giondar d'avoir été capable d'une si grande ingratitude.

Le service que nous vous avons rendu, reprirent les princes, ne doit pas vous empêcher d'exécuter votre ordre; reprenons auparavant votre cheval, & retournons au lieu où vous nous aviez laissés. Ils n'eurent pas de peine à reprendre le cheval qui avoit passé sa fougue & qui s'étoit arrêté. Mais quand ils furent de retour près de la source, quelque prière & quelque instance qu'ils fissent, ils ne purent jamais persuader à l'émir Giondar de les faire mourir. La seule chose que je prends la liberté de vous demander, leur dit-il, & que je vous supplie de m'accorder, c'est de vous accommoder de ce que

je puis vous partager de mon habit , de me donner chacun le vôtre , & de vous sauver si loin , que le roi votre père n'entende jamais parler de vous.

Les princes furent contraints de se rendre à ce qu'il voulut ; & après qu'ils lui eurent donné leur habit l'un & l'autre , & qu'ils se furent couverts de ce qu'il leur donna du sien , l'émir Giondar leur donna ce qu'il avoit sur lui d'or & d'argent , & prit congé d'eux.

Quand l'émir Giondar se fut séparé d'avec les princes , il passa par le bois , où il teignit leurs habits du sang du lion , & continua son chemin jusqu'à la capitale de l'isle d'Ebène. A son arrivée , le roi Camaralzaman lui demanda s'il avoit été fidelle à exécuter l'ordre qu'il lui avoit donné. Sire , répondit Giondar en lui présentant les habits des deux princes , en voici les témoignages.

Dites-moi , reprit le roi , de quelle manière ils ont reçu le châtement dont je les ai fait punir. Sire , reprit-il , ils l'ont reçu avec une constance admirable , & avec une résignation aux décrets de dieu qui marquoit la sincérité avec laquelle ils faisoient profession de leur religion , mais particulièrement avec un grand respect pour votre majesté , & avec une soumission inconcevable à leur arrêt de mort.

## 232 LES MILLE ET UNE NUITS.

Nous mourons innocens, disoient-ils, mais nous n'en murmurons pas. Nous recevons notre mort de la main de dieu, & nous la pardonnons au roi notre père; nous savons très-bien qu'il n'a pas été bien informé de la vérité. Camaralzaman, sensiblement touché de ce récit de l'émir Giondar, s'avisa de fouiller dans les poches des habits des deux princes, & il commença par celui d'Amgiad. Il y trouva un billet qu'il ouvrit & qu'il lut. Il n'eut pas plutôt connu que la reine Haïatalnefous l'avoit écrit, non-seulement à son écriture, mais même à un petit peloton de ses cheveux qui étoit dedans, qu'il frémit. Il fouilla dans celles d'Assad en tremblant, & le billet de la reine Badoure qu'il y trouva, le frappa d'un étonnement si prompt & si vif, qu'il s'évanouit.

La sultane Scheherazade qui s'aperçut, à ces derniers mots, que le jour paroïssoit, cessa de parler & garda le silence. Elle reprit la suite de l'histoire la nuit suivante, & dit au sultan des Indes :

---

## C C X X X<sup>e</sup>. N U I T.

SIRE, jamais douleur ne fut égale à celle dont Camaralzaman donna des marques dès

qu'il fut revenu de son évanouissement. Qu'as-tu fait, père barbare, s'écria-t-il, tu as massacré tes propres enfans ? Enfans innocens ! Leur sagesse, leur modestie, leur obéissance, leur soumission à toutes tes volontés, leur vertu ne te parloient-elles pas assez pour leur défense ? Père aveuglé, mérites-tu que la terre te porte après un crime si exécrationnable ? Je me suis jeté moi-même dans cette abomination, & c'est le châtement dont dieu m'afflige pour n'avoir pas persévéré dans l'averfion contre les femmes avec laquelle j'étois né. Je ne laverai pas votre crime dans votre sang, comme vous le mériteriez, femmes détestables : non, vous n'êtes pas dignes de ma colère. Mais que le ciel me confonde si jamais je vous revois !

Le roi Camaralzaman fut très-religieux à ne pas contrevénir à son serment. Il fit passer les deux reines le même jour dans un appartement séparé, où elles demeurèrent sous bonnes gardes, & de sa vie il n'approcha d'elles.

Pendant que le roi Camaralzaman s'affligeoit ainsi de la perte des princes ses fils, dont il étoit lui-même l'auteur par un emportement trop inconfidéré, les deux princes erroient par les déserts, en évitant d'approcher des lieux habités & la rencontre de toutes sortes de personnes ; ils ne vivoient que d'herbes & de fruits.

sauvages, ne buvoient que de méchante eau de pluie qu'ils trouvoient dans des creux de rochers. Pendant la nuit, pour se garder des bêtes féroces, ils dormoient & veilloient tour-à-tour.

Au bout d'un mois, ils arrivèrent au pied d'une montagne affreuse, toute de pierre noire, & inaccessible comme il leur paroissoit. Ils apperçurent néanmoins un chemin frayé; mais ils le trouvèrent si étroit & si difficile, qu'ils n'osèrent hasarder de s'y engager. Dans l'espérance d'en trouver un moins rude, ils continuèrent de la côtoyer, & marchèrent pendant cinq jours: mais la peine qu'ils se donnèrent, fut inutile; ils furent contraints de revenir à ce chemin qu'ils avoient négligé. Ils le trouvèrent si peu praticable, qu'ils délibérèrent long-temps avant de s'engager à monter. Ils s'encouragèrent enfin, & ils montèrent.

Plus les deux princes avançoient, plus il leur sembloit que la montagne étoit haute & escarpée, & ils furent tentés plusieurs fois d'abandonner leur entreprise. Quand l'un étoit las, & que l'autre s'en appercevoit, celui-ci s'arrêtoit, & ils reprenoient haleine ensemble. Quelquefois ils étoient tous deux si fatigués, que les forces leur manquoient: alors ils ne songeoient plus à continuer de monter, mais

à mourir de fatigue & de lassitude. Quelques momens après, qu'ils sentoient leurs forces un peu revenues, ils s'animoient & ils reprenoient leur chemin.

Malgré leur diligence, leur courage & leurs efforts, il ne leur fut pas possible d'arriver au sommet de tout le jour. La nuit les surprit, & le prince Affad se trouva si fatigué & si épuisé de forces, qu'il demeura tout court. Mon frère, dit-il au prince Amgiad, je n'en puis plus, je vais rendre l'ame. Reposons - nous autant qu'il vous plaira, reprit Amgiad en s'arrêtant avec lui, & prenez courage. Vous voyez qu'il ne nous reste plus beaucoup à monter, & que la lune nous favorise.

Après une bonne demi-heure de repos, Affad fit un nouvel effort; ils arrivèrent enfin au haut de la montagne, où ils firent encore une pause. Amgiad se leva le premier, & en avançant, il vit un arbre à peu de distance. Il alla jusques-là, & trouva que c'étoit un grenadier chargé de grosses grenades, & qu'il y avoit une fontaine au pied. Il courut annoncer cette bonne nouvelle à Affad, & l'amena sous l'arbre près de la fontaine. Ils se rafraîchirent chacun en mangeant une grenade, après quoi ils s'endormirent.

Le lendemain matin, quand les princes

furent éveillés : Allons , mon frère , dit Amgiad à Affad , poursuivons notre chemin ; je vois que la montagne est bien plus aisée de ce côté que de l'autre , & nous n'avons qu'à descendre. Mais Affad étoit tellement fatigué du jour précédent , qu'il ne lui fallut pas moins de trois jours pour se remettre entièrement. Ils les passèrent en s'entretenant , comme ils avoient déjà fait plusieurs fois , de l'amour désordonné de leurs mères , qui les avoit réduits à un état si déplorable. Mais , disoient-ils , si dieu s'est déclaré pour nous d'une manière si visible , nous devons supporter nos maux avec patience , & nous consoler par l'espérance qu'il nous en fera trouver la fin.

Les trois jours passés , les deux frères se remirent en chemin ; & comme la montagne étoit de ce côté-là à plusieurs étages de grandes campagnes , ils mirent cinq jours avant d'arriver à la plaine. Ils découvrirent enfin une grande ville avec beaucoup de joie. Mon frère , dit alors Amgiad à Affad , n'êtes-vous pas de même avis que moi , que vous demeuriez en quelque endroit hors de la ville , où je viendrai vous retrouver , pendant que j'irai prendre langue & m'informer comment s'appelle cette ville , en quel pays nous sommes , & en revenant , j'aurai soin d'apporter des vivres ? Il est bon

de ne pas y entrer d'abord tous deux , au cas qu'il y ait du danger à craindre.

Mon frère , repartit Assad , j'approuve fort votre conseil , il est sage & plein de prudence ; mais si l'un de nous deux doit se séparer pour cela , jamais je ne souffrirai que ce soit vous , & vous permettrez que je m'en charge. Quelle douleur ne seroit-ce pas pour moi s'il vous arrivoit quelque chose ?

Mais , mon frère , repartit Amgiad , la même chose que vous craignez pour moi , je dois la craindre pour vous. Je vous supplie de me laisser faire , & de m'attendre avec patience. Je ne le permettrai jamais , répliqua Assad ; & s'il m'arrive quelque chose , j'aurai la consolation de savoir que vous serez en sûreté. Amgiad fut obligé de céder , & il s'arrêta sous des arbres au pied de la montagne.

*Le Prince Assad arrêté en entrant dans  
la ville des Mages.*

LE prince Assad prit de l'argent dans la bourse dont Amgiad étoit chargé , & continua son chemin jusqu'à la ville. Il ne fut pas un peu avancé dans la première rue , qu'il joignit un vieillard vénérable , bien mis , & qui avoit une canne à la main. Comme il ne douta pas

que ce ne fût un homme de distinction , & qui ne voudroit pas le tromper , il l'aborda. Seigneur , lui dit-il , je vous supplie de m'enseigner le chemin de la place publique.

Le vieillard regarda le prince en souriant. Mon fils , lui dit-il , apparemment que vous êtes étranger ? vous ne me feriez pas cette demande si cela n'étoit. Oui , seigneur , je suis étranger , reprit Affad. Soyez le bien-venu , repartit le vieillard , notre pays est bien honoré de ce qu'un jeune homme bien fait comme vous a pris la peine de le venir voir. Dites-moi , quelle affaire avez-vous à la place publique ?

Seigneur , répliqua Affad , il y a près de deux mois qu'un frère que j'ai , & moi , nous sommes partis d'un pays fort éloigné d'ici. Depuis ce temps-là , nous n'avons pas discontinué de marcher , & nous ne faisons que d'arriver aujourd'hui. Mon frère , fatigué d'un si long voyage , est demeuré au pied de la montagne , & je viens chercher des vivres pour lui & pour moi.

Mon fils , repartit encore le vieillard , vous êtes venus le plus à propos du monde , & je m'en réjouis pour l'amour de vous & de votre frère. J'ai fait aujourd'hui un grand régal à plusieurs de mes amis , dont il est resté une quantité de mets où personne n'a touché. Venez avec moi , je vous en donnerai bien à manger ;

& quand vous aurez fait , je vous en donnerai encore pour vous & pour votre frère de quoi vivre plusieurs jours. Ne prenez donc pas la peine d'aller dépenser votre argent à la place , les voyageurs n'en ont jamais trop. Avec cela , pendant que vous mangerez , je vous informerai des particularités de notre ville mieux que personne. Une personne comme moi , qui a passé par toutes les charges les plus honorables avec distinction , ne doit pas les ignorer. Vous devez bien vous réjouir aussi de ce que vous vous êtes adressé à moi plutôt qu'à un autre ; car je vous dirai en passant que tous nos citoyens ne sont pas faits comme moi : il y en a , je vous assure , de bien méchants. Venez donc , je veux vous faire connoître la différence qu'il y a entre un honnête homme , comme je le suis , & bien des gens qui se vantent de l'être & ne le sont pas.

Je vous suis infiniment obligé , reprit le prince Assad , de la bonne volonté que vous me témoignez ; je me remets entièrement à vous , & je suis prêt d'aller où il vous plaira.

Le vieillard , en continuant de marcher avec Assad à côté de lui , rioit en sa barbe ; & de crainte qu'Assad ne s'en apperçût , il l'entretenoit de plusieurs choses , afin qu'il demeurât dans la bonne opinion qu'il avoit conçue pour

lui. Entr'autres, il faut avouer, lui disoit-il, que votre bonheur est grand de vous être adressé à moi plutôt qu'à un autre. Je loue dieu de ce que vous m'avez rencontré, vous saurez pourquoi je vous dis cela quand vous serez chez moi.

Le vieillard arriva enfin à sa maison, & introduisit Assad dans une grande salle, où il vit quarante vieillards qui faisoient un cercle autour d'un feu allumé qu'ils adoroient.

A ce spectacle, le prince Assad n'eut pas moins d'horreur de voir des hommes assez dépourvus de bon sens pour rendre leur culte à la créature préférablement au créateur, que de frayeur de se voir trompé, & de se trouver dans un lieu si abominable.

Pendant qu'Assad étoit immobile de l'étonnement où il étoit, le rusé vieillard salua les quarante vieillards. Dévots adorateurs du feu, leur dit-il, voici un heureux jour pour nous. Où est Gazban, ajouta-t-il ? qu'on le fasse venir.

A ces paroles, prononcées assez haut, un noir qui les entendit de dessous la salle, parut ; & ce noir, qui étoit Gazban, n'eut pas plutôt apperçu le désolé Assad, qu'il comprit pourquoi il avoit été appelé. Il courut à lui, le jeta par terre d'un soufflet qu'il lui donna, & le lia par les bras avec une diligence merveilleuse.

Quand

Quand il eut achevé : Mène-le là-bas , lui commanda le vieillard , & ne manque pas de dire à mes filles Bostane & Cavame de lui bien donner la bastonade chaque jour , avec un pain le matin & un autre le soir pour toute nourriture : c'en est assez pour le faire vivre jusqu'au départ du vaisseau pour la mer bleue & pour la montagne du feu ; nous en ferons un sacrifice agréable à notre divinité.

La sultane Scheherazade ne passa pas plus outre pour cette nuit , à cause du jour qui paroissoit. Elle poursuivit la nuit suivante , & dit au sultan des Indes :

---

### C C X X X I<sup>e</sup>. N U I T.

SIRE , dès que le vieillard eut donné l'ordre cruel par où j'achevai hier de parler , Gazban se saisit d'Affad en le maltraitant , le fit descendre sous la salle , & après l'avoir fait passer par plusieurs portes jusques dans un cachot où l'on descendoit par vingt marches , il l'attacha par les pieds à une chaîne des plus grosses & des plus pesantes. Aussitôt qu'il eut achevé , il alla avertir les filles du vieillard ; mais le vieillard leur parloit déjà lui-même. Mes filles , leur dit-il , descendez là-

bas, & donnez la bastonade de la manière que vous savez au musulman dont je viens de faire capture, & ne l'épargnez pas : vous ne pouvez mieux marquer que vous êtes de bonnes adoratrices du feu.

Bostane & Cavame, nourries dans la haine contre tous les musulmans, reçurent cet ordre avec joie. Elles descendirent au cachot dès le même moment, dépouillèrent Affad, le bâtonnèrent impitoyablement jusqu'au sang, & jusqu'à lui faire perdre connoissance. Après cette exécution si barbare, elles mirent un pain & un pot d'eau près de lui, & se retirèrent.

Affad ne revint à lui que long-temps après, & ce ne fut que pour verser des larmes par ruisseaux en déplorant sa misère, avec la consolation néanmoins que ce malheur n'étoit pas arrivé à son frère Amgiad.

Le prince Amgiad attendit son frère Affad jusqu'au soir au pied de la montagne avec grande impatience. Quand il vit qu'il étoit deux, trois & quatre heures de nuit, & qu'il n'étoit pas venu, il pensa se désespérer. Il passa la nuit dans cette inquiétude désolante ; & dès que le jour parut, il s'achemina vers la ville. Il fut d'abord très-étonné de ne voir que très-peu de musulmans. Il arrêta le pre-

mier qu'il rencontra, & le pria de lui dire comment elle s'appeloit. Il apprit que c'étoit la ville des mages, ainsi nommée à cause que les mages, adorateurs du feu, y étoient en plus grand nombre, & qu'il n'y avoit que très-peu de musulmans. Il demanda aussi combien on comptoit de-là à l'isle d'Ebène; & la réponse qu'on lui fit, fut que par mer il y avoit quatre mois de navigation, & une année de voyage par terre. Celui à qui il s'étoit adressé, le quitta brusquement après qu'il l'eut satisfait sur ces deux demandes, & continua son chemin, parce qu'il étoit pressé.

Amgiad qui n'avoit mis qu'environ six semaines à venir de l'isle d'Ebène avec son frère Assad, ne pouvoit comprendre comment ils avoient fait tant de chemin en si peu de temps, à moins que ce ne fût par enchantement, ou que le chemin de la montagne par où ils étoient venus, ne fût un chemin plus court qui n'étoit point pratiqué à cause de sa difficulté. En marchant par la ville, il s'arrêta à la boutique d'un tailleur, qu'il reconnut pour musulman à son habillement, comme il avoit déjà reconnu celui à qui il avoit parlé. Il s'assit près de lui après qu'il l'eut salué, & lui raconta le sujet de la peine où il étoit.

## 244 LES MILLE ET UNE NUITS.

Quand le prince Amgiad eut achevé : Si votre frère, reprit le tailleur, est tombé entre les mains de quelque mage, vous pouvez faire état de ne le revoir jamais. Il est perdu sans ressource, & je vous conseille de vous en consoler, & de songer à vous préserver vous-même d'une semblable disgrâce. Pour cela, si vous voulez me croire, vous demeurerez avec moi, & je vous instruirai de toutes les ruses de ces mages, afin que vous vous gardiez d'eux quand vous sortirez. Amgiad, bien affligé d'avoir perdu son frère Assad, accepta l'offre, & remercia le tailleur mille fois de la bonté qu'il avoit pour lui.

### *Histoire du Prince Amgiad & d'une Dame de la ville des Mages.*

LE prince Amgiad ne sortit pour aller par la ville, pendant un mois entier, qu'en la compagnie du tailleur : il se hasarda enfin d'aller seul au bain. Au retour, comme il passoit par une rue où il n'y avoit personne, il rencontra une dame qui venoit à lui.

La dame qui vit un jeune homme très-bien fait, & tout frais sorti du bain, leva son voile & lui demanda où il alloit d'un air riant & en lui faisant les yeux doux. Amgiad ne

put résister aux charmes qu'elle lui fit paroître. Madame, répondit-il, je vais chez moi ou chez vous, cela est à votre choix.

Seigneur, répondit la dame avec un sourire agréable, les dames de ma sorte ne mènent pas les hommes chez elles, elles vont chez eux.

Amgiad fut dans un grand embarras de cette réponse, à laquelle il ne s'attendoit pas. Il n'osoit prendre la hardiesse de la mener chez son hôte qui s'en feroit scandalisé, & il auroit couru risque de perdre la protection dont il avoit besoin, dans une ville où il avoit tant de précautions à prendre. Le peu d'habitude qu'il y avoit, faisoit aussi qu'il ne savoit aucun endroit où la conduire, & il ne pouvoit se résoudre de laisser échapper une si belle fortune. Dans cette incertitude, il résolut de s'abandonner au hasard; & sans répondre à la dame, il marcha devant elle & la dame le suivit.

Le prince Amgiad la mena long-temps de rue en rue, de carrefour en carrefour, de place en place, & ils étoient fatigués de marcher l'un & l'autre, lorsqu'il enfilâ une rue qui se trouva terminée par une grande porte fermée d'une maison d'assez belle apparence avec deux bancs, l'un d'un côté, l'autre de

l'autre. Amgiad s'assit sur l'un comme pour reprendre haleine, & la dame plus fatiguée que lui s'assit sur l'autre.

Quand la dame fut assise : C'est donc ici votre maison, dit-elle au prince Amgiad ? Vous le voyez, madame, reprit le prince. Pourquoi donc n'ouvrez-vous pas, repar-tit-elle ? qu'attendez-vous ? Ma belle, répliqua Amgiad, c'est que je n'ai pas la clef, je l'ai laissée à mon esclave que j'ai chargé d'une commission d'où il ne peut pas être encore revenu. Et comme je lui ai commandé après qu'il auroit fait cette commission, de m'acheter de quoi faire un bon dîné, je crains que nous ne l'attendions encore long-temps.

La difficulté que le prince trouvoit à satisfaire sa passion, dont il commençoit à se repentir, lui avoit fait imaginer cette défaite, dans l'espérance que la dame donneroit dedans, & que le dépit l'obligeroit de le laisser là & d'aller chercher fortune ailleurs; mais il se trompa.

Voilà un impertinent esclave de se faire ainsi attendre, reprit la dame, je le châtierai moi-même, comme il le mérite, si vous ne le châtiez bien quand il fera de retour. Il n'est pas bien séant cependant que je demeure seule à une porte avec un homme. En disant

cela elle se leva , & amassa une pierre pour rompre la ferrure qui n'étoit que de bois , & fort foible , à la mode du pays.

Amgiad au désespoir de ce dessein, voulut s'y opposer : Madame , dit-il , que prétendez-vous faire ? de grâce , donnez-vous quelques momens de patience. Qu'avez-vous à craindre , reprit-elle ? la maison n'est-elle pas à vous ? ce n'est pas une grande affaire qu'une ferrure de bois rompue : il est aisé d'en remettre une autre. Elle rompit la ferrure , & dès que la porte fut ouverte , elle entra & marcha devant.

Amgiad se tint pour perdu quand il vit la porte de la maison forcée : il hésita s'il devoit entrer ou s'évader pour se délivrer du danger qu'il croyoit indubitable , & il alloit prendre ce parti , lorsque la dame se retourna & vit qu'il n'entroit pas. Qu'avez-vous que vous n'entrez pas chez vous , lui dit-elle ? C'est , madame , répondit-il , que je regardois si mon esclave ne revenoit pas , & que je crains qu'il n'y ait rien de prêt. Venez , venez , reprit-elle , nous attendrons mieux ici que dehors , en attendant qu'il arrive.

Le prince Amgiad entra bien malgré lui dans une cour spacieuse & proprement pavée. De la cour il monta par quelques degrés à

un grand vestibule, où ils apperçurent, lui & la dame, une grande salle ouverte, très-bien meublée, & dans la salle une table de mets exquis, avec une autre chargée de plusieurs sortes de beaux fruits, & un buffet garni de bouteilles de vin.

Quand Amgiad vit ces apprêts, il ne douta plus de sa perte. C'est fait de toi, pauvre Amgiad, dit-il en lui-même, tu ne survivras pas long-temps à ton cher frère Assad. La dame au contraire, ravie de ce spectacle agréable : Hé quoi ! seigneur, s'écria-t-elle, vous craigniez qu'il n'y eût rien de prêt. Vous voyez cependant que votre esclave a fait plus que vous ne croyiez. Mais si je ne me trompe, ces préparatifs sont pour une autre dame que moi. Cela n'importe, qu'elle vienne cette dame, je vous promets de n'en être pas jalouse. La grâce que je vous demande, c'est de vouloir-bien souffrir que je la serve & vous aussi.

Amgiad ne put s'empêcher de rire de la plaisanterie de la dame, tout affligé qu'il étoit. Madame, reprit-il, en pensant toute autre chose qui le désoloit dans l'ame, je vous assure qu'il n'est rien moins que ce que vous vous imaginez : ce n'est-là que mon ordinaire bien simplement. Comme il ne pouvoit se

réfoudre de se mettre à une table qui n'avoit pas été préparée pour lui, il voulut s'asseoir sur le sofa, mais la dame l'en empêcha : Que faites-vous, lui dit-elle ? vous devez avoir faim après le bain : mettons-nous à table, mangeons, & réjouifions-nous.

Amgiad fut contraint de faire ce que la dame voulut : ils se mirent à table, & ils mangèrent. Après les premiers morceaux, la dame prit un verre & une bouteille, se versa à boire, & but la première à la fanté d'Amgiad. Quand elle eut bu, elle remplit le même verre, & le présenta à Amgiad qui lui fit raison.

Plus Amgiad faisoit réflexion sur son aventure, plus il étoit dans l'étonnement de voir que le maître de la maison ne paroissoit pas, & même qu'une maison où tout étoit si propre & si riche, étoit sans un seul domestique. Mon bonheur seroit bien extraordinaire, se disoit-il à soi-même, si le maître pouvoit ne pas venir que je ne fusse sorti de cette intrigue ! Pendant qu'il s'entretenoit de ces pensées, & d'autres plus fâcheuses, la dame continuoit de manger, buvoit de temps en temps, & l'obligeoit de faire de même. Ils en étoient bientôt au fruit, lorsque le maître de la maison arriva.

C'étoit le grand écuyer du roi des mages, & son nom étoit Bahader. La maison lui appartenoit; mais il en avoit une autre où il faisoit sa demeure ordinaire. Celle-ci ne lui servoit qu'à se régaler en particulier avec trois ou quatre amis choisis, où il faisoit tout apporter de chez lui, & c'est ce qu'il avoit fait ce jour-là par quelques-uns de ses gens qui ne faisoient que de sortir peu de temps avant qu'Amgiad & la dame arrivassent.

Bahader arriva sans suite & déguisé, comme il le faisoit presque ordinairement, & il venoit un peu avant l'heure qu'il avoit donnée à ses amis. Il ne fut pas peu surpris de voir la porte de sa maison forcée. Il entra sans faire de bruit, & comme il eut entendu que l'on parloit & que l'on se réjouissoit dans la salle, il se coula le long du mur, & avança la tête à demi à la porte pour voir quelles gens c'étoient: comme il eut vu que c'étoit un jeune homme & une jeune dame qui mangeoient à la table qui n'avoit été préparée que pour ses amis & pour lui, & que le mal n'étoit pas si grand qu'il s'étoit imaginé d'abord, il résolut de s'en divertir.

La dame qui avoit le dos un peu tourné, ne pouvoit pas voir le grand écuyer; mais Amgiad l'apperçut d'abord, & alors il avoit

le verre à la main. Il changea de couleur à cette vue , les yeux attachés sur Bahader qui lui fit signe de ne dire mot & de venir lui parler.

Amgiad but & se leva. Où allez-vous , lui demanda la dame ? Madame , lui dit-il , demeurez , je vous prie , je suis à vous dans le moment : une petite nécessité m'oblige de sortir. Il trouva Bahader qui l'attendoit sous le vestibule , & qui le mena dans la cour pour lui parler sans être entendu de la dame.

Scheherazade s'apperçut à ces derniers mots qu'il étoit temps que le sultan des Indes se levât : elle se tut , & elle eut le temps de poursuivre la nuit suivante , & de lui parler en ces termes :

C C X X X I I<sup>e</sup>. N U I T.

**SIRE** , quand Bahader & le prince Amgiad furent dans la cour , Bahader demanda au prince par quelle aventure il se trouvoit chez lui avec la dame , & pourquoi ils avoient forcé la porte de sa maison ?

Seigneur , reprit Amgiad , je dois paroître bien coupable dans votre esprit , mais si vous voulez bien avoir la patience de m'entendre ,

j'espère que vous me trouverez très-innocent. Il poursuivit son discours, & lui raconta en peu de mots la chose comme elle étoit, sans rien déguiser; & afin de bien persuader qu'il n'étoit pas capable de commettre une action aussi indigne que de forcer une maison, il ne lui cacha pas qu'il étoit prince, non plus que la raison pourquoi il se trouvoit dans la ville des mages.

Bahader qui aimoit naturellement les étrangers, fut ravi d'avoir trouvé l'occasion d'en obliger un de la qualité & du rang d'Amgiad. En effet, à son air, à ses manières honnêtes, à son discours en termes choisis & ménagés, il ne douta nullement de sa sincérité. Prince, lui dit-il, j'ai une joie extrême d'avoir trouvé lieu de vous obliger dans une rencontre aussi plaisante que celle que vous venez de me raconter. Bien loin de troubler la fête, je me ferai un très-grand plaisir de contribuer à votre satisfaction. Avant que de vous communiquer ce que je pense là-dessus, je suis bien aise de vous dire que je suis grand écuyer du roi, & que je m'appelle Bahader. J'ai un hôtel où je fais ma demeure ordinaire, & cette maison est un lieu où je viens quelquefois pour être plus en liberté avec mes amis. Vous avez fait accroire à votre belle,

que vous aviez un esclave, quoique vous n'en ayez pas. Je veux être cet esclave; & afin que cela ne vous fasse pas de peine, & que vous ne vous en excusiez pas, je vous répète que je le veux être absolument, & vous en apprendrez bientôt la raison. Allez donc vous remettre à votre place, & continuez de vous divertir; & quand je reviendrai dans quelque temps, & que je me présenterai devant vous en habit d'esclave, querrellez-moi bien, ne craignez pas même de me frapper: je vous servirai tout le temps que vous tiendrez table, & jusqu'à la nuit. Vous coucherez chez moi vous & la dame, & demain matin vous la renverrez avec honneur. Après cela, je tâcherai de vous rendre des services de plus de conséquence. Allez donc, & ne perdez pas de temps. Amgiad voulut repartir, mais le grand écuyer ne le permit pas, & il le contraignit d'aller retrouver la dame.

Amgiad fut à peine rentré dans la salle, que les amis que le grand écuyer avoit invités, arrivèrent. Il les pria obligeamment de vouloir bien l'excuser s'il ne les recevoit pas ce jour-là, en leur faisant entendre qu'ils en approuveroient la cause quand il les en auroit informés au premier jour. Dès qu'ils furent

éloignés, il sortit, & alla prendre un habit d'esclave.

Le prince Amgiad rejoignit la dame, le cœur bien content de ce que le hasard l'avoit conduit dans une maison qui appartenoit à un maître de si grande distinction, & qui en usoit si honnêtement avec lui. En se remettant à table : Madame, lui dit-il, je vous demande mille pardons de mon incivilité & de la mauvaise humeur où je suis de l'absence de mon esclave ; le maraut me le payera, je lui ferai voir s'il doit être dehors si longtemps.

Cela ne doit pas vous inquiéter, reprit la dame ; tant pis pour lui ; s'il fait des fautes, il les payera. Ne songeons plus à lui, songeons seulement à nous réjouir.

Ils continuèrent de tenir table avec d'autant plus d'agrément, qu'Amgiad n'étoit plus inquiet comme qu'auparavant de ce qui arriveroit de l'indiscrétion de la dame, qui ne devoit pas forcer la porte, quand même la maison eût appartenu à Amgiad. Il ne fut pas moins de belle humeur que la dame, & ils se dirent mille plaisanteries en buvant plus qu'ils ne mangeoient, jusqu'à l'arrivée de Bahader déguisé en esclave.

Bahader entra comme un esclave, bien

mortifié de voir que son maître étoit en compagnie & de ce qu'il revenoit si tard. Il se jeta à ses pieds en baissant la terre, pour implorer sa clémence; & quand il se fut relevé, il demeura debout, les mains croisées, & les yeux baissés, en attendant qu'il lui commandât quelque chose.

Méchant esclave, lui dit Amgiad, avec un œil & d'un ton de colère, dis-moi s'il y a au monde un esclave plus méchant que toi? Où as-tu été? Qu'as-tu fait pour revenir à l'heure qu'il est?

Seigneur, reprit Bahader, je vous demande pardon, je viens de faire les commissions que vous m'avez données: je n'ai pas cru que vous dussiez revenir de si bonne heure.

Tu es un maraut, reprit Amgiad, & je te rouerai de coups pour t'apprendre à mentir, & à manquer à ton devoir. Il se leva, prit un bâton, & lui en donna deux ou trois coups assez légèrement, après quoi il se remit à table.

La dame ne fut pas contente de ce châtiement, elle se leva à son tour, prit le bâton, & en chargea Bahader de tant de coups sans l'épargner, que les larmes lui en vinrent aux yeux. Amgiad scandalisé au dernier point de la liberté qu'elle se donnoit, & de ce qu'elle

## 256 LES MILLE ET UNE NUITS.

maltraitoit un officier du roi, de cette importance, avoit beau crier que c'étoit assez, elle frapport toujours. Laissez-moi faire, disoit-elle, je veux me satisfaire, & lui apprendre à ne pas s'absenter si long-temps une autre fois. Elle continuoît toujours avec tant de furie, qu'il fut contraint de se lever, & de lui arracher le bâton, qu'elle ne lâcha qu'après beaucoup de résistance. Comme elle vit qu'elle ne pouvoit plus battre Bahader, elle se remit à sa place & lui dit mille injures.

Bahader essuya ses larmes, & demeura debout pour leur verser à boire. Lorsqu'il vit qu'ils ne buvoient & ne mangeoient plus, il deffervit, il nettoya la salle, il mit toutes choses en leur lieu, & dès qu'il fut nuit, il alluma les bougies. A chaque fois qu'il sortoit ou qu'il entroit, la dame ne manquoit pas de le gronder, de le menacer, & de l'injurier, avec un grand mécontentement de la part d'Amgiad, qui vouloit le ménager, & n'osoit lui rien dire. A l'heure qu'il fut temps de se coucher, Bahader leur prépara un lit sur le sofa, & se retira dans une chambre, où il ne fut pas long-temps à s'endormir après une si longue fatigue.

Amgiad & la dame s'entretinrent encore une grosse demi-heure, & avant de se cou-

cher, la dame eut besoin de sortir. En passant sous le vestibule, comme elle eut entendu que Bahader ronfloit déjà, & qu'elle avoit vu qu'il y avoit un sabre dans la salle: Seigneur, dit-elle à Amgiad en rentrant, je vous prie de faire une chose pour l'amour de moi. De quoi s'agit-il pour votre service, reprit Amgiad? Obligez-moi de prendre ce sabre, repartit-elle, & d'aller couper la tête à votre esclave.

Amgiad fut extrêmement étonné de cette proposition, que le vin faisoit faire à la dame, comme il n'en douta pas. Madame, lui dit-il, laissons-là mon esclave, il ne mérite pas que vous pensiez à lui; je l'ai châtié, vous l'avez châtié vous-même, cela suffit; d'ailleurs je suis très-content de lui, & il n'est pas accoutumé à ces fortes de fautes.

Je ne me paye pas de cela, reprit la dame enragée, je veux que ce coquin meure, & s'il ne meurt de votre main, il mourra de la mienne. En disant ces paroles, elle met la main sur le sabre, le tire hors du fourreau, & s'échappe pour exécuter son pernicieux dessein.

Amgiad la rejoint sous le vestibule; & en la rencontrant: Madame, lui dit-il, il faut vous satisfaire puisque vous le souhaitez; je

## 258 LES MILLE ET UNE NUITS.

ferois fâché qu'un autre que moi ôtât la vie à mon esclave. Quand elle lui eut remis le sabre : Venez, suivez-moi, ajouta-t-il, & ne faisons pas de bruit de crainte qu'il ne s'éveille. Ils entrèrent dans la chambre où étoit Bahader ; mais au lieu de le frapper, Amgiad porta le coup à la dame, & lui coupa la tête qui tomba sur Bahader.

Le jour avoit déjà commencé de paroître, lorsque Scheherazade en étoit à ces paroles : elle s'en apperçut, & cessa de parler. Elle reprit son discours la nuit suivante, & dit au sultan Schariar :

---

### C C X X X I I I<sup>e</sup>. N U I T.

SIRE, la tête de la dame eut interrompu le sommeil du grand écuyer, en tombant sur lui, quand le bruit du coup de sabre ne l'eût pas éveillé. Etonné de voir Amgiad avec le sabre ensanglanté, & le corps de la dame par terre sans tête, il lui demanda ce que cela signifioit. Amgiad lui raconta la chose comme elle s'étoit passée, & en achevant : Pour empêcher cette furieuse, ajouta-t-il, de vous ôter la vie, je n'ai point trouvé d'autre moyen que de la lui ravir à elle-même.

Seigneur , reprit Bahader plein de reconnaissance , des personnes de votre sang , & aussi généreuses , ne sont pas capables de favoriser des actions si méchantes. Vous êtes mon libérateur , & je ne puis assez vous en remercier. Après qu'il l'eut embrassé , pour lui mieux marquer combien il lui étoit obligé : Avant que le jour vienne , dit - il , il faut emporter ce cadavre hors d'ici , & c'est ce que je vais faire. Amgiad s'y opposa , & dit qu'il l'emporteroit lui-même puisqu'il avoit fait le coup. Un nouveau venu en cette ville comme vous n'y réussiroit pas , reprit Bahader. Laissez-moi faire , demeurez ici en repos. Si je ne reviens pas avant qu'il soit jour , ce sera une marque que le guet m'aura surpris ; en ce cas-là je vais vous faire par écrit une donation de la maison & de tous les meubles , vous n'aurez qu'à y demeurer.

Dès que Bahader eut écrit & livré la donation au prince Amgiad , il mit le corps de la dame dans un sac avec la tête , chargea le sac sur ses épaules , & marcha de rue en rue en prenant le chemin de la mer. Il n'en étoit pas éloigné lorsqu'il rencontra le juge de police qui faisoit sa ronde en personne. Les gens du juge l'arrêtèrent , ouvrirent le sac , & trouvèrent le corps de la dame massacrée , & sa tête.

Le juge qui reconnut le grand écuyer malgré son déguisement, l'emmena chez lui ; & comme il n'osa pas le faire mourir à cause de sa dignité , fans en parler au roi , il le lui mena le lendemain matin. Le roi n'eut pas plutôt appris , au rapport du juge , la noire action qu'il avoit commise , comme il le croyoit selon les indices , qu'il le chargea d'injures. C'est donc ainsi , s'écria-t-il , que tu massacres mes sujets pour les piller , & que tu jettes leur corps à la mer pour cacher ta tyrannie : qu'on les en délivre , & qu'on le pende.

Quelqu'innocent que fût Bahader , il reçut cette sentence de mort avec toute la résignation possible , & ne dit pas un mot pour sa justification. Le juge le remena ; & pendant qu'on préparoit la potence , il envoya publier par toute la ville la justice qu'on alloit faire à midi d'un meurtre commis par le grand écuyer.

Le prince Angiad qui avoit attendu le grand écuyer inutilement , fut dans une consternation qu'on ne peut imaginer , quand il entendit ce cri de la maison où il étoit. Si quelqu'un doit mourir pour la mort d'une femme aussi méchante , se dit-il à lui-même , ce n'est pas le grand écuyer , c'est moi ; & je ne souffrirai pas que l'innocent soit puni pour le coupable. Sans délibérer davantage il sortit , & se rendit à la

place où devoit se faire l'exécution, avec le peuple qui y couroit de toutes parts.

Dès qu'Amgiad vit paroître le juge, qui amenoit Bahader à la potence, il alla se présenter à lui : Seigneur, lui dit-il, je viens vous déclarer & vous assurer que le grand écuyer que vous conduisez à la mort est très-innocent de la mort de cette dame. C'est moi qui ai commis le crime, si c'est en avoir commis un que d'avoir ôté la vie à une femme détestable qui vouloit l'ôter à un grand écuyer ; & voici comment la chose s'est passée.

Quand le prince Amgiad eut informé le juge de quelle manière il avoit été abordé par la dame à la sortie du bain, comment elle avoit été cause qu'il étoit entré dans la maison de plaisir du grand écuyer, & de tout ce qui s'étoit passé jusqu'au moment qu'il avoit été contraint de lui couper la tête pour sauver la vie au grand écuyer, le juge surfit l'exécution, & le mena au roi avec le grand écuyer.

Le roi voulut être informé de la chose par Amgiad lui-même ; & Amgiad, pour lui mieux faire comprendre son innocence & celle du grand écuyer, profita de l'occasion pour lui faire le récit de son histoire & de son frère Assad, depuis le commencement jusqu'à leur arrivée & jusqu'au moment qu'il lui parloit.

Quand le prince eut achevé : Prince , lui dit le roi , je suis ravi que cette occasion m'ait donné lieu de vous connoître : je ne vous donne pas seulement la vie avec celle de mon grand écuyer , que je loue de la bonne intention qu'il a eue pour vous , & que je rétablis dans sa charge ; je vous fais même mon grand-visir pour vous consoler du traitement injuste , quoiqu'excusable , que le roi votre père vous a fait. A l'égard du prince Assad , je vous permets d'employer toute l'autorité que je vous donne pour le retrouver.

Après qu'Amgiad eut remercié le roi de la ville & du pays des mages , & qu'il eut pris possession de la charge de grand-visir , il employa tous les moyens imaginables pour trouver le prince son frère. Il fit promettre par les crieurs publics dans tous les quartiers de la ville , une grande récompense à ceux qui le lui amèneraient , ou même qui lui en apprendroient quelque nouvelle. Il mit des gens en campagne ; mais quelque diligence qu'il pût faire , il n'eut pas la moindre nouvelle de lui.

*Suite de l'histoire du Prince Assad.*

ASSAD cependant étoit toujours à la chaîne , dans le cachot où il avoit été renfermé par l'adresse du rusé vieillard ; & Bostane & Cava-

me , filles du vieillard , le maltraitoient avec la même cruauté & la même inhumanité. La fête solennelle des adorateurs du feu approcha. On équipa le vaisseau qui avoit coutume de faire le voyage de la montagne du feu : on le chargea de marchandises par le soin d'un capitaine nommé Behram , grand zéléteur de la religion des mages. Quand il fut en état de remettre à la voile , Behram y fit embarquer Assad dans une caisse à moitié pleine de marchandises , avec assez d'ouverture entre les ais pour lui donner la respiration nécessaire , & fit descendre la caisse à fond de cale.

Avant que le vaisseau mît à la voile , le grand-visir Amgiad , frère d'Assad , qui avoit été averti que les adorateurs du feu avoient coutume de sacrifier un musulman chaque année sur la montagne du feu , & qu'Assad qui étoit peut-être tombé entre leurs mains , pourroit bien être destiné à cette cérémonie sanglante , voulut en faire la visite. Il y alla en personne , & fit monter tous les matelots & tous les passagers sur le tillac , pendant que ses gens firent la recherche dans tout le vaisseau ; mais on ne trouva pas Assad , il étoit trop bien caché.

La visite faite , le vaisseau sortit du port ; & quand il fut en pleine mer , Behram fit tirer le prince Assad de la caisse , & le fit mettre à la

chaîne pour s'affurer de lui , de crainte, comme il n'ignoroit pas qu'on alloit le sacrifier , que de désespoir il ne se précipitât dans la mer.

Après quelques jours de navigation, le vent favorable qui avoit toujours accompagné le vaisseau , devint contraire, & augmenta de manière qu'il excita une tempête des plus furieuses. Le vaisseau ne perdit pas seulement sa route : Behram & son pilote ne savoient plus même où ils étoient , & ils craignoient de rencontrer quelque rocher à chaque moment , & de s'y briser. Au plus fort de la tempête ils découvrirent terre , & Behram la reconnut pour l'endroit où étoit le port & la capitale de la reine Margiane , & il en eut une grande mortification.

En effet , la reine Margiane qui étoit musulmane , étoit ennemie mortelle des adorateurs du feu. Non-seulement elle n'en souffroit pas un seul dans ses états , elle ne permettoit même pas qu'aucun de leurs vaisseaux y abordât.

Il n'étoit plus au pouvoir de Behram cependant d'éviter d'aller aborder au port de la capitale de cette reine , à moins d'aller échouer & se perdre contre la côte qui étoit bordée de rochers affreux. Dans cette extrémité, il tint conseil avec son pilote & avec ses matelots. Enfans, dit-il , vous voyez la nécessité où nous sommes

sommes réduits. De deux choses l'une, ou il faut que nous soyons engloutis par les flots, ou que nous nous sauvions chez la reine Margiane; mais sa haine implacable contre notre religion & contre ceux qui en font profession vous est connue. Elle ne manquera pas de se saisir de notre vaisseau, & de nous faire ôter la vie à tous sans miséricorde. Je ne vois qu'un seul remède qui peut-être nous réussira. Je suis d'avis que nous ôtions de la chaîne le musulman que nous avons ici, & que nous l'habillions en esclave. Quand la reine Margiane m'aura fait venir devant elle, & qu'elle me demandera quel est mon négoce, je lui répondrai que je suis marchand d'esclaves, que j'ai vendu tout ce que j'en avois, & que je n'en ai réservé qu'un seul pour me servir d'écrivain, à cause qu'il fait lire & écrire. Elle voudra le voir; & comme il est bien fait, & que d'ailleurs il est de sa religion, elle en sera touchée de compassion, & ne manquera pas de me proposer de le lui vendre, en cette considération de nous souffrir dans son port jusqu'au premier beau temps. Si vous savez quelque chose de meilleur, dites-le-moi, je vous écouterai. Le pilote & les matelots applaudirent à son sentiment qui fut suivi.

La sultane Scheherazade fut obligée d'en

demeurer à ces derniers mots , à cause du jour qui se faisoit voir : elle reprit le même conte la nuit suivante , & dit au sultan des Indes :

---



---

### CCXXXIV<sup>e</sup>. NUIT.

**SIRE**, Behram fit ôter le prince Assad de la chaîne , & le fit habiller en esclave fort proprement , selon le rang d'écrivain de son vaisseau , sous lequel il vouloit le faire paroître devant la reine Margiane. Il fut à peine dans l'état qu'il le souhaitoit , que le vaisseau entra dans le port , où il fit jeter l'ancre.

Dès que la reine Margiane , qui avoit son palais situé du côté de la mer , de manière que le jardin s'étendoit jusqu'au rivage , eut vu que le vaisseau avoit mouillé , elle envoya avertir le capitaine de venir lui parler ; & pour satisfaire plutôt sa curiosité , elle vint l'attendre dans le jardin.

Behram qui s'étoit attendu d'être appelé , se débarqua avec le prince Assad , après avoir exigé de lui de confirmer qu'il étoit son esclave & son écrivain , & fut conduit devant la reine Margiane. Il se jeta à ses pieds ; & après lui avoir marqué la nécessité qui l'avoit obligé de se réfugier dans son port , il lui dit qu'il étoit

marchand d'esclaves , qu'Assad qu'il avoit amené , étoit le seul qui lui restât & qu'il gardoit pour lui servir d'écrivain.

Assad avoit plu à la reine Margiane du moment qu'elle l'avoit vu , & elle fut ravie d'apprendre qu'il fût esclave. Résolue de l'acheter à quelque prix que ce fût , elle demanda à Assad comment il s'appeloit.

Grande reine , reprit le prince Assad les larmes aux yeux , votre majesté me demande-t-elle le nom que je portois ci-devant , ou le nom que je porte aujourd'hui ? Comment , repartit la reine , est-ce que vous avez deux noms ? Hélas ! il n'est que trop vrai , répliqua Assad , je m'appelois autrefois Assad ( très-heureux ) , & aujourd'hui je m'appelle Môtar ( destiné à être sacrifié. )

Margiane qui ne pouvoit pénétrer le vrai sens de cette réponse , l'appliqua à l'état de son esclavage , & connut en même-temps qu'il avoit beaucoup d'esprit. Puisque vous êtes écrivain , lui dit-elle ensuite , je ne doute pas que vous ne sachiez bien écrire : faites - moi voir de votre écriture.

Assad muni d'une écritoire qu'il portoit à sa ceinture , & de papier , par les soins de Behram qui n'avoit pas oublié ces circonstances pour persuader à la reine ce qu'il vouloit qu'elle

crût, se tira un peu à l'écart, & écrivit ces sentences par rapport à sa misère.

« L'aveugle se détourne de la fosse où le  
 » clair-voyant se laisse tomber. L'ignorant  
 » s'élève aux dignités par des discours qui ne  
 » signifient rien; le savant demeure dans la  
 » poussière avec son éloquence. Le musulman  
 » est dans la dernière misère avec toutes ses  
 » richesses; l'infidelle triomphe au milieu de  
 » ses biens. On ne peut pas espérer que les  
 » choses changent : c'est un décret du tout  
 » puissant qu'elles demeurent en cet état ».

Affad présenta le papier à la reine Margiane, qui n'admira pas moins la moralité des sentences, que la beauté du caractère, & il n'en fallut pas davantage pour achever d'embrâser son cœur, & le toucher d'une véritable compassion pour lui. Elle n'eut pas plutôt achevé de le lire, qu'elle s'adressa à Behram: Choisissez, lui dit-elle, de me vendre cet esclave ou de m'en faire un présent; peut-être trouverez-vous mieux votre compte de choisir le dernier.

Behram reprit assez insolamment qu'il n'avoit pas de choix à faire, qu'il avoit besoin de son esclave, & qu'il vouloit le garder.

La reine Margiane, irritée de cette hardiesse, ne voulut point parler davantage à Behram;

elle prit le prince Assad par le bras, le fit marcher devant elle; & en l'emmenant à son palais, elle envoya dire à Behram qu'elle feroit confisquer toutes ses marchandises, & mettre le feu à son vaisseau au milieu du port, s'il y passoit la nuit. Behram fut contraint de retourner à son vaisseau, bien mortifié, & de faire préparer toutes choses pour remettre à la voile, quoique la tempête ne fût pas encore entièrement apaisée.

La reine Margiane, après avoir commandé en entrant dans son palais que l'on servît promptement le soupé, mena Assad à son appartement, où elle le fit asseoir près d'elle; Assad voulut s'en défendre, en disant que cet honneur n'appartenoit pas à un esclave.

A un esclave, reprit la reine ! il n'y a qu'un moment que vous l'étiez, mais vous ne l'êtes plus. Asséyez-vous près de moi; vous dis-je, & racontez-moi votre histoire; car ce que vous avez écrit pour me faire voir de votre écriture, & l'insolence de ce marchand d'esclaves, me font comprendre qu'elle doit être extraordinaire.

Le prince Assad obéit; & quand il fut assis: Puissante reine, dit-il, votre majesté ne se trompe pas, mon histoire est véritablement extraordinaire, & plus qu'elle ne pour-

roit se l'imaginer. Les maux, les tourmens incroyables que j'ai soufferts, & le genre de mort auquel j'étois destiné, dont elle m'a délivré par sa générosité toute royale, lui feront connoître la grandeur de son bienfait que je n'oublierai jamais. Mais avant d'entrer dans ce détail qui fait horreur, elle voudra bien que je prenne l'origine de mes malheurs de plus haut.

Après ce préambule qui augmenta la curiosité de Margiane, Assad commença par l'informer de sa naissance royale, de celle de son frère Amgiad, de leur amitié réciproque, de la passion condamnable de leurs belles-mères changée en une haine des plus odieuses, la source de leur étrange destinée. Il vint ensuite à la colère du roi leur père, à la manière presque miraculeuse de la conservation de leur vie, & enfin à la perte qu'il avoit faite de son frère, & à la prison si longue & si douloureuse d'où on ne l'avoit fait sortir que pour être immolé sur la montagne du feu.

Quand Assad eut achevé son discours, la reine Margiane animée plus que jamais contre les adorateurs du feu : Prince, dit-elle, nonobstant l'aversion que j'ai toujours eue contre les adorateurs du feu, je n'ai pas laissé d'avoir beaucoup d'humanité pour eux ; mais

après le traitement barbare qu'ils vous ont fait, & leur dessein exécration de faire une victime de votre personne à leur feu, je leur déclare dès-à-présent une guerre implacable. Elle vouloit s'étendre davantage sur ce sujet, mais l'on servit, & elle se mit à table avec le prince Assad, charmée de le voir & de l'entendre, & déjà prévenue pour lui d'une passion dont elle se promettoit de trouver bientôt l'occasion de le faire appercevoir. Prince, lui dit-elle, il faut vous bien récompenser de tant de jeûnes & de tant de mauvais repas que les impitoyables adorateurs du feu vous ont fait faire; vous avez besoin de nourriture après tant de souffrances: & en lui disant ces paroles, & d'autres à-peu-près semblables, elle lui servoit à manger & lui faisoit verser à boire coup sur coup. Le repas dura long-temps, & le prince Assad but quelques coups plus qu'il ne pouvoit porter.

Quand la table fut levée, Assad eut besoin de fortir, & il prit son temps que la reine ne s'en apperçut pas. Il descendit dans la cour, & comme il eut vu la porte du jardin ouverte, il y entra. Attiré par les beautés dont il étoit diversifié, il s'y promena un espace de temps. Il alla enfin jusqu'à un jet d'eau qui en faisoit le plus grand agrément; il s'y

## 272 LES MILLE ET UNE NUITS.

lava les mains & le visage pour se rafraichir ; & en voulant se reposer sur le gazon dont il étoit bordé , il s'y endormit.

La nuit approchoit alors , & Behram qui ne vouloit pas donner lieu à la reine Margiane d'exécuter sa menace , avoit déjà levé l'ancre , bien fâché de la perte qu'il avoit faite d'Assad , & d'être frustré de l'espérance d'en faire un sacrifice. Il tâchoit de se consoler sur ce que la tempête étoit cessée , & qu'un vent de terre le favorisoit à s'éloigner. Dès qu'il se fut tiré hors du port avec l'aide de sa chaloupe , avant de la tirer dans le vaisseau : Enfans , dit-il aux matelots qui étoient dedans , attendez , ne remontez pas , je vais vous faire donner les barils pour faire de l'eau , & je vous attendrai sur le bord. Les matelots qui ne savoient pas où ils en pourroient faire , voulurent s'en excuser ; mais comme Behram avoit parlé à la reine dans le jardin , & qu'il avoit remarqué le jet d'eau : Allez aborder devant le jardin du palais , reprit-il , passez par-dessus le mur qui n'est qu'à hauteur d'appui , vous trouverez à faire de l'eau suffisamment dans le bassin qui est au milieu du jardin.

Les matelots allèrent aborder où Behram leur avoit marqué ; & après qu'ils se furent

chargés chacun d'un baril sur l'épaule, en se débarquant, ils passèrent aisément par-dessus le mur. En approchant du bassin, comme ils eurent apperçu un homme couché qui dormoit sur le bord, ils s'approchèrent de lui, & ils le reconnurent pour Assad. Ils se partagèrent, & pendant que les uns firent quelques barils d'eau avec le moins de bruit qu'il leur fut possible, sans perdre le temps à les emplir tous, les autres environnèrent Assad, & l'observèrent pour l'arrêter au cas qu'il s'éveillât. Il leur donna tout le temps; & dès que les barils furent pleins & chargés sur les épaules de ceux qui devoient les emporter, les autres se saisirent de lui, & l'emmenèrent sans lui donner le temps de se reconnoître; ils le passèrent par dessus le mur, l'embarquèrent avec les barils, & le transportèrent au vaisseau à force de rames. Quand ils furent prêts d'aborder au vaisseau: Capitaine, s'écrièrent-ils avec des éclats de joie, faites jouer vos hautbois & vos tambours, nous vous ramenons votre esclave.

Behram, qui ne pouvoit comprendre comment ses matelots avoient pu retrouver & reprendre Assad, & qui ne pouvoit aussi l'appercevoir dans la chaloupe à cause de la nuit, attendit avec impatience qu'ils fussent

remontés sur le vaisseau pour leur demander ce qu'ils vouloient dire : mais quand il l'eut vu devant ses yeux , il ne put se contenir de joie ; & sans s'informer comment ils s'y étoient pris pour faire une si belle capture , il le fit remettre à la chaîne ; & après avoir fait tirer la chaloupe dans le vaisseau en diligence , il fit force de voiles en reprenant la route de la montagne du feu.

La sultane Scheherazade ne passa pas plus outre pour cette nuit ; elle poursuivit la suivante , & dit au sultan des Indes :

---

## C C X X X V<sup>e</sup>. N U I T.

**SIRE**, j'achevai hier en faisant remarquer à votre majesté que Behram avoit repris la route de la montagne du feu , bien joyeux de ce que ses matelots avoient ramené le prince Affad.

La reine Margiane cependant étoit dans de grandes alarmes ; elle ne s'inquiéta pas d'abord , quand elle se fut apperçue que le prince Affad étoit parti. Comme elle ne douta pas qu'il ne dût revenir bientôt , elle l'attendit avec patience. Au bout de quelque temps , qu'elle vit qu'il ne paroissoit pas , elle com-

mença d'en être inquiète, elle commanda à ses femmes de voir où il étoit; elles le cherchèrent, & elles ne lui en apportèrent pas de nouvelles. La nuit vint, & elle le fit chercher à la lumière, mais aussi inutilement.

Dans l'impatience & dans l'alarme où la reine Margiane fut alors, elle alla le chercher elle-même à la lumière des flambeaux; & comme elle eut apperçu que la porte du jardin étoit ouverte, elle y entra & le parcourut avec ses femmes. En passant près du jet d'eau & du bassin, elle remarqua une pabouche (1) sur le bord du gazon qu'elle fit ramasser, & elle la reconnut pour une des deux du prince, de même que ses femmes. Cela joint à l'eau répandue sur le bord du bassin, lui fit croire que Behram pourroit bien l'avoir fait enlever. Elle envoya savoir dans le moment s'il étoit encore au port; & comme elle eut appris qu'il avoit fait voile un peu avant la nuit, qu'il s'étoit arrêté quelque temps sur les bords, & que sa chaloupe étoit venue faire de l'eau dans le jardin, elle envoya avertir le commandant de dix vaisseaux de guerre qu'elle avoit dans son port toujours équipés & prêts à partir au premier

---

(1) Soulier du Levant.

## 276 LES MILLE ET UNE NUITS.

commandement , qu'elle vouloit s'embarquer en personne le lendemain à une heure du jour.

Le commandant fit ses diligences ; il assembla les capitaines , les autres officiers , les matelots , les soldats , & tout fut embarqué à l'heure qu'elle avoit souhaité. Elle s'embarqua ; & quand son escadre fut hors du port & à la voile , elle déclara son intention au commandant. Je veux , dit-elle , que vous fassiez force de voiles , & que vous donniez la chasse au vaisseau marchand qui partit de ce port hier au soir. Je vous l'abandonne si vous le prenez ; mais si vous ne le prenez pas , votre vie m'en répondra.

Les dix vaisseaux donnèrent la chasse au vaisseau de Behram deux jours entiers , & ne virent rien. Ils le découvrirent le troisième jour à la pointe du jour , & sur le midi , ils l'environnèrent de manière qu'il ne pouvoit pas échapper.

Dès que le cruel Behram eut apperçu les dix vaisseaux , il ne douta pas que ce ne fût l'escadre de la reine Margiane qui le poursuivoit , & alors il donnoit la bastonnade à Affad ; car depuis son embarquement dans son vaisseau au port de la ville des mages , il n'avoit pas manqué un jour de lui faire ce

même traitement : cela fit qu'il le maltraita plus que de coutume. Il se trouva dans un grand embarras quand il vit qu'il alloit être environné. De garder Affad, c'étoit se déclarer coupable; de lui ôter la vie, il craignoit qu'il n'en parût quelque marque. Il le fit déchaîner; & quand on l'eut fait monter du fond de cale où il étoit, & qu'on l'eut amené devant lui : C'est toi, dit-il, qui es cause qu'on nous poursuit; & en disant ces paroles, il le jeta dans la mer.

Le prince Affad qui favoit nager, s'aida de ses pieds & de ses mains avec tant de courage, à la faveur des flots qui le secondoient, qu'il en eut assez pour ne pas succomber & pour gagner terre. Quand il fut sur le rivage; la première chose qu'il fit, fut de remercier dieu de l'avoir délivré d'un si grand danger; & tiré encore une fois des mains des adorateurs du feu. Il se dépouilla ensuite; & après avoir bien exprimé l'eau de son habit, il l'étendit sur un rocher où il fut bientôt séché, tant par l'ardeur du soleil, que par la chaleur du rocher qui en étoit échauffé.

Il se reposa cependant en déplorant sa misère, sans savoir en quel pays il étoit, ni de quel côté il tourneroit. Il reprit enfin son habit, & marcha sans trop s'éloigner de la

## 278 LES MILLE ET UNE NUITS.

mer, jusqu'à ce qu'il eût trouvé un chemin qu'il suivit. Il chemina plus de dix jours par un pays où personne n'habitoit, & où il ne trouvoit que des fruits sauvages & quelques plantes le long des ruisseaux, dont il vivoit. Il arriva enfin près d'une ville qu'il reconnut pour celle des mages où il avoit été si fort maltraité, & où son frère Amgiad étoit grand-vifir. Il en eut de la joie; mais il fit bien résolution de ne pas s'approcher d'aucun adorateur du feu, mais seulement de quelques musulmans; car il se souvenoit d'y en avoir remarqué quelques-uns la première fois qu'il y étoit entré. Comme il étoit tard, & qu'il favoit bien que les boutiques étoient déjà fermées, & qu'il trouveroit peu de monde dans les rues, il prit le parti de s'arrêter dans le cimetière qui étoit près de la ville, où il y avoit plusieurs tombeaux élevés en façon de mausolée. En cherchant, il en trouva un dont la porte étoit ouverte; il y entra, résolu d'y passer la nuit.

Revenons présentement au vaisseau de Behram. Il ne fut pas long-temps à être investi de tous les côtés par les vaisseaux de la reine Margiane, après qu'il eut jeté le prince Assad dans la mer. Il fut abordé par le vaisseau où étoit la reine, & à son approche,

comme il n'étoit pas en état de faire aucune résistance, Behram fit plier les voiles pour marquer qu'il se rendoit.

La reine Margiane passa elle-même sur le vaisseau, & elle demanda à Behram où étoit l'écrivain qu'il avoit eu la témérité d'enlever ou de faire enlever dans son palais. Reine, répondit Behram, je jure à votre majesté qu'il n'est pas sur mon vaisseau; elle peut le faire chercher, & connoître par-là mon innocence.

Margiane fit faire la visite du vaisseau avec toute l'exaétitude possible; mais on ne trouva pas celui qu'elle souhaitoit si passionnément de trouver, autant parce qu'elle l'aimoit, que par la générosité qui lui étoit naturelle. Elle fut sur le point de lui ôter la vie de sa propre main; mais elle se retint, & elle se contenta de confisquer son vaisseau & toute sa charge, & de le renvoyer par terre avec tous ses matelots, en lui laissant sa chaloupe pour y aller aborder.

Behram, accompagné de ses matelots, arriva à la ville des mages la même nuit qu'Assad s'étoit arrêté dans le cimetièrè, & retiré dans le tombeau. Comme la porte étoit fermée, il fut contraint de chercher aussi

280 LES MILLE ET UNE NUITS.

dans le cimetièrè quelque tombeau , pour y attendre qu'il fût jour & qu'on l'ouvrit.

Par malheur pour Assad , Behram passa devant celui où il étoit. Il y entra , & il vit un homme qui dormoit la tête enveloppée dans son habit. Assad s'éveilla au bruit , & en levant la tête , il demanda qui c'étoit.

Behram le reconnut d'abord. Ha , ha , dit-il , vous êtes donc celui qui êtes cause que je suis ruiné pour le reste de ma vie ! Vous n'avez pas été sacrifié cette année , mais vous n'échapperez pas de même l'année prochaine. En disant ces paroles , il se jeta sur lui , lui mit son mouchoir sur la bouche pour l'empêcher de crier , & le fit lier par ses matelots.

Le lendemain matin , dès que la porte fut ouverte , il fut aisé à Behram de ramener Assad chez le vieillard , qui l'avoit abusé avec tant de méchanceté , par des rues détournées où personne n'étoit encore levé. Dès qu'il y fut entré , il le fit descendre dans le même cachot d'où il avoit été tiré , & informa le vieillard du triste sujet de son retour , & du malheureux succès de son voyage. Le méchant vieillard n'oublia pas d'enjoindre à ses deux filles de maltraiter le prince infortuné plus qu'auparavant , s'il étoit possible.

Assad fut extrêmement surpris de se revoir.

CCXXXVI<sup>e</sup>. N U I T. 281

dans le même lieu où il avoit déjà tant souffert, & dans l'attente des mêmes tourmens dont il avoit cru être délivré pour toujours. Il pleuroit la rigueur de son destin, lorsqu'il vit entrer Bostane avec un bâton, un pain & une cruche d'eau. Il frémit à la vue de cette impitoyable fille, & à la seule pensée des supplices journaliers qu'il avoit encore à souffrir toute une année pour mourir ensuite d'une manière pleine d'horreur.

Mais le jour, que la sultane Scheherazade vit paroître, comme elle en étoit à ces dernières paroles, l'obligea de s'interrompre. Elle reprit le même conte la nuit suivante, & dit au sultan des Indes :

---

CCXXXVI<sup>e</sup>. N U I T.

SIRE, Bostane traita le malheureux prince Affad aussi cruellement qu'elle l'avoit déjà fait dans sa première détention. Les lamentations, les plaintes, les instantes prières d'Affad qui la supplioit de l'épargner, jointes à ses larmes, furent si vives, que Bostane ne put s'empêcher d'en être attendrie & de verser des larmes avec lui. Seigneur, lui dit-elle en lui recouvrant les épaules, je vous

demande mille pardons de la cruauté avec laquelle je vous ai traité ci-devant , & dont je viens de vous faire sentir encore les effets. Jusqu'à présent je n'ai pu désobéir à un père injustement animé contre vous , & acharné à votre perte ; mais enfin je déteste & j'abhorre cette barbarie. Consolez - vous , vos maux sont finis , & je vais tâcher de réparer tous mes crimes , dont je connois l'énormité , par de meilleurs traitemens : vous m'avez regardée jusqu'aujourd'hui comme une infidelle , regardez - moi présentement comme une musulmane. J'ai déjà quelques instructions , qu'une esclave de votre religion qui me sert m'a données : j'espère que vous voudrez bien achever ce qu'elle a commencé. Pour vous marquer ma bonne intention , je demande pardon au vrai Dieu de toutes mes offenses par les mauvais traitemens que je vous ai faits , & j'ai confiance qu'il me fera trouver le moyen de vous mettre dans une entière liberté.

Ce discours fut d'une grande consolation au prince Affad ; il rendit des actions de grâces à Dieu de ce qu'il avoit touché le cœur de Bostane ; & après qu'il l'eut bien remerciée des bons sentimens où elle étoit pour lui , il n'oublia rien pour l'y confirmer ,

non-seulement en achevant de l'instruire de la religion musulmane, mais même en lui faisant le récit de son histoire & de toutes ses disgraces dans le haut rang de sa naissance. Quand il fut entièrement assuré de sa fermeté dans la bonne résolution qu'elle avoit prise, il lui demanda comment elle feroit pour empêcher que sa sœur Cavame n'en eût connoissance, & ne vînt le maltraiter à son tour. Que cela ne vous chagrine pas, reprit Bostane, je saurai bien faire en sorte qu'elle ne se mêle plus de vous voir.

En effet, Bostane fut toujours prévenir Cavame toutes les fois qu'elle vouloit descendre au cachot. Elle voyoit cependant fort souvent le prince Assad; & au lieu de ne lui porter que du pain & de l'eau, elle lui portoit du vin & de bons mets, qu'elle faisoit préparer par douze esclaves musulmanes qui la servoient. Elle mangeoit même de temps en temps avec lui, & faisoit tout ce qui étoit en son pouvoir pour le consoler.

Quelques jours après, Bostane étoit à la porte de la maison, lorsqu'elle entendit un crieur public qui publioit quelque chose. Comme elle n'entendoit pas ce que c'étoit, à cause que le crieur étoit trop éloigné, & qu'il approchoit pour passer devant la mai-

## 284 LES MILLE ET UNE NUITS.

son, elle rentra, & en tenant la porte à demi-ouverte, elle vit qu'il marchoit devant le grand-visir Amgiad, frère du prince Assad, accompagné de plusieurs officiers & de quantité de ses gens qui marchaient devant & après lui.

Le crieur n'étoit plus qu'à quelques pas de la porte, lorsqu'il répéta ce cri à haute voix :  
« L'excellent & l'illustre grand - visir, que  
» voici en personne, cherche son cher frère  
» qui s'est séparé d'avec lui il y a plus d'un  
» an. Il est fait de telle & telle manière. Si  
» quelqu'un le garde chez lui, ou fait où il  
» est, son excellence commande qu'il ait à le  
» lui amener ou à lui en donner avis, avec  
» promesse de le bien récompenser. Si quel-  
» qu'un le cache, & qu'on le découvre,  
» son excellence déclare qu'elle le punira de  
» mort, lui, sa femme, ses enfans & toute  
» sa famille, & fera raser sa maison. »

Bostane n'eut pas plutôt entendu ces paroles, qu'elle ferma la porte au plus vite, & alla trouver Assad dans le cachot. Prince, lui dit-elle avec joie, vous êtes à la fin de vos malheurs ; suivez-moi, & venez promptement. Assad, qu'elle avoit ôté de la chaîne dès le premier jour qu'il avoit été ramené

dans le cachot, la suivit jusques dans la rue, où elle cria : Le voici, le voici.

Le grand-visir qui n'étoit pas encore éloigné, se retourna. Assad le reconnut pour son frère, courut à lui & l'embrassa. Amgiad qui le reconnut aussi d'abord, l'embrassa de même très-étroitement, le fit monter le cheval d'un de ses officiers qui mit pied à terre, & le mena au palais en triomphe, où il le présenta au roi, qui le fit un de ses visirs.

Bostane qui n'avoit pas voulu rentrer chez son père, dont la maison fut rasée dès le même jour, & qui n'avoit pas perdu le prince Assad de vue jusqu'au palais, fut envoyée à l'appartement de la reine. Le vieillard son père & Behram, amenés devant le roi avec leurs familles, furent condamnés à avoir la tête tranchée. Ils se jetèrent à ses pieds & implorèrent sa clémence. Il n'y a pas de grâce pour vous, reprit le roi, que vous ne renonciez à l'adoration du feu, & que vous n'embrassiez la religion musulmane. Ils sauvèrent leur vie en prenant ce parti, de même que Cavame, sœur de Bostane, & leurs familles.

En considération de ce que Behram s'étoit fait musulman, Amgiad qui voulut le récompenser de la perte qu'il avoit faite avant de

mériter sa grâce , le fit un de ses principaux officiers , & le logea chez lui. Behram , informé en peu de jours de l'histoire d'Amgiad , son bienfaiteur & d'Assad , son frère , leur proposa de faire équiper un vaisseau , & de les ramener au roi Camaralzaman leur père. Apparemment , leur dit - il , qu'il a reconnu votre innocence , & qu'il désire impatiemment de vous revoir. Si cela n'est pas , il ne fera pas difficile de la lui faire reconnoître avant de se débarquer ; & s'il demeure dans son injuste prévention , vous n'aurez que la peine de revenir.

Les deux frères acceptèrent l'offre de Behram ; ils parlèrent de leur dessein au roi , qui l'approuva , & donnèrent ordre à l'équipement d'un vaisseau. Behram s'y employa avec toute la diligence possible ; & quand il fut près de mettre à la voile , les princes allèrent prendre congé du roi un matin avant d'aller s'embarquer. Dans le temps qu'ils faisoient leurs complimens , & qu'ils remercioient le roi de ses bontés , on entendit un grand tumulte par toute la ville , & en même-temps un officier vint annoncer qu'une grande armée s'approchoit , & que personne ne savoit quelle armée c'étoit.

Dans l'alarme que cette fâcheuse nouvelle

donna au roi, Amgiad prit la parole : Sire , lui dit-il , quoique je vienne de remettre entre les mains de votre majesté la dignité de son premier ministre dont elle m'avoit honoré , je suis prêt néanmoins à lui rendre encore service , & je la supplie de vouloir bien que j'aïlle voir qui est cet ennemi qui vient vous attaquer dans votre capitale , sans vous avoir déclaré la guerre auparavant. Le roi l'en pria , & il partit sur le champ avec peu de suite.

Le prince Amgiad ne fut pas long - temps à découvrir l'armée qui lui parut puissante , & qui avançoit toujours. Les avant-coureurs qui avoient leurs ordres , le reçurent favorablement , & le menèrent devant une princesse , qui s'arrêta avec toute son armée pour lui parler. Le prince Amgiad lui fit une profonde révérence , & lui demanda si elle venoit comme amie ou comme ennemie , quel sujet de plainte elle avoit contre le roi son maître ?

Je viens comme amie , répondit la princesse , & je n'ai aucun sujet de mécontentement contre le roi des mages. Ses états & les miens sont situés d'une manière qu'il est difficile que nous puissions avoir aucun démêlé ensemble. Je viens seulement deman-

der un esclave nommé Assad, qui m'a été enlevé par un capitaine de cette ville qui s'appelle Behram, le plus insolent de tous les hommes, & j'espère que votre roi me fera justice quand il saura que je suis Margiane.

Puissante reine, reprit le prince Amgiad, je suis le frère de cet esclave que vous cherchez avec tant de peine. Je l'avois perdu, & je l'ai retrouvé. Venez, je vous le livrerai moi-même, & j'aurai l'honneur de vous entretenir de tout le reste : le roi mon maître sera ravi de vous voir.

Pendant que l'armée de la reine Margiane campa au même endroit par son ordre, le prince Amgiad l'accompagna jusques dans la ville & jusqu'au palais, où il la présenta au roi, & après que le roi l'eut reçue comme elle le méritoit, le prince Assad qui étoit présent, & qui l'avoit reconnue dès qu'elle avoit paru, lui fit son compliment. Elle lui témoignoit la joie qu'elle avoit de le revoir, lorsqu'on vint apprendre au roi qu'une armée plus formidable que la première paroïssoit d'un autre côté de la ville.

Le roi des mages, épouvanté plus que la première fois de l'arrivée d'une seconde armée plus nombreuse que la première, comme il en jugeoit lui-même par les nuages de poussière qu'elle

qu'elle excitoit à son approche, & qui couvroient déjà le ciel : Amgiad, s'écria-t-il, où en sommes-nous ? voilà une nouvelle armée qui va nous accabler.

Amgiad comprit l'intention du roi ; il monta à cheval & courut à toute bride au-devant de cette nouvelle armée. Il demanda aux premiers qu'il rencontra, à parler à celui qui la commandoit, & on le conduisit devant un roi qu'il reconnut à la couronne qu'il portoit sur la tête. De si loin qu'il l'aperçut, il mit pied à terre ; & lorsqu'il fut près de lui, après qu'il se fut jeté la face en terre, il lui demanda ce qu'il fouhaitoit du roi son maître.

Je m'appelle Gaïour, reprit le roi, & je suis roi de la Chine. Le désir d'apprendre des nouvelles d'une fille nommée Badoure, que j'ai mariée depuis plusieurs années au prince Camaralzaman, fils du roi Schahzaman, roi des Isles des enfans de Khaledan, m'a obligé de sortir de mes états. J'avois permis à ce prince d'aller voir le roi son père, à la charge de venir me revoir d'année en année avec ma fille. Depuis tant de temps cependant je n'en ai pas entendu parler. Votre roi obligeroit un père affligé de lui apprendre ce qu'il en peut savoir.

Le prince Amgiad, qui reconnut le roi son

grand-père à ce discours , lui baïsa la main avec tendresse , & en lui répondant : Sire , dit-il , votre majesté me pardonnera cette liberté , quand elle saura que je la prends pour lui rendre mes respects comme à mon grand-père. Je suis fils de Camaralzaman , aujourd'hui roi de l'isle d'Ebène , & de la reine Badoure dont elle est en peine , & je ne doute pas qu'ils ne soient en parfaite santé dans leur royaume.

Le roi de la Chine , ravi de voir son petit-fils , l'embrassa aussitôt très - tendrement , & cette rencontre si heureuse & si peu attendue leur tira des larmes de part & d'autre. Sur la demande qu'il fit au prince Amgiad du sujet qui l'avoit amené dans ce pays étranger , le prince lui raconta toute son histoire , & celle du prince Assad , son frère. Quand il eut achevé : Mon fils , reprit le roi de la Chine , il n'est pas juste que des princes innocens comme vous soient maltraités plus long-temps. Consolez-vous , je vous remènerai vous & votre frère , & je ferai votre paix. Retournez , & faites part de mon arrivée à votre frère.

Pendant que le roi de la Chine campa à l'endroit où le prince Amgiad l'avoit trouvé , le prince Amgiad retourna rendre réponse au roi des mages , qui l'attendoit avec grande impatience. Le roi fut extrêmement surpris d'ap-

prendre, qu'un roi aussi puissant que celui de la Chine eût entrepris un voyage si long & si pénible, excité par le désir de voir sa fille, & qu'il fût si près de sa capitale. Il donna aussitôt les ordres pour le bien régaler, & se mit en état d'aller le recevoir.

Dans cet intervalle, on vit paroître une grande poussière d'un autre côté de la ville, & l'on apprit bientôt que c'étoit une troisième armée qui arrivoit. Cela obligea le roi de demeurer, & de prier le prince Amgiad d'aller voir encore ce qu'elle demandoit.

Amgiad partit, & le prince Assad l'accompagna cette fois. Ils trouvèrent que c'étoit l'armée de Camaralzaman, leur père, qui venoit les chercher. Il avoit donné des marques d'une si grande douleur de les avoir perdus, que l'émir Giondar lui avoit à la fin déclaré de quelle manière il leur avoit conservé la vie; ce qui l'avoit fait résoudre de les aller chercher en quelque pays qu'ils fussent.

Ce père affligé embrassa les deux princes avec des ruisseaux de larmes de joie, qui terminèrent agréablement les larmes d'affliction qu'il verfoit depuis si long-temps. Les princes ne lui eurent pas plutôt appris que le roi de la Chine, son beau-père, venoit d'arriver aussi le même jour, qu'il se détacha avec eux &

avec peu de suite , & alla le voir en son camp : Ils n'avoient pas fait beaucoup de chemin , qu'ils apperçurent une quatrième armée qui s'avançoit en bel ordre , & paroïssoit venir du côté de Perse.

Camaralzaman dit aux princes ses fils d'aller voir quelle armée c'étoit , & qu'il les attendroit. Ils partirent aussitôt , & à leur arrivée , ils furent présentés au roi à qui l'armée appartenoit. Après l'avoir salué profondément , ils lui demandèrent à quel dessein il s'étoit approché si près de la capitale du roi des mages.

Le grand-visir qui étoit présent , prit la parole : Le roi à qui vous venez de parler , leur dit-il , est Schahzaman , roi des isles des enfans de Khaledan , qui voyage depuis longtemps dans l'équipage que vous voyez , en cherchant le prince Camaralzaman , son fils , qui est sorti de ses états il y a de longues années : si vous en savez quelques nouvelles , vous lui ferez le plus grand plaisir du monde de l'en informer.

Les princes ne répondirent autre chose , sinon qu'ils apporteroient la réponse dans peu de temps , & ils revinrent à toute bride annoncer à Camaralzaman , que la dernière armée qui venoit d'arriver , étoit celle du roi

Schahzaman , & que le roi son père y étoit en personne.

L'étonnement , la surprise , la joie , la douleur d'avoir abandonné le roi son père sans prendre congé de lui , firent un si puissant effet sur l'esprit du roi Camaralzaman , qu'il tomba évanoui dès qu'il eut appris qu'il étoit si près de lui ; il revint à la fin par l'empressement des princes Amgiad & Affad à le soulager ; & lorsqu'il se sentit assez de forces , il alla se jeter aux pieds du roi Schahzaman.

De long-temps il ne s'étoit vu une entrevue si tendre entre un père & un fils. Schahzaman se plaignit obligamment au roi Camaralzaman de l'insensibilité qu'il avoit eue en s'éloignant de lui d'une manière si cruelle ; & Camaralzaman lui témoigna un véritable regret de la faute que l'amour lui avoit fait commettre.

Les trois rois & la reine Margiane demeurèrent trois jours à la cour du roi des mages , qui les régala magnifiquement. Ces trois jours furent aussi très-remarquables par le mariage du prince Affad avec la reine Margiane , & du prince Amgiad avec Bostane , en considération du service qu'elle avoit rendu au prince Affad. Les trois rois enfin & la reine Margiane avec Affad son époux , se retirèrent chacun dans leur royaume. Pour ce qui est d'Amgiad , le

roi des mages qui l'avoit pris en affection, & qui étoit déjà fort âgé, lui mit la couronne sur la tête, & Amgiad mit toute son application à détruire le culte du feu & à établir la religion musulmane dans ses états.

*Histoire de Nourredin & de la belle Persienne.*

LA ville de Balsora fut long-temps la capitale d'un royaume tributaire des califes. Le roi qui le gouvernoit du temps du calife Haroun Alraschid, s'appeloit Zinebi, & l'un & l'autre étoient cousins, fils de deux frères. Zinebi n'avoit pas jugé à propos de confier l'administration de ses états à un seul visir; il en avoit choisi deux, Khacan & Saouy.

Khacan étoit doux, prévenant, libéral, & se faisoit un plaisir d'obliger ceux qui avoient affaire à lui, en tout ce qui dépendoit de son pouvoir, sans porter préjudice à la justice qu'il étoit obligé de rendre. Il n'y avoit aussi personne à la cour de Balsora, ni dans la ville, ni dans tout le royaume, qui ne le respectât & ne publiât les louanges qu'il méritoit.

Saouy étoit d'un tout autre caractère; il étoit toujours chagrin, & il rebutoit également tout le monde, sans distinction de rang ou de qualité. Avec cela, bien loin de se faire un

mérite des grandes richesses qu'il possédoit , il étoit d'une avarice achevée, jusqu'à se refuser à lui-même les choses nécessaires. Personne ne pouvoit le souffrir , & jamais on n'avoit entendu dire de lui que du mal. Ce qui le rendoit plus haïssable , c'étoit la grande aversion qu'il avoit pour Khacan , & qu'en interprétant en mal tout le bien que faisoit ce digne ministre , il ne cessoit de lui rendre de mauvais offices auprès du roi.

Un jour , après le conseil , le roi de Balsora se délassoit l'esprit , & s'entretenoit avec ses deux visirs & plusieurs autres membres du conseil. La conversation tomba sur les femmes esclaves que l'on achète , & que l'on tient parmi nous à-peu-près au même rang que les femmes que l'on a en mariage légitime. Quelques-uns prétendoient qu'il suffisoit qu'une esclave que l'on achetoit fût belle & bien faite , pour se consoler des femmes que l'on est obligé de prendre par alliance ou par intérêt de famille , qui n'ont pas toujours une grande beauté , ni les autres perfections du corps en partage.

Les autres soutenoient , & Khacan étoit de ce sentiment , que la beauté & toutes les belles qualités du corps n'étoient pas les seules choses que l'on devoit rechercher dans une esclave, mais qu'il falloit qu'elles fussent accom-

pagnées de beaucoup d'esprit, de sagesse; de modestie, d'agrément, & s'il se pouvoit, de plusieurs belles connoissances. La raison qu'ils en apportent, est, disoient-ils, que rien ne convient davantage à des personnes qui ont de grandes affaires à administrer, qu'après avoir passé toute la journée dans une occupation si pénible, de trouver, en se retirant en leur particulier, une compagne dont l'entretien étoit également utile, agréable & divertissant. Car enfin, ajoutoient-ils, c'est ne pas différer des bêtes, que d'avoir une esclave pour la voir simplement, & contenter une passion que nous avons commune avec elles.

Le roi se rangea du parti des derniers, & il le fit connoître, en ordonnant à Khacan de lui acheter une esclave qui fût parfaite en beauté, qui eût toutes les belles qualités que l'on venoit de dire, & sur toutes choses, qui fût très-savante.

Saouy, jaloux de l'honneur que le roi faisoit à Khacan, & qui avoit été de l'avis contraire: Sire, reprit-il, il sera bien difficile de trouver une esclave aussi accomplie que votre majesté la demande. Si on la trouve, ce que j'ai de la peine à croire, elle l'aura à bon marché, si elle ne lui coûte que dix mille pièces d'or. Saouy, repartit le roi, vous trouvez apparem-

ment que la somme est trop grosse : elle peut l'être pour vous , mais elle ne l'est pas pour moi. En même-temps le roi ordonna à son grand trésorier , qui étoit présent , d'envoyer les dix mille pièces d'or chez Khacan.

Dès que Khacan fut de retour chez lui , il fit appeler tous les courtiers qui se méloient de la vente des femmes & des filles esclaves , & les chargea , dès qu'ils auroient trouvé une esclave telle qu'il la leur dépeignit , de venir lui en donner avis. Les courtiers , autant pour obliger le visir Khacan , que pour leur intérêt particulier , lui promirent de mettre tous leurs soins à en découvrir une selon qu'il la souhaitoit. Il ne se passoit guères de jours qu'on ne lui en amenât quelqu'une , mais il y trouvoit toujours quelques défauts.

Un jour de grand matin , que Khacan alloit au palais du roi , un courtier se présenta à l'étrier de son cheval avec grand empressement , & lui annonça qu'un marchand de Perse , arrivé le jour de devant fort tard , avoit une esclave à vendre d'une beauté achevée , au-dessus de toutes celles qu'il pouvoit avoir vues. A l'égard de son esprit & de ses connoissances , ajouta-t-il , le marchand la garantit pour tenir tête à tout ce qu'il y a de beaux esprits & de savans au monde.

## 298 LES MILLE ET UNE NUITS.

Khacan joyeux de cette nouvelle , qui lui faisoit espérer d'avoir lieu de bien faire sa cour , lui dit de lui amener l'esclave à son retour du palais , & continua son chemin.

Le courtier ne manqua pas de se trouver chez le visir à l'heure marquée ; & Khacan trouva l'esclave belle , si fort au-delà de son attente , qu'il lui donna dès-lors le nom de belle persienne. Comme il avoit infiniment d'esprit , & qu'il étoit très-savant , il eut bientôt connu par l'entretien qu'il eut avec elle , qu'il chercheroit inutilement une autre esclave qui la surpassât en aucune des qualités que le roi demandoit. Il demanda au courtier à quel prix le marchand de Perse l'avoit mise.

Seigneur , répondit le courtier , c'est un homme qui n'a qu'une parole : il proteste qu'il ne peut la donner au dernier mot , à moins de dix mille pièces d'or. Il m'a même juré que , sans compter ses soins , ses peines , & le temps qu'il y a qu'il l'élève , il a fait à-peu-près la même dépense pour elle , tant en maîtres pour les exercices du corps , & pour l'instruire & lui former l'esprit , qu'en habits & en nourriture. Comme il la jugea digne d'un roi , dès qu'il l'eut achetée dans sa première enfance , il n'a rien épargné de tout

ce qui pouvoit contribuer à la faire arriver à ce haut rang. Elle joue de toutes sortes d'instrumens, elle chante, elle danse, elle écrit mieux que les écrivains les plus habiles; elle fait des vers: il n'y a pas de livres, enfin, qu'elle n'ait lus; on n'a pas entendu dire que jamais esclave ait su autant de choses qu'elle en fait.

Le visir Khacan qui connoissoit le mérite de la belle persienne beaucoup mieux que le courtier, qui n'en parloit que sur ce que le marchand lui en avoit appris, n'en voulut pas remettre le marché à un autre temps. Il envoya chercher le marchand par un de ses gens, où le courtier enseigna qu'on le trouveroit.

Quand le marchand de Perse fut arrivé: Ce n'est pas pour moi que je veux acheter votre esclave, lui dit le visir Khacan, c'est pour le roi: mais il faut que vous la lui vendiez à un meilleur prix que celui que vous y avez mis.

Seigneur, répondit le marchand, je me ferois un grand honneur d'en faire présent à sa majesté, s'il appartenoit à un marchand comme moi d'en faire de cette conséquence. Je ne demande proprement que l'argent que j'ai déboursé pour la former & la rendre

300 LES MILLE ET UNE NUITS.  
comme elle est. Ce que je puis dire , c'est  
que sa majesté aura fait une acquisition dont  
elle sera très-contente.

Le visir Khacan ne voulut pas marchander ;  
il fit compter la somme au marchand , & le  
marchand avant de se retirer : Seigneur , dit-il  
au visir , puisque l'esclave est destinée pour  
le roi , vous voudrez bien que j'aie l'honneur  
de vous dire , qu'elle est extrêmement fatiguée  
du long voyage que je lui ai fait faire pour  
l'amener ici. Quoique ce soit une beauté qui  
n'a point de pareille , ce sera néanmoins toute  
autre chose , si vous la gardez chez vous seu-  
lement une quinzaine de jours , & que vous  
donniez un peu de vos soins pour la faire bien  
traiter. Ce temps - là passé , lorsque vous la  
présenterez au roi , elle vous fera un honneur  
& un mérite , dont j'espère que vous me  
faurez quelque gré. Vous voyez même que  
le soleil lui a un peu gâté le teint ; mais dès  
qu'elle aura été au bain deux ou trois fois ,  
& que vous l'aurez fait habiller de la manière  
que vous le jugerez à propos , elle sera si fort  
changée , que vous la trouverez infiniment  
plus belle.

Khâcan prit le conseil du marchand en  
bonne part , & résolut de le suivre. Il donna  
à la belle personne un appartement en parti-

culier près de celui de sa femme , qu'il pria de la faire manger avec elle , & de la regarder comme une dame qui appartenoit au roi. Il la pria aussi de lui faire faire plusieurs habits les plus magnifiques qu'il seroit possible , & qui lui conviendroient le mieux. Avant de quitter la belle persienne : Votre bonheur , lui dit-il , ne peut être plus grand que celui que je viens de vous procurer. Jugez-en vous-même ; c'est pour le roi que je vous ai achetée , & j'espère qu'il sera beaucoup plus satisfait de vous posséder , que je ne le suis de m'être acquitté de la commission dont il m'avoit chargé. Ainsi je suis bien aise de vous avertir que j'ai un fils qui ne manque pas d'esprit , mais jeune , folâtre & entreprenant , & de vous bien garder de lui , lorsqu'il s'approchera de vous. La belle persienne le remercia de cet avis ; & après qu'elle l'eut bien assuré qu'elle en profiteroit , il se retira.

Noureddin , c'est ainsi que se nommoit le fils du visir Khacan , entroit librement dans l'appartement de sa mère , avec qui il avoit coutume de prendre ses repas. Il étoit très-bien fait de sa personne , jeune , agréable & hardi ; & comme il avoit infiniment d'esprit , & qu'il s'exprimoit avec facilité , il avoit un don particulier de persuader tout ce qu'il vou-

loit. Il vit la belle persienne ; & dès leur première entrevue , quoiqu'il eût appris que son père l'avoit achetée pour le roi , & que son père le lui eût déclaré lui-même , il ne se fit pas néanmoins violence pour s'empêcher de l'aimer. Il se laissa entraîner par les charmes dont il fut frappé d'abord ; & l'entretien qu'il eut avec elle lui fit prendre la résolution d'employer toute sorte de moyens pour l'enlever au roi.

De son côté la belle persienne trouva Noureddin très-aimable. Le visir me fait un grand honneur , dit-elle en elle-même , de m'avoir achetée pour me donner au roi de Bassora. Je m'estimerois très-heureuse , quand il se contenteroit de ne me donner qu'à son fils.

Noureddin fut très-affidu à profiter de l'avantage qu'il avoit de voir une beauté dont il étoit si amoureux , de s'entretenir , de rire & de badiner avec elle. Jamais il ne la quittoit que sa mère ne l'y eût contraint. Mon fils , lui disoit-elle , il n'est pas bienféant à un jeune homme comme vous , de demeurer toujours dans l'appartement des femmes. Allez , retirez - vous , & travaillez à vous rendre digne de succéder un jour à la dignité de votre père.

Comme il y avoit long-temps que la belle

persienne n'étoit allée au bain à cause du long voyage qu'elle venoit de faire, cinq ou six jours après qu'elle eut été achetée, la femme du visir Khacan eut soin de faire chauffer exprès pour elle celui que le visir avoit chez lui. Elle l'y envoya avec plusieurs de ses femmes esclaves, à qui elle recommanda de lui rendre les mêmes services qu'à elle-même; & au sortir du bain, de lui faire prendre un habit très-magnifique, qu'elle lui avoit fait déjà faire. Elle y avoit pris d'autant plus de soin, qu'elle vouloit s'en faire un mérite auprès du visir son mari, & lui faire connoître combien elle s'intéressoit en tout ce qui pouvoit lui plaire.

A la sortie du bain, la belle persienne, mille fois plus belle qu'elle ne l'avoit paru à Khacan lorsqu'il l'avoit achetée, vint se faire voir à la femme de ce visir, qui eut de la peine à la reconnoître.

La belle persienne lui baïsa la main avec grâce, & lui dit : Madame, je ne fais pas comment vous me trouverez dans l'habit que vous avez pris la peine de me faire faire. Vos femmes, qui m'assurent qu'il me fait si bien qu'elles ne me connoissent plus, sont apparemment des flatteuses : c'est à vous que je m'en rapporte. Si néanmoins elles

disoient la vérité, ce seroit vous, madame, à qui j'aurois toute l'obligation de l'avantage qu'il me donne.

Ma fille, reprit la femme du visir avec bien de la joie, vous ne devez pas prendre pour une flatterie ce que mes femmes vous ont dit : je m'y connois mieux qu'elles ; & sans parler de votre habit qui vous sied à merveille, vous apportez du bain une beauté si fort au-dessus de ce que vous étiez auparavant, que je ne vous reconnois plus moi-même. Si je croyois que le bain fût encore assez bon, j'irois en prendre ma part. Je suis aussi-bien dans un âge qui demande désormais que j'en fasse souvent provision. Madame, reprit la belle persienne, je n'ai rien à répondre aux honnêtetés que vous avez pour moi, sans les avoir méritées. Pour ce qui est du bain, il est admirable ; & si vous avez dessein d'y aller, vous n'avez pas de temps à perdre. Vos femmes peuvent vous dire la même chose que moi.

La femme du visir considéra qu'il y avoit plusieurs jours qu'elle n'étoit allée au bain, & voulut profiter de l'occasion. Elle le témoigna à ses femmes, & ses femmes se furent bientôt munies de tout l'appareil qui lui étoit nécessaire. La belle persienne se

retira à son appartement ; & la femme du visir , avant de passer au bain , chargea deux petites esclaves de demeurer près d'elle , avec ordre de ne pas laisser entrer Noureddin , s'il venoit.

Pendant que la femme du visir Khacan étoit au bain , & que la belle persienne étoit seule , Noureddin arriva ; & comme il ne trouva pas sa mère dans son appartement , il alla à celui de la belle persienne , où il trouva les deux petites esclaves dans l'anti-chambre. Il leur demanda où étoit sa mère ; à quoi elles répondirent qu'elle étoit au bain. Et la belle persienne , répondit Noureddin , y est-elle aussi ? Elle en est revenue , repartirent les esclaves , & elle est dans sa chambre , mais nous avons ordre de madame votre mère de ne vous pas laisser entrer.

La chambre de la belle persienne n'étoit fermée que par une portière. Noureddin s'avança pour entrer , & les deux esclaves se mirent au-devant pour l'en empêcher. Il les prit par le bras l'une & l'autre , les mit hors de l'anti-chambre , & ferma la porte sur elles. Elles coururent au bain en faisant de grands cris , & annoncèrent à leur dame en pleurant , que Noureddin étoit entré dans la

chambre de la belle persienne malgré elles , & qu'il les avoit chassées.

La nouvelle d'une si grande hardiesse causa à la bonne dame une mortification des plus sensibles. Elle interrompit son bain , & s'habilla avec une diligence extrême. Mais avant qu'elle eût achevé , & qu'elle arrivât à la chambre de la belle persienne , Noureddin en étoit parti , & il avoit pris la fuite.

La belle persienne fut extrêmement étonnée de voir entrer la femme du visir toute en pleurs , & comme une femme qui ne se possédoit plus. Madame , lui dit-elle , oserois-je vous demander d'où vient que vous êtes si affligée ? Quelle disgrâce vous est arrivée au bain , pour vous avoir obligée d'en sortir si tôt ?

Quoi , s'écria la femme du visir , vous me faites cette demande d'un esprit tranquille , après que mon fils Noureddin est entré dans votre chambre , & qu'il est demeuré seul avec vous ! pouvoit-il nous arriver un plus grand malheur à lui & à moi !

De grâce , madame , repartit la belle persienne , quel malheur peut-il y avoir pour vous & pour Noureddin , en ce que Noureddin a fait ? Comment , répliqua la femme

du visir, mon mari ne vous a-t-il pas dit qu'il vous a achetée pour le roi? & ne vous avoit-il pas avertie de prendre garde que Noureddin n'approchât de vous?

Je ne l'ai pas oublié, madame, reprit encore la belle persienne; mais Noureddin m'est venu dire que le visir son père avoit changé de sentiment, & qu'au lieu de me réserver pour le roi, comme il en avoit eu l'intention, il lui avoit fait présent de ma personne. Je l'ai cru, madame; & esclave comme je suis, accoutumée aux loix de l'esclavage dès ma plus tendre jeunesse, vous jugez bien que je n'ai pu & que je n'ai pas dû m'opposer à sa volonté. J'ajouterai même que je l'ai fait avec d'autant moins de répugnance, que j'avois conçu une forte inclination pour lui, par la liberté que nous avons eue de nous voir. Je perds sans regret l'espérance d'appartenir au roi, & je m'estimerai très-heureuse de passer toute ma vie avec Noureddin.

A ce discours de la belle persienne : plût à dieu, dit la femme du visir, que ce que vous me dites, fût vrai! j'en aurois bien de la joie. Mais croyez-moi : Noureddin est un imposteur; il vous a trompée, & il n'est pas possible que son père lui ait fait le pré-

sent qu'il vous a dit. Qu'il est malheureux ; & que je suis malheureuse ! & que son père l'est davantage par les suites fâcheuses qu'il doit craindre, & que nous devons craindre avec lui ! mes pleurs ni mes prières ne feront pas capables de fléchir, ni d'obtenir son pardon. Son père va le sacrifier à son juste ressentiment, dès qu'il sera informé de la violence qu'il vous a faite. En achevant ces paroles, elle pleura amèrement ; & ses esclaves qui ne craignoient pas moins qu'elle pour la vie de Nouredin, suivirent son exemple.

Le visir Khacan arriva quelques momens après, & fut dans un grand étonnement de voir sa femme & les esclaves en pleurs, & la belle persienne fort triste. Il en demanda la cause ; & sa femme & les esclaves augmentèrent leurs cris & leurs larmes, au lieu de lui répondre. Leur silence l'étonna davantage ; & en s'adressant à sa femme : Je veux absolument, lui dit-il, que vous me déclariez ce que vous avez à pleurer, & que vous me disiez la vérité.

La dame désolée ne put se dispenser de satisfaire son mari : Promettez-moi donc, seigneur, reprit-elle, que vous ne me voudrez

point de mal de ce que je vous dirai : je vous assure d'abord qu'il n'y a pas de ma faute. Sans attendre sa réponse : Pendant que j'étois au bain avec mes femmes, poursuivit-elle, votre fils est venu, & a pris ce malheureux temps pour faire accroire à la belle persienne que vous ne vouliez plus la donner au roi, & que vous lui en aviez fait un présent. Je ne vous dis pas ce qu'il a fait après une fausseté si infigne, je vous le laisse à juger vous-même. Voilà le sujet de mon affliction pour l'amour de vous & pour l'amour de lui, pour qui je n'ai pas la confiance d'implorer votre clémence.

Il n'est pas possible d'exprimer quelle fut la mortification du visir Khacan, quand il eut entendu le récit de l'insolence de son fils Noureddin. Ah, s'écria-t-il en se frappant cruellement, en se mordant les mains, & s'arrachant la barbe, c'est donc ainsi, malheureux fils, fils indigne de voir le jour, que tu jettes ton père dans le précipice, du plus haut degré de son bonheur ; que tu le perds, & que tu te perds toi-même avec lui ! Le roi ne se contentera pas de ton sang ni du mien pour se venger de cette offense, qui attaque sa personne même.

Sa femme voulut tâcher de le consoler :

Ne vous affligez pas , lui dit-elle , je ferai aisément dix mille pièces d'or d'une partie de mes pierreries : vous en achetterez une autre esclave qui fera plus belle & plus digne du roi.

Eh , croyez-vous , reprit le visir , que je sois capable de me tant affliger pour la perte de dix mille pièces d'or ? il ne s'agit pas ici de cette perte , ni même de la perte de tous mes biens , dont je serois aussi peu touché. Il s'agit de celle de mon honneur , qui m'est plus précieux que tous les biens du monde. Il me semble néanmoins , seigneur , repartit la dame , que ce qui se peut réparer par de l'argent n'est pas d'une si grande conséquence.

Hé quoi , répliqua le visir , ne savez - vous pas que Saouy est mon ennemi capital ? croyez - vous que dès qu'il aura appris cette affaire , il n'aille pas triompher de moi près du roi ? Votre majesté , lui dira-t-il , ne parle que de l'affection & du zèle de Khacan pour son service ; il vient de faire voir cependant combien il est peu digne d'une si grande considération. Il a reçu dix mille pièces d'or pour lui acheter une esclave. Il s'est véritablement acquitté d'une commission si honorable ; & jamais personne n'a vu une si belle esclave ; mais au lieu de l'amener à votre

majesté, il a jugé plus à propos d'en faire un présent à son fils : Mon fils, lui a-t-il dit, prenez cette esclave, c'est pour vous ; vous la méritez mieux que le roi. Son fils, continuera-t-il avec sa malice ordinaire, l'a prise, & il se divertit tous les jours avec elle. La chose est comme j'ai l'honneur de l'assurer à votre majesté, & votre majesté peut s'en éclaircir par elle-même. Ne voyez-vous pas, ajouta le visir, que sur un tel discours les gens du roi peuvent venir forcer ma maison à tout moment & enlever l'esclave ? j'y ajoute tous les autres malheurs inévitables qui suivront.

Seigneur, répondit la dame à ce discours du visir son mari, j'avoue que la méchanceté de Saouy est des plus grandes, & qu'il est capable de donner à la chose le tour malin que vous venez de dire, s'il en avoit la moindre connoissance. Mais peut-il savoir, ni lui ni personne, ce qui se passe dans l'intérieur de votre maison ? quand on le soupçonneroit, & que le roi vous en parleroit, ne pouvez-vous pas dire, qu'après avoir bien examiné l'esclave, vous ne l'avez pas trouvée aussi digne de sa majesté qu'elle vous l'avoit paru d'abord ; que le marchand vous a trompé ; qu'elle est à la vérité d'une beauté

incomparable , mais qu'il s'en faut beaucoup qu'elle ait autant d'esprit & qu'elle soit aussi habile qu'on vous l'avoit vantée. Le roi vous en croira à votre parole ; & Saouy aura la confusion d'avoir aussi peu réussi dans son pernicieux dessein , que tant d'autres fois qu'il a entrepris inutilement de vous détruire. Rafsurez-vous donc ; & si vous voulez me croire, envoyez chercher les courtiers, marquez-leur que vous n'êtes pas content de la belle persienne, & chargez-les de vous chercher une autre esclave.

Comme ce conseil parut très - raisonnable au visir Khacan, il calma un peu ses esprits, & il prit le parti de le suivre ; mais il ne diminua rien de sa colère contre son fils Noureddin.

Noureddin ne parut point de toute la journée : il n'osa même chercher un asyle chez aucun des jeunes gens de son âge qu'il fréquentoit ordinairement, de crainte que son père ne l'y fît chercher. Il alla hors de la ville, & il se réfugia dans un jardin où il n'étoit jamais allé, & où il n'étoit pas connu. Il ne revint que fort tard, lorsqu'il savoit bien que son père étoit retiré, & se fit ouvrir par les femmes de sa mère, qui l'introduisirent sans bruit. Il sortit le lendemain avant que  
son

son père fût levé ; & il fut contraint de prendre les mêmes précautions un mois entier , avec une mortification très-sensible. En effet , les femmes ne le flattoient pas : elles lui déclaroient franchement que le visir son père persistoit dans la même colère , & protestoit qu'il le tueroit s'il se présentoit devant lui.

La femme de ce ministre savoit par ses femmes que Noureddin revenoit chaque jour ; mais elle n'osoit prendre la hardiesse de prier son mari de lui pardonner. Elle la prit enfin : Seigneur , lui dit-elle un jour , je n'ai pas osé jusqu'à présent prendre la liberté de vous parler de votre fils. Je vous supplie de me permettre de vous demander ce que vous prétendez faire de lui. Un fils ne peut être plus criminel envers un père , que Noureddin l'est envers vous. Il vous a privé d'un grand honneur , & de la satisfaction de présenter au roi une esclave aussi accomplie que la belle persienne ; je l'avoue : mais après tout quelle est votre intention ? Voulez-vous le perdre absolument ? au lieu d'un mal auquel il ne faut plus que vous songiez , vous vous en attireriez un autre beaucoup plus grand , à quoi vous ne pensez peut-être pas. Ne craignez-vous pas que le monde qui est malin , en cherchant pourquoi votre fils est éloigné de

### 314 LES MILLE ET UNE NUITS.

vous, n'en devine la véritable cause que vous voulez tenir si cachée ? Si cela arrivoit, vous seriez tombé justement dans le malheur que vous avez un si grand intérêt d'éviter.

Madame, reprit le visir, ce que vous dites-là est de bon sens ; mais je ne puis me résoudre de pardonner à Noureddin, que je ne l'aie mortifié comme il le mérite. Il sera suffisamment mortifié, repartit la dame, quand vous aurez fait ce qui me vient en pensée. Votre fils entre ici chaque nuit, lorsque vous êtes retiré ; il y couche, & il en sort avant que vous soyez levé. Attendez-le ce soir jusqu'à son arrivée, & faites semblant de le vouloir tuer : je viendrai à son secours ; & en lui marquant que vous lui donnez la vie à ma prière, vous l'obligerez de prendre la belle persienne à telle condition qu'il vous plaira. Il l'aime, & je fais que la belle persienne ne le hait pas.

Khacan voulut bien suivre ce conseil ; ainsi avant qu'on ouvrit à Noureddin lorsqu'il arriva à son heure ordinaire, il se mit derrière la porte ; & dès qu'on lui eut ouvert, il se jeta sur lui & le mit sous les pieds. Noureddin tourna la tête, & reconnut son père le poignard à la main, prêt à lui ôter la vie.

La mère de Noureddin survint en ce mo-

ment , & en retenant le visir par le bras :  
 Qu'allez-vous faire , seigneur , s'écria-t-elle ?  
 Laissez - moi , reprit le visir , que je tue ce  
 fils indigne. Ah , seigneur , reprit la mère ,  
 tuez-moi plutôt moi-même ; je ne permettrai  
 jamais que vous ensanglantiez vos mains dans  
 votre propre sang. Noureddin profita de ce  
 moment : Mon père , s'écria-t-il les larmes  
 aux yeux , j'implore votre clémence & votre  
 miséricorde ; accordez-moi le pardon que je  
 vous demande , au nom de celui de qui vous  
 l'attendez au jour que nous paroîtrons tous  
 devant lui.

Khacan se laissa arracher le poignard de la  
 main ; & dès qu'il eut lâché Noureddin , Nou-  
 reddin se jeta à ses pieds , & les lui baïsa pour  
 marquer combien il se repentoit de l'avoir  
 offensé. Noureddin , lui dit-il , remerciez votre  
 mère , je vous pardonne à sa considération.  
 Je veux bien même vous donner la belle per-  
 sienne ; mais à condition que vous me pro-  
 mettez par serment de ne la pas regarder  
 comme esclave , mais comme votre femme ,  
 c'est-à-dire que vous ne la vendrez , & même  
 que vous ne la répudierez jamais. Comme elle  
 est sage & qu'elle a de l'esprit , & de la con-  
 duite infiniment plus que vous , je suis per-

suadé qu'elle modérera ces emportemens de jeunesse qui sont capables de vous perdre.

Noureddin n'eût osé espérer d'être traité avec une si grande indulgence. Il remercia son père avec toute la reconnoissance imaginable, & lui fit de très-bon cœur le serment qu'il souhaitoit. Ils furent très-contens l'un de l'autre, la belle persienne & lui, & le visir fut très-satisfait de leur bonne union.

Le visir Khacan n'attendoit pas que le roi lui parlât de la commission qu'il lui avoit donnée; il avoit grand soin de l'en entretenir souvent, & de lui marquer les difficultés qu'il trouvoit à s'en acquitter à la satisfaction de sa majesté; il fut enfin le ménager avec tant d'adresse, qu'insensiblement il n'y songea plus. Saouy néanmoins avoit su quelque chose de ce qui s'étoit passé; mais Khacan étoit si avant dans la faveur du roi, qu'il n'osa hasarder d'en parler.

Il y avoit plus d'un an que cette affaire si délicate s'étoit passée plus heureusement que ce ministre ne l'avoit cru d'abord, lorsqu'il alla au bain, & qu'une affaire pressante l'obligea d'en sortir encore tout échauffé; l'air qui étoit un peu froid le frappa, & lui causa une fluxion sur la poitrine, qui le contraignit de se mettre au lit avec une grosse fièvre. La

maladie augmenta : & comme il s'aperçut qu'il n'étoit pas loin du dernier moment de sa vie , il tint ce discours à Noureddin qui ne l'abandonnoit pas. Mon fils , lui dit-il , je ne fais si j'ai fait le bon usage que je devois des grandes richesses que Dieu m'a données ; vous voyez qu'elles ne me fervent de rien pour me délivrer de la mort. La seule chose que je vous demande en mourant , c'est que vous vous souveniez de la promesse que vous m'avez faite touchant la belle persienne. Je meurs content avec la confiance que vous ne l'oublierez pas.

Ces paroles furent les dernières que le visir Khacan prononça. Il expira peu de momens après , & il laissa un deuil inexprimable dans sa maison , à la cour & dans la ville. Le roi le regretta comme un ministre sage , zélé & fidelle , & toute la ville le pleura comme son protecteur & son bienfaiteur. Jamais on n'avoit vu de funérailles plus honorables à Balfora. Les visirs , les émirs , & généralement tous les grands de la cour s'empresèrent de porter son cercueil sur les épaules , les uns après les autres , jusqu'au lieu de sa sépulture ; & les plus riches jusqu'aux plus pauvres de la ville l'y accompagnèrent en pleurs.

Noureddin donna toutes les marques de sa

### 318 LES MILLE ET UNE NUITS.

grande affliction que la perte qu'il venoit de faire devoit lui causer; il demeura long-temps sans voir personne. Un jour enfin il permit qu'on laissât entrer un de ses amis intimes. Cet ami tâcha de le consoler; & comme il le vit disposé à l'écouter, il lui dit qu'après avoir rendu à la mémoire de son père tout ce qu'il lui devoit, & satisfait pleinement à tout ce que demandoit la bienséance, il étoit temps qu'il parût dans le monde, qu'il vît ses amis, & qu'il soutînt le rang que sa naissance & son mérite lui avoient acquis. Nous pécherions, ajouta-t-il, contre les loix de la nature, & même contre les loix civiles, si, lorsque nos pères sont morts, nous ne leur rendions pas les devoirs que la tendresse exige de nous, & l'on nous regarderoit comme des insensibles. Mais dès que nous nous en sommes acquittés, & qu'on ne peut nous en faire aucun reproche, nous sommes obligés de reprendre le même train qu'auparavant, & de vivre dans le monde de la manière qu'on y vit. Effuyez donc vos larmes, & reprenez cet air de gaieté qui a toujours inspiré la joie par-tout où vous vous êtes trouvé.

Le conseil de cet ami étoit très-raisonnable; & Noureddin eût évité tous les malheurs qui lui arrivèrent, s'il l'eut suivi dans toute la

régularité qu'il demandoit. Il se laissa persuader sans peine : il régala même son ami ; & lorsqu'il voulut se retirer , il le pria de revenir l' lendemain , & d'amener trois ou quatre de leurs amis communs. Insensiblement il forma une société de dix personnes à-peu-près de son âge , il passoit le temps avec eux en des festins & des réjouissances continuelles. Il n'y avoit pas même de jour qu'il ne les renvoyât chacun avec un présent.

Quelquefois , pour faire plus de plaisir à ses amis , Noureddin faisoit venir la belle persienne ; elle avoit la complaisance de lui obéir , mais elle n'approuvoit pas cette profusion excessive. Elle lui en disoit son sentiment en liberté : Je ne doute pas , lui disoit-elle , que le visir votre père ne vous ait laissé de grandes richesses ; mais si grandes qu'elles puissent être , ne trouvez pas mauvais qu'une esclave vous représente que vous en verrez bientôt la fin , si vous continuez de mener cette vie. On peut quelquefois régaler ses amis & se divertir avec eux ; mais qu'on en fasse une coutume journalière , c'est courir le grand chemin de la dernière misère. Pour votre honneur & pour votre réputation , vous feriez beaucoup mieux de suivre les traces de feu votre père , & de

vous mettre en état de parvenir aux charges qui lui ont acquis tant de gloire.

Noureddin écoutoit la belle persienne en riant ; & quand elle avoit achevé : Ma belle, reprenoit-il en continuant de rire, laissons-là ce discours, ne parlons que de nous réjouir. Feu mon père m'a toujours tenu dans une grande contrainte : je suis bien-aïse de jouir de la liberté après laquelle j'ai tant soupiré avant sa mort. J'aurai toujours le temps de me réduire à la vie réglée dont vous me parlez ; un homme de mon âge doit se donner le loisir de goûter les plaisirs de la jeunesse.

Ce qui contribua encore beaucoup à mettre les affaires de Noureddin en désordre, fut qu'il ne vouloit pas entendre parler de compter avec son maître-d'hôtel. Il le renvoyoit chaque fois qu'il se présentoit avec son livre : Va, va, lui disoit-il, je me fie bien à toi : Aie soin seulement que je fasse toujours bonne chère.

Vous êtes le maître, seigneur, reprenoit le maître-d'hôtel, vous voudrez bien néanmoins que je vous fasse souvenir du proverbe qui dit, que qui fait grande dépense & ne compte pas se trouve à la fin à la mendicité sans s'en être apperçu. Vous ne vous contentez pas de la dépense si prodigieuse de votre table, vous

donnez encore à toute main. Vos trésors ne peuvent y suffire, quand ils seroient aussi gros que des montagnes. Va, te dis-je, lui répétoit Noureddin, je n'ai pas besoin de tes leçons : continue de me faire manger, & ne t' mets pas en peine du reste.

Les amis de Noureddin cependant étoient fort assidus à sa table, & ne manquoient pas l'occasion de profiter de sa facilité. Ils le flattoient, ils le louoient, & faisoient valoir jusqu'à la moindre de ses actions les plus indifférentes. Sur-tout ils n'oublioient pas d'exalter tout ce qui lui appartenoit, & ils y trouvoient leur compte. Seigneur, lui disoit l'un, je passois l'autre jour par la terre que vous avez en tel endroit; rien n'est plus magnifique ni mieux meublé que la maison; c'est un paradis de délices que le jardin qui l'accompagne. Je suis ravi qu'elle vous plaise, reprenoit Noureddin; qu'on m'apporte une plume, de l'encre & du papier, & que je n'en entende plus parler; c'est pour vous, je vous la donne. D'autres ne lui avoient pas plutôt vanté quelque une des maisons, des bains, & des lieux publics à loger des étrangers, qui lui appartenoient, & lui rapportoient un gros revenu, qu'il leur en faisoit une donation. La belle persienne lui représentoit le tort qu'il se faisoit;

au lieu de l'écouter , il continuoit de prodiguer ce qui lui restoit à la première occasion.

Noureddin enfin ne fit autre chose toute une année que de faire bonne chère , se donner du bon temps , & se divertir en prodigant & dissipant les grands biens que ses prédécesseurs & le bon visir son père avoient acquis ou conservés avec beaucoup de soins & de peines. L'année ne faisoit que de s'écouler , que l'on frappa un jour à la porte de la salle où il étoit à table. Il avoit renvoyé ses esclaves , & il s'y étoit renfermé avec ses amis pour être en grande liberté.

Un des amis de Noureddin voulut se lever ; mais Noureddin le devança , & alla ouvrir lui-même. C'étoit son maître-d'hôtel : & Noureddin , pour écouter ce qu'il vouloit , s'avança un peu hors de la salle & ferma la porte à demi.

L'ami qui avoit voulu se lever , & qui avoit apperçu le maître-d'hôtel , curieux de savoir ce qu'il avoit à dire à Noureddin , fut se poster entre la portière & la porte , & entendit que le maître-d'hôtel tint ce discours : Seigneur , dit-il à son maître , je vous demande mille pardons si je viens vous interrompre au milieu de vos plaisirs. Ce que j'ai à vous communiquer , vous est , ce me semble , de si grande

importance, que je n'ai pas cru devoir me dispenser de prendre cette liberté. Je viens d'achever mes derniers comptes; & je trouve que ce que j'avois prévu il y a long-temps, & dont je vous avois averti plusieurs fois, est arrivé; c'est-à-dire, seigneur, que je n'ai plus une maille de toutes les sommes que vous m'avez données pour faire votre dépense. Les autres fonds que vous m'aviez assignés sont aussi épuisés; & vos fermiers & ceux qui vous devoient des rentes m'ont fait voir si clairement que vous avez transporté à d'autres ce qu'ils tenoient de vous, que je ne puis plus rien exiger d'eux sous votre nom. Voici mes comptes, examinez-les; & si vous souhaitez que je continue de vous rendre mes services, assignez-moi d'autres fonds; sinon permettez-moi de me retirer. Noureddin fut tellement surpris de ce discours, qu'il n'eut pas un mot à y répondre.

L'ami qui étoit aux écoutes, & qui avoit tout entendu, rentra aussitôt, & fit part aux autres amis de ce qu'il venoit d'entendre. C'est à vous, leur dit-il en achevant, de profiter de cet avis: pour moi je vous déclare que c'est aujourd'hui le dernier jour que vous me verrez chez Noureddin. Si cela est, reprirent-ils, nous n'avons plus affaire chez lui non

plus que vous ; il ne nous y reverra pas aussi davantage.

Noureddin revint en ce moment ; & quelque bonne mine qu'il fît pour tâcher de remettre ses convives en train , il ne put néanmoins si bien dissimuler , qu'ils ne s'aperçussent fort bien de la vérité de ce qu'ils venoient d'apprendre. Il s'étoit à peine remis à sa place , qu'un de ses amis se leva de la sienne : Seigneur , lui dit-il , je suis bien fâché de ne pouvoir vous tenir compagnie plus long-temps ; je vous supplie de trouver bon que je m'en aille. Quelle affaire vous oblige de nous quitter sitôt , reprit Noureddin ? Seigneur , reprit-il , ma femme est accouchée aujourd'hui ; vous n'ignorez pas que la présence d'un mari est toujours nécessaire dans une pareille rencontre. Il fit une grande révérence , & partit. Un moment après un autre se retira sur un autre prétexte. Les autres firent la même chose l'un après l'autre , jusqu'à ce qu'il ne resta pas un seul des dix amis qui jusqu'alors avoient tenu si bonne compagnie à Noureddin.

Noureddin ne soupçonna rien de la résolution que ses amis avoient prise de ne plus le voir. Il alla à l'appartement de la belle persienne , & il s'entretint seulement avec elle de la déclaration que son maître-d'hôtel lui

avoit faite , avec de grands témoignages d'un véritable repentir du désordre où étoient ses affaires.

Seigneur , lui dit la belle persienne , permettez-moi de vous dire que vous n'avez voulu vous en rapporter qu'à votre propre sens ; vous voyez présentement ce qui vous est arrivé. Je ne me trompois pas , lorsque je vous prédisois la triste fin à laquelle vous deviez vous attendre. Cè qui me fait de la peine , c'est que vous ne voyez pas tout ce qu'elle a de fâcheux. Quand je voulois vous en dire ma pensée ; Réjouissons-nous , me disiez-vous , & profitons du bon temps que la fortune nous offre pendant qu'elle nous est favorable , peut-être ne sera-t-elle pas toujours de si bonne humeur. Mais je n'avois pas tort de vous répondre que nous étions nous-mêmes les artisans de notre bonne fortune par une sage conduite. Vous n'avez pas voulu m'écouter , & j'ai été contrainte de vous laisser faire malgré moi.

J'avoue , repartit Nouredin , que j'ai tort de n'avoir pas suivi les avis si salutaires que vous me donniez avec votre sagesse admirable ; mais si j'ai mangé tout mon bien , vous ne considérez pas que ça été avec une élite d'amis que je connois depuis long-temps. Ils sont honnêtes & pleins de reconnoissance ; je suis sûr qu'ils

ne m'abandonneront pas. Seigneur, répliqua la belle persienne, si vous n'avez pas d'autre ressource qu'en la reconnoissance de vos amis, croyez-moi, votre espérance est mal fondée, & vous m'en direz des nouvelles avec le temps.

Charmante persienne, dit à cela Noureddin, j'ai meilleure opinion que vous du secours qu'ils me donneront. Je veux les aller voir tous dès demain, avant qu'ils prennent la peine de venir à leur ordinaire, & vous me verrez revenir avec une bonne somme d'argent, dont ils m'auront secouru tous ensemble. Je changerai de vie comme j'y suis résolu, & je ferai profiter cet argent par quelque négoce.

Noureddin ne manqua pas d'aller le lendemain chez ses dix amis, qui demeuroient dans une même rue; il frappa à la première porte qui se présenta, où demeuroit un des plus riches. Une esclave vint, & avant d'ouvrir, elle demanda qui frappoit. Dites à votre maître, répondit Noureddin, que c'est Noureddin, fils du feu visir Khacan. L'esclave ouvrit, l'introduisit dans une salle, & entra dans la chambre où étoit son maître, à qui elle annonça que Noureddin venoit le voir. Noureddin! reprit le maître avec un ton de mépris, & si haut que Noureddin l'entendit avec un grand

étonnement : Va, dis-lui que je n'y suis pas ; & toutes les fois qu'il viendra, dis-lui la même chose. L'esclave revint, & donna pour réponse à Noureddin, qu'elle avoit cru que son maître y étoit, mais qu'elle s'étoit trompée.

Noureddin sortit avec confusion : Ah le perfide ! le méchant homme, s'écria-t-il ! il me protestoit hier que je n'avois pas un meilleur ami que lui, & aujourd'hui il me traite si indignement ! Il alla frapper à la porte d'un autre ami, & cet ami lui fit dire la même chose que le premier. Il eut la même réponse chez le troisième, & ainsi des autres jusqu'au dixième, quoiqu'ils fussent tous chez eux.

Ce fut alors que Noureddin rentra tout de bon en lui-même, & qu'il reconnut sa faute irréparable, de s'être fondé si facilement sur l'assiduité de ces faux amis à demeurer attachés à sa personne, & sur leurs protestations d'amitié tout le temps qu'il avoit été en état de leur faire des régals somptueux, & de les combler de largesses & de bienfaits. Il est bien vrai, dit-il en lui-même les larmes aux yeux, qu'un homme heureux comme je l'étois ressemble à un arbre chargé de fruits ; tant qu'il y a du fruit sur l'arbre, on ne cesse pas d'être à l'entour & d'en cueillir ; dès qu'il n'y en a plus,

on s'en éloigne & on le laisse seul. Il se contraignit tant qu'il fut hors de chez lui ; mais dès qu'il fut rentré, il s'abandonna tout entier à son affliction, & alla le témoigner à la belle persienne.

Dès que la belle persienne vit paroître l'affligé Noureddin, elle se douta qu'il n'avoit pas trouvé chez ses amis le secours auquel il s'étoit attendu. Eh bien, seigneur, lui dit-elle, êtes-vous présentement convaincu de la vérité de ce que je vous avois prédit ? Ah, ma bonne, s'écria-t-il, vous ne me l'aviez prédit que trop véritablement ! pas un n'a voulu me reconnoître, me voir, me parler : jamais je n'eusse cru devoir être traité si cruellement par des gens qui m'ont tant d'obligations, & pour qui je me suis épuisé moi-même. Je ne me possède plus, & je crains de commettre quelque action indigne de moi dans l'état déplorable & dans le désespoir où je suis, si vous ne m'aidez de vos sages conseils. Seigneur, reprit la belle persienne, je ne vois pas d'autre remède à votre malheur, que de vendre vos esclaves & vos meubles, & de subsister là-dessus jusqu'à ce que le ciel vous montre quelque autre voie pour vous tirer de la misère.

Le remède parut extrêmement dur à Nou-

reddin; mais qu'eût-il pu faire dans la nécessité de vivre où il étoit ? Il vendit premièrement ses esclaves , bouches alors inutiles , qui lui eussent fait une dépense beaucoup au-delà de ce qu'il étoit en état de supporter. Il vécut quelque temps sur l'argent qu'il en fit ; & lorsqu'il vint à manquer , il fit porter ses meubles à la place publique , où ils furent vendus beaucoup au-dessous de leur juste valeur , quoiqu'il y en eût de très-précieux qui avoient coûté des sommes immenses. Cela le fit subsister un long espace de temps ; mais enfin ce secours manqua , & il ne lui restoit plus de quoi faire d'autre argent : il en témoigna l'excès de sa douleur à la belle persienne.

Noureddin ne s'attendoit pas à la réponse que lui fit cette sage personne : Seigneur , lui dit-elle , je suis votre esclave , & vous savez que le feu visir votre père m'a achetée dix mille pièces d'or. Je fais bien que je suis diminuée de prix depuis ce temps-là ; mais aussi je suis persuadée que je puis être encore vendue une somme qui n'en sera pas éloignée. Croyez-moi , ne différez pas de me mener au marché , & de me vendre ; avec l'argent que vous toucherez , qui sera très-considérable , vous irez faire le marchand en quelque ville où vous ne serez pas connu ; & par-là vous

aurez trouvé le moyen de vivre , finon dans une grande opulence , d'une manière au moins à vous rendre heureux & content.

Ah , charmante & belle persienne , s'écria Noureddin ! est-il possible que vous ayez pu concevoir cette pensée ! vous ai-je donné si peu de marques de mon amour , que vous me croyiez capable de cette lâcheté ? Et quand je l'aurois , cette lâcheté indigne , pourrois-je le faire sans être parjure , après le serment que j'ai fait à feu mon père de ne vous jamais vendre ? Je mourrois plutôt que d'y contrevenir , & que de me séparer d'avec vous que j'aime , je ne dis pas autant , mais plus que moi-même. En me faisant une proposition si déraisonnable , vous me faites connoître qu'il s'en faut de beaucoup que vous m'aimiez autant que je vous aime.

Seigneur , reprit la belle persienne , je suis convaincue que vous m'aimez autant que vous le dites ; & dieu connoît si la passion que j'ai pour vous est inférieure à la vôtre , & combien j'ai eu de répugnance à vous faire la proposition qui vous révolte si fort contre moi. Pour détruire la raison que vous m'apportez , je n'ai qu'à vous faire souvenir que la nécessité n'a pas de loi. Je vous aime à un point qu'il n'est pas possible que vous m'aimiez davantage ;

& je puis vous assurer que je ne cesserai jamais de vous aimer de même , à quelque maître que je puisse appartenir : je n'aurai pas même un plus grand plaisir au monde que de me réunir avec vous dès que vos affaires vous permettront de me racheter, comme je l'espère. Voilà , je l'avoue , une nécessité bien cruelle pour vous & pour moi : mais après tout , je ne vois pas d'autres moyens de nous tirer de la misère vous & moi.

Noureddin , qui connoissoit fort bien la vérité de ce que la belle persienne venoit de lui représenter , & qui n'avoit point d'autre ressource pour éviter une pauvreté ignominieuse , fut contraint de prendre le parti qu'elle lui avoit proposé. Ainsi il la mena au marché où l'on vendoit les femmes esclaves , avec un regret qu'on ne peut exprimer ; il s'adressa à un courtier nommé Hagi Hassan. Hagi Hassan , lui dit-il , voici une esclave que je veux vendre, vois, je te prie, le prix qu'on en voudra donner.

Hagi Hassan fit entrer Noureddin & la belle persienne dans une chambre ; & dès que la belle persienne eut ôté le voile qui lui cachoit le visage : Seigneur , dit Hagi Hassan à Noureddin avec admiration , me trompai-je ! n'est-ce pas l'esclave que le feu visir votre

père acheta dix mille pièces d'or ? Noureddin lui assura que c'étoit elle-même ; & Hagi Haffan , en lui faisant espérer qu'il en tireroit une grosse somme , lui promit d'employer tout son art à la faire acheter au plus haut prix qu'il lui seroit possible.

Hagi Haffan & Noureddin sortirent de la chambre , & Hagi Haffan y enferma la belle persienne. Il alla ensuite chercher les marchands ; mais ils étoient tous occupés à acheter des esclaves grecques , afriquaines , tartares & autres , & il fut obligé d'attendre qu'ils eussent fait leurs achats. Dès qu'ils eurent achevé & qu'à-peu-près ils se furent tous rassemblés : Mes bons seigneurs , leur dit-il , avec une gaieté qui paroissoit sur son visage & dans ses gestes , tout ce qui est rond , n'est pas noisette : tout ce qui est long , n'est pas figue : tout ce qui est rouge , n'est pas chair , & tous les œufs ne sont pas frais. Je veux vous dire que vous avez bien vu & bien acheté des esclaves en votre vie , mais vous n'en avez jamais vu une seule qui puisse entrer en comparaison avec celle que je vous annonce. C'est la perle des esclaves : venez , suivez-moi , que je vous la fasse voir. Je veux que vous me disiez vous-mêmes à quel prix je dois la crier d'abord.

Les marchands suivirent Hagi Hassan, & Hagi Hassan leur ouvrit la porte de la chambre où étoit la belle persienne. Ils la virent avec surprise, & ils convinrent tout d'une voix qu'on ne pouvoit la mettre d'abord à un moindre prix que de quatre mille pièces d'or. Ils sortirent de la chambre, & Hagi Hassan qui sortit avec eux après avoir fermée la porte, cria à haute voix, sans s'en éloigner : *A quatre mille pièces d'or l'esclave persienne.*

Aucun des marchands n'avoit encore parlé, & ils se consultoient eux-mêmes sur l'enchère qu'ils y devoient mettre, lorsque le visir Saouy parut. Comme il eut apperçu Noureddin dans la place : Apparemment, dit-il en lui-même, que Noureddin fait encore de l'argent de quelques meubles (car il savoit qu'il en avoit vendu), & qu'il est venu acheter une esclave. Il s'avance, & Hagi Hassan cria une seconde fois : *A quatre mille pièces d'or l'esclave persienne.*

Ce haut prix fit juger à Saouy que l'esclave devoit être d'une beauté toute particulière, & aussitôt il eut une forte envie de la voir. Il poussa son cheval droit à Hagi Hassan qui étoit environné des marchands : Ouvrez la porte, lui dit-il, & faites-moi voir l'esclave. Ce n'étoit pas la coutume de faire voir une esclave à un particulier, dès que les marchands l'avoient vue,

& qu'ils la marchandoient. Mais les marchands n'eurent pas la hardiesse de faire valoir leur droit contre l'autorité d'un visir, & Hagi Hassan ne put se dispenser d'ouvrir la porte, & de faire signe à la belle persienne de s'approcher, afin que Saouy pût la voir sans descendre de son cheval.

Saouy fut dans une admiration inexprimable, quand il vit une esclave d'une beauté si extraordinaire. Il avoit déjà eu affaire avec le courtier, & son nom ne lui étoit pas inconnu : Hagi Hassan, lui dit-il, n'est-ce pas à quatre mille pièces d'or que tu la cries ? Oui, seigneur, répondit-il, les marchands que vous voyez font convenus, il n'y a qu'un moment, que je la criasse à ce prix-là. J'attends qu'ils en offrent davantage à l'enchère & au dernier mot. Je donnerai l'argent, reprit Saouy, si personne n'en offre davantage. Il regarda aussitôt les marchands d'un œil qui marquoit assez qu'il ne prétendoit pas qu'ils enchérissent. Il étoit si redoutable à tout le monde, qu'ils se gardèrent bien aussi d'ouvrir la bouche, même pour se plaindre sur ce qu'il entreprenoit sur leur droit.

Quand le visir Saouy eut attendu quelque temps, & qu'il vit qu'aucun des marchands n'enchérissoit : Hé bien, qu'attends-tu, dit-il

à Hagi Haffan ? va trouver le vendeur , & conclud le marché avec lui à quatre mille pièces d'or , ou sache ce qu'il prétend faire. Il ne favoit pas encore que l'esclave appartînt à Noureddin.

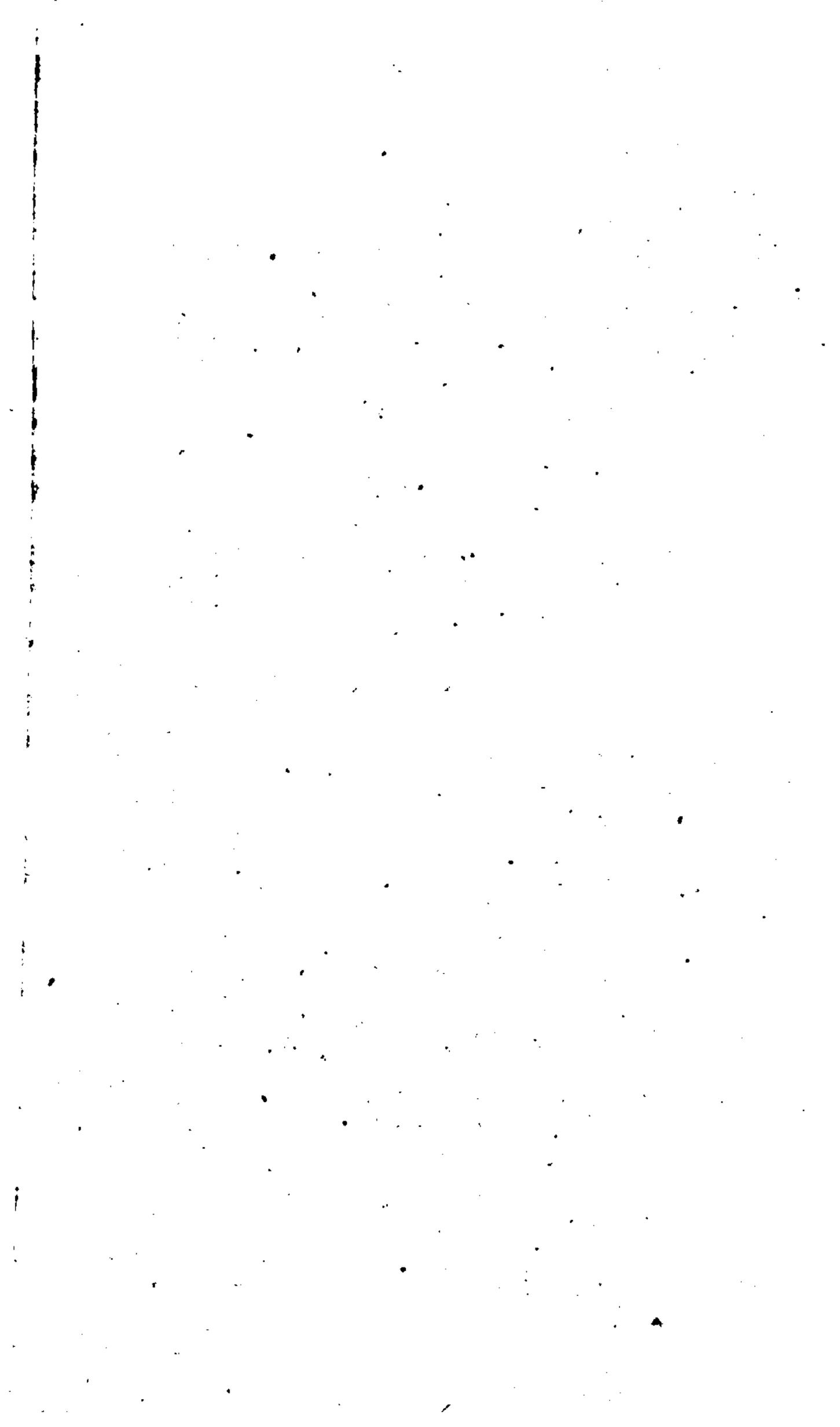
Hagi Haffan qui avoit déjà fermé la porte de la chambre , alla s'aboucher avec Noureddin : Seigneur , lui dit-il , je suis bien fâché de venir vous annoncer une méchante nouvelle ; votre esclave va être vendue pour rien. Pour quelle raison , reprit Noureddin ? Seigneur , repartit Hagi Haffan , la chose avoit pris d'abord un fort bon train. Dès que les marchands eurent vu votre esclave , ils me chargèrent , sans faire de façon , de la crier à quatre mille pièces d'or. Je l'ai criée à ce prix-là , & aussitôt le visir Saouy est venu , & sa présence a fermé la bouche aux marchands , que je voyois disposés à la faire monter au moins au même prix qu'elle coûta au feu visir votre père. Saouy ne veut en donner que les quatre mille pièces d'or , & c'est bien malgré moi que je viens vous apporter une parole si déraisonnable. L'esclave est à vous , mais je ne vous conseillerai jamais de la lâcher à ce prix-là. Vous le connoissez , seigneur , & tout le monde le connoît. Outre que l'esclave vaut

infiniment davantage, il est assez méchant homme pour imaginer quelque moyen de ne vous pas compter la somme.

Hagi Hassan, répliqua Noureddin, je te suis obligé de ton conseil; ne crains pas que je souffre que mon esclave soit vendue à l'ennemi de ma maison. J'ai grand besoin d'argent, mais j'aimerois mieux mourir dans la dernière pauvreté, que de permettre qu'elle lui soit livrée. Je te demande une seule chose; comme tu fais tous les usages & tous les détours, dis-moi seulement ce que je dois faire pour l'en empêcher.

Seigneur, répondit Hagi Hassan, rien n'est plus aisé. Faites semblant de vous être mis en colère contre votre esclave & d'avoir juré que vous l'amèneriez au marché, mais que vous n'avez pas entendu de la vendre, & que ce que vous en avez fait, n'a été que pour vous acquitter de votre serment. Cela satisfera tout le monde, & Saouy n'en aura rien à vous dire. Venez donc, & dans le moment que je la présenterai à Saouy, comme si c'étoit de votre consentement & que le marché fût arrêté, reprenez-la en lui donnant quelques coups & remenez-la chez vous. Je te remercie, lui dit Noureddin, tu verras que je suivrai ton conseil.

Hagi





*Venez-ça importunement, et revenez chez moi ?*



Hagi Haffan retourna à la chambre , il l'ouvrit & entra ; & après avoir averti la belle persienne en deux mots de ne pas s'alarmer de ce qui alloit arriver , il la prit par le bras & l'amena au visir Saouy , qui étoit toujours devant la porte ; Seigneur , dit-il en la lui présentant , voilà l'esclave , elle est à vous ; prenez-la.

Hagi Haffan n'avoit pas achevé ces paroles , que Noureddin s'étoit saisi de la belle persienne ; il la tira à lui , en lui donnant un soufflet : Venez - çà impertinente , lui dit - il assez haut pour être entendu de tout le monde , & revenez chez moi. Votre méchante humeur m'avoit bien obligé de faire ferment de vous amener au marché , mais non pas de vous vendre. J'ai encore besoin de vous , & je serai à temps d'en venir à cette extrémité , quand il ne me restera plus autre chose.

Le visir Saouy fut dans une grande colère de cette action de Noureddin. Misérable débauché , s'écria - t - il , veux - tu me faire accroire qu'il te reste autre chose à vendre que ton esclave ? Il poussa son cheval en même-temps droit à lui pour lui enlever la belle persienne. Noureddin , piqué au vif de l'affront que le visir lui faisoit , ne fit que

lâcher la belle perfienne & lui dire de l'attendre , & en se jetant sur la bride du cheval , il le fit reculer trois ou quatre pas en arrière : Méchant barbon , dit-il alors au visir , je te ravirois l'ame sur l'heure , si je n'étois retenu par la considération de tout le monde que voilà.

Comme le visir Saouy n'étoit aimé de personne , & qu'au contraire il étoit haï de tout le monde , il n'y en avoit pas un de tous ceux qui étoient présens , qui n'eût été ravi que Noureddin l'eût un peu mortifié. Ils lui témoignèrent par signes & lui firent comprendre qu'il pouvoit se venger comme il lui plairoit , & que personne ne se mêleroit de leur querelle.

Saouy voulut faire un effort pour obliger Noureddin de lâcher la bride de son cheval ; mais Noureddin qui étoit un jeune homme fort & puissant , enhardi par la bienveillance des assistans , le tira à bas du cheval au milieu du ruisseau , lui donna mille coups , & lui mit la tête en sang contre le pavé. Dix esclaves qui accompagnoient Saouy voulurent tirer le sabre & se jeter sur Noureddin , mais les marchands se mirent au-devant & les empêchèrent. Que prétendez-vous faire , leur dirent-ils ? ne voyez-vous pas que si

l'un est visir , l'autre est fils de visir ? laissez-les vuides leur différend entr'eux : peut-être se raccommoieront-ils un de ces jours ; & si vous aviez tué Noureddin , croyez-vous que votre maître , tout puissant qu'il est , pût vous garantir de la justice ? Noureddin se lassa enfin de battre le visir Saouy ; il le laissa au milieu du ruisseau , reprit la belle perfiennne , & retourna chez lui au milieu des acclamations du peuple qui le louoit de l'action qu'il venoit de faire.

Saouy meurtri de coups se releva à l'aide de ses gens avec bien de la peine , & il eut la dernière mortification de se voir tout gâté de fange & de sang. Il s'appuya sur les épaules de deux de ses esclaves , & dans cet état il alla droit au palais , à la vue de tout le monde , avec une confusion d'autant plus grande que personne ne le plaignoit. Quand il fut sous l'appartement du roi , il se mit à crier & à implorer sa justice d'une manière pitoyable. Le roi le fit venir , & dès qu'il parut , il lui demanda qui l'avoit maltraité & mis dans l'état où il étoit. Sire , s'écria Saouy , il ne faut qu'être bien dans la faveur de votre majesté , & avoir quelque part à ses sacrés conseils , pour être traité de la manière indigne dont elle voit qu'on vient

de me traiter. Laissons-là ces discours, reprit le roi, dites-moi seulement la chose comme elle est, & qui est l'offenseur; je saurai bien le faire repentir s'il a tort.

Sire, dit alors Saouy, en racontant la chose tout à son avantage, j'étois allé au marché des femmes esclaves pour acheter moi-même une cuisinière dont j'ai besoin; j'y suis arrivé, & j'ai trouvé qu'on y crioit une esclave à quatre mille pièces d'or. Je me suis fait amener l'esclave; c'est la plus belle qu'on ait vue & qu'on puisse jamais voir. Je ne l'ai pas eu plutôt considérée avec une satisfaction extrême, que j'ai demandé à qui elle appartenoit, & j'ai appris que Noureddin, fils du visir Khacan, vouloit la vendre.

Votre majesté se souvient, sire, d'avoir fait compter dix mille pièces d'or à ce visir, il y a deux ou trois ans, & de l'avoir chargé de vous acheter une esclave pour cette somme. Il l'avoit employée à acheter celle-ci, mais au lieu de l'amener à votre majesté, il ne l'en jugea pas digne, il en fit présent à son fils. Depuis la mort du père, le fils a bu, mangé & dissipé tout ce qu'il avoit, & il ne lui est resté que cette esclave, qu'il s'étoit enfin résolu de vendre, & que l'on

vendoit en effet en son nom. Je l'ai fait venir , & sans lui parler de la prévarication , ou plutôt de la perfidie de son père envers votre majesté : Noureddin , lui ai-je dit le plus honnêtement du monde , les marchands , comme je l'apprends , ont mis d'abord votre esclave à quatre mille pièces d'or. Je ne doute pas qu'à l'envi l'un de l'autre ils ne la fassent monter à un prix beaucoup plus haut : croyez - moi , donnez - la - moi pour les quatre mille pièces d'or , & je vais l'acheter pour en faire un présent au roi notre seigneur & maître , à qui j'en ferai bien votre cour. Cela vous vaudra infiniment plus que ce que les marchands pourroient vous en donner.

Au lieu de répondre , en me rendant honnêteté pour honnêteté , l'insolent m'a regardé fièrement : Méchant vieillard , m'a-t-il dit , je donnerois mon esclave à un juif pour rien , plutôt que de te la vendre. Mais Noureddin , ai-je repris sans m'échauffer , quoique j'en eusse un grand sujet , vous ne considérez pas , quand vous parlez ainsi , que vous faites injure au roi , qui a fait votre père ce qu'il étoit , aussi bien qu'il m'a fait ce que je suis.

Cette remontrance qui devoit l'adoucir , n'a fait que l'irriter davantage ; il s'est jeté aussi

tôt sur moi comme un furieux , sans aucune considération de mon âge , encore moins de ma dignité , m'a jeté à bas de mon cheval , m'a frappé tout le temps qu'il lui a plu , & m'a mis en l'état où votre majesté me voit. Je la supplie de considérer que c'est pour ses intérêts que je souffre un affront si signalé. En achevant ces paroles , il baissa la tête & se tourna de côté pour laisser couler ses larmes en abondance.

Le roi , abusé & animé contre Noureddin par ce discours plein d'artifice , laissa paroître sur son visage des marques d'une grande colère ; il se tourna du côté de son capitaine des gardes qui étoit auprès de lui : Prenez quarante hommes de ma garde , lui dit-il , & quand vous aurez mis la maison de Noureddin au pillage , & que vous aurez donné les ordres pour la raser , amenez-le-moi avec son esclave.

Le capitaine des gardes n'étoit pas encore hors de l'appartement du roi , qu'un huissier de la chambre qui entendit donner cet ordre , avoit déjà pris le devant. Il s'appeloit Sangiar , & il avoit été autrefois esclave du visir Khacan , qui l'avoit introduit dans la maison du roi , où il s'étoit avancé par degrés.

Sangiar plein de reconnoissance pour son ancien maître , & de zèle pour Noureddin

qu'il avoit vu naître, & qui connoissoit depuis long-temps la haine de Saouy contre la maison de Khacan, n'avoit pu entendre l'ordre sans frémir. L'action de Noureddin, dit-il en lui-même, ne peut pas être aussi noire que Saouy l'a racontée; il a prévenu le roi, & le roi va faire mourir Noureddin sans lui donner le temps de se justifier. Il fit une diligence si grande, qu'il arriva assez à temps pour l'avertir de ce qui venoit de se passer chez le roi, & lui donner lieu de se sauver avec la belle persienne. Il frappa à la porte d'une manière qui obligea Noureddin, qui n'avoit plus de domestique il y avoit long-temps, de venir ouvrir lui-même sans différer. Mon cher seigneur, lui dit Sangiar, il n'y a plus de sûreté pour vous à Balsora; partez & sauvez-vous sans perdre un moment.

Pourquoi cela, reprit Noureddin, qu'y a-t-il qui m'oblige si fort de partir? Partez, vous dis-je, repartit Sangiar, & emmenez votre esclave avec vous. En deux mots, Saouy vient de faire entendre au roi, de la manière qu'il a voulu, ce qui s'est passé entre vous & lui; & le capitaine des gardes vient après moi avec quarante soldats, se saisir de vous & d'elle. Prenez ces quarante pièces d'or pour vous aider à chercher un asyle: je

vous en donnerois davantage si j'en avois sur moi. Excusez-moi si je ne m'arrête pas davantage ; je vous laisse malgré moi pour votre bien & pour le mien , par l'intérêt que j'ai que le capitaine des gardes ne me voie pas. Sangiar ne donna à Noureddin que le temps de le remercier , & se retira.

Noureddin alla avertir la belle persienne de la nécessité où ils étoient l'un & l'autre de s'éloigner dans le moment ; elle ne fit que mettre son voile , & ils sortirent de la maison : Ils eurent le bonheur , non-seulement de sortir de la ville sans que personne s'apperçût de leur évasion , mais même d'arriver à l'embouchure de l'Euphrate qui n'étoit pas éloignée , & de s'embarquer sur un bâtiment prêt à lever l'ancre.

En effet , dans le temps qu'ils arrivèrent , le capitaine étoit sur le tillac au milieu des passagers : Enfans , leur demandoit-il , êtes-vous tous ici ? quelqu'un de vous a-t-il encore à faire , ou a-t-il oublié quelque chose à la ville ? à quoi chacun répondit qu'ils y étoient tous , & qu'il pouvoit faire voile quand il lui plairoit. Noureddin ne fut pas plutôt embarqué , qu'il demanda où le vaisseau alloit , & il fut ravi d'apprendre qu'il alloit à Bagdad. Le capitaine fit lever l'ancre , mit à la voile ,

& le vaisseau s'éloigna de Balsora avec un vent très-favorable.

Voici ce qui se passa à Balsora pendant que Noureddin échappoit à la colère du roi avec la belle persienne.

Le capitaine des gardes arriva à la maison de Noureddin & frappa à la porte. Comme il vit que personne n'ouvroit, il la fit enfoncer, & aussitôt ses soldats entrèrent en foule; ils cherchèrent par tous les coins & recoins, & ils ne trouvèrent ni Noureddin ni son esclave. Le capitaine des gardes fit demander & demanda lui-même aux voisins s'ils ne les avoient pas vus. Quand ils les eussent vus, comme il n'y en avoit pas un qui n'aimât Noureddin, il n'y en avoit pas un qui eût rien dit qui pût lui faire tort. Pendant que l'on pilloit & que l'on rasoit la maison, il alla porter cette nouvelle au roi. Qu'on les cherche en quelque endroit qu'ils puissent être, dit le roi, je veux les avoir.

Le capitaine des gardes alla faire de nouvelles perquisitions, & le roi renvoya le visir Saouy avec honneur: Allez, lui dit-il, retournez chez vous, & ne vous mettez pas en peine du châtiment de Noureddin; je vous vengerai moi-même de son insolence.

Afin de mettre tout en usage, le roi fit en-

core crier dans toute la ville, par les crieurs publics, qu'il donneroit mille pièces d'or à celui qui lui amèneroit Noureddin & son esclave, & qu'il feroit punir sévèrement celui qui les auroit cachés. Mais quelque soin qu'il prît & quelque diligence qu'il fît faire, il ne lui fut pas possible d'en avoir aucune nouvelle; & le visir Saouy n'eut que la consolation de voir que le roi avoit pris son parti.

Noureddin & la belle persienne cependant avançoient & faisoient leur route avec tout le bonheur possible. Ils abordèrent enfin à Bagdad; & dès que le capitaine, joyeux d'avoir achevé son voyage, eut apperçu la ville: Enfants, s'écria-t-il en parlant aux passagers, réjouissez-vous, la voilà, cette grande & merveilleuse ville, où il y a un concours général & perpétuel de tous les endroits du monde. Vous y trouverez une multitude de peuple innombrable, & vous n'y aurez pas le froid insupportable de l'hiver, ni les chaleurs excessives de l'été; vous y jouirez d'un printemps qui dure toujours avec ses fleurs, & avec les fruits délicieux de l'automne.

Quand le bâtiment eut mouillé un peu au-dessous de la ville, les passagers se débarquèrent & se rendirent chacun où ils devoient loger. Noureddin donna cinq pièces d'or pour son

passage , & se débarqua aussi avec la belle persienne. Mais il n'étoit jamais venu à Bagdad , & il ne favoit où aller prendre logement. Ils marchèrent long-temps le long des jardins qui bordoient le Tigre , & ils en côtoyèrent un qui étoit formé d'une belle & longue muraille. En arrivant au bout , ils détournèrent par une longue rue bien pavée , où ils apperçurent la porte du jardin avec une belle fontaine auprès.

La porte qui étoit très-magnifique , étoit fermée , avec un vestibule ouvert , où il y avoit un sofa de chaque côté. Voici un endroit fort commode , dit Noureddin à la belle persienne ; la nuit approche , & nous avons mangé avant de nous débarquer ; je suis d'avis que nous y passons la nuit , & demain matin , nous aurons le temps de chercher à nous loger ; qu'en dites - vous ? Vous savez , seigneur , répondit la belle persienne , que je ne veux que ce que vous voulez ; ne passons pas plus outre si vous le souhaitez ainsi. Ils burent chacun un coup à la fontaine , & montèrent sur un des deux sofas , où ils s'entretinrent quelque temps. Le sommeil les prit enfin , & ils s'endormirent au murmure agréable de l'eau.

Le jardin appartenoit au calife , & il y avoit au milieu un grand pavillon , qu'on appeloit le pavillon des peintures , à cause que son princi-

### 348. LES MILLE ET UNE NUITS.

pal ornement étoit des peintures à la persienne, de la main de plusieurs peintres de Perse que le calife avoit fait venir exprès. Le grand & superbe fallon que ce pavillon formoit, étoit éclairé par quatre-vingt fenêtrés, avec un lustre à chacune, & les quatre-vingt lustres ne s'allumoient que lorsque le calife y venoit passer la soirée, que le temps étoit si tranquille qu'il n'y avoit pas un souffle de vent. Ils faisoient alors une très-belle illumination qu'on appercevoit bien loin à la campagne de ce côté-là, & d'une grande partie de la ville.

Il ne demouroit qu'un concierge dans ce jardin, & c'étoit un vieil officier fort âgé, nommé Scheich Ibrahim, qui occupoit ce poste, où le calife l'avoit mis lui-même par récompense. Le calife lui avoit bien recommandé de n'y pas laisser entrer toutes sortes de personnes, & sur tout de ne pas souffrir qu'on s'assît & qu'on s'arrêtât sur les deux sofas qui étoient à la porte en-dehors, afin qu'ils fussent toujours propres, & châtier ceux qu'il y trouveroit.

Une affaire avoit obligé le concierge de sortir, & il n'étoit pas encore revenu. Il revint enfin, & il arriva assez de jour pour s'appercevoir d'abord que deux personnes dormoient sur un des sofas, l'un & l'autre la tête sous un

linge, pour être à l'abri des coups. Bon, dit Scheich Ibrahim en lui-même, voilà des gens qui contreviennent à la défense du calife; je vais leur apprendre le respect qu'ils lui doivent. Il ouvrit la porte sans faire de bruit; & un moment après, il revint avec une grosse canne à la main, le bras retrouffé. Il alloit frapper de toute sa force sur l'un & sur l'autre; mais il se retint. Scheich Ibrahim, se dit-il à lui-même, tu vas les frapper, & tu ne considères pas que ce sont peut-être des étrangers qui ne savent où aller loger, & qui ignorent l'intention du calife; il est mieux que tu saches auparavant qui ils sont. Il leva le linge qui leur couvrait la tête avec une grande précaution, & il fut dans la dernière admiration de voir un jeune homme si bien fait & une jeune femme si belle. Il éveilla Noureddin en le tirant un peu par les pieds.

Noureddin leva aussitôt la tête; & dès qu'il eut vu un vieillard à longue barbe blanche à ses pieds, il se leva sur son séant, se coulant sur les genoux; & en lui prenant la main qu'il baisa: Bon père, lui dit-il, que dieu vous conserve; souhaitez-vous quelque chose? Mon fils, reprit Scheich Ibrahim, qui êtes-vous? d'où êtes-vous? Nous sommes des étrangers qui ne faisons que d'arriver, repartit Noureddin.

din , & nous voulions passer ici la nuit jusqu'à demain. Vous seriez mal ici , répliqua Scheich Ibrahim ; venez , entrez , je vous donnerai à coucher plus commodément , & la vue du jardin qui est très-beau , vous réjouira pendant qu'il fait encore un peu de jour. Et ce jardin est-il à vous , lui demanda Noureddin ? Vraiment oui , c'est à moi , reprit Scheich Ibrahim en souriant ; c'est un héritage que j'ai eu de mon père ; entrez , vous dis-je , vous ne serez pas fâché de le voir.

Noureddin se leva en témoignant à Scheich Ibrahim combien il lui étoit obligé de son honnêteté , & entra dans le jardin avec la belle persienne. Scheich Ibrahim ferma la porte ; & en marchant devant eux , il les mena en un endroit d'où ils virent à-peu-près la disposition , la grandeur & la beauté du jardin d'un coup d'œil.

Noureddin avoit vu d'assez beaux jardins à Balsora , mais il n'en avoit pas encore vu de comparables à celui-ci. Quand il eut bien tout considéré , & qu'il se fut promené dans quelques allées , il se tourna du côté du concierge qui l'accompagnoit , & lui demanda comment il s'appeloit. Dès qu'il lui eut répondu qu'il s'appeloit Scheich Ibrahim : Scheich Ibrahim , lui dit-il , il faut avouer que voici un jardin

merveilleux ; dieu vous y conserve long-temps. Nous ne pouvons assez vous remercier de la grâce que vous nous avez faite de nous faire voir un lieu si digne d'être vu ; il est juste que nous vous en témoignions notre reconnoissance par quelqu'endroit. Tenez, voilà deux pièces d'or, je vous prie de nous faire chercher quelque chose pour manger, que nous nous réjouissions ensemble.

A la vue des deux pièces d'or, Scheich Ibrahim qui aimoit fort ce métal, sourit en sa barbe ; il les prit, & en laissant Noureddin & la belle persienne pour aller faire la commission, car il étoit seul : Voilà de bonnes gens, dit-il en lui-même avec bien de la joie ; je me serois fait un grand tort à moi-même si j'eusse eu l'imprudence de les maltraiter & de les chasser. Je les régalerai en prince avec la dixième partie de cet argent, & le reste me demeurera pour ma peine.

Pendant que Scheich Ibrahim alla acheter de quoi souper autant pour lui que pour ses hôtes, Noureddin & la belle persienne se promenèrent dans le jardin, & arrivèrent au pavillon des peintures qui étoit au milieu. Ils s'arrêtèrent d'abord à contempler sa structure admirable, sa grandeur & sa hauteur ; & après qu'ils en eurent fait le tour en le regar-

dant de tous les côtés, ils montèrent à la porte du fallon par un grand escalier de marbre blanc ; mais ils la trouvèrent fermée.

Noureddin & le belle persienne ne faisoient que de descendre de l'escalier, lorsque Scheich Ibrahim arriva chargé de vivres. Scheich Ibrahim, lui dit Noureddin avec étonnement, ne nous avez-vous pas dit que ce jardin vous appartient ? Je l'ai dit, reprit Scheich Ibrahim, & je le dis encore : pourquoi me faites-vous cette demande ? Et ce superbe pavillon, repartit Noureddin, est à vous aussi ? Scheich Ibrahim ne s'attendoit pas à cette autre demande, & il en parut un peu interdit. Si je dis qu'il n'est pas à moi, dit-il en lui-même, ils me demanderont aussitôt comment il se peut faire que je sois maître du jardin, & que je ne le sois point du pavillon ? Comme il avoit bien voulu feindre que le jardin étoit à lui, il feignit la même chose à l'égard du pavillon. Mon fils, repartit-il, le pavillon ne va pas sans le jardin ; l'un & l'autre m'appartiennent. Puisque cela est, reprit alors Noureddin, & que vous voulez bien que nous soyons vos hôtes cette nuit, faites-nous, je vous en supplie, la grâce de nous en faire voir le dedans ; à juger du dehors, il doit être d'une magnificence extraordinaire.

Il n'eut pas été honnête à Scheich Ibrahim de refuser à Noureddin la demande qu'il faisoit, après les avances qu'il avoit déjà faites. Il considéra de plus que le calife n'avoit pas envoyé l'avertir comme il avoit de coutume, & ainsi qu'il ne viendroit pas ce soir - là, & qu'il pouvoit même y faire manger ses hôtes, & manger lui - même avec eux. Il posa les vivres qu'il avoit apportés sur le premier degré de l'escalier, & alla chercher la clef dans le logement où il demouroit; il revint avec de la lumière, & il ouvrit la porte.

Noureddin & la belle persienne entrèrent dans le salon, & ils le trouvèrent si surprenant, qu'ils ne pouvoient se lasser d'en admirer la beauté & la richesse. En effet, sans parler des peintures, les sofas étoient magnifiques; & avec les lustres qui pendoient à chaque fenêtre, il y avoit encore entre chaque croisée un bras d'argent chacun avec sa bougie; & Noureddin ne put voir tous ces objets sans se ressouvenir de la splendeur dans laquelle il avoit vécu, & sans en soupirer.

Scheich Ibrahim cependant apporta les vivres, prépara la table sur un sofa; & quand tout fut prêt, Noureddin, la belle persienne & lui s'affirent & mangèrent ensemble. Quand ils eurent achevé, & qu'ils eurent

lavé les mains , Noureddin ouvrit une fenêtre & appela la belle persienne. Approchez , lui dit-il , & admirez avec moi la belle vue & la beauté du jardin au clair de la lune qu'il fait ; rien n'est plus charmant. Elle s'approcha , & ils jouirent ensemble de ce spectacle , pendant que Scheich Ibrahim ôtoit la table.

Quand Scheich Ibrahim eut fait , & qu'il fut venu réjoindre ses hôtes , Noureddin lui demanda s'il n'avoit pas quelque boisson dont il voulût bien les regaler. Quelle boisson voudriez-vous , reprit Scheich Ibrahim ? est - ce du sorbet ? j'en ai du plus exquis ; mais vous savez bien , mon fils , qu'on ne boit pas le sorbet après le soupé.

Je le fais bien , repartit Noureddin , ce n'est pas du sorbet que nous vous demandons ; c'est une autre boisson : je m'étonne que vous ne m'entendiez pas. C'est donc du vin dont vous voulez parler , répliqua Scheich Ibrahim ? Vous l'avez deviné , lui dit Noureddin ; si vous en avez , obligez - nous de nous apporter une bouteille. Vous savez qu'on en boit après soupé pour passer le temps jusqu'à ce qu'on se couche.

Dieu me garde d'avoir du vin chez moi , s'écria Scheich Ibrahim , & même d'appro-

cher d'un lieu où il y en auroit ! Un homme comme moi , qui a fait le pèlerinage de la Mecque quatre fois , a renoncé au vin pour toute sa vie.

Vous nous feriez pourtant un grand plaisir de nous en trouver , reprit Noureddin , & si cela ne vous fait pas de peine , je vais vous enseigner un moyen , & sans que vous mettiez la main à ce qu'il contiendra. Je le veux bien à cette condition , repartit Scheich Ibrahim : dites - moi seulement ce qu'il faut que je fasse.

Nous avons vu un âne attaché à l'entrée de votre jardin , dit alors Noureddin ; c'est à vous apparemment , & vous devez vous en servir dans le besoin. Tenez , voilà encore deux pièces d'or ; prenez l'âne avec ses paniers , & allez au premier cabaret , sans vous en approcher qu'autant qu'il vous plaira ; donnez quelque chose au premier passant , & priez-le d'aller jusqu'au cabaret avec l'âne , d'y prendre deux cruches de vin , que l'on mettra , l'une dans un panier , & l'autre dans l'autre , & de vous ramener l'âne après qu'il aura payé le vin de l'argent que vous lui aurez donné. Vous n'aurez qu'à chasser l'âne devant vous jusqu'ici , & nous prendrons les cruches nous-mêmes dans les paniers. De

cette manière , vous ne ferez rien qui doive vous faire la moindre répugnance.

Les deux autres pièces d'or que Scheich Ibrahim venoit de recevoir , firent un puissant effet sur son esprit. Ah , mon fils , s'écria-t-il quand Noureddin eut achevé , que vous l'entendez bien ! sans vous , je ne me fusse jamais avisé de ce moyen pour vous faire avoir du vin sans scrupule. Il les quitta pour aller faire la commission , & il s'en acquitta en peu de temps. Dès qu'il fut de retour , Noureddin descendit , tira les cruches des paniers , & les porta au fallon.

Scheich Ibrahim remena l'âne à l'endroit où il l'avoit pris ; & lorsqu'il fut revenu : Scheich Ibrahim , lui dit Noureddin , nous ne pouvons assez vous remercier de la peine que vous avez bien voulu prendre ; mais il nous manque encore quelque chose. Et quoi , reprit Scheich Ibrahim ; que puis - je faire encore pour votre service ? Nous n'avons pas de tasses , repartit Noureddin , & quelques fruits nous racommoderoient bien , si vous en aviez. Vous n'avez qu'à parler , répliqua Scheich Ibrahim , il ne vous manquera rien de tout ce que vous pouvez souhaiter.

Scheich Ibrahim descendit , & en peu de temps il leur prépara une table couverte de

belles porcelaines remplies de plusieurs fortes de fruits , avec des tasses d'or & d'argent à choisir ; & quand il leur eut demandé s'ils avoient besoin de quelqu'autre chose , il se retira sans vouloir rester , quoiqu'ils l'en priaissent avec beaucoup d'instance.

Noureddin & la belle persienne se remirent à table , & ils commencèrent par boire chacun un coup ; ils trouvèrent le vin excellent. Hé bien , ma belle , dit Noureddin à la belle persienne , ne sommes-nous pas les plus heureux du monde de ce que le hasard nous a amenés dans un lieu si agréable & si charmant ? Réjouissons-nous & remettons-nous de la mauvaise chère de notre voyage. Mon bonheur peut-il être plus grand , que de vous avoir d'un côté & la tasse de l'autre ? Ils burent plusieurs autres fois , s'entretenant agréablement , & en chantant chacun leur chanson.

Comme ils avoient la voix parfaitement belle l'un & l'autre , particulièrement la belle persienne , leur chant attira Scheich Ibrahim , qui les entendit long-temps de dessus le perron avec un grand plaisir , sans se faire voir. Il se fit voir enfin en mettant la tête à la porte : **Courage** , seigneur , dit-il à Noureddin , qu'il

croyoit déjà ivre ; je suis ravi de vous voir dans cette joie.

Ah , Scheich Ibrahim , s'écria Noureddin en se tournant de son côté , que vous êtes un brave homme , & que nous vous sommes obligés ! Nous n'oserions vous prier de boire un coup ; mais ne laissez pas d'entrer. Venez , approchez - vous , & faites - nous au moins l'honneur de nous tenir compagnie. Continuez , continuez , reprit Scheich Ibrahim , je me contente du plaisir d'entendre vos belles chansons ; & en disant ces paroles , il disparut.

La belle persienne s'apperçut que Scheich Ibrahim s'étoit arrêté sur le perron , & elle en avertit Noureddin. Seigneur , ajouta-t-elle , vous voyez qu'il témoigne une aversion pour le vin ; je ne désespérerois pas de lui en faire boire si vous vouliez faire ce que je vous dirois. Et quoi , demanda Noureddin ? vous n'avez qu'à dire , je ferai ce que vous voudrez. Engagez-le seulement à entrer & à demeurer avec nous , dit-elle ; quelque temps après , versez à boire & présentez-lui la tasse ; s'il vous refuse , buvez , & ensuite faites semblant de dormir , je ferai le reste.

Noureddin comprit l'intention de la belle persienne ; il appela Scheich Ibrahim qui reparut à la porte. Scheich Ibrahim , lui dit - il ,

nous sommes vos hôtes, & vous nous avez accueillis le plus obligeamment du monde ; voudriez-vous nous refuser la prière que nous vous faisons de nous honorer de votre compagnie ? Nous ne vous demandons pas que vous buviez, mais seulement de nous faire le plaisir de vous voir.

Scheich Ibrahim se laissa persuader ; il entra, & s'assit sur le bord du sofa qui étoit le plus près de la porte. Vous n'êtes pas bien là, & nous ne pouvons avoir l'honneur de vous voir, dit alors Noureddin, approchez-vous, je vous en supplie, & affeyez - vous auprès de madame, elle le voudra bien. Je ferai donc ce qu'il vous plaît, dit Scheich Ibrahim : il s'approcha, & en souriant du plaisir qu'il alloit avoir d'être près d'une si belle personne, il s'assit à quelque distance de la belle persienne. Noureddin la pria de chanter une chanson en considération de l'honneur que Scheich Ibrahim leur faisoit, & elle en chanta une qui le ravit en extase.

Quand la belle persienne eut achevé de chanter, Noureddin versa du vin dans une tasse, & présenta la tasse à Scheich Ibrahim. Scheich Ibrahim, lui dit-il, buvez un coup à notre santé, je vous en prie. Seigneur, reprit-il en se retirant en arrière, comme s'il

eût eu horreur de voir seulement du vin, je vous supplie de m'excuser ; je vous ai déjà dit que j'ai renoncé au vin il y a long-temps. Puisqu'absolument vous ne voulez pas boire à notre santé, dit Noureddin, vous aurez donc pour agréable que je boive à la vôtre.

Pendant que Noureddin buvoit, la belle persienne coupa la moitié d'une pomme, & en la présentant à Scheich Ibrahim : Vous n'avez pas voulu boire, lui dit-elle, mais je ne crois pas que vous fassiez la même difficulté de goûter de cette pomme qui est excellente. Scheich Ibrahim ne put la refuser d'une si belle main ; il la prit avec une inclination de tête, & la porta à la bouche. Elle lui dit quelques douceurs là-dessus, & Noureddin cependant se renversa sur le sofa, & fit semblant de dormir. Aussitôt la belle persienne s'avança vers Scheich Ibrahim ; & en lui parlant fort bas : Le voyez - vous, dit-elle, il n'en agit pas autrement toutes les fois que nous nous réjouissons ensemble ; il n'a pas plutôt bu deux coups, qu'il s'endort & me laisse seule ; mais je crois que vous voudrez bien me tenir compagnie pendant qu'il dormira.

La belle persienne prit une tasse, & elle la remplit de vin ; & en la présentant à  
Scheich

Scheich Ibrahim : Prenez, lui dit-elle, & buvez à ma santé; je vais vous faire raison. Scheich Ibrahim fit de grandes difficultés, & il la pria bien fort de vouloir l'en dispenser; mais elle le pressa si vivement, que vaincu par ses charmes & par ses instances, il prit la tasse & but sans rien laisser.

Le bon vieillard aimoit à boire le petit coup; mais il avoit honte de le faire devant des gens qu'il ne connoissoit pas. Il alloit au cabaret en cachette comme beaucoup d'autres, & il n'avoit pas pris les précautions que Noureddin lui avoit enseignées pour aller acheter le vin. Il étoit allé le prendre sans façon chez un cabaretier où il étoit très-connu : la nuit lui avoit servi de manteau, & il avoit épargné l'argent qu'il eût dû donner à celui qu'il eût chargé de faire la commission, selon la leçon de Noureddin.

Pendant que Scheich Ibrahim achevoit de manger la moitié de pomme après qu'il eut bu, la belle persienne lui emplit une autre tasse, qu'il prit avec bien moins de difficulté : il n'en fit aucune à la troisième. Il buvoit enfin la quatrième, lorsque Noureddin cessa de faire semblant de dormir; il se leva sur son séant, & en le regardant avec un grand éclat de rire : Ha, ha, Scheich

Ibrahim, lui dit-il, je vous y surprends ; vous m'avez dit que vous aviez renoncé au vin, & vous ne laissez pas d'en boire.

Scheich Ibrahim ne s'attendoit pas à cette surprise, & la rougeur lui en monta un peu au visage. Cela ne l'empêcha pas néanmoins d'achever de boire ; & quand il eut fait : Seigneur, dit-il en riant, s'il y a péché dans ce que j'ai fait, il ne doit pas tomber sur moi, c'est sur madame : quel moyen de ne pas se rendre à tant de grâces !

La belle persienne qui s'entendoit avec Noureddin, prit le parti de Scheich Ibrahim. Scheich Ibrahim, lui dit-elle, laissez-le dire, & ne vous contraignez pas : continuez d'en boire & réjouissez-vous. Quelques momens après, Noureddin se versa à boire & en versa ensuite à la belle persienne. Comme Scheich Ibrahim vit que Noureddin ne lui en versoit pas, il prit une tasse & la lui présenta ; & moi, dit-il, prétendez-vous que je ne boive pas aussi-bien que vous ?

A ces paroles de Scheich Ibrahim, Noureddin & la belle persienne firent un grand éclat de rire ; Noureddin lui versa à boire, & ils continuèrent de se réjouir, de rire & de boire jusqu'à près de minuit. Environ ce temps-là, la belle persienne s'avisa que la

table n'étoit éclairée que d'une chandelle. Scheich Ibrahim, dit-elle au bon vieillard de concierge, vous ne nous avez apporté qu'une chandelle, & voilà tant de belles bougies; faites-nous, je vous prie, le plaisir de les allumer, que nous y voyions clair.

Scheich Ibrahim usa de la liberté que donne le vin, lorsqu'on en a la tête échauffée; & afin de ne pas interrompre un discours dont il entretenoit Noureddin : Allumez-les vous-même, dit-il à cette belle personne; cela convient mieux à une jeune femme comme vous; mais prenez garde de n'en allumer que cinq ou six, & pour cause, cela suffira. La belle persienne se leva, alla prendre une bougie qu'elle vint allumer à la chandelle qui étoit sur la table, & elle alluma les quatre-vingt bougies, sans s'arrêter à ce que Scheich Ibrahim lui avoit dit.

Quelque temps après, pendant que Scheich Ibrahim entretenoit la belle persienne sur un autre sujet, Noureddin à son tour le pria de vouloir bien allumer quelques lustres. Sans prendre garde que toutes les bougies étoient allumées, il faut, reprit Scheich Ibrahim, que vous soyez bien paresseux, ou que vous ayez moins de vigueur que moi, si vous ne pouvez les allumer vous-même. Allez, allu-

mez-les , mais n'en allumez que trois. Au lieu de n'en allumer que ce nombre , il les alluma tous , & ouvrit les quatre-vingt fenêtres , à quoi Scheich Ibrahim , attaché à s'entretenir avec la belle persienne , ne fit pas de réflexion.

Le calife Haroun Alraschid n'étoit pas encore retiré alors ; il étoit dans un fallon de son palais qui avançoit jusqu'au Tigre , & qui avoit vue du côté du jardin & du pavillon des peintures. Par hasard il ouvrit une fenêtre de ce côté-là , & il fut extrêmement étonné de voir le pavillon tout illuminé , & d'autant plus , qu'à la grande clarté , il crut d'abord que le feu étoit dans la ville. Le grand-visir Giafar étoit encore avec lui , & il n'attendoit que le moment que le calife se retirât pour retourner chez lui. Le calife l'appela dans une grande colère : Visir négligent , s'écria-t-il , viens çà , approche-toi , regarde le pavillon des peintures , & dis-moi pourquoi il est illuminé à l'heure qu'il est , que je n'y suis pas ?

Le grand-visir trembla de frayeur à cette nouvelle , de la crainte qu'il eut que cela ne fût. Il s'approcha , & il trembla davantage dès qu'il eut vu que ce que le calife lui avoit dit , étoit vrai. Il falloit cependant un

prétexte pour l'appaiser. Commandeur des croyans, lui dit-il, je ne puis dire autre chose là-dessus à votre majesté, sinon qu'il y a quatre ou cinq jours que Scheich Ibrahim vint se présenter à moi; il me témoigna qu'il avoit dessein de faire une assemblée des ministres de sa mosquée, pour une certaine cérémonie qu'il étoit bien-aise de faire sous l'heureux règne de votre majesté. Je lui demandai ce qu'il souhaitoit que je fisse pour son service en cette rencontre, sur quoi il me supplia d'obtenir de votre majesté qu'il lui fût permis de faire l'assemblée & la cérémonie dans le pavillon. Je le renvoyai en lui disant qu'il le pouvoit faire, & que je ne manquerois pas d'en parler à votre majesté : je lui demande pardon de l'avoir oublié. Scheich Ibrahim apparemment, poursuivit-il, a choisi ce jour pour la cérémonie, & en régaland les ministres de sa mosquée, il a voulu sans doute leur donner le plaisir de cette illumination.

Giafar, reprit le calife d'un ton qui marquoit qu'il étoit un peu appaisé, selon ce que tu viens de me dire, tu as commis trois fautes qui ne sont point pardonnables. La première, d'avoir donné à Scheich Ibrahim la permission de faire cette cérémonie dans

mon pavillon ; un simple concierge n'est pas un officier assez considérable pour mériter tant d'honneur : la seconde , de ne m'en avoir point parlé : & la troisième , de n'avoir pas pénétré dans la véritable intention de ce bon-homme. En effet , je suis persuadé qu'il n'en a pas eu d'autre que de voir s'il n'obtiendrait pas une gratification pour l'aider à faire cette dépense. Tu n'y as pas songé , & je ne lui donne pas le tort de se venger de ne l'avoir pas obtenue , par la dépense plus grande de cette illumination.

Le grand-visir Giafar , joyeux de ce que le calife prenoit la chose sur ce ton , se chargea avec plaisir des fautes qu'il venoit de lui reprocher , & il avoua franchement qu'il avoit tort de n'avoir pas donné quelques pièces d'or à Scheich Ibrahim. Puisque cela est ainsi , ajouta le calife en souriant , il est juste que tu sois puni de ces fautes , mais la punition en sera légère. C'est que tu passeras le reste de la nuit , comme moi , avec ces bonnes gens que je suis bien-aise de voir. Pendant que je vais prendre un habit de bourgeois , vas te déguiser de même avec Mesrour , & venez tous deux avec moi. Le visir Giafar voulut lui représenter qu'il étoit tard , & que la compagnie se seroit retirée avant qu'il fût

arrivé ; mais il repartit qu'il vouloit y aller absolument. Comme il n'étoit rien de ce que le visir lui avoit dit, le visir fut au désespoir de cette résolution : mais il falloit obéir, & ne pas répliquer.

Le calife sortit donc de son palais déguisé en bourgeois, avec le grand-visir Giafar & Mefrour, chef des eunuques, & marcha par les rues de Bagdad, jusqu'à ce qu'il arriva au jardin. La porte étoit ouverte par négligence de Scheich Ibrahim, qui avoit oublié de la fermer en revenant d'acheter du vin. Le calife en fut scandalisé : Giafar, dit-il au grand-visir, que veut dire que la porte est ouverte à l'heure qu'il est ? seroit-il possible que ce fût la coutume de Scheich Ibrahim de la laisser ainsi ouverte la nuit ? j'aime mieux croire que l'embarras de la fête lui a fait commettre cette faute.

Le calife entra dans le jardin : & quand il fut arrivé au pavillon, comme il ne vouloit pas monter au fallon avant de savoir ce qui s'y passoit, il consulta avec le grand-visir s'il ne devoit pas monter sur des arbres qui en étoient plus près, pour s'en éclaircir. Mais en regardant la porte du fallon, le grand-visir s'apperçut qu'elle étoit entr'ouverte, & l'en avertit. Scheich Ibrahim l'avoit laissée

ainsi , lorsqu'il s'étoit laissé persuader d'entrer & de tenir compagnie à Noureddin & à la belle persienne.

Le calife abandonna son premier dessein ; il monta à la porte du fallon sans faire de bruit ; & la porte étoit entr'ouverte de manière qu'il pouvoit voir ceux qui étoient dedans sans être vu. Sa surprise fut des plus grandes , quand il eut apperçu une dame d'une beauté sans égale , & un jeune homme des mieux faits , avec Scheich Ibrahim assis à table avec eux. Scheich Ibrahim tenoit la tasse à la main : Ma belle dame , disoit-il à la belle persienne , un bon buveur ne doit jamais boire sans chanter la chansonnette auparavant. Faites-moi l'honneur de m'écouter , en voici une des plus jolies.

Scheich Ibrahim chanta , & le calife en fut d'autant plus étonné , qu'il avoit ignoré jusqu'alors qu'il bût du vin , & qu'il l'avoit cru un homme sage & poëte , comme il le lui avoit toujours paru. Il s'éloigna de la porte avec la même précaution qu'il s'en étoit approché , & vint au grand-visir Giafar qui étoit sur l'escalier , quelques degrés au-dessous du perron : Monte , lui dit-il , & vois si ceux qui sont-là dedans sont des ministres de

mosquée , comme tu as voulu me le faire croire.

Du ton dont le calife prononça ces paroles , le grand - visir connut fort bien que la chose alloit mal pour lui. Il monta , & en regardant par l'ouverture de la porte , il trembla de frayeur pour sa personne , quand il eut vu les mêmes trois personnes dans la situation & dans l'état où ils étoient. Il revint au calife tout confus , & il ne fut que lui dire. Quel désordre , lui dit le calife , que des gens aient la hardiesse de venir se divertir dans mon jardin & dans mon pavillon ; que Scheich Ibrahim leur donne entrée , les souffre , & se divertisse avec eux ! Je ne crois pas néanmoins que l'on puisse voir un jeune homme & une jeune dame mieux faits & mieux assortis. Avant de faire éclater ma colère , je veux m'éclaircir davantage , & savoir qui ils peuvent être , & à quelle occasion ils sont ici. Il retourna à la porte pour les observer encore , & le visir qui le suivit , demeura derrière lui , pendant qu'il avoit les yeux sur eux. Ils entendirent l'un & l'autre que Scheich Ibrahim disoit à la belle persienne : Mon aimable dame , y a-t-il quelque chose que vous puissiez souhaiter pour rendre notre joie de cette soirée plus accomplie ? Il

me semble, reprit la belle persienne, que tout iroit bien si vous aviez ici un instrument dont je puisse jouer, & que vous voulussiez me l'apporter. Madame, reprit Scheich Ibrahim, savez-vous jouer du luth ? Apportez, lui dit la belle persienne, je vous le ferai voir.

Sans aller bien loin de sa place, Scheich Ibrahim tira un luth d'une armoire, & le présenta à la belle persienne, qui commença à le mettre d'accord. Le calife cependant se tourna du côté du grand-visir Giafar ; Giafar, lui dit-il, la jeune dame va jouer du luth ; si elle joue bien, je lui pardonnerai ; de même qu'au jeune homme, pour l'amour d'elle : pour toi, je ne laisserai pas de te faire pendre. Commandeur des croyans, reprit le grand-visir ; si cela est ainsi, je prie donc dieu qu'elle joue mal. Pourquoi cela, reprit le calife ? Plus nous ferons de monde, répliqua le grand-visir, plus nous aurons lieu de nous consoler de mourir en belle & bonne compagnie. Le calife qui aimoit les bons mots, se mit à rire de cette repartie ; & en se retournant du côté de l'ouverture de la porte, il prêta l'oreille pour entendre jouer la belle persienne.

La belle persienne préludoit déjà d'une

manière qui fit comprendre d'abord au calife qu'elle jouoit en maître. Elle commença ensuite de chanter un air, & elle accompagna sa voix, qu'elle avoit admirable, avec le luth, & elle le fit avec tant d'art & de perfection, que le calife en fut charmé.

Dès que la belle persienne eut achevé de chanter, le calife descendit de l'escalier, & le visir Giafar le suivit. Quand il fut au bas : De ma vie, dit-il au visir, je n'ai entendu une plus belle voix, ni mieux jouer du luth ; Isaac ( 1 ), que je croyois le plus habile joueur qu'il y eut au monde, n'en approche pas. J'en suis si content, que je veux entrer pour l'entendre jouer devant moi : il s'agit de savoir de quelle manière je le ferai.

Commandeur des croyans, reprit le grand-visir, si vous y entrez & que Scheich Ibrahim vous reconnoisse, il en mourra de frayeur. C'est aussi ce qui me fait de la peine, repartit le calife ; & je serois fâché d'être cause de sa mort, après tant de temps qu'il me sert. Il me vient une pensée qui pourra me réussir : demeure ici avec Mefrou, & attendez dans la première allée que je revienne.

---

(1) C'étoit un excellent joueur de luth qui vivoit à Bagdad sous le règne de ce calife.

### 372 LES MILLE ET UNE NUITS.

Le voisinage du Tigre avoit donné lieu au calife d'en détourner assez d'eau par dessus une grande voûte bien terrassée , pour former une belle pièce d'eau , où ce qu'il y avoit de plus beau poisson dans le Tigre venoit se retirer. Les pêcheurs le savoient bien , & ils eussent fort souhaité d'avoir la liberté d'y pêcher ; mais le calife avoit défendu expressément à Scheich Ibrahim de souffrir qu'aucun en approchât. Cette même nuit néanmoins un pêcheur qui passoit devant la porte du jardin depuis que le calife y étoit entré , & qui l'avoit laissée ouverte comme il l'avoit trouvée , avoit profité de l'occasion , & s'étoit coulé dans le jardin jusqu'à la pièce d'eau.

Ce pêcheur avoit jeté ses filets , & il étoit près de les tirer au moment que le calife , qui après la négligence de Scheich Ibrahim , s'étoit douté de ce qui étoit arrivé , & vouloit profiter de cette conjoncture pour son dessein , vint au même endroit. Nonobstant son déguisement , le pêcheur le reconnut , & se jeta aussitôt à ses pieds en lui demandant pardon , & en s'excusant sur sa pauvreté. Relève-toi , ne crains rien , reprit le calife , tire seulement tes filets , que je voye le poisson qu'il y aura.

Le pêcheur rassuré exécuta promptement ce que le calife souhaitoit , & il amena cinq ou six beaux poissons , dont le calife choisit les deux plus gros , qu'il fit attacher ensemble par la tête avec un brin d'arbrisseau. Il dit ensuite au pêcheur : Donne-moi ton habit , & prends le mien. L'échange se fit en peu de momens ; & dès que le calife fut habillé en pêcheur , jusqu'à la chaussure & le turban : Prends tes filets , dit-il au pêcheur , & va faire tes affaires.

Quand le pêcheur fut parti , fort content de sa bonne fortune , le calife prit les deux poissons à la main , & alla retrouver le grand-vifir Giafar & Mesrour. Il s'arrêta devant le grand-vifir , & le grand-vifir ne le reconnut pas. Que demandes-tu , lui dit-il ? va , passe ton chemin. Le calife se mit aussitôt à rire , & le grand-vifir le reconnut. Commandeur des croyans , s'écria-il , est-il possible que ce soit vous ? je ne vous reconnoissois pas , & je vous demande mille pardons de mon incivilité. Vous pouvez entrer présentement dans le fallon , sans craindre que Scheich Ibrahim vous reconnoisse. Restez donc encore ici , lui dit-il & à Mesrour , pendant que je vais faire mon personnage.

Le calife monta au fallon , & frappa à la

porte. Noureddin qui l'entendit le premier , en avertit Scheich Ibrahim , & Scheich Ibrahim demanda qui c'étoit. Le calife ouvrit la porte ; & en avançant seulement un pas dans le fallon pour se faire voir : Scheich Ibrahim , répondit-il , je suis le pêcheur Kerim : comme je me suis apperçu que vous régalez de vos amis , & que j'ai pêché deux beaux poissons dans le moment , je viens vous demander si vous n'en avez pas besoin.

Noureddin & la belle persienne furent ravis d'entendre parler de poisson. Scheich Ibrahim , dit aussitôt la belle persienne , je vous prie , faites-nous le plaisir de le faire entrer , que nous voyions son poisson. Scheich Ibrahim n'étoit plus en état de demander au prétendu pêcheur comment ni par où il étoit venu , il songea seulement à plaire à la belle persienne. Il tourna donc la tête du côté de la porte avec bien de la peine , tant il avoit bu , & dit en bégayant au calife , qu'il prenoit pour un pêcheur : Approche , bon voleur de nuit , approche qu'on te voye.

Le calife s'avança en contrefaisant parfaitement bien toutes les manières d'un pêcheur , & présenta les deux poissons. Voilà de fort beau poisson , dit la belle persienne ; j'en mangerois volontiers s'il étoit cuit & bien

accommodé. Madame a raison , reprit Scheich Ibrahim , que veux-tu que nous fassions de ton poisson , s'il n'est accommodé ? Va , accommode - le toi-même , & apporte - le nous ; tu trouveras de tout dans ma cuisine.

Le calife revint trouver le grand - visir Giafar. Giafar , lui dit-il , j'ai été fort bien reçu , mais ils demandent que le poisson soit accommodé. Je vais l'accommoder , reprit le grand-visir ; cela sera fait dans un moment. J'ai si fort à cœur , repartit le calife , de venir à bout de mon dessein , que j'en prendrai bien la peine moi-même. Puisque je fais si bien le pêcheur , je puis bien faire aussi le cuisinier : je me suis mêlé de la cuisine dans ma jeunesse , & je ne m'en suis pas mal acquitté. En disant ces paroles , il avoit pris le chemin du logement de Scheich Ibrahim , & le grand-visir & Mesrour le suivoient.

Ils mirent la main à l'œuvre tous trois ; & quoique la cuisine de Scheich Ibrahim ne fût pas grande , comme néanmoins il n'y manquoit rien des choses dont ils avoient besoin , ils eurent bientôt accommodé le plat de poisson. Le calife le porta ; & en le servant , il mit aussi un citron devant chacun , afin qu'ils s'en servissent , s'ils le souhaitoient. Ils mangèrent d'un grand appétit , Noureddin & la

belle persienne particulièrement ; & le calife demeura debout devant eux.

Quand ils eurent achevé , Noureddin regarda le calife : Pêcheur , lui dit-il , on ne peut pas manger de meilleur poisson , & tu nous as fait le plus grand plaisir du monde. Il mit la main dans son sein en même temps , & il en tira sa bourse où il y avoit trente pièces d'or , le reste des quarante que Sangiar , huissier du roi de Balsora , lui avoit données avant son départ. Prends , lui dit-il ; je t'en donnerois davantage si j'en avois ; je t'eusse mis à l'abri de la pauvreté , si je t'eusse connu avant que j'eusse dépensé mon patrimoine : ne laisse pas de le recevoir d'aussi bon cœur que si le présent étoit beaucoup plus considérable.

Le calife prit la bourse , & en remerciant Noureddin , comme il sentit que c'étoit de l'or qui étoit dedans : Seigneur , lui dit-il , je ne puis assez vous remercier de votre libéralité. On est bien heureux d'avoir affaire à d'honnêtes gens comme vous : mais avant de me retirer , j'ai une prière à vous faire , que je vous supplie de m'accorder. Voilà un luth qui me fait connoître que madame en fait jouer. Si vous pouviez obtenir d'elle qu'elle me fît la grâce d'en jouer une seule

pièce , je m'en retournerois le plus content du monde ; c'est un instrument que j'aime passionnément.

Belle persienne , dit aussitôt Noureddin en s'adressant à elle , je vous demande cette grâce , j'espère que vous ne me la refuserez pas. Elle prit le luth ; & après l'avoir accordé en peu de momens , elle joua & chanta un air qui enleva le calife. En achevant , elle continua de jouer sans chanter ; & elle le fit avec tant de force & d'agrément , qu'il fut ravi comme en extase.

Quand la belle persienne eut cessé de jouer : Ah , s'écria le calife , quelle voix ! quelle main ! & quel jeu ! A-t-on jamais mieux chanté , mieux joué du luth ? Jamais on n'a rien vu ni entendu de pareil.

Noureddin accoutumé de donner ce qui lui appartenait à tous ceux qui en faisoient les louanges : Pêcheur , reprit-il , je vois bien que tu t'y connois ; puisqu'elle te plaît si fort , c'est à toi , & je t'en fais présent. En même temps il se leva , prit sa robe , qu'il avoit quittée , & il voulut partir & laisser le calife , qu'il ne connoissoit que pour un pêcheur , en possession de la belle persienne.

La belle persienne , extrêmement étonnée de la libéralité de Noureddin , le retint. Sei-

### 378 LES MILLE ET UNE NUITS.

gneur , lui dit-elle en le regardant , où prétendez-vous donc aller ? remettez-vous à votre place , je vous en supplie , & écoutez ce que je vais jouer & chanter. Il fit ce qu'elle souhaitoit ; & alors , en touchant le luth , & en le regardant les larmes aux yeux , elle chanta des vers qu'elle fit sur le champ , & elle lui reprocha vivement le peu d'amour qu'il avoit pour elle , puisqu'il l'abandonnoit si facilement à Kerim , & avec tant de dureté ; elle vouloit dire , sans s'expliquer davantage , à un pécheur tel que Kerim , qu'elle ne connoissoit pas pour le calife , non plus que lui. En achevant , elle posa le luth près d'elle , & porta son mouchoir au visage pour cacher ses larmes qu'elle ne pouvoit retenir.

Noureddin ne répondit pas un mot à ces reproches , & il marqua par son silence qu'il ne se repentoit pas de la donation qu'il avoit faite. Mais le calife , surpris de ce qu'il venoit d'entendre , lui dit : Seigneur , à ce que je vois , cette dame si belle , si rare , si admirable , dont vous venez de me faire présent avec tant de générosité , est votre esclave , & vous êtes son maître. Cela est vrai , Kerim , reprit Noureddin , & tu serois beaucoup plus étonné que tu le parois , si je te racontois toutes les disgraces qui me sont arrivées à son occa-

sion. Eh , de grâce , seigneur , repartit le calife , en s'acquittant toujours fort bien du personnage du pêcheur , obligez-moi de me faire part de votre histoire.

Noureddin qui venoit de faire pour lui d'autres choses de plus grande conséquence , quoiqu'il ne le regardât que comme pêcheur , voulut bien avoir encore cette complaisance. Il lui raconta toute son histoire , à commencer par l'achat que le visir son père avoit fait de la belle persienne pour le roi de Balsora , & n'omit rien de ce qu'il avoit fait , & de tout ce qui lui étoit arrivé , jusqu'à son arrivée à Bagdad avec elle , & jusqu'au moment qu'il lui parloit.

Quand Noureddin eut achevé : Et présentement où allez-vous , demanda le calife ? Où je vais , répondit-il , où dieu me conduira. Si vous me croyez , reprit le calife , vous n'irez pas plus loin : il faut au contraire que vous retourniez à Balsora. Je vais vous donner un mot de lettre que vous donnerez au roi , de ma part ; vous verrez qu'il vous recevra fort bien dès qu'il l'aura lue , & que personne ne vous dira mot.

Kerim , repartit Noureddin , ce que tu me dis est bien singulier : jamais on n'a dit qu'un pêcheur comme toi ait eu correspon-

dance avec un roi. Cela ne doit pas vous étonner, répliqua le calife, nous avons fait nos études ensemble sous les mêmes maîtres, & nous avons toujours été les meilleurs amis du monde. Il est vrai que la fortune ne nous a pas été également favorable; elle l'a fait roi, & moi pêcheur; mais cette inégalité n'a pas diminué notre amitié. Il a voulu me tirer hors de mon état avec tous les empressements imaginables. Je me suis contenté de la considération qu'il a de ne me rien refuser de tout ce que je lui demande pour le service de mes amis : laissez-moi faire, & vous en verrez le succès.

Noureddin consentit à ce que le calife voulut; & comme il y avoit dans le fallon de tout ce qu'il falloit pour écrire, le calife écrivit cette lettre au roi de Balsora, au haut de laquelle, presque sur l'extrémité du papier, il ajouta cette formule en très-petits caractères : *Au nom de Dieu très-miséricordieux*, pour marquer qu'il vouloit être obéi absolument.

*Lettre du Calife Haroun Alraschid, au Roi de Balsora.*

« HAROUN Alraschid, fils de Mahdi,  
» envoie cette lettre au Mohammed Zinebi

» son cousin. Dès que Noureddin, fils du  
 » visir Khacan, porteur de cette lettre, te  
 » l'aura rendue, que tu l'auras lue, à l'inf-  
 » tant dépouille-toi du manteau royal, mets-  
 » le-lui sur les épaules, & le fais asseoir à  
 » ta place, & n'y manque pas. Adieu ».

Le calife plia & cacheta la lettre, & sans dire à Noureddin ce qu'elle contenoit : Tenez, lui dit-il, & allez vous embarquer incessamment sur un bâtiment qui va partir bientôt, comme il en part un chaque jour à la même heure; vous dormirez quand vous ferez embarqué. Noureddin prit la lettre, & partit avec le peu d'argent qu'il avoit sur lui quand l'huissier Sangiar lui avoit donné sa bourse, & la belle persienne, inconsolable de son départ, se tira à part sur le sofa, & fondit en larmes.

A peine Noureddin étoit sorti du salon, que Scheich Ibrahim qui avoit gardé le silence pendant tout ce qui venoit de se passer, regarda le calife, qu'il prenoit toujours pour le pêcheur Kerim : Ecoute, Kerim, lui dit-il, tu nous es venu apporter ici deux poissons qui valent bien vingt pièces de monnoie de cuivre au plus; & pour cela on t'a donné une bourse & une esclave; penses-tu que tout cela sera pour toi? Je te déclare

## 382 LES MILLE ET UNE NUITS.

que je veux avoir l'esclave par moitié. Pour ce qui est de la bourse, montre-moi ce qu'il y a dedans; si c'est de l'argent, tu en prendras une pièce pour toi; & si c'est de l'or, je te prendrai tout, & je te donnerai quelques pièces de cuivre qui me restent dans ma bourse.

Pour bien entendre ce qui va suivre, dit ici Scheherazade en s'interrompant, il est à remarquer qu'avant de porter au fallon le plat de poisson accommodé, le calife avoit chargé le grand-visir Giafar d'aller en diligence jusqu'au palais, pour lui amener quatre valets-de-chambre avec un habit, & de venir attendre de l'autre côté du pavillon, jusqu'à ce qu'il frappât des mains par une des fenêtres. Le grand-visir s'étoit acquitté de cet ordre; & lui & Mesrour, avec les quatre valets-de-chambre, attendoient au lieu marqué qu'il donnât le signal.

Je reviens à mon discours, ajouta la sultane. Le calife, toujours sous le personnage du pêcheur, répondit hardiment à Scheich Ibrahim : Scheich Ibrahim, je ne fais pas ce qu'il y a dans la bourse; argent ou or, je le partagerai avec vous par moitié de très-bon cœur; pour ce qui est de l'esclave, je veux l'avoir à moi seul. Si vous ne voulez

pas vous en tenir aux conditions que je vous propose, vous n'aurez rien.

Scheich Ibrahim emporté de colère à cette insolence, comme il la regardoit dans un pêcheur à son égard, prit une des porcelaines qui étoient sur la table, & la jeta à la tête du calife. Le calife n'eut pas de peine à éviter la porcelaine jetée par un homme pris de vin; elle alla donner contre le mur, où elle se brisa en plusieurs morceaux. Scheich Ibrahim plus emporté qu'auparavant, après avoir manqué son coup, prend la chandelle qui étoit sur la table, se lève en chancelant, & descend par un escalier dérobé pour aller chercher une canne.

Le calife profita de ce temps-là, & frappa des mains à une des fenêtres. Le grand-vifir, Mesrour, & les quatre valets-de-chambre furent à lui en un moment, & les valets-de-chambre lui eurent bientôt ôté l'habit de pêcheur, & mis celui qu'ils lui avoient apporté. Ils n'avoient pas encore achevé, & ils étoient occupés autour du calife qui étoit assis sur le trône qu'il avoit dans le fallon, que Scheich Ibrahim, animé par l'intérêt, rentra avec une grosse canne à la main, dont il se promettoit de bien régaler le prétendu pêcheur. Au lieu de le

rencontrer des yeux, il apperçut son habit au milieu du fallon, & il vit le calife assis sur son trône, avec le grand-visir & Mefrour à ses côtés. Il s'arrêta à ce spectacle, & douta s'il étoit éveillé ou s'il dormoit. Le calife se mit à rire de son étonnement : Scheich Ibrahim, lui dit-il, que veux-tu ? que cherches-tu ?

Scheich Ibrahim, qui ne pouvoit plus douter que ce ne fût le calife, se jeta aussitôt à ses pieds, la face & sa longue barbe contre terre : Commandeur des croyans, s'écria-t-il, votre vil esclave vous a offensé, il implore votre clémence, & vous en demande mille pardons. Comme les valets-de-chambre eurent achevé de l'habiller en ce moment, il lui dit en descendant de son trône : Lève-toi, je te pardonne.

Le calife s'adressa ensuite à la belle persienne, qui avoit suspendu sa douleur dès qu'elle se fut apperçue que le jardin & le pavillon appartenoient à ce prince, & non pas à Scheich Ibrahim, comme Scheich Ibrahim l'avoit dissimulé, & que c'étoit lui-même qui s'étoit déguisé en pêcheur. Belle persienne, lui dit-il, levez-vous & suivez-moi. Vous devez connoître qui je suis, après ce que vous venez de voir, & que  
je

Je ne suis pas d'un rang à me prévaloir du présent que Noureddin m'a fait de votre personne avec une générosité qui n'a point de pareille. Je l'ai envoyé à Balsora pour y être roi, & je vous y enverrai pour être reine, dès que je lui aurai fait tenir les dépêches nécessaires pour son établissement. Je vais en attendant vous donner un appartement dans mon palais, où vous serez traitée selon votre mérite.

Ce discours rassura & consola la belle persienne par un endroit bien sensible, & elle se dédommagea pleinement de son affliction, par la joie d'apprendre que Noureddin, qu'elle aimoit passionnément, venoit d'être élevé à une si haute dignité. Le calife exécuta la parole qu'il venoit de lui donner : il la recommanda même à Zobéïde sa femme, après qu'il lui eut fait part de la considération qu'il venoit d'avoir pour Noureddin.

Le retour de Noureddin à Balsora fut plus heureux & plus avancé de quelques jours qu'il n'eût été à souhaiter pour son bonheur. Il ne vit ni parent ni ami en arrivant ; il alla droit au palais du roi, & le roi donnoit audience. Il fendit la presse en tenant la lettre, la main élevée ; on lui fit place, & il la présenta. Le roi la reçut, l'ouvrit, &

changea de couleur en la lisant. Il la baïsa par trois fois ; & il alloit exécuter l'ordre du calife , lorsqu'il s'avisa de la montrer au visir Saouy , ennemi irréconciliable de Noureddin.

Saouy qui avoit reconnu Noureddin , & qui cherchoit en lui-même avec grande inquiétude à quel dessein il étoit venu , ne fut pas moins surpris que le roi , de l'ordre que la lettre contenoit. Comme il n'y étoit pas moins intéressé , il imagina en un moment le moyen de l'é luder. Il fit semblant de ne l'avoir pas bien lue ; & pour la lire une seconde fois , il se tourna un peu de côté , comme pour chercher un meilleur jour. Alors , sans que personne s'en apperçût & sans qu'il y parût , à moins de regarder de bien près , il arracha adroitement la formule du haut de la lettre , qui marquoit que le calife vouloit être obéi absolument , la porta à la bouche & l'avalâ.

Après une si grande méchanceté , Saouy se tourna du côté du roi , lui rendit la lettre ; & en parlant bas : Hé bien , sire , lui demanda-t-il , quelle est l'intention de votre majesté ? De faire ce que le calife me commande , répondit le roi. Gardez-vous-en bien , sire , reprit le méchant visir ; c'est

bien-là l'écriture du calife , mais la formule n'y est pas. Le roi l'avoit fort bien remarquée ; mais dans le trouble où il étoit , il s'imagina qu'il s'étoit trompé quand il ne la vit plus.

Sire , continua le visir , il ne faut pas douter que le calife n'ait accordé cette lettre à Noureddin , sur les plaintes qu'il lui est allé faire contre votre majesté & contre moi , pour se débarrasser de lui ; mais il n'a pas entendu que vous exécutiez ce qu'elle contient. De plus , il est à considérer qu'il n'a pas envoyé un exprès avec la patente , sans quoi elle est inutile. On ne dépose pas un roi comme votre majesté , sans cette formalité : un autre que Noureddin pourroit venir de même avec une fausse lettre ; cela ne s'est jamais pratiqué. Sire , votre majesté peut s'en reposer sur ma parole , & je prends sur moi tout le mal qui peut en arriver.

Le roi Zinebi se laissa persuader , & abandonna Noureddin à la discrétion du visir Saouy , qui l'emmena chez lui avec main-forte. Dès qu'il fut arrivé , il lui fit donner la bastonnade , jusqu'à ce qu'il demeura comme mort ; & dans cet état il le fit porter en prison , où il commanda qu'on le mît dans le cachot le plus obscur & le plus profond ,

avec ordre au geolier de ne lui donner que du pain & de l'eau.

Quand Noureddin, meurtri de coups, fut revenu à lui, & qu'il se vit dans ce cachot, il pouffa des cris pitoyables en déplorant son malheureux sort. Ah, pêcheur, s'écria-t-il, que tu m'as trompé, & que j'ai été facile à te croire ! pouvois-je m'attendre à une destinée si cruelle, après le bien que je t'ai fait ! Dieu te bénisse néanmoins ; je ne puis croire que ton intention ait été mauvaise, & j'aurai patience jusqu'à la fin de mes maux.

L'affligé Noureddin demeura dix jours entiers dans cet état, & le visir Saouy n'oublia pas qu'il l'y avoit fait mettre. Résolu de lui faire perdre la vie honteusement, il n'osa l'entreprendre de son autorité. Pour réussir dans son pernicieux dessein, il chargea plusieurs de ses esclaves de riches présens, & alla se présenter au roi à leur tête : Sire, lui dit-il avec une malice noire, voilà ce que le nouveau roi supplie votre majesté de vouloir bien agréer à son avènement à la couronne.

Le roi comprit ce que Saouy vouloit lui faire entendre. Quoi ! reprit-il, ce malheureux vit-il encore ? je croyois que tu l'eusses fait mourir. Sire, repartit Saouy, ce n'est pas à moi qu'il appartient de faire ôter la vie à

personne ; c'est à votre majesté, Va , répliqua le roi , fais-lui couper le cou , je t'en donne la permission. Sire , dit alors Saouy , je suis infiniment obligé à votre majesté de la justice qu'elle me rend. Mais comme Noureddin m'a fait si publiquement l'affront qu'elle n'ignore pas , je lui demande en grâce de vouloir bien que l'exécution s'en fasse devant le palais , & que les crieurs aillent l'annoncer dans tous les quartiers de la ville , afin que personne n'ignore que l'offense qu'il m'a faite aura été pleinement réparée. Le roi lui accorda ce qu'il demandoit ; & les crieurs en faisant leur devoir , répandirent une tristesse générale dans toute la ville. La mémoire toute récente des vertus du père , fit qu'on n'apprit qu'avec indignation qu'on alloit faire mourir le fils ignominieusement , à la sollicitation & par la méchanceté du visir Saouy.

Saouy alla en prison en personne , accompagné d'une vingtaine de ses esclaves , ministres de sa cruauté. On lui amena Noureddin , & il le fit monter sur un méchant cheval sans selle. Dès que Noureddin se vit livré entre les mains de son ennemi : Tu triomphes , lui dit-il , & tu abuses de ta puissance ; mais j'ai confiance sur la vérité de ces paroles d'un de nos livres : *Vous jugez injustement , & dans*

*peu vous serez jugé vous-même.* Le visir Saouy qui triomphoit véritablement en lui-même : Quoi, insolent, reprit-il, tu oses m'insulter encore ? Va, je te le pardonne ; il arrivera ce qu'il pourra, pourvu que je t'aie vu couper le cou à la vue de tout Balsora. Tu dois savoir aussi ce que dit un autre de nos livres : *Qu'importe de mourir le lendemain de la mort de son ennemi ?*

Ce ministre implacable dans sa haine & dans son inimitié, environné d'une partie de ses esclaves armés, fit conduire Noureddin devant lui par les autres, & prit le chemin du palais. Le peuple fut sur le point de se jeter sur lui, & il l'eût lapidé, si quelqu'un eût commencé de donner l'exemple. Quand il l'eut mené jusqu'à la place du palais, à la vue de l'appartement du roi, il le laissa entre les mains du bourreau, & il alla se rendre près du roi qui étoit déjà dans son cabinet, prêt à repâître ses yeux avec lui du sanglant spectacle qui se préparoit.

La garde du roi & les esclaves du visir Saouy qui faisoient un grand cercle autour de Noureddin, eurent beaucoup de peine à contenir la populace, qui faisoit tous les efforts possibles, mais inutilement, pour les forcer, les rompre & l'enlever. Le bourreau s'appro-

cha de lui : Seigneur , lui dit-il , je vous supplie de me pardonner votre mort ; je ne suis qu'un esclave , & je ne puis me dispenser de faire mon devoir ; à moins que vous n'ayez besoin de quelque chose , mettez-vous , s'il vous plaît , en état ; le roi va me commander de frapper.

Dans ce moment si cruel , quelque personne charitable , dit le désolé Noureddin , en tournant la tête à droite & à gauche , ne voudroit-elle pas me faire la grâce de m'apporter de l'eau pour étancher ma soif ? On en apporta un vase à l'instant , que l'on fit passer jusqu'à lui de main en main. Le visir Saouy qui s'apperçut de ce retardement , cria au bourreau de la fenêtre du cabinet du roi où il étoit : Qu'attends-tu , frappe. A ces paroles barbares & pleines d'inhumanité , toute la place retentit de vives imprécations contre lui ; & le roi , jaloux de son autorité , n'approuva pas cette hardiesse en sa présence , comme il le fit paroître en criant que l'on attendît. Il en eut une autre raison ; c'est qu'en ce moment il leva les yeux vers une grande rue qui étoit devant lui , & qui aboutissoit à la place , & qu'il apperçut au milieu une troupe de cavaliers qui accouroient à toute bride. Visir , dit-il aussitôt à Saouy ,

qu'est-ce que cela ? regarde. Saouy qui se douta de ce que ce pouvoit être, pressa le roi de donner le signal au bourreau. Non, reprit le roi, je veux savoir auparavant qui sont ces cavaliers. C'étoit le grand-visir Giafar avec sa suite, qui venoit de Bagdad en personne, de la part du calife.

Pour savoir le sujet de l'arrivée de ce ministre à Balsora, nous remarquerons qu'après le départ de Noureddin avec la lettre du calife, le calife ne s'étoit pas souvenu le lendemain, ni même plusieurs jours après, d'envoyer un exprès avec la patente dont il avoit parlé à la belle persienne. Il étoit dans le palais intérieur qui étoit celui des femmes; & en passant devant un appartement, il entendit une très-belle voix, il s'arrêta; & il n'eut pas plutôt entendu quelques paroles qui marquoient de la douleur pour une absence, qu'il demanda à un officier des eunuques qui le suivoit, qui étoit la femme qui demouroit dans l'appartement, & l'officier répondit que c'étoit l'esclave du jeune seigneur qu'il avoit envoyé à Balsora pour être roi à la place de Mohammed Zinebi.

Ah, pauvre Noureddin, fils de Khacan, s'écria aussitôt le calife, je t'ai bien oublié ! Vite, ajouta-t-il, qu'on me fasse venir Giafar

incessamment. Ce ministre arriva. Giafar, lui dit le calife, je ne me suis pas souvenu d'envoyer la patente pour faire reconnoître Noureddin roi de Balsora. Il n'y a pas de temps pour la faire expédier ; prends du monde & des chevaux de poste, & rends-toi à Balsora en diligence. Si Noureddin n'est plus au monde, & qu'on l'ait fait mourir, fais pendre le visir Saouy ; s'il n'est pas mort, amène-le-moi avec le roi & ce visir.

Le grand-visir Giafar ne se donna que le temps qu'il falloit pour monter à cheval, & il partit aussitôt avec un bon nombre d'officiers de sa maison. Il arriva à Balsora de la manière & dans le temps que nous avons remarqués. Dès qu'il entra dans la place, tout le monde s'écarta pour lui faire place, en criant grâce pour Noureddin ; & il entra dans le palais du même train jusqu'à l'escalier, où il mit pied à terre.

Le roi de Balsora qui avoit reconnu le premier ministre du calife, alla au-devant de lui & le reçut à l'entrée de son appartement. Le grand-visir demanda d'abord si Noureddin vivoit encore, & s'il vivoit, qu'on le fît venir. Le roi répondit qu'il vivoit, & donna ordre qu'on l'amenât : comme il parut bientôt, mais lié & garotté, il le fit délier & mettre en

liberté, & commanda qu'on s'assurât du visir Saouy, & qu'on le liât des mêmes cordes.

Le grand-visir Giafar ne coucha qu'une nuit à Balsora; il repartit le lendemain; & selon l'ordre qu'il avoit, il emmena avec lui Saouy, le roi de Balsora, & Noureddin. Quand il fut arrivé à Bagdad, il les présenta au calife; & après qu'il lui eut rendu compte de son voyage, & particulièrement de l'état où il avoit trouvé Noureddin, & du traitement qu'on lui avoit fait par le conseil & l'animosité de Saouy, le calife proposa à Noureddin de couper la tête lui même au visir Saouy. Commandeur des croyans, reprit Noureddin, quelque mal que m'ait fait ce méchant homme, & qu'il ait tâché de faire à feu mon père, je m'estimerois le plus infâme de tous les hommes, si j'avois trempé mes mains dans son sang. Le calife lui fut bon gré de sa générosité, & il fit faire cette justice par la main du bourreau.

Le calife voulut renvoyer Noureddin à Balsora pour y régner; mais Noureddin le supplia de vouloir l'en dispenser. Commandeur des croyans, reprit-il, la ville de Balsora me sera désormais dans une aversion si grande après ce qui m'y est arrivé, que j'ose supplier votre majesté d'avoir pour agréable que je tienne le serment que j'ai fait de n'y retourner

de ma vie. Je mettrois toute ma gloire à lui rendre mes services près de sa personne, si elle avoit la bonté de m'en accorder la grâce. Le calife le mit au nombre de ses courtisans les plus intimes, lui rendit la belle persienne, & lui fit de si grands biens, qu'ils vécurent ensemble jusqu'à la mort, avec tout le bonheur qu'ils pouvoient souhaiter.

Pour ce qui est du roi de Balsora, le calife se contenta de lui avoir fait connoître combien il devoit être attentif au choix qu'il faisoit des visirs, & le renvoya dans son royaume.

---

## H I S T O I R E

*De Beder, prince de Perse, & de Giauhare, princesse du royaume de Samandal.*

LA perse est une partie de la terre de si grande étendue, que ce n'est pas sans raison que ses anciens rois ont porté le titre superbe de rois des rois. Autant qu'il y a de provinces, sans parler de tous les autres royaumes qu'ils avoient conquis, autant il y avoit de rois. Ces rois ne leur payoient pas seulement de gros tributs, ils leur étoient même

aussi soumis que les gouverneurs le sont aux rois de tous les autres royaumes.

Un de ces rois qui avoit commencé son règne par d'heureuses & de grandes conquêtes, régnoit il y avoit de longues années, avec un bonheur & une tranquillité qui le rendoient le plus satisfait de tous les monarques. Il n'y avoit qu'un seul endroit par où il s'estimoit malheureux, c'est qu'il étoit fort âgé, & que de toutes ses femmes il n'y en avoit pas une qui lui eût donné un prince pour lui succéder après sa mort. Il en avoit cependant plus de cent, toutes logées magnifiquement & séparément, avec des femmes esclaves pour les servir, & des eunuques pour les garder. Malgré tous ces soins à les rendre contentes & prévenir leurs désirs, aucune ne remplissoit son attente. On lui en amenoit souvent des pays les plus éloignés; & il ne se contentoit pas de les payer sans faire de prix dès qu'elles lui agréoient, il combloit encore les marchands d'honneurs, de bienfaits & de bénédictions pour en attirer d'autres, dans l'espérance qu'enfin il auroit un fils de quelqu'une. Il n'y avoit pas aussi de bonnes œuvres qu'il ne fît pour fléchir le ciel. Il faisoit des aumônes immenses aux pauvres, de grandes largesses

## CCXXXVI°. N U I T.

aux plus dévots de sa religion , & de nouvelles fondations toutes royales en leur faveur , afin d'obtenir par leurs prières ce qu'il fouhaitoit si ardemment.

Un jour que , selon la coutume pratiquée tous les jours par les rois ses prédécesseurs , lorsqu'ils étoient de résidence dans leur capitale , il tenoit l'assemblée de ses courtisans , où se trouvoient tous les ambassadeurs & tous les étrangers de distinction qui étoient à sa cour , où l'on s'entretenoit non pas de nouvelles qui regardoient l'état , mais de sciences , d'histoire , de littérature , de poésie , & de toute autre chose capable de recréer l'esprit agréablement ; ce jour-là , dis-je , un eunuque vint lui annoncer qu'un marchand , qui venoit d'un pays très - éloigné avec une esclave qu'il lui amenoit , demandoit la permission de la lui faire voir. Qu'on le fasse entrer & qu'on le place , dit le roi , je lui parlerai après l'assemblée. On introduisit le marchand , & on le plaça dans un endroit d'où il pouvoit voir le roi à son aise , & l'entendre parler familièrement avec ceux qui étoient le plus près de sa personne.

Le roi en usoit ainsi avec tous les étrangers qui devoient lui parler , & il le faisoit exprès , afin qu'ils s'accoutumassent à le voir , & qu'en

le voyant parler aux uns & aux autres avec familiarité & avec bonté , ils prissent la confiance de lui parler de même , sans se laisser surprendre par l'éclat & la grandeur dont il étoit environné , capable d'ôter la parole à ceux qui n'y auroient pas été accoutumés. Il le pratiquoit même à l'égard des ambassadeurs ; d'abord il mangeoit avec eux , & pendant le repas , il s'informoit de leur santé , de leur voyage , & des particularités de leur pays. Cela leur donnoit de l'assurance auprès de sa personne , & ensuite il leur donnoit audience.

Quand l'assemblée fut finie , que tout le monde se fut retiré , & qu'il ne resta plus que le marchand , le marchand se prosterna devant le trône du roi , la face contre terre , & lui souhaita l'accomplissement de tous ses desirs. Dès qu'il se fut relevé , le roi lui demanda s'il étoit vrai qu'il lui eût amené une esclave , comme on le lui avoit dit , & si elle étoit belle.

Sire , répondit le marchand , je ne doute pas que votre majesté n'en ait de très-belles , depuis qu'on lui en cherche dans tous les endroits du monde avec tant de soin ; mais je puis assurer , sans craindre de trop priser ma marchandise , qu'elle n'en a pas encore vu une

qui puisse entrer en concurrence avec elle , si l'on considère sa beauté , sa belle taille , ses agrémens , & toutes les perfections dont elle est partagée. Où est-elle , reprit le roi ? amène-la-moi. Sire , reprit le marchand , je l'ai laissée entre les mains d'un officier de vos eunuques ; votre majesté peut commander qu'on la fasse venir.

On amena l'esclave ; & dès que le roi la vit , il en fut charmé à la considérer seulement par sa taille belle & dégagée. Il entra aussitôt dans un cabinet, où le marchand le suivit avec quelques eunuques. L'esclave avoit un voile de satin rouge rayé d'or , qui lui cachoit le visage. Le marchand le lui ôta , & le roi de Perse vit une dame qui surpassoit en beauté toutes celles qu'il avoit alors & qu'il avoit jamais eues. Il en devint passionnément amoureux dès ce moment , & il demanda au marchand combien il la vouloit vendre.

Sire , répondit le marchand , j'en ai donné mille pièces d'or à celui qui me l'a vendue , & je compte que j'en ai déboursé autant depuis trois ans que je suis en voyage pour arriver à votre cour. Je me garderai bien de la mettre à prix à un si grand monarque : je supplie votre majesté de la recevoir en présent si elle lui agrée. Je te suis obligé , reprit le roi ,

ce n'est pas ma coutume d'en user ainsi avec les marchands qui viennent de si loin dans la vue de me faire plaisir : je vais te faire compter dix mille pièces d'or , seras-tu content ?

Sire , repartit le marchand , je me fusse estimé très-heureux si votre majesté eût bien voulu l'accepter pour rien ; mais je n'ose refuser une si grande libéralité ; je ne manquerai pas de la publier dans mon pays & dans tous les lieux par où je passerai. La somme lui fut comptée ; & avant qu'il se retirât , le roi le fit revêtir en sa présence d'une robe de brocard d'or.

Le roi fit loger la belle esclave dans l'appartement le plus magnifique après le sien , & lui assigna plusieurs matrones & autres femmes esclaves pour la servir , avec ordre de lui faire prendre le bain , de l'habiller d'un habit le plus magnifique qu'elles pussent trouver , & de se faire apporter les plus beaux colliers de perles & les diamans les plus fins , & autres piergeries les plus riches , afin qu'elle choisît elle-même ce qui lui conviendrait le mieux.

Les matrones, officieuses , qui n'avoient autre attention que de plaire au roi , furent elles-mêmes ravies en admiration de la beauté de l'esclave. Comme elles s'y connoissoient parfaitement bien : Sire , lui dirent-elles , si votre

majesté a la patience de nous donner seulement trois jours , nous nous engageons de la lui faire voir alors si fort au - dessus de ce qu'elle est présentement , qu'elle ne la reconnoitra plus. Le roi eut bien de la peine à se priver si long-temps du plaisir de la posséder entièrement. Je le veux bien , reprit-il , mais à la charge que vous me tiendrez votre promesse.

La capitale du roi de Perse étoit située dans une île , & son palais qui étoit très-superbe , étoit bâti sur le bord de la mer. Comme son appartement avoit vue sur cet élément , celui de la belle esclave , qui n'étoit pas éloigné du sien , avoit aussi la même vue ; & elle étoit d'autant plus agréable , que la mer battoit presqu'au pied des murailles.

Au bout de trois jours , la belle esclave , parée & ornée magnifiquement , étoit seule dans sa chambre assise sur un sofa , & appuyée à une des fenêtres qui regardoit la mer , lorsque le roi , averti qu'il pouvoit la voir , y entra. L'esclave qui entendit que l'on marchoit dans sa chambre d'un autre air que les femmes qui l'avoient servie jusqu'alors , tourna aussitôt la tête pour voir qui c'étoit. Elle reconnut le roi ; mais sans en témoigner la moindre surprise , sans même se lever

pour lui faire la civilité & pour le recevoir ; comme s'il eut été la personne du monde la plus indifférente , elle se remit à la fenêtre comme auparavant.

Le roi de Perse fut extrêmement étonné de voir qu'une esclave si belle & si bien faite sût si peu ce que c'étoit que le monde. Il attribua ce défaut à la mauvaise éducation qu'on lui avoit donnée , & au peu de soin qu'on avoit pris de lui apprendre les premières bienféances. Il s'avança vers elle jusqu'à la fenêtre , où, nonobstant la manière & la froideur avec laquelle elle venoit de le recevoir , elle se laissa regarder , admirer , & même caresser & embrasser autant qu'il le souhaita.

Entre ces caresses & ces embrassemens , ce monarque s'arrêta pour la regarder , ou plutôt pour la dévorer des yeux. Ma toute belle , ma charmante , ma ravissante , s'écria-t-il , dites - moi , je vous prie , d'où vous venez , d'où sont & qui sont l'heureux père & l'heureuse mère qui ont mis au monde un chef-d'œuvre de la nature aussi surprenant que vous êtes ? Que je vous aime & que je vous aimerai ! Jamais je n'ai senti pour femme ce que je sens pour vous : j'en ai cependant bien vues , & j'en vois encore un grand

nombre tous les jours; mais jamais je n'ai vu tant de charmes tout à la fois qui m'enlèvent à moi-même pour me donner tout à vous. Mon cher cœur, ajoutoit-il, vous ne me répondez rien; vous ne me faites même connoître par aucune marque que vous foyez sensible à tant de témoignages que je vous donne de mon amour extrême; vous ne détournez pas même vos yeux, pour donner aux miens le plaisir de les rencontrer; & de vous convaincre qu'on ne peut pas aimer plus que je vous aime. Pourquoi gardez-vous ce grand silence qui me glace? d'où vient ce sérieux, ou plutôt cette tristesse qui m'afflige? Regrettez-vous votre pays, vos parens, vos amis? hé quoi! un roi de Perse qui vous aime, qui vous adore, n'est-il pas capable de vous consoler & de vous tenir lieu de toute chose au monde?

Quelques protestations d'amour que le roi de Perse fît à l'esclave, & quoiqu'il pût dire pour l'obliger d'ouvrir la bouche & de parler, l'esclave demeura dans un froid surprenant, les yeux toujours baissés, sans les lever pour le regarder, & sans proférer une seule parole.

Le roi de Perse, ravi d'avoir fait une acquisition dont il étoit si content, ne la pressa pas davantage, dans l'espérance que le bon trai-

tement qu'il lui feroit la feroit changer. Il frappa des mains, & aussitôt plusieurs femmes entrèrent, à qui il commanda de faire servir le soupé. Dès que l'on eut servi : Mon cœur, dit-il à l'esclave, approchez-vous, & venez souper avec moi. Elle se leva de la place où elle étoit; & quand elle fut assise vis-à-vis du roi, le roi la servit avant qu'il commençât de manger, & la servit de même à chaque plat pendant le repas. L'esclave mangea comme lui, mais toujours les yeux baissés, sans répondre un seul mot chaque fois qu'il lui demandoit si les mets étoient de son goût.

Pour changer de discours, le roi lui demanda comment elle s'appeloit, si elle étoit contente de son habillement, des pierreries dont elle étoit ornée, ce qu'elle pensoit de son appartement & de l'ameublement, & si la vue de la mer la divertissoit; mais sur toutes ces demandes, elle garda le même silence, dont il ne savoit plus que penser. Il s'imagina que peut-être elle étoit muette. Mais, disoit-il en lui-même, seroit-il possible que dieu eût formé une créature si belle, si parfaite & si accomplie, & qu'elle eût un si grand défaut? Ce seroit un grand dommage: avec

cela , je ne pourrois m'empêcher de l'aimer comme je l'aime.

Quand le roi se fut levé de table , il se lava les mains d'un côté , pendant que l'esclave se les lavoit de l'autre. Il prit ce temps-là pour demander aux femmes qui lui présentèrent le bassin & la serviette , si elle leur avoit parlé. Celle qui prit la parole , lui répondit : Sire , nous ne l'avons ni vue ni entendue parler plus que votre majesté vient de le voir elle-même. Nous lui avons rendu nos services dans le bain , nous l'avons peignée , coëffée , habillée dans sa chambre , & jamais elle n'a ouvert la bouche pour nous dire , cela est bien , je suis contente. Nous lui demandions , madame , n'avez-vous besoin de rien ? souhaitez-vous quelque chose ? demandez , commandez-nous. Nous ne savons si c'est mépris , affliction , bêtise , ou qu'elle soit muette : nous n'avons pu tirer d'elle une seule parole ; c'est tout ce que nous pouvons dire à votre majesté.

Le roi de Perse fut plus surpris qu'auparavant sur ce qu'il venoit d'entendre. Comme il crut que l'esclave pouvoit avoir quelque sujet d'affliction , il voulut essayer de la réjouir ; pour cela , il fit une assemblée de toutes les dames de son palais. Elles vinrent ,

& celles qui favoient jouer des instrumens, en jouèrent, & les autres chantèrent ou dansèrent, ou firent l'un & l'autre tout à la fois : elles jouèrent enfin à plusieurs sortes de jeux qui réjouirent le roi. L'esclave seule ne prit aucune part à tous ces divertissemens ; elle demeura dans sa place toujours les yeux baissés, & avec une tranquillité dont toutes les dames ne furent pas moins surprises que le roi. Elles se retirèrent chacune à son appartement, & le roi qui demeura seul, coucha avec la belle esclave.

Le lendemain, le roi de Perse se leva plus content qu'il ne l'avoit été de toutes les femmes qu'il eût jamais vues, sans en excepter aucune, & plus passionné pour la belle esclave que le jour d'aparavant. Il le fit bien paroître ; en effet, il résolut de ne s'attacher uniquement qu'à elle, il exécuta sa résolution. Dès le même jour, il congédia toutes ses autres femmes avec les riches habits, les pierreries & les bijoux qu'elles avoient à leur usage, & chacune une grosse somme d'argent, libres de se marier à qui bon leur sembleroit, & il ne retint que les matrones & autres femmes âgées, nécessaires pour être auprès de la belle esclave. Elle ne lui donna pas la consolation de lui dire un seul mot

pendant une année entière : il ne laissa pas cependant d'être très - assidu auprès d'elle , avec toutes les complaisances imaginables , & de lui donner les marques les plus signalées d'une passion très-violente.

L'année étoit écoulée , & le roi , assis un jour près de sa belle , lui protestoit que son amour au lieu de diminuer augmentoit tous les jours avec plus de force. Ma reine , lui disoit-il , je ne puis deviner ce que vous en pensez ; rien n'est plus vrai cependant , & je vous jure que je ne souhaite plus rien depuis que j'ai le bonheur de vous posséder. Je fais état de mon royaume , tout grand qu'il est , moins que d'un atôme , lorsque je vous vois , & que je puis vous dire mille fois que je vous aime. Je ne veux pas que mes paroles vous obligent de le croire ; mais vous ne pouvez en douter après le sacrifice que j'ai fait à votre beauté du grand nombre de femmes que j'avois dans mon palais. Vous pouvez vous en souvenir ; il y a un an passé que je les renvoyai toutes , & je m'en repens aussi peu au moment que je vous en parle , qu'au moment que je cessai de les voir , & je ne m'en repentirai jamais. Rien ne manqueroit à ma satisfaction , à mon contentement & à ma joie , si vous me disiez seulement un

mot pour me marquer que vous m'en avez quelqu'obligation. Mais comment pourriez-vous me le dire, si vous êtes muette ? hélas ! je ne crains que trop que cela ne soit. Et quel moyen de ne le pas craindre , après un an entier que je vous prie mille fois chaque jour de me parler , & que vous gardez un silence si affligeant pour moi ? S'il n'est pas possible que j'obtienne de vous cette consolation , fasse le ciel au moins que vous me donniez un fils pour me succéder après ma mort. Je me sens vieillir tous les jours , & dès-à-présent j'aurois besoin d'en avoir un pour m'aider à soutenir le plus grand poids de ma couronne. Je reviens au grand désir que j'ai de vous entendre parler : quelque chose me dit en moi-même que vous n'êtes pas muette. Hé de grâce ! madame , je vous en conjure , rompez cette longue obstination , dites-moi un mot seulement , après quoi je ne me soucie plus de mourir.

A ce discours , la belle esclave qui , selon sa coutume , avoit écouté le roi , toujours les yeux baissés , & qui ne lui avoit pas seulement donné lieu de croire qu'elle étoit muette , mais même qu'elle n'avoit jamais ri de sa vie , se mit à sourire. Le roi de Perse s'en apperçut avec une surprise qui lui fit faire

une

une exclamation de joie; & comme il ne douta pas qu'elle ne voulût parler, il attendit ce moment avec une attention & avec une impatience qu'on ne peut exprimer.

La belle esclave enfin rompit un si long silence, & elle parla. Sire, dit-elle, j'ai tant de choses à dire à votre majesté, en rompant mon silence, que je ne fais pas où commencer. Je crois néanmoins qu'il est de mon devoir de la remercier d'abord de toutes les grâces & de tous les honneurs dont elle m'a comblée, & de demander au ciel qu'il la fasse prospérer, qu'il détourne les mauvaises intentions de ses ennemis, & ne permette pas qu'elle meure après m'avoir entendu parler, mais lui donne une longue vie. Après cela, sire, je ne puis vous donner une plus grande satisfaction qu'en vous annonçant que je suis grosse: je souhaite avec vous que ce soit un fils. Ce qu'il y a, Sire, ajouta-t-elle, c'est que sans ma grossesse ( je supplie votre majesté de prendre ma sincérité en bonne part ) j'étois résolue de ne jamais vous aimer, aussi-bien que de garder un silence perpétuel, & que présentement je vous aime autant que je le dois.

Le roi de Perse, ravi d'avoir entendu parler la belle esclave, & lui annoncer une nou-

velle qui l'intéressoit si fort, l'embrassa tendrement. Lumière éclatante de mes yeux, lui dit-il, je ne pouvois recevoir une plus grande joie que celle dont vous venez de me combler. Vous m'avez parlé, & vous m'avez annoncé votre grossesse; je ne me sens pas moi-même, après ces deux sujets de me réjouir que je n'attendois pas.

Dans le transport de joie où étoit le roi de Perse, il n'en dit pas davantage à la belle esclave; il la quitta, mais d'une manière à faire connoître qu'il alloit revenir bientôt. Comme il vouloit que le sujet de sa joie fût rendu public, il l'annonça à ses officiers, & fit appeler son grand-vifir. Dès qu'il fut arrivé, il le chargea de distribuer cent mille pièces d'or aux ministres de sa religion, qui faisoient vœu de pauvreté, aux hôpitaux & aux pauvres, en actions de grâces à Dieu; & sa volonté fut exécutée par les ordres de ce ministre.

Cet ordre donné, le roi de Perse vint retrouver la belle esclave. Madame, lui dit-il, excusez-moi si je vous ai quittée si brusquement; vous m'en avez donné l'occasion vous-même; mais vous voudrez bien que je remette à vous entretenir une autre fois; je désire de savoir de vous des choses d'une

conséquence beaucoup plus grande. Dites-moi, je vous en supplie, ma chère ame, quelle raison si forte vous avez eue de me voir, de m'entendre parler, de manger & de coucher avec moi chaque jour toute une année, & d'avoir eu cette constance inébranlable, je ne dis point de ne pas ouvrir la bouche pour me parler, mais même de ne pas donner à comprendre que vous entendiez fort bien tout ce que je vous disois. Cela me passe, & je ne comprends pas comment vous avez pu vous contraindre jusqu'à ce point; il faut que le sujet en soit bien extraordinaire.

Pour satisfaire la curiosité du roi de Perse : Sire, reprit cette belle personne, être esclave, être éloignée de son pays, avoir perdu l'espérance d'y retourner jamais, avoir le cœur percé de douleur de me voir séparée pour toujours d'avec ma mère, mon frère, nos parens, mes connoissances, ne sont - ce pas des motifs assez grands pour avoir gardé le silence que votre majesté trouve si étrange? L'amour de la patrie n'est pas moins naturel que l'amour paternel, & la perte de la liberté est insupportable à quiconque n'est pas assez dépourvu de bon sens pour n'en pas connoître le prix. Le corps peut bien être assu-

jeté à l'autorité d'un maître qui a la force & la puissance en main; mais la volonté ne peut pas être maîtrisée, elle est toujours à elle-même; votre majesté en a vu un exemple en ma personne. C'est beaucoup que je n'aie pas imité une infinité de malheureux & de malheureuses, que l'amour de la liberté réduit à la triste résolution de se procurer la mort en mille manières, par une liberté qui ne peut lui être ôtée.

Madame, reprit le roi de Perse, je suis persuadé de ce que vous me dites; mais il m'avoit semblé jusqu'à présent qu'une personne belle, bien faite, de bon sens, & de bon esprit comme vous, madame, esclave par sa mauvaise destinée, devoit s'estimer heureuse de trouver un roi pour maître.

Sire, repartit la belle esclave, quelque esclave que ce soit, comme je viens de le dire à votre majesté, un roi ne peut maîtriser sa volonté. Comme elle parle néanmoins d'une esclave capable de plaire à un monarque & de s'en faire aimer, si l'esclave est d'un état inférieur, qu'il n'y ait pas de proportion, je veux croire qu'elle peut s'estimer heureuse dans son malheur. Quel bonheur cependant? elle ne laissera pas de se regarder comme une esclave arrachée d'entre les bras

de son père & de sa mère, & peut-être d'un amant qu'elle ne laissera pas d'aimer toute sa vie. Mais si la même esclave ne cède en rien au roi qui l'a acquise, que votre majesté elle-même juge de la rigueur de son sort, de sa misère, de son affliction, de sa douleur, & de quoi elle peut être capable.

Le roi de Perse étonné de ce discours : Quoi, madame, répliqua-t-il, seroit-il possible, comme vous me le faites entendre, que vous fussiez d'un sang royal ? Eclaircissez-moi de grâce là-dessus, & n'augmentez pas davantage mon impatience. Apprenez-moi qui sont l'heureux père & l'heureuse mère d'un si grand prodige de beauté, qui sont vos frères, vos sœurs, vos parens, & surtout comment vous vous appelez ?

Sire, dit alors la belle esclave, mon nom est (1) Gulnare de la Mer ; mon père qui est mort, étoit un des plus puissans rois de la mer, & en mourant, il laissa son royaume à un frère que j'ai, nommé (2) Saleh, & à la reine ma mère. Ma mère est aussi princesse, fille d'un autre roi de la mer, très-puis-

---

(1) Gulnare signifie en persien, Rose, ou fleur de grenadier.

(2) Saleh, ce mot signifie bon, en arabe.

fant. Nous vivions tranquillement dans notre royaume, & dans une paix profonde, lorsqu'un ennemi, envieux de notre bonheur, entra dans nos états avec une puissante armée, pénétra jusqu'à notre capitale, s'en empara, & ne nous donna que le temps de nous sauver dans un lieu impénétrable & inaccessible, avec quelques officiers fidèles qui ne nous abandonnèrent pas.

Dans cette retraite, mon frère ne négligea pas de songer au moyen de chasser l'injuste possesseur de nos états; & dans cet intervalle, il me prit un jour en particulier: Ma sœur, me dit-il, les événemens des moindres entreprises sont toujours très-incertains; je puis succomber dans celle que je médite pour rentrer dans nos états; & je ferois moins fâché de ma disgrâce que de celle qui pourroit vous arriver. Pour la prévenir & vous en préserver, je voudrois bien vous voir mariée auparavant; mais dans le mauvais état où sont nos affaires, je ne vois pas que vous puissiez vous donner à aucun de nos princes de la mer. Je souhaiterois que vous pussiez vous résoudre d'entrer dans mon sentiment, qui est que vous épousiez un prince de la terre; je suis prêt d'y employer tous mes soins: de la beauté dont vous

êtes , je suis sûr qu'il n'y en a pas un , si puissant qu'il soit , qui ne fût ravi de vous faire part de sa couronne. .

Ce discours de mon frère me mit dans une grande colère contre lui. Mon frère , lui dis-je , du côté de mon père & de ma mère , je descends comme vous de rois & de reines de la mer , sans aucune alliance avec les rois de la terre ; je ne prétends pas me méfallier non plus qu'eux , & j'en ai fait le serment dès que j'ai eu assez de connoissance pour m'appercevoir de la noblesse & de l'ancienneté de notre maison : l'état où nous sommes réduits ne m'obligera pas de changer de résolution ; & si vous avez à périr dans l'exécution de votre dessein , je suis prête à périr avec vous plutôt que de suivre un conseil que je n'attendois pas de votre part.

Mon frère , entêté de ce mariage , qui ne me convenoit pas , à mon sens , voulut me représenter qu'il y avoit des rois de la terre qui ne céderoient pas à ceux de la mer ; cela me mit dans une colère & dans un emportement contre lui qui m'attirèrent des duretés de sa part , dont je fus piquée au vif. Il me quitta aussi peu satisfait de moi que j'étois mal satisfaite de lui. Dans le dépit où j'étois ,

je m'élançai au fond de la mer, & j'allai aborder à l'isle de la Lune.

Nonobstant le cuisant mécontentement qui m'avoit obligée de venir me jeter dans cette isle, je ne laissois pas d'y vivre assez contente, & je me retirois dans des lieux écartés où j'étois commodément. Mes précautions néanmoins n'empêchèrent pas qu'un homme de quelque distinction, accompagné de domestiques, ne me surprît comme je dormois, & ne m'emmenât chez lui. Il me témoigna beaucoup d'amour, & il n'oublia rien pour me persuader d'y correspondre. Quand il vit qu'il ne gagnoit rien par la douceur, il crut qu'il réussiroit mieux par la force; mais je le fis si bien repentir de son insolence, qu'il résolut de me vendre, & il me vendit au marchand qui m'a amenée & vendue à votre majesté. C'étoit un homme sage, doux & humain, & dans le long voyage qu'il me fit faire, il ne me donna que des sujets de me louer de lui.

Pour ce qui est de votre majesté, continua la princesse Gulnare, si elle n'eût eu pour moi toutes les considérations dont je lui suis obligée; si elle ne m'eût donné tant de marques d'amour, avec une sincérité dont je n'ai pu douter; que sans hésiter elle n'eût pas chassé

toutes ses femmes , je ne feins pas de le dire , que je ne ferois pas demeurée avec elle. Je me ferois jetée dans la mer par cette fenêtre , où elle m'aborda la première fois qu'elle me vit dans cet appartement , & je ferois allée retrouver mon frère , ma mère & mes parens. J'eusse même persévéré dans ce dessein , & je l'eusse exécuté , si après un certain temps j'eusse perdu l'espérance d'une grossesse. Je me garderois bien de le faire dans l'état où je suis : en effet , quoique je pusse dire à ma mère & à mon frère , jamais ils ne voudroient croire que j'eusse été esclave d'un roi comme votre majesté , & jamais aussi ils ne reviendroient de la faute que j'aurois commise contre mon honneur de mon consentement. Avec cela , sire , soit un prince , ou une princesse que je dois mettre au monde , ce sera un gage qui m'obligera de ne me séparer jamais d'avec votre majesté : j'espère aussi qu'elle ne me regardera plus comme une esclave , mais comme une princesse qui n'est pas indigne de son alliance.

C'est ainsi que la princesse Gulnare acheva de se faire connoître & de raconter son histoire au roi de Perse. Ma charmante , mon adorable princesse , s'écria alors ce monarque , quelles merveilles viens-je d'entendre ! quelle

ample matière à ma curiosité, de vous faire des questions sur des choses si inouïes ! Mais auparavant je dois bien vous remercier de votre bonté, & de votre patience à éprouver la sincérité & la constance de mon amour. Je ne croyois pas pouvoir aimer plus que je vous aimois. Depuis que je fais cependant que vous êtes une si grande princesse, je vous aime mille fois davantage. Que dis-je ! princesse : madame, vous ne l'êtes plus ; vous êtes ma reine, & reine de Perse, comme j'en suis le roi, & ce titre va bientôt retentir dans tout mon royaume. Dès demain, madame, il retentira dans ma capitale avec des réjouissances non encore vues, qui feront connoître que vous l'êtes, & ma femme légitime. Cela seroit fait il y a long-temps, si vous m'eussiez tiré plutôt de mon erreur, puisque dès le moment que je vous ai vue, j'ai été dans le même sentiment qu'aujourd'hui, de vous aimer toujours, & de ne jamais aimer que vous.

En attendant que je me satisfasse moi-même pleinement, & que je vous rende tout ce qui vous est dû, je vous supplie, madame, de m'instruire plus particulièrement de ces états & de ces peuples de la mer qui me sont inconnus. J'avois bien entendu parler d'hommes

marins ; mais j'avois toujours pris ce que l'on m'en avoit dit pour des contes & des fables. Rien n'est plus vrai cependant , après ce que vous m'en dites ; & j'en ai une preuve bien certaine en votre personne , vous qui en êtes , & qui avez bien voulu être ma femme , & cela par un avantage , dont un autre habitant de la terre ne peut se vanter que moi. Il y a une chose qui me fait de la peine , & sur laquelle je vous supplie de m'éclaircir : c'est que je ne puis comprendre comment vous pouvez vivre , agir ou vous mouvoir dans l'eau sans vous noyer. Il n'y a que certaines gens parmi nous , qui ont l'art de demeurer sous l'eau ; ils y périroient néanmoins s'ils ne s'en reti-roient au bout d'un certain temps , chacun selon leur adresse & leurs forces.

Sire , répondit la reine Gulnare , je satis-ferai votre majesté avec bien du plaisir. Nous marchons au fond de la mer , de même que l'on marche sur la terre , & nous respirons dans l'eau , comme on respire dans l'air. Ainsi au lieu de nous suffoquer , comme elle vous suffoque , elle contribue à notre vie. Ce qui est encore bien remarquable , c'est qu'elle ne mouille pas nos habits , & que quand nous venons sur la terre , nous en sortons sans avoir besoin de les sécher. Notre langage

ordinaire est le même que celui dans lequel l'écriture gravée sur le sceau du grand prophète Salomon, fils de David, est conçue.

Je ne dois pas oublier que l'eau ne nous empêche pas aussi de voir dans la mer : nous y avons les yeux ouverts sans en souffrir aucune incommodité. Comme nous les avons excellens, nous ne laissons pas, nonobstant la profondeur de la mer, d'y voir aussi clair que l'on voit sur la terre. Il en est de même de la nuit ; la lune nous éclaire, & les planètes & les étoiles ne nous sont pas cachées. J'ai déjà parlé de nos royaumes : comme la mer est beaucoup plus spacieuse que la terre, il y en a aussi en plus grand nombre, & de beaucoup plus grands. Ils sont divisés en provinces, & dans chaque province il y a plusieurs grandes villes très-peuplées. Il y a enfin une infinité de nations, de mœurs & de coutumes différentes, comme sur la terre.

Les palais des rois & des princes sont superbes & magnifiques : il y en a de marbre de différentes couleurs, de crystal de roche, dont la mer abonde, de nacre de perle, de corail & d'autres matériaux plus précieux. L'or, l'argent, & toutes sortes de pierreries y sont en plus grande abondance que sur la terre. Je ne parle pas des perles ; de quelque

grosseur qu'elles soient sur la terre, on ne les regarde pas dans nos pays, il n'y a que les moindres bourgeois qui s'en parent.

Comme nous avons une agilité merveilleuse & incroyable parmi nous de nous transporter où nous voulons en moins de rien, nous n'avons besoin, ni de chars, ni de montures. Il n'y a pas de roi néanmoins qui n'ait ses écuries & ses haras de chevaux marins; mais ils ne s'en fervent ordinairement que dans les divertissemens, dans les fêtes, & dans les réjouissances publiques. Les uns après les avoir bien exercés, se plaisent à les monter, & faire paroître leur adresse dans les courses. D'autres les attellent à des chars de nacre de perle, ornés de mille coquillages de toute sorte de couleurs les plus vives. Ces chars sont à découvert avec un trône, où les rois sont assis lorsqu'ils se font voir à leurs sujets. Ils sont adroits à les conduire eux-mêmes, & ils n'ont pas besoin de cochers. Je passe sous silence une infinité d'autres particularités très-curieuses, touchant les pays marins, ajouta la reine Gulnare, qui feroit un très-grand plaisir à votre majesté, mais eile voudra bien que je remette à l'entretenir plus à loisir, pour lui parler d'une autre chose qui est présentement de plus d'importance. Ce que j'ai

à lui dire, sire, c'est que les couches des femmes de mer sont différentes des couches des femmes de terre ; & j'ai un sujet de craindre que les sages-femmes de ce pays ne m'accouchent mal. Comme votre majesté n'y a pas moins d'intérêt que moi, sous son bon plaisir je trouve à propos, pour la sûreté de mes couches, de faire venir la reine ma mère avec des cousines que j'ai, & en même-temps le roi mon frère, avec qui je suis bien-aïse de me réconcilier. Ils seront ravis de me revoir dès que je leur aurai raconté mon histoire, & qu'ils auront appris que je suis femme du puissant roi de Perse. Je supplie votre majesté de me le permettre ; ils seront bien-aïses aussi de lui rendre leurs respects, & je puis lui promettre qu'elle aura de la satisfaction de les voir.

Madame, reprit le roi de Perse, vous êtes la maîtresse ; faites ce qu'il vous plaira, je tâcherai de les recevoir avec tous les honneurs qu'ils méritent. Mais je voudrois bien savoir par quelle voie vous leur ferez savoir ce que vous désirez d'eux, & quand ils pourront arriver, afin que je donne ordre aux préparatifs pour leur réception, & que j'aille moi-même au-devant d'eux. Sire, repartit la reine Gulnare, il n'est pas besoin de ces céré-

monies ; ils feront ici dans un moment , & votre majesté verra de quelle manière ils arriveront. Elle n'a qu'à entrer dans ce petit cabinet , & regarder par la jaloufie.

Quand le roi de Perse fut entré dans le cabinet , la reine Gulnare se fit apporter une cassolette avec du feu par une de ses femmes , qu'elle renvoya , en lui disant de fermer la porte. Lorsqu'elle fut seule , elle prit un morceau de bois d'aloës dans une boîte. Elle le mit dans la cassolette ; & dès qu'elle vit paroître la fumée , elle prononça des paroles inconnues au roi de Perse , qui observoit avec une grande attention tout ce qu'elle faisoit ; & elle n'avoit pas encore achevé , que l'eau de la mer se troubla. Le cabinet où étoit le roi étoit disposé de manière qu'il s'en apperçut au travers de la jaloufie , en regardant du côté des fenêtres qui étoient sur la mer.

La mer enfin s'entr'ouvrit à quelque distance ; & aussitôt il s'en éleva un jeune homme bien fait & de belle taille , avec la moustache de verd de mer. Une dame déjà sur l'âge , mais d'un air majestueux , s'en éleva de même un peu derrière lui , avec cinq jeunes dames qui ne cédoient en rien à la beauté de la reine Gulnare.

La reine Gulnare se présenta aussitôt à une des fenêtres, & elle reconnut le roi son frère, la reine sa mère & ses parentes, qui la reconnurent de même. La troupe s'avança comme portée sur la surface de l'eau, sans marcher; & quand ils furent tous sur le bord, ils s'élançèrent légèrement l'un après l'autre sur la fenêtre où la reine Gulnare avoit paru, & d'où elle s'étoit retirée pour leur faire place. Le roi Saleh, la reine sa mère, & ses parentes l'embrassèrent avec beaucoup de tendresse & les larmes aux yeux, à mesure qu'ils entrèrent.

Quand la reine Gulnare les eut reçus avec tout l'honneur possible, & qu'elle leur eut fait prendre place sur le sofa, la reine sa mère prit la parole : Ma fille, lui dit-elle, j'ai bien de la joie de vous revoir, après une si longue absence, & je suis sûre que votre frère & vos parentes n'en ont pas moins que moi. Votre éloignement, sans en avoir rien dit à personne, nous a jetés dans une affliction inexprimable, & nous ne pourrions vous dire combien nous en avons versé de larmes. Nous ne savons autre chose du sujet qui peut vous avoir obligée de prendre un parti si surprenant, que ce que votre frère nous a rapporté de l'entretien qu'il avoit eu avec

vous. Le conseil qu'il vous donna alors lui avoit paru avantageux pour votre établissement, dans l'état où vous étiez aussi-bien que nous. Il ne falloit pas vous alarmer si fort, s'il ne vous plaisoit pas, & vous voudrez bien que je vous dise que vous avez pris la chose tout autrement que vous ne le deviez. Mais laissons-là ce discours qui ne feroit que renouveler des sujets de douleur & de plainte, que vous devez oublier avec nous : & faites-nous part de tout ce qui vous est arrivé depuis un si long temps que nous ne vous avons vue, & de l'état où vous êtes présentement ; sur toute chose marquez-nous si vous êtes contente.

La reine Gulnare se jeta aussitôt aux pieds de la reine sa mère ; & après qu'elle lui eut baisé la main en se relevant ; Madame, reprit-elle, j'ai commis une grande faute, je l'avoue, & je ne suis redevable qu'à votre bonté, du pardon que vous voulez bien m'en accorder. Ce que j'ai à vous dire, pour vous obéir, vous fera connoître que c'est en vain bien souvent qu'on a de la répugnance pour de certaines choses. J'ai éprouvé par moi-même, que la chose à quoi ma volonté étoit la plus opposée, est justement celle où ma destinée m'a conduite malgré moi. Elle lui

raconta tout ce qui lui étoit arrivé, depuis que le dépit l'avoit portée à se lever du fond de la mer pour venir sur la terre. Lorsqu'elle eut achevé, en marquant qu'enfin elle avoit été vendue au roi de Perse, chez qui elle se trouvoit : Ma sœur, lui dit le roi son frère, vous avez grand tort d'avoir souffert tant d'indignités, & vous ne pouvez vous en plaindre qu'à vous-même. Vous aviez le moyen de vous en délivrer, & je m'étonne de votre patience à demeurer si long-temps dans l'esclavage : levez-vous, & revenez avec nous au royaume que j'ai reconquis sur le fier ennemi qui s'en étoit emparé.

Le roi de Perse qui entendit ces paroles du cabinet où il étoit, en fut dans la dernière alarme : Ah, dit-il en lui-même, je suis perdu & ma mort est certaine, si ma reine, si ma Gulnare écoute un conseil si pernicieux ! Je ne puis plus vivre sans elle, & l'on m'en veut priver ! La reine Gulnare ne le laissa pas long-temps dans la crainte où il étoit.

Mon frère, reprit-elle en souriant, ce que je viens d'entendre me fait mieux comprendre que jamais, combien l'amitié que vous avez pour moi est sincère. Je ne pus supporter le conseil que vous me donniez de me marier à un prince de la terre. Aujourd'hui,

peu s'en faut que je ne me mette en colère contre vous de celui que vous me donnez , de quitter l'engagement que j'ai avec le plus puissant & le plus renommé de tous les princes. Je ne parle pas de l'engagement d'une esclave avec un maître : il nous feroit aisé de lui restituer les dix mille pièces d'or que je lui ai coûtées ; je parle de celui d'une femme avec un mari , & d'une femme qui ne peut se plaindre d'aucun sujet de mécontentement de sa part. C'est un monarque religieux , sage , modéré , qui m'a donné les marques d'amour les plus essentielles. Il ne pouvoit pas m'en donner une plus signalée ; que de congédier dès les premiers jours que je fus à lui le grand nombre de femmes qu'il avoit , pour ne s'attacher qu'à moi uniquement. Je suis sa femme , & il vient de me déclarer reine de Perse pour participer à ses conseils. Je dis de plus que je suis grosse , & que si j'ai le bonheur , avec la faveur du ciel , de lui donner un fils , ce sera un autre lien qui m'attachera à lui plus inséparablement.

Ainsi , mon frère , poursuivit la reine Gulnare , bien loin de suivre votre conseil , toutes ces considérations , comme vous le voyez , ne m'obligent pas seulement d'aimer le roi de Perse autant qu'il m'aime , mais même de demeurer & de passer ma vie avec lui , plus par

reconnoissance que par devoir. J'espère que ni ma mère, ni vous avec mes bonnes cousines, vous ne désapprouverez pas ma résolution, non plus que l'alliance que j'ai faite sans l'avoir recherchée, qui fait honneur également aux monarques de la mer & de la terre. Excusez-moi si je vous ai donné la peine de venir ici du plus profond des ondes pour vous en faire part, & avoir le bonheur de vous voir après une si longue séparation.

Ma sœur, reprit le roi Saleh, la proposition que je vous ai faite de revenir avec nous, sur le récit de vos aventures, que je n'ai pu entendre sans douleur, n'a été que pour vous marquer combien nous vous aimons tous, combien je vous honore en particulier, & que rien ne nous touche davantage que tout ce qui peut contribuer à votre bonheur. Par ces mêmes motifs, je ne puis en mon particulier qu'approuver une résolution si raisonnable & si digne de vous, après ce que vous venez de nous dire de la personne du roi de Perse votre époux, & des grandes obligations que vous lui avez. Pour ce qui est de la reine votre mère & la mienne, je suis persuadé qu'elle n'est pas d'un autre sentiment.

Cette princesse confirma ce que le roi son fils venoit d'avancer : Ma fille, reprit-elle en

s'adressant aussi à la reine Gulnare, je suis ravie que vous soyez contente, & je n'ai rien à ajouter à ce que le roi votre frère vient de vous témoigner. Je serois la première à vous condamner, si vous n'aviez toute la reconnoissance que vous devez pour un monarque qui vous aime avec tant de passion, & qui a fait de si grandes choses pour vous.

Autant le roi de Perse, qui étoit dans le cabinet, avoit été affligé par la crainte de perdre la reine Gulnare, autant il eut de joie de voir qu'elle étoit résolue de ne le pas abandonner. Comme il ne pouvoit plus douter de son amour après une déclaration si authentique, il l'en aima mille fois davantage, & il se promit bien de lui en marquer sa reconnoissance par tous les endroits qu'il lui seroit possible.

Pendant que le roi de Perse s'entretenoit ainsi avec un plaisir incroyable, la reine Gulnare avoit frappé des mains, & avoit commandé à des esclaves qui étoient entrés aussitôt, de servir la collation. Quand elle fut servie, elle invita la reine sa mère, le roi son frère & ses parentes de s'approcher & de manger. Mais ils eurent tous la même pensée, que sans en avoir demandé la permission, ils se trouvoient dans le palais d'un puissant

roi, qui ne les avoit jamais vus, & qui ne les connoissoit pas, & qu'il y auroit une grande incivilité de manger à sa table sans lui. La rougeur leur en monta au visage; & de l'é-motion où ils étoient, ils jetèrent des flammes par les narines & par la bouche, avec des yeux enflammés.

Le roi de Perse fut dans une frayeur inexprimable à ce spectacle, auquel il ne s'attendoit pas, & dont il ignoroit la cause. La reine Gulnare qui se douta de ce qui en étoit, & qui avoit compris l'intention de ses parens, ne fit que leur marquer, en se levant de sa place, qu'elle alloit revenir. Elle passa au cabinet, où elle rassura le roi par sa présence : Sire, lui dit-elle, je ne doute pas que votre majesté ne soit bien contente du témoignage que je viens de rendre des grandes obligations dont je lui suis redevable. Il n'a tenu qu'à moi de m'abandonner à leurs désirs, & de retourner avec eux dans nos états; mais je ne suis pas capable d'une ingratitude dont je me condamnerois la première. Ah! ma reine, s'écria le roi de Perse, ne parlez pas des obligations que vous m'avez, vous ne m'en avez aucune. Je vous en ai moi-même de si grandes, que jamais je ne pourrai vous en témoigner assez de reconnoissance. Je n'avois pas cru que vous

m'aimassiez au point que je vois que vous m'aimez : vous venez de m'en le faire connoître de la manière la plus éclatante. Eh ! sire , reprit la reine Gulnare , pouvois - je en faire moins que ce que je viens de faire ! Je n'en fais pas encore assez après tous les honneurs que j'ai reçus , après tant de bienfaits dont vous m'avez comblée , après tant de marques d'amour auxquelles il n'est pas possible que je sois insensible.

Mais, sire , ajouta la reine Gulnare , laissons là ce discours pour vous assurer de l'amitié sincère dont la reine ma mère & le roi mon frère vous honorent. Ils meurent de l'envie de vous voir , & de vous en assurer eux-mêmes. J'ai même pensé me faire une affaire avec eux , en voulant leur donner la collation avant de leur procurer cet honneur. Je supplie donc votre majesté de vouloir bien entrer , & de les honorer de votre présence.

Madame , repartit le roi de Perse , j'aurai un grand plaisir de saluer des personnes qui vous appartiennent de si près : mais ces flammes que j'ai vu sortir de leurs narines & de leur bouche me donnent de la frayeur. Sire , répliqua la reine en riant , ces flammes ne doivent pas vous faire la moindre peine : elles ne signifient autre chose que leur répugnance

à manger de ses biens dans son palais , qu'elle ne les honore de sa présence , & ne mange avec eux.

Le roi de Perse , rassuré par ces paroles , se leva de sa place & entra dans la chambre avec la reine Gulnare ; & la reine Gulnare le présenta à la reine sa mère , au roi son frère & à ses parentes , qui se prosternèrent aussitôt la face contre terre. Le roi de Perse courut aussitôt à eux , les obligea de se relever , & les embrassa l'un après l'autre. Après qu'ils se furent tous assis , le roi Saleh prit la parole : Sire , dit-il au roi de Perse , nous ne pouvons assez témoigner notre joie à votre majesté de ce que la reine Gulnare , ma sœur , dans sa disgrâce , a eu le bonheur de se trouver sous la protection d'un monarque si puissant. Nous pouvons l'affurer qu'elle n'est pas indigne du haut rang où il lui a fait l'honneur de l'élever. Nous avons toujours eu une si grande amitié & tant de tendresse pour elle , que nous n'avons pu nous résoudre de l'accorder à aucun des puissans princes de la mer , qui nous l'avoient demandée en mariage avant même qu'elle fût en âge. Le ciel vous la réservoir , sire , & nous ne pouvons mieux le remercier de la faveur qu'il lui a faite , qu'en lui demandant d'accorder à votre majesté la grâce de vivre  
de

de longues années avec elle , avec toute sorte de prospérités & de satisfactions.

Il falloit bien , reprit le roi de Perse , que le ciel me l'eût réservée , comme vous le remarquez. En effet , la passion ardente dont je l'aime , me fait connoître que je n'avois jamais rien aimé avant de l'avoir vue. Je ne puis assez témoigner de reconnoissance à la reine sa mère , ni à vous , prince , ni à toute votre parenté , de la générosité avec laquelle vous consentez de me recevoir dans une alliance qui m'est si glorieuse. En achevant ces paroles , il les invita de se mettre à table , & il s'y mit aussi avec la reine Gulnare. La collation achevée , le roi de Perse s'entretint avec eux bien avant dans la nuit ; & lorsqu'il fut temps de se retirer , il les conduisit lui-même chacun à l'appartement qu'il leur avoit fait préparer.

Le roi de Perse régala ses illustres hôtes par des fêtes continuelles , dans lesquelles il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit faire paroître sa grandeur & sa magnificence , & insensiblement il les engagea de demeurer à la cour jusqu'aux couches de la reine. Dès qu'elle en sentit les approches , il donna ordre à ce que rien ne lui manquât de toutes les choses dont elle pouvoit avoir besoin

dans cette conjoncture. Elle accoucha enfin, & elle mit au monde un fils, avec une grande joie de la reine sa mère qui l'accoucha, & qui alla le présenter au roi dès qu'il fut dans ses premiers langes qui étoient magnifiques.

Le roi de Perse reçut ce présent avec une joie qu'il est plus aisé d'imaginer que d'exprimer. Comme le visage du petit prince son fils étoit plein & éclatant de beauté, il ne crut pas pouvoir lui donner un nom plus convenable que celui de (1) Beder. En action de grâces au ciel, il assigna de grandes aumônes aux pauvres, il fit sortir les prisonniers hors des prisons, il donna la liberté à tous ses esclaves de l'un & de l'autre sexe, & il fit distribuer de grosses sommes aux ministres & aux dévots de sa religion. Il fit aussi de grandes largesses à sa cour & au peuple, & l'on publia par son ordre des réjouissances de plusieurs jours par toute la ville.

Après que la reine Gulnare fut relevée de ses couches, un jour que le roi de Perse, la reine Gulnare, la reine sa mère, le roi Saleh son frère, & les princesses leurs pa-

---

(1) Pleine lune en arabe.

rentes s'entrenoient ensemble dans la chambre de la reine, la nourrice y entra avec le petit prince Bedér, qu'elle portoit entre ses bras. Le roi Saleh se leva aussitôt de sa place, courut au petit prince, & après l'avoir pris d'entre les bras de la nourrice dans les siens, il se mit à le baiser & à le caresser avec de grandes démonstrations de tendresse. Il fit plusieurs tours par la chambre en jouant, en le tenant en l'air entre les mains; & tout-d'un-coup, dans le transport de sa joie, il s'élança par une fenêtre qui étoit ouverte, & se plongea dans la mer avec le prince.

Le roi de Perse, qui ne s'attendoit pas à ce spectacle, poussa des cris épouvantables, dans la croyance qu'il ne reverroit plus le prince son cher fils, ou s'il avoit à le revoir, qu'il ne le reverroit que noyé. Peu s'en fallut qu'il ne rendît l'ame au milieu de son affliction, de sa douleur, & de ses pleurs. Sire, lui dit la reine Gulnare d'un visage & d'un ton assuré à le rassurer lui-même, que votre majesté ne craigne rien. Le petit prince est mon fils, comme il est le vôtre, & je ne l'aime pas moins que vous l'aimez : vous voyez cependant que je n'en suis pas alarmée; je ne le dois pas être aussi. En effet,

## 436 LES MILLE ET UNE NUITS:

ne court aucun risque , & vous verrez bientôt reparoître le roi son oncle , qui le rapportera sain & sauf. Quoiqu'il soit né de votre sang , par l'endroit néanmoins qu'il m'appartient , il ne laisse pas d'avoir le même avantage que nous , de pouvoir vivre également dans la mer & sur la terre. La reine sa mère & les princesses ses parentes lui confirmèrent la même chose ; mais leurs discours ne firent pas un grand effet pour le guérir de sa frayeur : il ne lui fut pas possible d'en revenir tout le temps que le prince Beder ne parut plus à ses yeux.

La mer enfin se troubla , & l'on vit bientôt le roi Saleh qui s'en éleva avec le petit prince entre les bras , & qui , en se soutenant en l'air , rentra par la même fenêtre qu'il étoit sorti. Le roi de Perse fut ravi , & dans une grande admiration , de revoir le prince Beder aussi tranquille que quand il avoit cessé de le voir. Le roi Saleh lui demanda : Sire , votre majesté n'a-t-elle pas eu une grande peur , quand elle m'a vu plonger dans la mer avec le prince mon neveu ? Ah , prince , reprit le roi de Perse , je ne puis vous l'exprimer ! je l'ai cru perdu dès ce moment , & vous m'avez redonné la vie en me le rapportant. Sire , repartit le

roi Saleh, je m'en étois douté, mais il n'y avoit pas le moindre sujet de crainte. Avant de me plonger, j'avois prononcé sur lui les paroles mystérieuses qui étoient gravées sur le sceau du grand roi Salomon, fils de David. Nous pratiquons la même chose à l'égard de tous les enfans qui nous naissent dans les régions du fond de la mer; & en vertu de ces paroles, ils reçoivent le même privilège que nous avons par-dessus les hommes qui demeurent sur la terre. De ce que votre majesté vient de voir, elle peut juger de l'avantage que le prince Beder a acquis par sa naissance, du côté de la reine Gulnare ma sœur. Tant qu'il vivra, & toutes les fois qu'il le voudra, il lui fera libre de se plonger dans la mer, & de parcourir les vastes empires qu'elle renferme dans son sein.

Après ces paroles, le roi Saleh qui avoit déjà remis le petit prince Beder entre les bras de sa nourrice, ouvrit une caisse qu'il étoit allé prendre dans son palais dans le peu de temps qu'il avoit disparu, & qu'il avoit apportée, remplie de trois cent diamans gros comme des œufs de pigeon, d'un pareil nombre de rubis d'une grosseur extraordinaire, d'autant de verges d'émeraudes de la longueur d'un demi-pied, & de

## 438 LES MILLE ET UNE NUITS.

trente filets ou colliers de perles , chacun de dix. Sire , dit-il au roi de Perse en lui faisant présent de cette caisse , lorsque nous avons été appelés par la reine ma sœur , nous ignorions en quel endroit de la terre elle étoit , & qu'elle eût l'honneur d'être l'épouse d'un si grand monarque : c'est ce qui a fait que nous sommes arrivés les mains vuides. Comme nous ne pouvons témoigner notre reconnoissance à votre majesté , nous la supplions d'en agréer cette foible marque , en considération des faveurs singulières qu'il lui a plu de lui faire , auxquelles nous ne prenons pas moins de part qu'elle-même.

On ne peut exprimer quelle fut la surprise du roi de Perse , quand il vit tant de richesses renfermées dans un si petit espace. Hé quoi , prince , s'écria-t-il , appelez-vous une foible marque de votre reconnoissance , lorsque vous ne me devez rien , un présent d'un prix inestimable ? Je vous déclare encore une fois que vous ne m'êtes redevables de rien , ni la reine votre mère , ni vous : je m'estime trop heureux du consentement que vous avez donné à l'alliance que j'ai contractée avec vous. Madame , dit-il à la reine Gulnare en se tournant de son côté , le roi

vosre frère me met dans une confusion dont je ne puis revenir ; & je le supplerois de trouver bon que je refuse son présent , si je ne craignois qu'il ne s'en offensât : priez-le d'agrèer que je me dispense de l'accepter.

Sire , repartit le roi Saleh , je ne suis pas surpris que vosre majesté trouve le présent extraordinaire : je fais qu'on n'est pas accoutumé sur la terre à voir des pierreries de cette qualité , & en si grand nombre tout à la fois. Mais si elle savoit que je fais où sont les minières d'où on les tire , & qu'il est en ma disposition d'en faire un trésor plus riche que tout ce qu'il y en a dans les trésors des rois de la terre , elle s'étonneroit que nous ayions pris la hardiesse de lui faire un présent de si peu de chose. Aussi nous vous supplions de ne le pas regarder par cet endroit , mais par l'amitié sincère qui nous oblige de vous l'offrir , & de ne nous pas donner la mortification de ne pas le recevoir de même. Des manières si honnêtes obligèrent le roi de Perse de l'accepter , & il lui en fit de grands remerciemens , de même qu'à la reine sa mère.

Quelques jours après , le roi Saleh témoigna au roi de Perse que la reine sa mère , les princesses ses parentes , & lui , n'auroient pas un plus grand plaisir que de passer toute

leur vie à sa cour; mais comme il y avoit long-temps qu'ils étoient absens de leur royaume, & que leur présence y étoit nécessaire, ils le prioient de trouver bon qu'ils prissent congé de lui & de la reine Gulnare. Le roi de Perse leur marqua qu'il étoit bien fâché de ce qu'il n'étoit pas en son pouvoir de leur rendre la même civilité, d'aller leur rendre visite dans leurs états. Mais comme je suis persuadé, ajouta-t-il, que vous n'oublierez pas la reine Gulnare, & que vous la viendrez voir de temps en temps, j'espère que j'aurai l'honneur de vous revoir plus d'une fois.

Il y eut beaucoup de larmes répandues de part & d'autre dans leur séparation. Le roi Saleh se sépara le premier; mais la reine sa mère & les princesses furent obligées, pour le suivre, de s'arracher en quelque manière des embrassemens de la reine Gulnare, qui ne pouvoit se résoudre de les laisser partir. Dès que cette troupe royale eut disparu, le roi de Perse ne put s'empêcher de dire à la reine Gulnare : Madame, j'eusse regardé comme un homme qui eût voulu abuser de ma crédulité, celui qui eût entrepris de me faire passer pour véritables les merveilles dont j'ai été témoin, depuis le moment que votre

illustre famille a honoré mon palais de sa présence. Mais je ne puis démentir mes yeux : je m'en souviendrai toute ma vie, & je ne cesserai de bénir le ciel de ce qu'il vous a adressée à moi préférablement à tout autre prince.

Le petit prince Beder fut nourri & élevé dans le palais, sous les yeux du roi & de la reine de Perse, qui le virent croître & augmenter en beauté avec une grande satisfaction. Il leur en donna beaucoup davantage à mesure qu'il avança en âge, par son enjouement continuel, par ses manières agréables en tout ce qu'il faisoit, & par les marques de la justesse & de la vivacité de son esprit en tout ce qu'il disoit; cette satisfaction leur étoit d'autant plus sensible, que le roi Saleh son oncle, la reine sa grand'mère, & les princesses ses cousines, venoient souvent en prendre leur part. On n'eut point de peine à lui apprendre à lire & à écrire, & on lui enseigna avec la même facilité toutes les sciences qui convenoient à un prince de son rang.

Quand le prince de Perse eut atteint l'âge de quinze ans, il s'acquittoit déjà de tous ses exercices, avec infiniment plus d'adresse & de bonne grâce que ses maîtres. Avec cela

il étoit d'une sagesse & d'une prudence admirable. Le roi de Perse, qui avoit reconnu en lui, presque dès sa naissance, ces vertus si nécessaires à un monarque, qui l'avoit vu s'y fortifier jusqu'alors, & qui d'ailleurs s'apercevoit tous les jours des grandes infirmités de la vieillesse, ne voulut pas attendre que sa mort lui donnât lieu de le mettre en possession du royaume. Il n'eut pas de peine à faire consentir son conseil à ce qu'il souhaitoit là-dessus ; & les peuples apprirent sa résolution avec d'autant plus de joie, que le prince Beder étoit digne de les commander. En effet, comme il y avoit long-temps qu'il paroissoit en public, ils avoient eu tout le loisir de remarquer qu'il n'avoit pas cet air dédaigneux, fier & rebutant, si familier à la plupart des autres princes, qui regardent tout ce qui est au-dessous d'eux, avec une hauteur & un mépris insupportable. Ils savoient, au contraire, qu'il regardoit tout le monde avec une bonté qui invitoit à s'approcher de lui ; qu'il écouloit favorablement ceux qui avoient à lui parler, qu'il leur répondoit avec une bienveillance qui lui étoit particulière, & qu'il ne refusoit rien à personne, pour peu que ce qu'on lui demandoit fût juste.

Le jour de la cérémonie fut arrêté ; & ce

jour-là au milieu de son conseil, qui étoit plus nombreux qu'à l'ordinaire, le roi de Perse, qui d'abord s'étoit assis sur son trône, en descendit, ôta sa couronne de dessus sa tête, la mit sur celle du prince Beder; & après l'avoir aidé à monter à sa place, il lui baïsa la main pour marquer qu'il lui remettoit toute son autorité & tout son pouvoir, après quoi il se mit au-dessous de lui, au rang des visirs & des émirs.

¶ Aussitôt les visirs, les émirs, & tous les officiers principaux vinrent se jeter aux pieds du nouveau roi, & lui prêtèrent le serment de fidélité, chacun dans son rang. Le grand-visir fit ensuite le rapport de plusieurs affaires importantes, sur lesquelles il prononça avec une sagesse qui fit l'admiration de tout le conseil. Il déposa ensuite plusieurs gouverneurs convaincus de malversation, & en mit d'autres à leur place, avec un discernement si juste & si équitable, qu'il s'attira les acclamations de tout le monde, d'autant plus honorables, que la flatterie n'y avoit aucune part. Il sortit ensuite du conseil; & accompagné du roi son père, il alla à l'appartement de la reine Gulnare. La reine ne le vit pas plutôt avec la couronne sur la tête, qu'elle courut à lui & l'embrassa avec beau-

coup de tendresse , en lui souhaitant un règne de longue durée.

La première année de son règne , le roi Beder s'acquitta de toutes les fonctions royales avec une grande assiduité. Sur toutes choses il prit un grand soin de s'instruire de l'état des affaires , & de tout ce qui pouvoit contribuer à la félicité de ses sujets. L'année suivante , après qu'il eut laissé l'administration des affaires à son conseil , sous le bon plaisir de l'ancien roi son père , il sortit de la capitale sous prétexte de prendre le divertissement de la chasse ; mais c'étoit pour parcourir toutes les provinces du royaume , afin d'y corriger les abus , d'établir le bon ordre & la discipline par - tout , & ôter aux princes ses voisins , mal intentionnés , l'envie de rien entreprendre contre la sûreté & la tranquillité de ses états , en se faisant voir sur les frontières.

Il ne fallut pas moins de temps qu'une année entière à ce jeune roi pour exécuter un dessein si digne de lui. Il n'y avoit pas longtemps qu'il étoit de retour , que le roi son père tomba malade si dangereusement , que d'abord il connut lui-même qu'il n'en relèveroit pas. Il attendit le dernier moment de sa vie avec une grande tranquillité ; & l'uni-

que soin qu'il eut, fut de recommander aux ministres & aux seigneurs de la cour du roi son fils, de persister dans la fidélité qu'ils lui avoient jurée, & il n'y en eut pas un qui n'en renouvelât le serment avec autant de bonne volonté que la première fois. Il mourut enfin avec un regret très-sensible du roi Beder & de la reine Gulnare, qui firent porter son corps dans un superbe mausolée avec une pompe proportionnée à sa dignité.

Après que les funérailles furent achevées, le roi Beder n'eut pas de peine à suivre la coutume en Perse de pleurer les morts un mois entier, & de ne voir personne tout ce temps-là. Il eût pleuré son père toute sa vie, s'il eût écouté l'excès de son affliction, & s'il eût été permis à un grand roi de s'y abandonner tout entier. Dans cet intervalle, la reine, mère de la reine Gulnare, & le roi Saleh avec les princesses leurs parentes, arrivèrent, & prirent une grande part à leur affliction avant de leur parler de se consoler.

Quand le mois fut écoulé, le roi ne put se dispenser de donner entrée à son grand-vifir & à tous les seigneurs de sa cour, qui le supplièrent de quitter l'habit de deuil, de se faire voir à ses sujets, & de reprendre le soin des affaires comme auparavant. Il témoi-

gna d'abord une si grande répugnance à les écouter, que le grand - visir fut obligé de prendre la parole, & de lui dire : Sire, il n'est pas besoin de représenter à votre majesté qu'il n'appartient qu'à des femmes de s'opiniâtrer à demeurer dans un deuil perpétuel. Nous ne doutons pas qu'elle n'en soit très-persuadée, & que ce n'est pas son intention de suivre leur exemple. Nos larmes ni les vôtres ne sont pas capables de redonner la vie au roi votre père, quand nous ne cessions de pleurer toute notre vie. Il a subi la loi commune à tous les hommes, qui les soumet au tribut indispensable de la mort. Nous ne pouvons cependant dire absolument qu'il soit mort, puisque nous le revoyons en votre sacrée personne. Il n'a pas douté lui-même en mourant qu'il ne dût revivre en vous : c'est à votre majesté à faire voir qu'il ne s'est pas trompé.

Le roi Beder ne put résister à des instances si pressantes : il quitta l'habit de deuil dès ce moment ; & après qu'il eut repris l'habillement & les ornemens royaux, il commença de pourvoir aux besoins de son royaume & de ses sujets, avec la même attention qu'avant la mort du roi son père. Il s'en acquitta avec une approbation universelle ; & comme il

étoit exact à maintenir l'observation des ordonnances de ses prédécesseurs, les peuples ne s'apperçurent pas d'avoir changé de maître.

Le roi Saleh qui étoit retourné dans ses états de la mer avec la reine sa mère & les princesses, dès qu'il eut vu que le roi Beder avoit repris le gouvernement, revint seul au bout d'un an, & le roi Beder & la reine Gulnare furent ravis de le revoir. Un soir, au sortir de table, après qu'on eut deffervi & qu'on les eut laissés seuls, ils s'entretinrent de plusieurs choses.

Insensiblement le roi Saleh tomba sur les louanges du roi son neveu, & témoigna à la reine sa sœur combien il étoit satisfait de la sagesse avec laquelle il gouvernoit, qui lui avoit acquis une si grande réputation, non-seulement auprès des rois ses voisins, mais même jusqu'aux royaumes les plus éloignés. Le roi Beder qui ne pouvoit entendre parler de sa personne si avantageusement, & ne vouloit pas aussi par bienséance imposer silence au roi son oncle, se tourna de l'autre côté & fit semblant de dormir, en appuyant sa tête sur un coussin qui étoit derrière lui.

Des louanges qui ne regardoient que la conduite merveilleuse & l'esprit supérieur en toutes choses du roi Beder, le roi Saleh

passa à celles du corps, & il en parla comme d'un prodige qui n'avoit rien de semblable sur la terre, ni dans tous les royaumes de dessous les eaux de la mer, dont il eût connoissance. Ma sœur, s'écria-t-il tout d'un coup, tel qu'il est fait, & tel que vous le voyez vous-même, je m'étonne que vous n'avez pas encore songé à le marier. Si je ne me trompe, cependant, il est dans sa vingtième année; & à cet âge il n'est pas permis à un prince comme lui d'être sans femme. Je veux y penser moi-même, puisque vous n'y pensez pas, & lui donner pour épouse une princesse de nos royaumes qui soit digne de lui.

Mon frère, reprit la reine Gulnare, vous me faites souvenir d'une chose dont je vous avoue que je n'ai pas eu la moindre pensée jusqu'à présent. Comme il n'a pas encore témoigné qu'il eût aucun penchant pour le mariage, je n'y avois pas fait attention moi-même, & je suis bien-aïse que vous vous foyez avisé de m'en parler. Comme j'approuve fort de lui donner une de nos princesses, je vous prie de m'en donner quelqu'une, mais si belle & si accomplie, que le roi mon fils soit forcé de l'aimer.

J'en fais une, repartit le roi Saleh, en

parlant bas ; mais avant de vous dire qui elle est , je vous prie de voir si le roi mon neveu dort , je vous dirai pourquoi il est bon que nous prenions cette précaution. La reine Gulnare se retourna ; & comme elle vit Beder dans la situation où il étoit , elle ne douta nullement qu'il ne dormît profondément. Le roi Beder , cependant , bien loin de dormir , redoubla son attention pour ne rien perdre de ce que le roi son oncle avoit à dire avec tant de secret. Il n'est pas besoin que vous vous contraigniez , dit la reine au roi son frère , vous pouvez parler librement sans crainte d'être entendu.

Il n'est pas à propos , reprit le roi Saleh , que le roi mon neveu ait sitôt connoissance de ce que j'ai à vous dire. L'amour , comme vous le savez , se prend quelquefois par l'oreille , & il n'est pas nécessaire qu'il aime de cette manière celle que j'ai à vous nommer. En effet , je vois de grandes difficultés à surmonter , non pas du côté de la princesse , comme je l'espère , mais du côté du roi son père. Je n'ai qu'à vous nommer la princesse (1) Giauhare & le roi de Samandal.

---

(1) Giauhare , en arabe , signifie pierre précieuse.

Que dites-vous , mon frère , repartit la reine Gulnare , la princesse Giauhare n'est-elle pas encore mariée ? Je me souviens de l'avoir vue peu de temps avant que je me séparasse d'avec vous , elle avoit environ dix-huit mois , & dès-lors elle étoit d'une beauté surprenante. Il faut qu'elle soit aujourd'hui la merveille du monde , si sa beauté a toujours augmenté depuis ce temps-là. Le peu d'âge qu'elle a plus que le roi mon fils , ne doit pas nous empêcher de faire nos efforts pour lui procurer un parti si avantageux. Il ne s'agit que de favoir les difficultés que vous y trouvez , & de les surmonter.

Ma sœur , répliqua le roi Saleh , c'est que le roi de Samandal est d'une vanité si insupportable , qu'il se regarde au-dessus de tous les autres rois , & qu'il y a peu d'apparence de pouvoir entrer en traité avec lui sur cette alliance. J'irai moi-même néanmoins lui faire la demande de la princesse sa fille ; & s'il nous refuse , nous nous adresserons ailleurs où nous serons écoutés plus favorablement. C'est pour cela , comme vous le voyez , ajouta-t-il , qu'il est bon que le roi mon neveu ne sache rien de notre dessein , que nous ne soyons certains du

consentement du roi de Samandal, de crainte que l'amour de la princesse Giauhare ne s'empare de son cœur, & que nous ne puissions réussir à la lui obtenir. Ils s'entretenirent encore quelque temps sur le même sujet; & avant de se séparer, ils convinrent que le roi Saleh retourneroit incessamment dans son royaume, & feroit la demande de la princesse Giauhare au roi de Samandal, pour le roi de Perse.

La reine Gulnare & le roi Saleh qui croyoient que le roi Beder dormoit véritablement, l'éveillèrent quand ils voulurent se retirer; & le roi Beder réussit fort bien à faire semblant de se réveiller, comme s'il eût dormi d'un profond sommeil. Il étoit vrai cependant qu'il n'avoit pas perdu un mot de leur entretien, & que le portrait qu'ils avoient fait de la princesse Giauhare, avoit enflammé son cœur d'une passion qui lui étoit toute nouvelle. Il se forma une idée de sa beauté, si avantageuse, que le désir de la posséder lui fit passer toute la nuit dans des inquiétudes qui ne lui permirent pas de fermer l'œil un moment.

Le lendemain le roi Saleh voulut prendre congé de la reine Gulnare & du roi son neveu. Le jeune roi de Perse qui favoit bien

que le roi son oncle ne vouloit partir fitôt que pour aller travailler à son bonheur, sans perdre de temps, ne laissa pas de changer de couleur à ce discours. Sa passion étoit déjà si forte, qu'elle ne lui permettoit pas de demeurer sans voir l'objet qui la cau-  
soit, aussi long-temps qu'il jugeoit qu'il en mettroit à traiter de son mariage. Il prit la résolution de le prier de vouloir bien l'em-  
mener avec lui; mais comme il ne vouloit pas que la reine sa mère en sût rien, afin d'avoir occasion de lui en parler en parti-  
culier, il l'engagea à demeurer encore ce jour-là, pour être d'une partie de chasse avec lui le jour suivant, résolu de profiter de cette occasion pour lui déclarer son dessein.

La partie de chasse se fit, & le roi Beder se trouva seul plusieurs fois avec son oncle; mais il n'eut pas la hardiesse d'ouvrir la bouche pour lui dire un mot de ce qu'il avoit projeté. Au plus fort de la chasse, que le roi Saleh s'étoit séparé d'avec lui, & qu'aucun de ses officiers ni de ses gens n'étoit resté près de lui, il mit pied à terre près d'un ruisseau; & après qu'il eut attaché son cheval à un arbre, qui faisoit un très-bel ombrage le long du ruisseau avec plusieurs autres qui le bordoient, il se cou-

cha à demi sur le gazon, & donna un cours libre à ses larmes, qui coulèrent en abondance, accompagnées de soupirs & de sanglots. Il demeura long-temps dans cet état, abîmé dans ses pensées, sans proférer une seule parole.

Le roi Saleh cependant qui ne vit plus le roi son neveu, fut dans une grande peine de savoir où il étoit, & il ne trouvoit personne qui lui en donnât des nouvelles. Il se sépara d'avec les autres chasseurs; & en le cherchant, il l'apperçut de loin. Il avoit remarqué dès le jour précédent, & encore plus clairement le même jour, qu'il n'avoit pas son enjouement ordinaire, qu'il étoit rêveur contre sa coutume, & qu'il n'étoit pas prompt à répondre aux demandes qu'on lui faisoit; ou s'il y répondoit, qu'il ne le faisoit pas à propos. Mais il n'avoit pas eu le moindre soupçon de la cause de ce changement. Dès qu'il le vit dans la situation où il étoit, il ne douta pas qu'il n'eût entendu l'entretien qu'il avoit eu avec la reine Gulnare, & qu'il ne fût amoureux. Il mit pied à terre assez loin de lui; après qu'il eut attaché son cheval à un arbre, il prit un grand détour, & s'en approcha sans faire de bruit,

si près , qu'il lui entendit prononcer ces paroles.

Aimable princesse du royaume de Samandal , s'écrioit-il , on ne m'a fait fans doute qu'une foible ébauche de votre incomparable beauté. Je vous tiens encore plus belle , préférablement à toutes les princesses du monde , que le soleil n'est beau préférablement à la lune , & à tous les autres ensemble. J'irois dès ce moment vous offrir mon cœur , si je savois où vous trouver : il vous appartient , & jamais princesse ne le possédera que vous.

Le roi Saleh n'en voulut pas entendre davantage ; il s'avança , & en se faisant voir au roi Beder : A ce que je vois , mon neveu , lui dit-il , vous avez entendu ce que nous disions avant-hier de la princesse Giauhare , la reine votre mère & moi. Ce n'étoit pas notre intention , & nous avons cru que vous dormiez. Mon cher oncle , reprit le roi Beder , je n'en ai pas perdu une parole , & j'en ai éprouvé l'effet que vous aviez prévu & que vous n'avez pu éviter. Je vous avois retenu exprès , dans le dessein de vous parler de mon amour avant votre départ ; mais la honte de vous faire un aveu de ma foiblesse , si c'en est une d'aimer une princesse si digne d'être aimée , m'a fermé la bouche. Je vous

supplie donc , par l'amitié que vous avez pour un prince qui a l'honneur d'être votre allié de si près , d'avoir pitié de moi , & de ne pas attendre à me procurer la vue de la divine Giauhare , que vous ayez obtenu le consentement du roi son père , pour notre mariage , à moins que vous n'aimiez mieux que je meure d'amour pour elle avant de la voir.

Ce discours du roi de Perse embarrassa fort le roi Saleh : le roi Saleh lui représenta combien il lui étoit difficile qu'il lui donnât la satisfaction qu'il demandoit ; qu'il ne pouvoit le faire sans l'emmener avec lui ; & comme sa présence étoit nécessaire dans son royaume , que tout étoit à craindre s'il s'en absentoit , il le conjura de modérer sa passion jusqu'à ce qu'il eût mis les choses en état de pouvoir le contenter , en l'assurant qu'il y alloit employer toute la diligence possible , & qu'il viendroit lui en rendre compte dans peu de jours. Le roi de Perse n'écouta pas ces raisons : Oncle cruel , repartit-il , je vois bien que vous ne m'aimez pas autant que je me l'étois persuadé , & que vous aimez mieux que je meure , que de m'accorder la première prière que je vous ai faite de ma vie.

Je suis près de faire voir à votre majesté , répliqua le roi Saleh , qu'il n'y a rien que je ne

veuille faire pour vous obliger ; mais je ne puis vous emmener avec moi que vous n'ayez parlé à la reine votre mère : que diroit-elle de vous & de moi ? je le veux bien si elle y consent , & je joindrai mes prières aux vôtres. Vous n'ignorez pas , reprit le roi de Perse , que la reine ma mère ne voudra jamais que je l'abandonne , & cette excuse me fait mieux connoître la dureté que vous avez pour moi. Si vous m'aimez autant que vous voulez que je le croye , il faut que vous retourniez en votre royaume dès ce moment , & que vous m'emmeniez avec vous.

Le roi Saleh , forcé de céder à la volonté du roi de Perse , tira une bague qu'il avoit au doigt , où étoient gravés les mêmes noms mystérieux de dieu , que sur le sceau de Salomon , qui avoient fait tant de prodiges par leur vertu. En la lui présentant : Prenez cette bague , dit-il , mettez-la à votre doigt , & ne craignez ni les eaux de la mer , ni sa profondeur. Le roi de Perse prit la bague ; & quand il l'eut mise au doigt : Faites comme moi , lui dit encore le roi Saleh ; & en même-temps ils s'élevèrent en l'air légèrement , en avançant vers la mer qui n'étoit pas éloignée , où ils se plongèrent.

Le roi marin ne mit pas beaucoup de temps

à arriver à son palais avec le roi de Perse son neveu, qu'il mena d'abord à l'appartement de la reine, à qui il le présenta. Le roi de Perse baisa la main de la reine sa grand-mère, & la reine l'embrassa avec une grande démonstration de joie. Je ne vous demande pas des nouvelles de votre santé, lui dit-elle, je vois que vous vous portez bien, & j'en suis ravie; mais je vous prie de m'en apprendre de celles de la reine Gulnare votre mère & ma fille. Le roi de Perse se garda bien de lui dire qu'il étoit parti sans prendre congé d'elle, il l'assura au contraire qu'il l'avoit laissée en parfaite santé, & qu'elle l'avoit chargé de lui bien faire ses complimens. La reine lui présenta ensuite les princesses; & pendant qu'elle lui donna lieu de s'entretenir avec elles, elle entra dans un cabinet avec le roi Saleh, qui lui apprit l'amour du roi de Perse pour la princesse Giauhare, sur le seul récit de sa beauté, & contre son intention; qu'il l'avoit amené sans avoir pu s'en défendre, & qu'il alloit aviser aux moyens de la lui procurer en mariage.

Quoique le roi Saleh, à proprement parler, fût innocent de la passion du roi de Perse, la reine néanmoins lui fut fort mauvais gré d'avoir parlé de la princesse Giauhare devant

lui avec si peu de précaution. Votre imprudence n'est point pardonnable, lui dit-elle ; espérez-vous que le roi de Samandal, dont le caractère vous est si connu, aura plus de considération pour vous que pour tant d'autres rois à qui il a refusé sa fille avec un mépris si éclatant ? Voulez-vous qu'il vous renvoie avec la même confusion ?

Madame, reprit le roi Saleh, je vous ai déjà marqué que c'est contre mon intention que le roi mon neveu a entendu ce que j'ai raconté de la beauté de la princesse Giauhare à la princesse ma sœur. La faute est faite, & nous devons songer qu'il l'aime très-passionnément, & qu'il mourra d'affliction & de douleur si nous ne la lui obtenons, en quelque manière que ce soit. Je ne dois y rien oublier, puisque c'est moi, quoique innocemment, qui ai fait le mal, & j'employerai tout ce qui est en mon pouvoir pour y apporter le remède. J'espère, madame, que vous approuverez ma résolution d'aller trouver moi-même le roi de Samandal, avec un riche présent de pierreries, & lui demander la princesse sa fille pour le roi de Perse votre petit-fils. J'ai quelque confiance qu'il ne me refusera pas, & qu'il agréera de s'allier avec un des plus puissans monarques de la terre.

Il eut été à souhaiter , reprit la reine , que nous n'eussions pas été dans la nécessité de faire cette demande , dont il n'est pas sûr que nous ayons un succès aussi heureux que nous le souhaiterions ; mais comme il s'agit du repos & de la satisfaction du roi mon petit-fils , j'y donne mon consentement : sur toutes choses , puisque vous connoissez l'humeur du roi de Samandal , prenez garde , je vous en supplie , de lui parler avec tous les égards qui lui sont dus , & d'une manière si obligeante , qu'il ne s'en offense pas.

La reine prépara le présent elle-même , & le composa de diamans , de rubis , d'émeraudes , & de files de perles , & les mit dans une cassette fort riche & fort propre. Le lendemain le roi Saleh prit congé d'elle & du roi de Perse , & partit avec une troupe choisie & peu nombreuse de ses officiers & de ses gens. Il arriva bientôt au royaume , à la capitale , & au palais du roi de Samandal ; & le roi de Samandal ne différa pas de lui donner audience , dès qu'il eut appris son arrivée. Il se leva de son trône dès qu'il le vit paroître , & le roi Saleh qui voulut bien oublier ce qu'il étoit pour quelques momens , se prosterna à ses pieds , en lui souhaitant l'accomplissement de tout ce qu'il pouvoit

désirer. Le roi de Samandal se baissa aussitôt pour le faire relever, & après qu'il lui eut fait prendre place auprès de lui, il lui dit qu'il étoit le bien-venu, & lui demanda s'il y avoit quelque chose qu'il pût faire pour son service.

Sire, répondit le roi Saleh, quand je n'aurois pas d'autres motifs que celui de rendre mes respects à un prince des plus puissans qu'il y ait au monde, & si distingué par sa sagesse & par sa valeur, je ne marquerois que foiblement à votre majesté combien je l'honore. Si elle pouvoit pénétrer jusqu'au fond de mon cœur, elle connoîtroit la grande vénération dont il est rempli pour elle, & le désir ardent que j'ai de lui donner des témoignages de mon attachement. En disant ces paroles, il prit la cassette des mains d'un de ses gens, l'ouvrit; & en la lui présentant; il le supplia de vouloir bien l'agréer.

Prince, reprit le roi de Samandal, vous ne faites pas un présent de cette considération, que vous n'ayez une demande proportionnée à me faire. Si c'est quelque chose qui dépende de mon pouvoir, je me ferai un très-grand plaisir de vous l'accorder. Parlez, & dites-moi librement en quoi je puis vous obliger.

Il est vrai, sire, repartit le roi Saleh, que j'ai une grâce à demander à votre majesté, & je me garderois bien de la lui demander, s'il n'étoit en son pouvoir de me la faire. La chose dépend d'elle si absolument, que je la demanderois en vain à tout autre. Je la lui demande donc avec toutes les instances possibles, & je la supplie de ne pas me la refuser. Si cela est ainsi, répliqua le roi de Samandal, vous n'avez qu'à m'apprendre ce que c'est, & vous verrez de quelle manière je fais obliger quand je le puis.

Sire, lui dit alors le roi Saleh, après la confiance que votre majesté veut bien que je prenne sur sa bonne volonté, je ne dissimulerai pas davantage que je viens la supplier de nous honorer de son alliance, par le mariage de la princesse Giauhare, son honorable fille, & de fortifier par-là la bonne intelligence qui unit les deux royaumes depuis si long-temps.

A ce discours, le roi de Samandal fit de grands éclats de rire, en se laissant aller à la renverse sur le couffin où il avoit le dos appuyé, & d'une manière injurieuse au roi Saleh : Roi Saleh, lui dit-il d'un air de mépris, je m'étois imaginé que vous étiez un prince d'un bon sens, sage & avisé ; & votre dis-

cours au contraire me fait connoître combien je me suis trompé. Dites-moi , je vous prie , où étoit votre esprit , quand vous vous êtes formé une chimère aussi grande que celle dont vous venez de me parler ? Avez-vous bien pu concevoir seulement la pensée d'aspirer au mariage d'une princesse fille d'un roi aussi grand & aussi puissant que je le suis ? Vous deviez mieux considérer auparavant la grande distance qu'il y a de vous à moi , & ne pas venir perdre en un moment l'estime que je faisois de votre personne.

Le roi Saleh fut extrêmement offensé d'une réponse si outrageante , & il eut bien de la peine à retenir son juste ressentiment : Que dieu , sire , reprit-il avec toute la modération possible , récompense votre majesté comme elle le mérite ; elle voudra bien que j'aye l'honneur de lui dire que je ne demande pas la princesse sa fille en mariage pour moi. Quand cela seroit , bien loin que votre majesté dût s'en offenser , ou la princesse elle-même , je croirois faire beaucoup d'honneur à l'un & à l'autre. Votre majesté fait bien que je suis un des rois de la mer , comme elle ; que les rois mes prédécesseurs ne cèdent en rien par leur ancienneté à aucune des autres familles royales , & que le royaume que je tiens d'eux ,

n'est pas moins florissant ni moins puissant que de leur temps. Si elle ne m'eût pas interrompu, elle auroit bientôt compris, que la grâce que je lui demande ne me regarde pas, mais le jeune roi de Perse, mon neveu, dont la puissance & la grandeur, non plus que les qualités personnelles, ne doivent pas lui être inconnues. Tout le monde reconnoît que la princesse Giauhare est la plus belle personne qu'il y ait sous les cieux; mais il n'est pas moins vrai que le jeune roi de Perse est le prince le mieux fait & le plus accompli qu'il y ait sur la terre & dans tous les royaumes de la mer, & les avis ne sont point partagés là-dessus. Ainsi, comme la grâce que je demande ne peut tourner qu'à une grande gloire pour elle & pour la princesse Giauhare, elle ne doit pas douter que le consentement qu'elle donnera à une alliance si proportionnée ne soit suivi d'une approbation universelle. La princesse est digne du roi de Perse, & le roi de Perse n'est pas moins digne d'elle. Il n'y a ni roi ni prince au monde qui puisse le lui disputer.

Le roi de Samandal n'eût pas donné le loisir au roi Saleh de lui parler si long-temps, si l'emportement où il le mit lui en eût laissé la liberté. Il fut encore du temps sans pren-

dre la parole , après qu'il eut cessé , tant il étoit hors de lui-même. Il éclata enfin par des injures atroces , & indignes d'un grand roi. Chien , s'écria-t-il , tu oses me tenir ce discours , & préférer seulement le nom de ma fille devant moi ? penses-tu que le fils de ta sœur Gulnare puisse entrer en comparaison avec ma fille ? Qui es-tu , toi ? qui étoit ton père ? qui est ta sœur ? & qui est ton neveu ? Son père n'étoit-il pas un chien , & fils de chien comme toi ? Qu'on arrête l'insolent , & qu'on lui coupe le cou.

Les officiers en petit nombre qui étoient autour du roi de Samandal , se mirent aussitôt en devoir d'obéir ; mais comme le roi Saleh étoit dans la force de son âge , léger & dispos , il s'échappa avant qu'ils eussent tiré le fabre , & il gagna la porte du palais , où il trouva mille hommes de ses parens & de sa maison , bien armés & bien équipés , qui ne faisoient que d'arriver. La reine sa mère avoit fait réflexion sur le peu de monde qu'il avoit pris avec lui ; & comme elle avoit préssenti la mauvaise réception que le roi de Samandal pouvoit lui faire , elle les avoit envoyés , & priés de faire grande diligence. Ceux de ses parens qui se trouvèrent à la tête , se furent bon gré d'être arrivés si à propos , quand

Ils le virent venir avec ses gens qui le suivoient dans un grand désordre , & qu'on le poursuivoit. Sire , s'écrièrent-ils au moment qu'il les joignoit , de quoi s'agit-il ? Nous voici prêts à vous venger , vous n'avez qu'à commander.

Le roi Saleh leur raconta la chose en peu de mots , se mit à la tête d'une grosse troupe , pendant que les autres restèrent à la porte , dont ils se saisirent , & il retourna sur ses pas. Comme le peu d'officiers & de gardes qui l'avoient poursuivi s'étoient dissipés , il rentra dans l'appartement du roi de Samandal , qui fut d'abord abandonné des autres , & arrêté en même-temps. Le roi Saleh laissa du monde suffisamment auprès de lui pour s'assurer de sa personne , & il alla d'appartement en appartement , en cherchant celui de la princesse Giauhare. Mais au premier bruit , cette princesse s'étoit élancée à la surface de la mer , avec les femmes qui s'étoient trouvées auprès d'elle , & s'étoit sauvée dans une île déserte.

Comme ces choses se passoient au palais du roi de Samandal , des gens du roi Saleh qui avoient pris la fuite dès les premières menaces de ce roi , mirent la reine sa mère dans une grande alarme , en lui annonçant le danger où ils l'avoient laissé. Le jeune roi Beder , qui étoit

## 466 LES MILLE ET UNE NUITS.

présent à leur arrivée, en fut d'autant plus alarmé, qu'il se regarda comme la première cause de tout le mal qui pouvoit en arriver. Il ne se sentit pas assez de courage pour soutenir la présence de la reine sa grand-mère, après le danger où étoit le roi Saleh à son occasion. Pendant qu'il la vit occupée à donner les ordres qu'elle jugea nécessaires dans cette conjoncture, il s'élança au fond de la mer; & comme il ne favoit quel chemin prendre pour retourner au royaume de Perse, il se sauva dans la même isle où la princesse Giauhare s'étoit sauvée.

Comme ce prince étoit hors de lui-même, il alla s'asseoir au pied d'un grand arbre qui étoit environné de plusieurs autres. Dans le temps qu'il reprenoit ses esprits, il entendit que l'on parloit, il prêta aussitôt l'oreille; mais comme il étoit un peu trop éloigné pour rien comprendre de ce que l'on disoit, il se leva, & en s'avancant, sans faire de bruit, du côté d'où venoit le son des paroles, il apperçut entre des feuillages une beauté dont il fut ébloui. Sans doute, dit-il en lui-même en s'arrêtant, & en la considérant avec admiration, que c'est la princesse Giauhare, que la frayeur a peut-être obligée d'abandonner le palais du roi son père: si ce n'est pas elle, elle ne mérite

pas moins que je l'aime de toute mon ame. Il ne s'arrêta pas davantage , il se fit voir ; & en approchant de la princesse avec une profonde révérence : Madame , lui dit-il , je ne puis assez remercier le ciel de la faveur qu'il me fait aujourd'hui , d'offrir à mes yeux ce qu'il voit de plus beau : il ne pouvoit m'arriver un plus grand bonheur que l'occasion de vous faire offre de mes très-humbles services. Je vous supplie , madame , de l'accepter : une personne comme vous ne se trouve pas dans cette solitude sans avoir besoin de secours.

Il est vrai , seigneur , reprit la princesse Giauhare d'un air fort triste , qu'il est très-extraordinaire à une dame de mon rang de se trouver dans l'état où je suis. Je suis princesse , fille du roi de Samandal , & je m'appelle Giauhare. J'étois tranquillement dans son palais dans mon appartement , lorsque tout-à-coup j'ai entendu un bruit effroyable. On est venu m'annoncer aussitôt que le roi Saleh , je ne sais pour quel sujet , avoit forcé le palais , & s'étoit saisi du roi mon père , après avoir fait main-basse sur tous ceux de sa garde qui lui avoient fait résistance. Je n'ai eu que le temps de me sauver , & de chercher ici un asyle contre sa violence.

Au discours de la princesse , le roi Beder

eut de la confusion d'avoir abandonné la reine sa grand-mère si brusquement , sans attendre l'éclaircissement de la nouvelle qu'on lui avoit apportée. Mais il fut ravi que le roi son oncle se fût rendu maître de la personne du roi de Samandal ; il ne douta pas en effet que le roi de Samandal ne lui accordât la princesse pour avoir sa liberté. Adorable princesse , reprit-il ; votre douleur est très - juste ; mais il est aisé de la faire cesser avec la captivité du roi votre père. Vous en tomberez d'accord lorsque vous saurez que je m'appelle Beder , que je suis roi de Perse , & que le roi Saleh est mon oncle. Je puis bien vous assurer qu'il n'a aucun dessein de s'emparer des états du roi votre père. Il n'a d'autre but que d'obtenir que j'aye l'honneur & le bonheur d'être son gendre , en vous recevant de sa main pour épouse. Je vous avois déjà abandonné mon cœur sur le seul récit de votre beauté & de vos charmes. Loin de m'en repentir , je vous supplie de le recevoir , & d'être persuadée qu'il ne brûlera jamais que pour vous. J'ose espérer que vous ne le refuserez pas , & que vous considérerez qu'un roi qui est sorti de ses états , uniquement pour venir vous l'offrir , mérite de la reconnaissance. Souffrez donc , belle princesse , que j'aye l'honneur d'aller vous présenter à mon

oncle. Le roi votre père n'aura pas sitôt donné son consentement à notre mariage , qu'il le laissera maître de ses états comme auparavant.

La déclaration du roi Beder ne produisit pas l'effet qu'il en avoit attendu. La princesse ne l'avoit pas plutôt apperçu , qu'à sa bonne mine , à son air , & à la bonne grâce avec laquelle il l'avoit abordée , elle l'avoit regardé comme une personne qui ne lui eût pas déplu. Mais dès qu'elle eut appris par lui-même qu'il étoit la cause du mauvais traitement qu'on venoit de faire au roi son père , de la douleur qu'elle en avoit , de la frayeur qu'elle en avoit eue elle-même par rapport à sa propre personne , & de la nécessité où elle avoit été réduite de prendre la fuite , elle le regarda comme un ennemi avec qui elle ne devoit pas avoir de commerce. D'ailleurs , quelque disposition qu'elle eût à consentir elle-même au mariage qu'il désiroit , comme elle jugea qu'une des raisons que le roi son père pouvoit avoir de rejeter cette alliance , c'étoit que le roi Beder étoit né d'un roi de la terre , elle étoit résolue de se soumettre entièrement à sa volonté sur cet article. Elle ne voulut pas néanmoins témoigner rien de son ressentiment ; elle imagina seulement un moyen de se délivrer adroitement des mains

du roi Beder; & en faisant semblant de le voir avec plaisir : Seigneur, reprit-elle avec toute l'honnêteté possible, vous êtes donc fils de la reine Gulnare, célèbre par sa beauté singulière? J'en ai bien de la joie, & je suis ravie de voir en vous un prince si digne d'elle. Le roi mon père a grand tort de s'opposer si fortement à nous unir ensemble. Il ne vous aura pas plutôt vu, qu'il n'hésitera pas de nous rendre heureux l'un & l'autre. En disant ces paroles, elle lui présenta la main pour marque d'amitié.

Le roi Beder crut qu'il étoit au comble de son bonheur; il avança la main, & prenant celle de la princesse, il se baissa pour la baiser par respect. La princesse ne lui en donna pas le temps. *Téméraire*, lui dit-elle en le repoussant & en lui crachant au visage faite d'eau, *quitte cette forme d'homme, & prends celle d'un oiseau blanc, avec le bec & les pieds rouges.* Dès qu'elle eut prononcé ces paroles, le roi Beder fut changé en oiseau de cette forme, avec autant de mortification que d'étonnement. Prenez-le, dit-elle aussitôt à une de ses femmes, & portez-le dans l'isle sèche. Cette isle n'étoit qu'un rocher affreux, où il n'y avoit pas une goutte d'eau.

La femme prit l'oiseau, & en exécutant l'ordre de la princesse Giauhare, elle eut compassion de la destinée du roi Beder. Ce seroit dommage, dit-elle en elle-même, qu'un prince si digne de vivre mourût de faim & de soif. La princesse si bonne & si douce se repentira peut-être elle-même d'un ordre si cruel, quand elle sera revenue de sa grande colère; il vaut mieux que je le porte dans un lieu où il puisse mourir de sa belle mort: Elle le porta dans une isle bien peuplée, & elle le laissa dans une campagne très-agréable, plantée de toute sorte d'arbres fruitiers, & arrosée de plusieurs ruisseaux.

Revenons au roi Saleh. Après qu'il eut cherché lui-même la princesse Giauhare, & qu'il l'eut fait chercher par tout le palais sans la trouver, il fit enfermer le roi de Samandal dans son propre palais sous bonne garde; & quand il eut donné les ordres nécessaires pour le gouvernement du royaume en son absence, il vint rendre compte à la reine sa mère de l'action qu'il venoit de faire. Il demanda où étoit le roi son neveu en arrivant, & il apprit avec une grande surprise & beaucoup de chagrin qu'il avoit disparu. On est venu nous apprendre, lui dit la reine, le grand danger où vous étiez au palais du roi

de Samandal, & pendant que je donnois des ordres pour vous envoyer d'autres secours ou pour vous venger, il a disparu. Il faut qu'il ait été épouvanté d'apprendre que vous étiez en danger; & qu'il n'ait pas cru qu'il fût en sûreté avec nous.

Cette nouvelle affligea extrêmement le roi Saleh, qui se repentit alors de la trop grande facilité qu'il avoit eue de condescendre au désir du roi Beder, sans en parler auparavant à la reine Gulnare. Il envoya après lui de tous les côtés; mais quelques diligences qu'il pût faire, on ne lui en apporta aucune nouvelle; & au lieu de la joie qu'il s'étoit déjà faite d'avoir si fort avancé un mariage qu'il regardoit comme son ouvrage, la douleur qu'il eut de cet incident, auquel il ne s'attendoit pas, en fut plus mortifiante. En attendant qu'il apprît de ses nouvelles, bonnes ou mauvaises, il laissa son royaume sous l'administration de la reine sa mère, & alla gouverner celui du roi Samandal, qu'il continua de faire garder avec beaucoup de vigilance, quoiqu'avec tous les égards dûs à son caractère.

Le même jour que le roi Saleh étoit parti pour retourner au royaume de Samandal, la reine Gulnare, mère du roi Beder, arriva

chez la reine sa mère. Cette princesse ne s'étoit pas étonnée de n'avoir pas vu revenir le roi son fils le jour de son départ. Elle s'étoit imaginée que l'ardeur de la chasse, comme cela lui étoit arrivé quelquefois, l'avoit emporté plus loin qu'il ne se l'étoit proposé. Mais quand elle vit qu'il n'étoit pas revenu le lendemain, ni le jour d'après, elle en fut dans une alarme dont il étoit aisé de juger par la tendresse qu'elle avoit pour lui. Cette alarme fut beaucoup plus grande, quand elle eut appris des officiers qui l'avoient accompagné, & qui avoient été obligés de revenir après l'avoir cherché long-temps lui & le roi Saleh son oncle, sans les avoir trouvés, qu'il falloit qu'il leur fût arrivé quelque chose de fâcheux, ou qu'ils fussent ensemble en quelque endroit qu'ils ne pouvoient deviner; qu'ils avoient bien trouvé leurs chevaux, mais que pour leurs personnes, ils n'en avoient eu aucune nouvelle, quelques diligences qu'ils eussent faites pour en apprendre. Sur ce rapport, elle avoit pris le parti de dissimuler & de cacher son affliction, & elle les avoit chargés de retourner sur leurs pas & de faire encore leurs diligences. Pendant ce temps - là elle avoit pris son parti; & sans rien dire à personne, après avoir dit à ses femmes qu'elle

vouloit être seule , elle s'étoit plongée dans la mer, pour s'éclaircir sur le soupçon qu'elle avoit que le roi Saleh pouvoit avoir emmené le roi de Perse avec lui.

Cette grande reine eut été reçue par la reine sa mère avec un grand plaisir, si dès qu'elle l'eut apperçue , elle ne se fût doutée du sujet qui l'avoit amenée. Ma fille , lui dit-elle , ce n'est pas pour me voir que vous venez ici , je m'en apperçois bien. Vous venez me demander des nouvelles du roi votre fils ; & celles que j'ai à vous en donner ne sont capables que d'augmenter votre affliction , aussi - bien que la mienne. J'avois eu une grande joie de le voir arriver avec le roi son oncle ; mais je n'eus pas plutôt appris qu'il étoit parti sans vous en avoir parlé , que je pris part à la peine que vous en souffriez. Elle lui fit ensuite le récit du zèle avec lequel le roi Saleh étoit allé faire lui-même la demande de la princesse Giauhare , & de ce qui en étoit arrivé , jusqu'à ce que le roi Beder avoit disparu. J'ai envoyé du monde après lui , ajouta-t-elle , & le roi mon fils , qui ne fait que de repartir pour aller gouverner le royaume de Samandal , a fait aussi ses diligences de son côté : çà été sans succès , jusqu'à présent ; mais il faut espérer que

nous le reverrons lorsque nous ne l'attendrons pas.

La défolée Gulnare ne se paya pas d'abord de cette espérance ; elle regarda le roi son cher fils comme perdu , & elle pleura amèrement , en mettant toute la faute sur le roi son frère. La reine sa mère lui fit considérer la nécessité qu'il y avoit qu'elle fît des efforts pour ne pas succomber à sa douleur. Il est vrai , lui dit-elle , que le roi votre frère ne devoit pas vous parler de ce mariage avec si peu de précaution , ni consentir jamais à amener le roi mon petit-fils , sans vous en avertir auparavant. Mais comme il n'y a pas de certitude que le roi de Perse soit péri absolument , vous ne devez rien négliger pour lui conserver son royaume. Ne perdez donc pas de temps , retournez à votre capitale , votre présence y est nécessaire ; & il ne vous sera pas difficile de tenir toutes choses dans l'état paisible où elles sont , en faisant publier que le roi de Perse a été bien-aise de venir nous voir.

Il ne falloit pas moins qu'une raison aussi forte que celle-là , pour obliger la reine Gulnare de s'y rendre : elle prit congé de la reine sa mère , & elle fut de retour au pa-

476 LES MILLE ET UNE NUITS.

lais de la capitale de Perse avant qu'on se fût apperçu qu'elle s'en étoit absentée. Elle dépêcha aussitôt des gens pour rappeler les officiers qu'elle avoit envoyés à la quête du roi son fils, & leur annoncer qu'elle savoit où il étoit, & qu'on le verroit bientôt. Elle en fit aussi répandre le bruit par toute la ville, & elle gouverna toutes choses de concert avec le premier ministre & le conseil, avec la même tranquillité que si le roi Beder eût été présent.

Pour revenir au roi Beder, que la femme de la princesse Giauhare avoit porté & laissé dans l'isle, comme nous l'avons dit, ce monarque fut dans un grand étonnement quand il se vit seul & sous la forme d'un oiseau. Il s'estima d'autant plus malheureux dans cet état, qu'il ne savoit où il étoit, ni en quelle partie du monde le royaume de Perse étoit situé. Quand il l'eut su, & qu'il eut assez connu la force de ses aîles pour hasarder à traverser tant de mers, & à s'y rendre, qu'eût-il gagné autre chose, que de se trouver dans la même peine & dans la même difficulté où il étoit, d'être connu, non pas pour roi de Perse, mais même pour un homme? Il fut contraint de demeurer où il étoit, de vivre de la même

nourriture que les oiseaux de son espèce, & de passer la nuit sur un arbre.

Au bout de quelques jours, un payfan fort adroit à prendre des oiseaux aux filets, arriva à l'endroit où il étoit, & eut une grande joie quand il eut apperçu un si bel oiseau, d'une espèce qui lui étoit inconnue, quoiqu'il y eût de longues années qu'il chassoit aux filets. Il employa toute l'adresse dont il étoit capable, & il prit si bien ses mesures qu'il prit l'oiseau : ravi d'une si bonne capture, qui selon l'estime qu'il en fit, devoit lui valoir plus que beaucoup d'autres oiseaux ensemble de ceux qu'il prenoit ordinairement, à cause de sa rareté, il le mit dans une cage & le porta à la ville. Dès qu'il fut arrivé au marché, un bourgeois l'arrêta, & lui demanda combien il vouloit vendre l'oiseau.

Au lieu de répondre à cette demande, le payfan demanda au bourgeois, à son tour, ce qu'il en prétendoit faire quand il l'auroit acheté. Bon-homme, reprit le bourgeois, que veux-tu que j'en fasse, si je ne le fais rôtir pour le manger ? Sur ce pied-là, répartit le payfan, vous croiriez l'avoir bien acheté si vous m'en aviez donné la moindre pièce d'argent. Je l'estime bien davan-

## 278 LES MILLE ET UNE NUITS.

tage; & ce ne seroit pas pour vous quand vous m'en donneriez une pièce d'or. Je suis bien vieux; mais depuis que je me connois, je n'en ai pas encore vu un pareil. Je vais en faire un présent au roi, il en connoîtra mieux le prix que vous.

Au lieu de s'arrêter au marché, le payfan alla au palais, où il s'arrêta devant l'appartement du roi. Le roi étoit près d'une fenêtre, d'où il voyoit tout ce qui se passoit dans la place. Comme il eut apperçu le bel oiseau, il envoya un officier des eunuques avec ordre de le lui acheter. L'officier vint au payfan, & lui demanda combien il vouloit le vendre. Si c'est pour sa majesté, reprit le payfan, je la supplie d'agréer que je lui en fasse un présent, & je vous prie de le lui porter. L'officier porta l'oiseau au roi, & le roi le trouva si particulier, qu'il chargea l'officier de porter dix pièces d'or au payfan, qui se retira très-content; après quoi il mit l'oiseau dans une cage magnifique, & lui donna du grain & de l'eau dans des vases précieux.

Le roi qui étoit près de monter à cheval pour aller à la chasse, & qui n'avoit pas eu le temps de bien voir l'oiseau, se le fit apporter dès qu'il fut de retour. L'officier

apporta la cage ; & afin de le mieux considérer , le roi l'ouvrit lui-même , & prit l'oiseau sur sa main. En le regardant avec grande admiration , il demanda à l'officier s'il l'avoit vu manger. Sire , reprit l'officier ; votre majesté peut voir que le vase de sa mangeaille est encore plein , & je n'ai pas remarqué qu'il y ait touché. Le roi dit qu'il falloit lui en donner de plusieurs fortes , afin qu'il choisît celle qui lui conviendrait.

Comme on avoit déjà mis la table , on servit dans le temps que le roi prescrivit cet ordre ; dès qu'on eut posé les plats , l'oiseau battit des ailes , s'échappa de la main du roi , vola sur la table , où il se mit à béqueter sur le pain & sur les viandes , tantôt dans un plat & tantôt dans un autre : le roi en fut si surpris , qu'il envoya l'officier des eunuques avertir la reine de venir voir cette merveille. L'officier raconta la chose à la reine en peu de mots , & la reine vint aussitôt. Mais dès qu'elle eut vu l'oiseau , elle se couvrit le visage de son voile , & voulut se retirer. Le roi étonné de cette action , d'autant plus qu'il n'y avoit que des eunuques dans la chambre , & des femmes qui l'avoient suivie , lui demanda la raison qu'elle avoit d'en user ainsi.

Sire , répondit la reine , votre majesté n'en fera pas étonnée , quand elle aura appris que cet oiseau n'est pas un oiseau comme elle se l'imagine , & que c'est un homme. Madame , reprit le roi , plus étonné qu'auparavant , vous voulez vous railler de moi , sans doute ? Vous ne me persuaderez pas qu'un oiseau soit un homme. Sire , dieu me garde de me railler de votre majesté. Rien n'est plus vrai que ce que j'ai l'honneur de lui dire , & je l'affure que c'est le roi de Perse qui se nomme Beder , fils de la célèbre Gulnare , princesse d'un des plus grands royaumes de la mer , neveu de Saleh , roi de ce royaume , & petit-fils de la reine Farasche , mère de Gulnare & de Saleh ; & c'est la princesse Giauhare , fille du roi de Samandal , qui l'a ainsi métamorphosé. Afin que le roi n'en pût pas douter , elle lui raconta comment & pourquoi la princesse Giauhare s'étoit ainsi vengée du mauvais traitement que le roi Saleh avoit fait au roi de Samandal son père.

Le roi eut d'autant moins de peine à ajouter foi à tout ce que la reine lui raconta de cette histoire , qu'il favoit qu'elle étoit une magicienne des plus habiles qu'il y eût jamais eu au monde ; & que comme elle n'ignoroit  
rien

rien de tout ce qui s'y passoit , il étoit d'abord informé par son moyen des mauvais desseins des rois ses voisins contre lui , & les prévenoit. Il eut compassion du roi de Perse , & il pria la reine avec instance de rompre l'enchantement qui le retenoit sous cette forme.

La reine y consentit avec beaucoup de plaisir : Sire , dit-elle au roi , que votre majesté prenne la peine d'entrer dans son cabinet avec l'oiseau , je lui ferai voir en peu de momens un roi digne de la considération qu'elle a pour lui. L'oiseau qui avoit cessé de manger , pour être attentif à l'entretien du roi & de la reine , ne donna pas au roi la peine de le prendre ; il passa le premier dans le cabinet , & la reine y rentra bientôt après avec un vase plein d'eau à la main. Elle prononça sur le vase des paroles inconnues au roi , jusqu'à ce que l'eau commençât à bouillonner ; elle en prit aussitôt dans la main , & en la jetant sur l'oiseau : « Par la vertu des paroles saintes & » mystérieuses que je viens de prononcer , » dit-elle , & au nom du créateur du ciel & » de la terre , qui ressuscite les morts , & » maintient l'univers dans son état , quitte

» cette forme d'oiseau, & reprends celle que  
 » tu as reçue de ton créateur ».

La reine avoit à peine achevé ces paroles, qu'au lieu de l'oiseau, le roi vit paroître un jeune prince de belle taille, dont le bel air & la bonne mine le charmèrent. Le roi Beder se prosterna d'abord, & rendit grâces à dieu de celle qu'il venoit de lui faire. Il prit la main du roi en se relevant, & la baïsa, pour lui marquer sa parfaite reconnaissance ; mais le roi l'embrassa avec bien de la joie, & lui témoigna combien il avoit de satisfaction de le voir. Il voulut aussi remercier la reine ; mais elle étoit déjà retirée à son appartement. Le roi le fit mettre à table avec lui, & après le repas, il le pria de lui raconter comment la princesse Giauhare avoit eu l'inhumanité de transformer en oiseau un prince aussi aimable qu'il l'étoit, & le roi de Perse le satisfit d'abord. Quand il eut achevé, le roi, indigné du procédé de la princesse, ne put s'empêcher de la blâmer. Il étoit louable à la princesse de Samandal, reprit-il, de n'être pas insensible au traitement qu'on avoit fait au roi son père ; mais qu'elle ait poussé la vengeance à un si grand excès contre un prince qui ne devoit pas en être accusé, c'est de quoi elle

ne se justifiera jamais auprès de personne. Mais laissons ce discours, & dites-moi en quoi je puis vous obliger davantage.

Sire, repartit le roi Beder, l'obligation que j'ai à votre majesté est si grande, que je devrois demeurer toute ma vie auprès d'elle pour lui en témoigner ma reconnoissance; mais puisqu'elle ne met pas de bornes à sa générosité, je la supplie de vouloir bien m'accorder un de ses vaisseaux pour me remener en Perse, où je crains que mon absence, qui n'est déjà que trop longue, n'ait causé du désordre, & même que la reine ma mère, à qui j'ai caché mon départ, ne soit morte de douleur, dans l'incertitude où elle doit avoir été de ma vie ou de ma mort.

Le roi lui accorda ce qu'il demandoit de la meilleure grâce du monde; & sans différer, il donna l'ordre pour l'équipement d'un vaisseau, le plus fort & le meilleur voilier qu'il eût dans sa nombreuse flotte. Le vaisseau fut bientôt fourni de tous ses agrès, de matelots, de soldats, de provisions & de munitions nécessaires; & dès que le vent fut favorable, le roi Beder s'y embarqua, après avoir pris congé du roi, & l'avoir remercié de tous les bienfaits dont il lui étoit redevable.

#### 484 LES MILLE ET UNE NUITS:

Le vaisseau mit à la voile avec le vent en poupe, qui le fit avancer considérablement dans sa route dix jours sans discontinuer; l'onzième jour, il devint un peu contraire; il augmenta, & enfin il fut si violent, qu'il causa une tempête furieuse. Le vaisseau ne s'écarta pas seulement de sa route, il fut encore si fortement agité, que tous les mâts se rompirent, & que porté au gré du vent, il donna sur une sèche, & s'y brisa.

La plus grande partie de l'équipage fut submergée d'abord; des autres, les uns se firent à la force de leurs bras pour se sauver à la nage, & les autres se prirent à quelque pièce de bois, ou à une planche. Beder fut des derniers; & emporté tantôt par les courans, & tantôt par les vagues, dans une grande incertitude de sa destinée, il s'aperçut enfin qu'il étoit près de terre, & peu loin d'une ville de grande apparence. Il profita de ce qui lui restoit de force pour y aborder, & il arriva enfin si près du rivage, où la mer étoit tranquille, qu'il toucha le fond. Il abandonna aussitôt la pièce de bois qui lui avoit été d'un si grand secours. Mais en s'avançant dans l'eau pour gagner la grève, il fut fort surpris de voir accourir de toutes parts des chevaux, des chameaux, des mu-

lets, des ânes, des bœufs, des vaches, des taureaux & d'autres animaux qui bordèrent le rivage, & se mirent en état de l'empêcher d'y mettre le pied. Il eut toutes les peines du monde à vaincre leur obstination & à se faire passage. Quand il en fut venu à bout, il se mit à l'abri de quelques roches, jusqu'à ce qu'il eût un peu repris haleine, & qu'il eût séché son habit au soleil.

Lorsque ce prince voulut s'avancer pour entrer dans la ville, il eut encore la même difficulté avec les mêmes animaux, comme s'ils eussent voulu le détourner de son dessein, & lui faire comprendre qu'il y avoit du danger pour lui.

Le roi Beder entra dans la ville, & il vit plusieurs rues belles & spacieuses, mais avec un grand étonnement de ce qu'il ne rencontroit personne. Cette grande solitude lui fit considérer que ce n'étoit pas sans sujet, que tant d'animaux avoient fait tout ce qui étoit en leur pouvoir pour l'obliger de s'en éloigner plutôt que d'entrer. En avançant, néanmoins, il remarqua plusieurs boutiques ouvertes, qui lui firent connoître que la ville n'étoit pas aussi dépeuplée qu'il se l'étoit imaginé. Il s'approcha d'une de ces boutiques, où il y avoit plusieurs sortes de fruits exposés en

vente d'une manière fort propre , & falua un vieillard qui y étoit affis.

Le vieillard qui étoit occupé à quelque chose , leva la tête ; & comme il vit un jeune homme qui marquoit quelque chose de grand , il lui demanda d'un air qui témoignoit beaucoup de surprise , d'où il venoit ; & quelle occasion l'avoit amené. Le roi Beder le satisfit en peu de mots , & le vieillard lui demanda encore s'il n'avoit rencontré personne en son chemin. Vous êtes le premier que j'aye vu , repartit le roi , & je ne puis comprendre qu'une ville si belle , & de tant d'apparence , soit déserte comme elle l'est. Entrez , ne demeurez pas davantage à la porte , répliqua le vieillard , peut-être vous en arriveroit-il quelque mal. Je satisferai votre curiosité à loisir , & je vous dirai la raison pourquoi il est bon que vous preniez cette précaution.

Le roi Beder ne se le fit pas dire deux fois , il entra & s'assit près du vieillard ; mais comme le vieillard avoit compris par le récit de sa disgrâce , que le prince avoit besoin de nourriture , il lui présenta d'abord de quoi reprendre des forces ; & quoique le roi Beder l'eût prié de lui expliquer pourquoi il avoit pris la précaution de le faire entrer , il ne

voulut néanmoins rien lui dire qu'il n'eût achevé de manger ; c'est qu'il craignoit que les choses fâcheuses qu'il avoit à lui dire ne l'empêchassent de manger tranquillement. En effet , quand il vit qu'il ne mangeoit plus : Vous devez bien remercier dieu , lui dit-il , de ce que vous êtes venu jusques chez moi sans aucun accident. Eh , pour quel sujet ? reprit le roi Beder effrayé & alarmé.

Il faut que vous sachiez , repartit le vieillard , que cette ville s'appelle *la ville des enchantemens* , & qu'elle est gouvernée , non pas par un roi , mais par une reine ; & cette reine , qui est la plus belle personne de son sexe dont on ait jamais entendu parler , est aussi magicienne , mais la plus insigne & la plus dangereuse que l'on puisse connoître. Vous en ferez convaincu , quand vous saurez que tous ces chevaux , ces mulets , & ces autres animaux que vous avez vus , sont autant d'hommes comme vous & comme moi , qu'elle a ainsi métamorphosés par son art diabolique. Autant de jeunes gens bien faits comme vous qui entrent dans la ville , elle a des gens apostés qui les arrêtent , & qui , de gré ou de force , les conduisent devant elle. Elle les reçoit avec un accueil des plus obligeant , elle les caresse , elle les régale , elle

## 488 LES MILLE ET UNE NUITS:

les loge magnifiquement, & elle leur donne tant de facilités pour leur persuader qu'elle les aime, qu'elle n'a pas de peine à y réussir; mais elle ne les laisse pas jouir long-temps de leur bonheur prétendu; il n'y en a pas un qu'elle ne métamorphose en quelque animal ou en quelque oiseau au bout de quarante jours, selon qu'elle le juge à propos. Vous m'avez parlé de tous ces animaux qui se font présentés pour vous empêcher d'aborder à terre & d'entrer dans la ville; c'est qu'ils ne pouvoient vous faire comprendre d'une autre manière le danger auquel vous vous exposez, & qu'ils faisoient ce qui étoit en leur pouvoir pour vous en détourner.

Ce discours affligea très-sensiblement le jeune roi de Perse. Hélas, s'écria-t-il, à quelle extrémité suis-je réduit par ma mauvaise destinée! Je suis à peine délivré d'un enchantement dont j'ai encore horreur, que je me vois exposé à quelque autre plus terrible. Cela lui donna lieu de raconter son histoire au vieillard plus au long, de lui parler de sa naissance, de sa qualité, de sa passion pour la princesse de Samandal, & de la cruauté qu'elle avoit eue de le changer en oiseau, au moment qu'il venoit de la voir, & de lui faire la déclaration de son amour.

Quand ce prince eut achevé par le bonheur qu'il avoit eu de trouver une reine qui avoit rompu cet enchantement, & par des témoignages de la peur qu'il avoit de retomber dans un plus grand malheur, le vieillard qui voulut le rassurer : Quoique ce que je vous ai dit de la reine magicienne & de sa méchanceté, lui dit-il, soit véritable, cela ne doit pas néanmoins vous donner la grande inquiétude où je vois que vous en êtes. Je suis aimé de toute la ville, je ne suis pas même inconnu à la reine, & je puis dire qu'elle a beaucoup de considération pour moi. Ainsi c'est un grand bonheur pour vous que votre bonne fortune vous ait adressé à moi plutôt qu'à un autre. Vous êtes en sûreté dans ma maison, où je vous conseille de demeurer, si vous l'agréez ainsi : pourvu que vous ne vous en écartiez pas, je vous garantis qu'il ne vous arrivera rien qui puisse vous donner sujet de vous plaindre de ma mauvaise foi. De la sorte, il n'est pas besoin que vous vous contraigniez en quoi que ce soit.

Le roi Beder remercia le vieillard de l'hospitalité qu'il exerçoit envers lui, & de la protection qu'il lui donnoit avec tant de bonne volonté. Il s'assit à l'entrée de la boutique ; & il n'y parut pas plutôt, que la jeunesse & la

bonne mine attirèrent les yeux de tous les passans. Plusieurs s'arrêtèrent même, & firent compliment au vieillard sur ce qu'il avoit acquis un esclave si bien fait, comme ils se l'imaginoient. Et ils en paroissoient d'autant plus surpris, qu'ils ne pouvoient comprendre qu'un si beau jeune homme eût échappé à la diligence de la reine. Ne croyez pas que ce soit un esclave, leur disoit le vieillard; vous savez que je ne suis ni assez riche, ni de condition, pour en avoir de cette conséquence. C'est mon neveu, fils d'un frère que j'avois, qui est mort; & comme je n'ai pas d'enfans, je l'ai fait venir pour me tenir compagnie. Ils se réjouirent avec lui de la satisfaction qu'il devoit avoir de son arrivée; mais en même-temps ils ne purent s'empêcher de lui témoigner la crainte qu'ils avoient que la reine ne le lui enlevât. Vous la connoissez, lui disoient-ils, & vous ne devez pas ignorer le danger auquel vous vous êtes exposé, après tous les exemples que vous en avez. Quelle douleur feroit la vôtre, si elle lui faisoit le même traitement qu'à tant d'autres que nous favons!

Je vous suis bien obligé, reprenoit le vieillard, de la bonne amitié que vous me témoignez, & de la part que vous prenez à mes

intérêts, & je vous en remercie avec toute la reconnoissance qu'il m'est possible. Mais je me garderai de penser même que la reine voulût me faire le moindre déplaisir, après toutes les bontés qu'elle ne cesse d'avoir pour moi. Au cas qu'elle en apprenne quelque chose, & qu'elle m'en parle, j'espère qu'elle ne songera pas seulement à lui, dès que je lui aurai marqué qu'il est mon neveu.

Le vieillard étoit ravi d'entendre les louanges qu'on donnoit au jeune roi de Perse : il y prenoit part comme si véritablement il eût été son propre fils, & il conçut pour lui une amitié qui augmenta à mesure que le séjour qu'il fit chez lui, lui donna lieu de le mieux connoître. Il y avoit environ un mois qu'ils vivoient ensemble, lorsqu'un jour, le roi Beder étant assis à l'entrée de la boutique à son ordinaire, la reine Labe, c'est ainsi que s'appeloit la reine magicienne, vint passer devant la maison du vieillard avec grande pompe. Le roi Beder n'eut pas plutôt apperçu la tête des gardes qui marchaient devant elle, qu'il se leva, rentra dans la boutique, & demanda au vieillard son hôte ce que cela signifioit. C'est la reine qui va passer, reprit-il, mais demeurez & ne craignez rien.

Les gardes de la reine Labe, habillés d'un

habit uniforme , couleur de pourpre , montés & équipés avantageusement , passèrent en quatre files , le sabre haut , au nombre de mille ; & il n'y eut pas un officier qui ne saluât le vieillard en passant devant sa boutique. Ils furent suivis d'un pareil nombre d'eunuques , habillés de brocard & mieux montés , dont les officiers lui firent le même honneur. Après eux , autant de jeunes demoiselles , presque toutes également belles , richement habillées & ornées de pierreries , venoient à pied d'un pas grave , avec la demi-pique à la main ; & la reine Labe paroissoit au milieu d'elles sur un cheval tout brillant de diamans , avec une selle d'or & une housse d'un prix inestimable. Les jeunes demoiselles saluèrent aussi le vieillard à mesure qu'elles passoient ; & la reine , frappée de la bonne mine du roi Beder , s'arrêta devant la boutique. Abdallah , lui dit-elle , c'est ainsi qu'il s'appeloit , dites-moi , je vous prie , est-ce à vous cet esclave si bien fait & si charmant ? Y a-t-il long-temps que vous avez fait cette acquisition ?

Avant de répondre à la reine , Abdallah se prosterna contre terre , & en se relevant : Madame , lui dit-il , c'est mon neveu , fils d'un frère que j'avois , qui est mort il n'y a pas long-temps. Comme je n'ai pas d'enfans , je le res-

garde comme mon fils , & je l'ai fait venir pour ma consolation , & pour recueillir après ma mort le peu de bien que je laisserai.

La reine Labe , qui n'avoit encore vu personne de comparable au roi Beder , & qui venoit de concevoir une forte passion pour lui , songea sur ce discours à faire en sorte que le vieillard le lui abandonnât. Bon père , reprit elle , ne voulez-vous pas bien me faire l'amitié de m'en faire un présent ? Ne me refusez pas , je vous en prie : je jure par le feu & par la lumière , que je le ferai si grand & si puissant , que jamais particulier au monde n'aura fait une si haute fortune. Quand j'aurois le dessein de faire mal à tout le genre humain , il sera le seul à qui je me garderai bien d'en faire. J'ai confiance que vous m'accorderez ce que je vous demande , plus sur l'amitié que je fais que vous avez pour moi , que sur l'estime que je fais & que j'ai toujours faite de votre personne.

Madame , reprit le bon Abdallah , je suis infiniment obligé à votre majesté de toutes les bontés qu'elle a pour moi , & de l'honneur qu'elle veut faire à mon neveu. Il n'est pas digne d'approcher d'une si grand reine : je supplie votre majesté de trouver bon qu'il s'en dispense.

Abdallah , répliqua la reine , je m'étois flat-

tée que vous m'aimiez davantage ; & je n'eusse jamais cru que vous dussiez me donner une marque si évidente du peu d'état que vous faites de mes prières. Mais je jure encore une fois par le feu & par la lumière , & même parce qu'il y a de plus sacré dans ma religion , que je ne passerai pas outre , que je n'aye vaincu votre opiniâtreté. Je comprends fort bien ce qui vous fait de la peine ; mais je vous promets que vous n'aurez pas le moindre sujet de vous repentir de m'avoir obligée si sensiblement.

Le vieillard Abdallah eut une mortification inexprimable par rapport à lui & par rapport au roi Beder , d'être forcé de céder à la volonté de la reine : Madame , reprit-il , je ne veux pas que votre majesté ait lieu d'avoir si mauvaise opinion du respect que j'ai pour elle , ni mon zèle pour contribuer à tout ce qui peut lui faire plaisir. J'ai une confiance entière sur sa parole , & je ne doute pas qu'elle ne me la tienne. Je la supplie seulement de différer à faire un si grand honneur à mon neveu , jusqu'au premier jour qu'elle repassera. Ce sera donc demain , repartit la reine ; & en disant ces paroles , elle baissa la tête pour lui marquer l'obligation qu'elle lui avoit , & reprit le chemin de son palais.

Quand la reine Labe eut achevé de passer avec toute la pompe qui l'accompagnoit : Mon fils , dit le bon Abdallah au roi Beder , qu'il s'étoit accoutumé d'appeler ainsi, afin de ne pas le faire connoître en parlant de lui en public ; je n'ai pu , comme vous l'avez vu vous-même , refuser à la reine ce qu'elle m'a demandé avec la vivacité dont vous avez été témoin ; afin de ne pas lui donner lieu d'en venir à quelque violence d'éclat ou secrète , en employant son art magique , & de vous faire , autant par dépit contre vous que contre moi , un traitement plus cruel & plus signalé , qu'à tous ceux dont elle a pu disposer jusqu'à présent , comme je vous en ai déjà entretenu. J'ai quelque raison de croire qu'elle en usera bien , comme elle me l'a promis , par la considération toute particulière qu'elle a pour moi. Vous l'avez pu remarquer vous-même par celle de toute sa cour , & par les honneurs qui m'ont été rendus. Elle seroit bien maudite du ciel , si elle me trompoit ; mais elle ne me tromperoit pas impunément , & je saurois bien m'en venger.

Ces assurances , qui paroissoient fort incertaines , ne firent pas un grand effet sur l'esprit du roi Beder. Après tout ce que vous m'avez raconté des méchancetés de cette reine , re-

prit-il , je ne vous dissimule pas combien je redoute de m'approcher d'elle. Je mépriserois peut-être tout ce que vous m'en avez pu dire , & je me laisserois pas éblouir par l'éclat de la grandeur qui l'environne , si je ne favois déjà par expérience ce que c'est que d'être à la discrétion d'une magicienne. L'état où je me suis trouvé par l'enchantement de la princesse Giauhare , & dont il semble que je n'ai été délivré que pour rentrer presque aussitôt dans un autre , me la fait regarder avec horreur. Ses larmes l'empêchèrent d'en dire davantage , & firent connoître avec quelle répugnance il se voyoit dans la nécessité fatale d'être livré à la reine Labe.

Mon fils , reprit le vieillard Abdallah , ne vous affligez pas : j'avoue qu'on ne peut pas faire un grand fondement sur les promesses & même sur les sermens d'une reine si pernicieuse. Je veux bien que vous sachiez que tout son pouvoir ne s'étend pas jusqu'à moi. Elle ne l'ignore pas ; & c'est pour cela , préférablement à toute autre chose , qu'elle a tant d'égards pour moi. Je saurai bien l'empêcher de vous faire le moindre mal , quand elle seroit assez perfide pour oser entreprendre de vous en faire. Vous pouvez vous fier à moi ; & pourvu que vous suiviez exactement les avis que je

vous donnerai avant que je vous abandonne à elle , je vous suis garant qu'elle n'aura pas plus de puissance sur vous que sur moi.

La reine magicienne ne manqua pas de passer le lendemain devant la boutique du vieillard Abdallah , avec la même pompe que le jour d'auparavant , & le vieillard l'attendoit avec un grand respect. Bon père , lui dit-elle en s'arrêtant , vous devez juger de l'impatience où je suis d'avoir votre neveu auprès de moi , par mon exactitude à venir vous faire-souvenir de vous acquitter de votre promesse. Je fais que vous êtes homme de parole , & je ne veux pas croire que vous ayez changé de-sentiment.

Abdallah qui s'étoit prosterné dès qu'il avoit vu que la reine s'approchoit , se releva quand elle eut cessé de parler ; & comme il ne vouloit pas que personne entendît ce qu'il avoit à lui dire , il s'avança avec respect jusqu'à la tête de son cheval , & en lui parlant bas : Puissante reine , dit-il , je suis persuadé que votre majesté ne prend pas en mauvaise part la difficulté que je fis de lui confier mon neveu dès-hier : elle doit avoir compris elle-même le motif que j'en ai eu. Je veux bien le lui abandonner aujourd'hui , mais je la supplie d'avoir-pour agréable de mettre en oubli tous les se-

crets de cette science merveilleuse qu'elle possède au souverain degré. Je regarde mon neveu comme mon propre fils, & votre majesté me mettroit au désespoir, si elle en usoit avec lui d'une autre manière qu'elle a eu la bonté de me le promettre.

Je vous le promets encore, repartit la reine, & je vous répète par le même serment qu'hier, que vous & lui aurez tout sujet de vous louer de moi. Je vois bien que je ne vous suis pas encore assez connue, ajouta-t-elle, vous ne m'avez vue jusqu'à présent que le visage couvert; mais comme je trouve votre neveu digne de mon amitié, je veux vous faire voir que je ne suis pas indigne de la sienne. En disant ces paroles, elle laissa voir au roi Beder qui s'étoit approché avec Abdallah, une beauté incomparable; mais le roi Beder en fut peu touché. En effet, ce n'est pas assez d'être belle, dit-il en lui-même, il faut que les actions soient aussi régulières que la beauté est accomplie.

Dans le temps que le roi Beder faisoit ces réflexions, les yeux attachés sur la reine Labe, le vieillard Abdallah se tourna de son côté, & en la prenant par la main, il le lui présenta : Le voilà, madame, lui dit-il; je supplie votre majesté encore une fois de se

souvenir qu'il est mon neveu , & de permettre qu'il vienne me voir quelquefois. La reine le lui promit ; & pour lui marquer sa reconnoissance , elle lui fit donner un sac de mille pièces d'or qu'elle avoit fait apporter. Il s'excusa d'abord de le recevoir ; mais elle voulut absolument qu'il l'acceptât , & il ne put s'en dispenser. Elle avoit fait amener un cheval aussi richement harnaché que le sien , pour le roi de Perse. On le lui présenta ; & pendant qu'il mettoit le pied à l'étrier : J'oublois , dit la reine à Abdallah , de vous demander comment s'appelle votre neveu. Comme il lui eut répondu qu'il se nommoit Beder (*Pleine Lune*) : On s'est mépris , reprit - elle , on devoit plutôt le nommer Schems (*Soleil*).

Dès que le roi Beder fut monté à cheval , il voulut prendre son rang derrière la reine ; mais elle le fit avancer à sa gauche , & voulut qu'il marchât à côté d'elle. Elle regarda Abdallah , & après lui avoir fait une inclination , elle reprit sa marche.

Au lieu de remarquer sur le visage du peuple une certaine satisfaction accompagnée de respect à la vue de sa souveraine , le roi Beder s'apperçut au contraire qu'on la regardoit avec mépris , & même que plusieurs

## 500 LES MILLE ET UNE NUITS.

faisoient mille imprécations contr'elle. La magicienne, disoient quelques-uns, a trouvé un nouveau sujet d'exercer sa méchanceté : le ciel ne délivrera-t-il jamais le monde de sa tyrannie ? Pauvre étranger, s'écrioient d'autres, tu es bien trompé, si tu crois que ton bonheur durera long-temps : c'est pour rendre ta chute plus affoimante qu'on t'élève si haut ! Ces discours lui firent connoître que le vieillard Abdallah lui avoit dépeint la reine Labe telle qu'elle étoit en effet, mais comme il ne dépendoit plus de lui de se tirer du danger où il étoit, il s'abandonna à la providence, & à ce qu'il plairoit au ciel de décider de son sort.

La reine magicienne arriva à son palais ; & quand'elle eut mis pied à terre, elle se fit donner la main par le roi Beder, & entra avec lui, accompagnée de ses femmes & des officiers de ses eunuque. Elle lui fit voir elle-même tous les appartemens, où il n'y avoit qu'or massif, pierreries, & que meubles d'une magnificence singulière. Quand elle l'eut mené dans son cabinet, elle s'avança avec lui sur un balcon, d'où elle lui fit remarquer un jardin d'une beauté enchantée. Le roi Beder louoit tout ce qu'il voyoit avec beaucoup d'esprit, d'une manière néanmoins

qu'elle ne pouvoit se douter qu'il fût autre chose que le neveu du vieillard Abdallah. Ils s'entretinrent de plusieurs choses indifférentes, jusqu'à ce qu'on vint avertir la reine que l'on avoit servi.

La reine & le roi Beder se levèrent, & allèrent se mettre à table. La table étoit d'or massif, & les plats de la même matière. Ils mangèrent, & ils ne burent presque pas jusqu'au dessert; mais alors la reine se fit emplir sa coupe d'or d'excellent vin; & après qu'elle eut bu à la santé du roi Beder, elle la fit remplir sans la quitter, & la lui présenta. Le roi Beder la reçut avec beaucoup de respect; & par une inclination de tête fort bas, il lui marqua qu'il buvoit réciproquement à sa santé.

Dans le même temps dix femmes de la reine Labe entrèrent avec des instrumens, dont elles firent un agréable concert avec leurs voix, pendant qu'ils continuèrent de boire bien avant dans la nuit. A force de boire, enfin ils s'échauffèrent si fort l'un & l'autre, qu'insensiblement le roi Beder oublia que la reine étoit magicienne, & qu'il ne la regarda plus que comme la plus belle reine qu'il y eût au monde. Dès que la reine se fut aperçue qu'elle l'avoit amené au point qu'elle souhaitoit, elle fit signe aux eunuques & à

ses femmes de se retirer. Ils obéirent, & le roi Beder & elle couchèrent ensemble.

Le lendemain la reine & le roi Beder allèrent au bain dès qu'ils furent levés; & au sortir du bain, les femmes qui y avoient servi le roi, lui présentèrent du linge blanc & un habit des plus magnifiques. La reine, qui avoit pris aussi un autre habit plus magnifique que celui du jour d'auparavant, vint le prendre, & ils allèrent ensemble à son appartement. On leur servit un bon repas, après quoi ils passèrent la journée agréablement à la promenade dans le jardin, & à plusieurs fortes de divertissemens.

La reine Labe traita & régala le roi Beder de cette manière pendant quarante jours, comme elle avoit coutume d'en user envers tous ses amans. La nuit du quarantième, qu'ils étoient couchés, comme elle croyoit que le roi Beder dormoit, elle se leva sans faire de bruit: mais le roi Beder qui étoit éveillé, & qui s'apperçut qu'elle avoit quelque dessein, fit semblant de dormir, & fut attentif à ses actions. Lorsqu'elle fut levée, elle ouvrit une cassette, d'où elle tira une boîte pleine d'une certaine poudre jaune. Elle prit de cette poudre, & en fit une traînée au travers de la chambre. Aussitôt cette traînée se changea

en un ruisseau d'une eau très-claire, au grand étonnement du roi Beder. Il en trembla de frayeur ; & il se contraignit davantage à faire semblant qu'il dormoit, pour ne pas donner à connoître à la magicienne qu'il fût éveillé.

La reine Labe puisa de l'eau du ruisseau dans un vase, & en versa dans un bassin où il y avoit de la farine, dont elle fit une pâte qu'elle pétrit fort long - temps : elle y mit la tourtière dessus ; & pendant que le gâteau cuisoit, elle remit les vases & les boîtes dont elle s'étoit servie en leur lieu, & à de certaines paroles qu'elle prononça, le ruisseau qui couloit au milieu de la chambre disparut. Quand le gâteau fut cuit, elle l'ôta de dessus la braise & le porta dans un cabinet, après quoi elle revint coucher avec le roi Beder, qui fut si bien dissimuler, qu'elle n'eut pas le moindre soupçon qu'il eût rien vu de tout ce qu'elle venoit de faire.

Le roi Beder, à qui les plaisirs & les divertissemens avoient fait oublier le bon vieillard Abdallah, son hôte, depuis qu'il l'avoit quitté, se souvint de lui, & crut qu'il avoit besoin de son conseil, après ce qu'il avoit vu faire à la reine Labe pendant la nuit. Dès qu'il fut levé, il témoigna à la reine le désir qu'il avoit de l'aller voir, & la supplia de vouloir bien

le lui permettre. Hé quoi, mon cher Beder ; reprit la reine, vous ennuyez-vous déjà, je ne dis pas de demeurer dans un palais si superbe, & où vous devez trouver tant d'agrémens, mais de la compagnie d'une reine qui vous aime si passionnément, & qui vous en donne tant de marques ?

Grande reine, reprit le roi Beder, comment pourrois-je m'ennuyer de tant de grâces & de tant de faveurs dont votre majesté a la bonté de me combler ? Bien loin de cela, madame, je demande cette permission plutôt pour rendre compte à mon oncle des obligations infinies que j'ai à votre majesté, que pour lui faire connoître que je ne l'oublie pas. Je ne désavoue pas néanmoins que c'est en partie pour cette raison : comme je fais qu'il m'aime avec tendresse, & qu'il y a quarante jours qu'il ne m'a vu, je ne veux pas lui donner lieu de penser que je n'y correspons pas, en demeurant plus longtemps sans le voir. Allez, repartit la reine, je le veux bien ; mais vous ne ferez pas longtemps à revenir, si vous vous souvenez que je ne puis vivre sans vous. Elle lui fit donner un cheval richement harnaché, & il partit.

Le vieillard Abdallah fut ravi de revoir le  
roi

roi Beder ; sans avoir égard à sa qualité , il l'embrassa tendrement , & le roi Beder l'embrassa de même , afin que personne ne doutât qu'il ne fût son neveu. Quand ils se furent assis : Hé bien , demanda Abdallah au roi , comment vous êtes-vous trouvé , & comment vous trouvez-vous encore avec cette infidelle , cette magicienne ?

Jusqu'à présent , reprit le roi Beder , je puis dire qu'elle a eu pour moi toutes sortes d'égards imaginables , & qu'elle a eu toute la considération & tout l'empressement possible pour mieux me persuader qu'elle m'aime parfaitement. Mais j'ai remarqué une chose cette nuit qui me donne un juste sujet de soupçonner que tout ce qu'elle en a fait n'est que dissimulation. Dans le temps qu'elle croyoit que je dormois profondément , quoique je fusse éveillé , je m'aperçus qu'elle s'éloigna de moi avec beaucoup de précaution , & qu'elle se leva. Cette précaution fit qu'au lieu de me rendormir , je m'attachai à l'observer , en feignant cependant que je dormois toujours. En continuant son discours , il lui raconta comment & avec quelles circonstances il lui avoit vu faire le gâteau ; & en achevant : Jusqu'alors , ajouta-t-il , j'avois que je vous avois presqu'oublié , avec tous

506 LES MILLE ET UNE NUITS.

les avis que vous m'aviez donnés de ses méchancetés; mais cette action me fait craindre qu'elle ne tienne ni les paroles qu'elle vous a données, ni ses sermens si solennels. J'ai songé à vous aussitôt, & je m'estime heureux de ce qu'elle m'a permis de vous venir voir avec plus de facilité que je ne m'y étois attendu.

Vous ne vous êtes pas trompé, repartit le vieillard Abdallah, avec un sourire qui marquoit qu'il n'avoit pas cru lui-même qu'elle dût en user autrement; rien n'est capable d'obliger la perfide de se corriger. Mais ne craignez rien, je fais le moyen de faire en sorte que le mal qu'elle veut vous faire retombe sur elle. Vous êtes entré dans le soupçon fort à propos, & vous ne pouviez mieux faire que de recourir à moi. Comme elle ne garde pas ses amans plus de quarante jours, & qu'au lieu de les renvoyer honnêtement, elle en fait autant d'animaux dont elle remplit ses forêts, ses parcs & la campagne, je pris dès hier les mesures pour empêcher qu'elle ne vous fasse le même traitement. Il y a trop long-temps que la terre porte ce monstre, il faut qu'elle soit traitée elle-même comme elle le mérite.

En achevant ces paroles, Abdallah mit

deux gâteaux entre les mains du roi Beder, & lui dit de les garder pour en faire l'usage qu'il alloit entendre. Vous m'avez dit, continua-t-il, que la magicienne a fait un gâteau cette nuit ; c'est pour vous en faire manger, n'en doutez pas ; mais gardez-vous bien d'en goûter. Ne laissez pas cependant d'en prendre quand elle vous en présentera, & au lieu d'en mettre à la bouche, faites en sorte de manger à la place, d'un des deux que je viens de vous donner, sans qu'elle s'en apperçoive. Dès qu'elle aura cru que vous aurez avalé du sien, elle ne manquera pas d'entreprendre de vous métamorphoser en quelque animal. Elle n'y réussira pas, & elle tournera la chose en plaisanterie, comme si elle n'eût voulu le faire que pour rire & vous faire un peu de peur, pendant qu'elle en aura un dépit mortel dans l'ame, & qu'elle s'imaginera d'avoir manqué en quelque chose dans la composition de son gâteau. Pour ce qui est de l'autre gâteau, vous lui en ferez présent, & vous la presserez d'en manger. Elle en mangera, quand ce ne seroit que pour vous faire voir qu'elle ne se méfie pas de vous, après le sujet qu'elle vous aura donné de vous méfier d'elle. Quand elle en aura mangé, prenez

un peu d'eau dans le creux de la main, & en la lui jetant au visage, dites-lui : *Quitte cette forme, & prends celle d'un tel ou tel animal* qu'il vous plaira, & venez avec l'animal, je vous dirai ce qu'il faudra que vous fassiez.

Le roi Beder marqua au vieillard Abdallah, en termes les plus expressifs, combien il lui étoit obligé de l'intérêt qu'il prenoit à empêcher qu'une magicienne si dangereuse n'eût le pouvoir d'exercer sa méchanceté contre lui; & après qu'il se fut encore entretenu quelque temps avec lui, il le quitta & retourna au palais. En arrivant il apprit que la magicienne l'attendoit dans le jardin avec grande impatience. Il alla la chercher, & la reine Labe ne l'eut pas plutôt aperçu, qu'elle vint à lui avec grand empressement. Cher Beder, lui dit-elle, on a grande raison de dire que rien ne fait mieux connoître la force & l'excès de l'amour, que l'éloignement de l'objet que l'on aime. Je n'ai pas eu de repos depuis que je vous ai perdu de vue, & il me semble qu'il y a des années que je ne vous ai pas vu; pour peu que vous eussiez différé, je me préparois à vous aller chercher moi-même.

Madame, reprit le roi Beder, je puis assu-

rer votre majesté que je n'ai pas eu moins d'impatience de me rendre auprès d'elle; mais je n'ai pu refuser quelques momens d'entretien à un oncle qui m'aime, & qui ne m'avoit pas vu depuis si long-temps. Il vouloit me retenir; mais je me suis arraché à sa tendresse pour venir où l'amour m'appelloit; & de la collation qu'il m'avoit préparée, je me suis contenté d'un gâteau que je vous ai apporté. Le roi Beder qui avoit enveloppé l'un des deux gâteaux dans un mouchoir fort propre, le développa, & en le lui présentant: Le voilà, madame, ajouta-t-il, je vous supplie de l'agréer.

Je l'accepte de bon cœur, repartit la reine en le prenant, & j'en mangerai avec plaisir pour l'amour de vous & de votre oncle mon bon ami; mais auparavant je veux que pour l'amour de moi vous mangiez de celui-ci, que j'ai fait pendant votre absence. Belle reine, lui dit le roi Beder en le recevant avec respect, des mains comme celles de votre majesté ne peuvent rien faire que d'excellent, & elle me fait une faveur dont je ne puis assez lui témoigner ma reconnaissance.

Le roi Beder substitua adroitement à la place du gâteau de la reine, l'autre que le

## 510 LES MILLE ET UNE NUITS.

vieillard Abdallah lui avoit donné, & il en rompit un morceau qu'il porta à la bouche. Ah, reine, s'écria-t-il en le mangeant, je n'ai jamais rien goûté de plus exquis ! Comme ils étoient près d'un jet-d'eau, la magicienne qui vit qu'il avoit avalé le morceau, & qu'il en alloit manger un autre, puisa de l'eau du bassin dans le creux de sa main, & en la lui jetant au visage : *Malheureux*, lui dit-elle, *quitte cette figure d'homme, & prends celle d'un vilain cheval borgne & boiteux.*

Ces paroles ne firent pas d'effet, & la magicienne fut extrêmement étonnée de voir le roi Beder dans le même état, & donner seulement une marque de grande frayeur. La rougeur lui en monta au visage ; & comme elle vit qu'elle avoit manqué son coup : Cher Beder, lui dit-elle, ce n'est rien, remettez-vous, je n'ai pas voulu vous faire de mal, je l'ai fait seulement pour voir ce que vous en diriez. Vous pouvez juger que je serois la plus misérable & la plus exécration de toutes les femmes, si je commettois une action si noire, je ne dis pas seulement après les sermens que j'ai faits, mais même après les marques d'amour que je vous ai données.

Puissante reine, repartit le roi Beder, quel-

que persuadé que je sois que votre majesté ne l'a fait que pour se divertir, je n'ai pu néanmoins me garantir de la surprise : que moyen aussi de s'empêcher de n'avoir pas au moins quelque émotion à des paroles capables de faire un changement si étrange ? Mais, madame, laissons-là ce discours, & puisque j'ai mangé de votre gâteau, faites-moi la grâce de goûter du mien.

La reine Labe, qui ne pouvoit mieux se justifier qu'en donnant cette marque de confiance au roi de Perse, rompit un morceau du gâteau & le mangea. Dès qu'elle l'eut avalé, elle parut toute troublée & elle demeura comme immobile. Le roi Beder ne perdit pas de temps, il prit de l'eau du même bassin, & en la lui jetant au visage : *Abominable magicienne, s'écria-t-il, fors de cette figure, & change-toi en cavale.*

Au même moment, la reine Labe fut changée en une très-belle cavale ; & sa confusion fut si grande de se voir ainsi métamorphosée, qu'elle répandit des larmes en abondance. Elle baissa la tête jusqu'aux pieds du roi Beder, comme pour le toucher de compassion. Mais quand il eût voulu se laisser fléchir, il n'étoit pas en son pouvoir de réparer le mal qu'il lui avoit fait. Il mena la

## 512 LES MILLE ET UNE NUITS.

cavale à l'écurie du palais, où il la mit entre les mains d'un palfrenier pour la faire seller & brider ; mais de toutes les brides que le palfrenier présenta à la cavale, pas une ne se trouva propre. Il fit seller & brider deux chevaux, un pour lui & l'autre pour le palfrenier, & il se fit suivre par le palfrenier jusques chez le vieillard Abdallah avec la cavale à la main.

Abdallah qui apperçut de loin le roi Beder & la cavale, ne douta pas que le roi Beder n'eût fait ce qu'il lui avoit recommandé. Maudite magicienne, dit-il aussitôt en lui-même avec joie, le ciel enfin t'a châtiée comme tu le méritois. Le roi Beder mit pied à terre en arrivant, & entra dans la boutique d'Abdallah, qu'il embrassa en le remerciant de tous les services qu'il lui avoit rendus. Il lui raconta de quelle manière le tout s'étoit passé, & lui marqua qu'il n'avoit pas trouvé de bride propre pour la cavale. Abdallah qui en avoit une à tout cheval, en brida la cavale lui-même ; & dès que le roi Beder eut envoyé le palfrenier avec les deux chevaux : Sire, lui dit-il, vous n'avez pas besoin de vous arrêter davantage en cette ville, montez la cavale & retournez en votre royaume. La seule chose que j'ai

à vous recommander, c'est qu'au cas que vous veniez à vous défaire de la cavale, de vous bien garder de la livrer avec la bride. Le roi Beder lui promit qu'il s'en souviendrait; & après qu'il lui eut dit adieu, il partit.

Le jeune roi de Perse ne fut pas plutôt hors de la ville, qu'il ne se sentit pas de la joie d'être délivré d'un si grand danger, & d'avoir à sa disposition la magicienne, qu'il avoit eu un si grand sujet de redouter. Trois jours après son départ il arriva à une grande ville. Comme il étoit dans le fauxbourg, il fut rencontré par un vieillard de quelque considération qui alloit à pied à une maison de plaisance qu'il avoit. Seigneur, lui dit le vieillard en s'arrêtant, oserois-je vous demander de quel côté vous venez? Il s'arrêta aussitôt pour le satisfaire; & comme le vieillard lui faisoit plusieurs questions, une vieille survint qui s'arrêta pareillement, & se mit à pleurer en regardant la cavale avec de grands soupirs.

Le roi Beder & le vieillard interrompirent leur entretien, pour regarder la vieille, & le roi Beder lui demanda quel sujet elle avoit de pleurer. Seigneur, reprit-elle, c'est que votre cavale ressemble si parfaitement à

514 LES MILLE ET UNE NUITS.

une que mon fils avoit , & que je regrète encore pour l'amour de lui, que je croirois que c'est la même si elle n'étoit morte. Vendez-la-moi, je vous en supplie, je vous la payerai ce qu'elle vaut ; & avec cela, je vous en aurai une très-grande obligation.

Bonne-mère, repartit le roi Beder, je suis fâché de ne pouvoir vous accorder ce que vous demandez ; ma cavale n'est pas à vendre. Ah, Seigneur, insista la vieille, ne me refusez pas, je vous en conjure au nom de dieu ! Nous mourrions de déplaisir mon fils & moi, si vous ne nous accordiez pas cette grâce. Bonne-mère, répliqua le roi Beder, je vous l'accorderois très - volontiers, si je m'étois déterminé à me défaire d'une si bonne cavale ; mais quand cela feroit, je ne crois pas que vous en voulussiez donner mille pièces d'or ; car en ce cas-là je ne l'estimerois pas moins. Pourquoi ne les donnerois - je pas, repartit la vieille ? vous n'avez qu'à donner votre consentement à la vente, je vais vous les compter.

Le roi Beder qui voyoit que la vieille étoit habillée assez pauvrement, ne put s'imaginer qu'elle fût en état de trouver une si grosse somme. Pour éprouver si elle tiendrait le marché ; Donnez-moi l'argent, lui dit-il, la

cavale est à vous. Aussitôt la vieille détacha une bourse qu'elle avoit autour de sa ceinture, & en la lui présentant : Prenez la peine de descendre , lui dit-elle , que nous comptions si la somme y est ; au cas qu'elle n'y soit pas, j'aurai bientôt trouvé le reste , ma maison n'est pas loin.

L'étonnement du roi Beder fut extrême quand il vit la bourse : Bonne mère , reprit-il , ne voyez-vous pas que ce que je vous en ai dit n'est que pour rire ? je vous répète que ma cavale n'est pas à vendre.

Le vieillard qui avoit été témoin de tout cet entretien , prit alors la parole : Mon fils , dit-il au roi Beder , il faut que vous sachiez une chose , que je vois bien que vous ignorez , c'est qu'il n'est pas permis en cette ville de mentir en aucune manière , sous peine de mort. Ainsi vous ne pouvez vous dispenser de prendre l'argent de cette bonne-femme , & de lui livrer votre cavale , puisqu'elle vous en donne la somme que vous avez demandée. Vous ferez mieux de faire la chose sans bruit , que de vous exposer au malheur qui pourroit vous en arriver.

Le roi Beder bien affligé de s'être engagé dans cette méchante affaire avec tant d'inconsidération , mit pied à terre avec un grand

regret. La vieille fut prompte à se saisir de la bride & à débrider la cavale, & encore plus à prendre dans la main de l'eau d'un ruisseau qui couloit au milieu de la rue, & de la jeter sur la cavale, avec ces paroles: *Ma fille, quittez cette forme étrangère, & reprenez la vôtre.* Le changement se fit en un moment; & le roi Beder qui s'évanouit dès qu'il vit paroître la reine Labe devant lui, fût tombé par terre, si le vieillard ne l'eût retenu.

La vieille qui étoit mère de la reine Labe; & qui l'avoit instruite de tous les secrets de la magie, n'eut pas plutôt embrassé sa fille, pour lui témoigner sa joie, qu'en un instant elle fit paroître par un sifflement un génie hideux, & d'une grandeur gigantesque. Le génie prit aussitôt le roi Beder sur une épaule, embrassa la vieille & la reine magicienne de l'autre, & les transporta en peu de momens au palais de la reine Labe, dans la ville des enchantemens.

La reine magicienne en furie fit de grands reproches au roi Beder, dès qu'elle fut de retour dans son palais: Ingrat, lui dit-elle, c'est donc ainsi que ton indigne oncle & toi vous m'avez donné des marques de reconnaissance, après tout ce que j'ai fait pour vous: je vous ferai sentir à l'un & à l'autre

ce que vous méritez. Elle ne lui en dit pas davantage ; mais elle prit de l'eau , & en la lui jetant au visage : *Sors de cette figure* , dit-elle , & *prends celle de vilain hibou*. Ces paroles furent suivies de l'effet ; & aussitôt elle commanda à une de ses femmes d'enfermer le hibou dans une cage , & de ne lui donner ni à boire ni à manger.

La femme emporta la cage ; & sans avoir égard à l'ordre de la reine Labe , elle y mit de la mangeaille & de l'eau ; & cependant , comme elle étoit amie du vieillard Abdallah , elle envoya l'avertir secrètement de quelle manière la reine venoit de traiter son neveu , & de son dessein de les faire périr l'un & l'autre , afin qu'il donnât ordre à l'en empêcher , & qu'il songeât à sa propre conservation.

Abdallah vit bien qu'il n'y avoit pas de ménagement à prendre avec la reine Labe. Il ne fit que siffler d'une certaine manière , & aussitôt un grand génie à quatre ailes se fit voir devant lui , & lui demanda pour quel sujet il l'avoit appelé. L'Eclair , lui dit-il , ( c'est ainsi que s'appeloit ce génie ) , il s'agit de conserver la vie du roi Beder , fils de la reine Gulnare. Va au palais de la magicienne , & transporte incessamment à la capitale de

518 LES MILLE ET UNE NUITS.

Perse la femme pleine de compassion à qui elle a donné la cage en garde , afin qu'elle informe la reine Gulnare du danger où est le roi son fils , & du besoin qu'il a de son secours ; prens garde de ne la pas épouvanter en te présentant devant elle , & dis-lui bien de ma part ce qu'elle doit faire.

L'Eclair disparut , & passa en un instant au palais de la magicienne. Il instruisit la femme , il l'enleva dans l'air , & la transporta à la capitale de Perse , où il la posa sur le toit en terrasse qui répondoit à l'appartement de la reine Gulnare. La femme descendit par l'escalier qui y conduisoit , & elle trouva la reine Gulnare & la reine Farache sa mère qui s'entretenoient du triste sujet de leur affliction commune. Elle leur fit une profonde révérence ; & par le récit qu'elle leur fit , elles connurent le besoin que le roi Beder avoit d'être secouru promptement.

A cette nouvelle , la reine Gulnare fut dans un transport de joie , qu'elle marqua en se levant de sa place & en embrassant l'obligante femme , pour lui témoigner combien elle lui étoit obligée du service qu'elle venoit de lui rendre. Elle sortit aussitôt , & commanda qu'on fît jouer les trompettes , tymbales & les tambours du palais , pour annon-

cer à toute la ville que le roi de Perse arriveroit bientôt. Elle revint, & elle trouva le roi Saleh son frère, que la reine Farache avoit déjà fait venir par une certaine fumigation. Mon frère, lui dit-elle, le roi votre neveu mon cher fils est dans la ville des enchantemens, sous la puissance de la reine Labe. C'est à vous, c'est à moi, d'aller le délivrer; il n'y a pas de temps à perdre.

Le roi Saleh assembla une puissante armée des troupes de ses états marins, qui s'éleva bientôt de la mer. Il appela même à son secours les génies ses alliés, qui parurent avec une autre armée plus nombreuse que la sienne. Quand les deux armées furent jointes, il se mit à la tête avec la reine Farache, la reine Gulnare & les princesses, qui voulurent avoir part dans l'action. Ils s'élevèrent dans l'air, & ils fondirent bientôt sur le palais & sur la ville des enchantemens, où la reine magicienne, sa mère, & tous les adorateurs du feu furent détruits en un clin-d'œil.

La reine Gulnare s'étoit fait suivre par la femme de la reine Labe, qui étoit venue lui annoncer la nouvelle de l'enchantement & de l'emprisonnement du roi son fils; & elle lui avoit recommandé de n'avoir pas d'autre

## 520 LES MILLE ET UNE NUITS.

soin dans la mêlée, que d'aller prendre la cage & de la lui apporter. Cet ordre fut exécuté comme elle l'avoit souhaité. Elle ouvrit la cage elle-même, elle tira le hibou dehors; & en jetant sur lui de l'eau qu'elle se fit apporter : *Mon cher fils*, dit-elle, *quittez cette figure étrangère, & prenez celle d'homme qui est la vôtre.*

Dans le moment la reine Gulnare ne vit plus le vilain hibou; elle vit le roi Beder son fils, elle l'embrassa aussitôt avec un excès de joie : ce qu'elle n'étoit pas en état de dire par ses paroles, dans le transport où elle étoit, ses larmes y suppléèrent d'une manière qui l'exprimoit avec beaucoup de force. Elle ne pouvoit se résoudre à le quitter, & il fallut que la reine Farache le lui arrachât à son tour. Après elle, il fut embrassé de même par le roi son oncle, & par les princesses ses parentes.

Le premier soin de la reine Gulnare fut de faire chercher le vieillard Abdallah, à qui elle étoit obligée du recouvrement du roi de Perse. Dès qu'on le lui eut amené : L'obligation que je vous ai, lui dit-elle, est si grande, qu'il n'y a rien que je ne sois prête de faire pour vous en marquer ma reconnoissance; faites connoître vous-même en quoi je le

puis, vous serez satisfait. Grande reine, reprit-il, si la dame que je vous ai envoyée veut bien consentir à la foi de mariage que je lui offre, & que le roi de Perse veuille bien me souffrir à sa cour, je consacre de bon cœur le reste de mes jours à son service. La reine Gulnare se tourna aussitôt du côté de la dame, qui étoit présente; & comme la dame fit connoître par une honnête pudeur qu'elle n'avoit pas de répugnance pour ce mariage, elle leur fit prendre la main l'un à l'autre, & le roi de Perse & elle prirent le soin de leur fortune.

Ce mariage donna lieu au roi de Perse de prendre la parole, en l'adressant à la reine sa mère: Madame, dit-il en souriant, je suis ravi du mariage que vous venez de faire, il en reste un auquel vous devriez bien songer. La reine Gulnare ne comprit pas d'abord de quel mariage il entendoit parler: elle y pensa un moment; & dès qu'elle l'eut compris: C'est du vôtre dont vous voulez parler, reprit-elle, j'y consens très-volontiers. Elle regarda aussitôt les sujets marins du roi son frère, & les génies qui étoient présens: Partez, dit-elle, & parcourez tous les palais de la mer & de la terre, & venez nous donner avis de la

princesse la plus belle & la plus digne du roi mon fils, & que vous aurez remarquée.

Madame, reprit le roi Beder, il est inutile de prendre toute cette peine. Vous n'ignorez pas sans doute que j'ai donné mon cœur à la princesse de Samandal sur le simple récit de sa beauté: je l'ai vue, & je ne me suis pas repenti du présent que je lui ai fait. En effet, il ne peut pas y avoir ni sur la terre ni sous les ondes une princesse qu'on puisse lui comparer. Il est vrai que sur la déclaration que je lui ai faite, elle m'a traité d'une manière qui eut pu éteindre la flamme de tout autre amant moins embrâsé que moi de son amour. Mais elle est excusable; & elle ne pouvoit me traiter moins rigoureusement, après l'emprisonnement du roi son père, dont je ne laissois pas d'être la cause, quoiqu'innocent. Peut-être que le roi de Samandal aura changé de sentiment, & qu'elle n'aura plus de répugnance à m'aimer & à me donner la foi, dès qu'il y aura consenti.

Mon fils, répliqua la reine Gulnare, s'il n'y a que la princesse Giauhare au monde capable de vous rendre heureux, ce n'est pas mon intention de m'opposer à votre union, s'il est possible qu'elle se fasse. Le roi votre oncle n'a qu'à faire venir le roi de Saman-

éal, & nous aurons bientôt appris s'il est toujours aussi peu traitable qu'il l'a été.

Quelqu'étroitement que le roi de Samandal eût été gardé jusqu'alors depuis sa captivité par les ordres du roi Saleh, il avoit toujours été traité néanmoins avec beaucoup d'égards, & il s'étoit apprivoisé avec les officiers qui le gardoient. Le roi Saleh se fit apporter un réchaud avec du feu, & il y jeta une certaine composition en prononçant des paroles mystérieuses. Dès que la fumée commença à s'élever, le palais s'ébranla, & l'on vit bientôt paroître le roi de Samandal avec les officiers du roi Saleh qui l'accompagnoient. Le roi de Perse se jeta aussitôt à ses pieds, & en demeurant le genou en terre : Sire, dit-il, ce n'est plus le roi Saleh qui demande à votre majesté l'honneur de son alliance pour le roi de Perse ; c'est le roi de Perse lui-même qui la supplie de lui faire cette grâce. Je ne puis me persuader qu'elle veuille être la cause de la mort d'un roi qui ne peut plus vivre, s'il ne vit avec l'aimable princesse Giauhare.

Le roi de Samandal ne souffrit pas plus long - temps que le roi de Perse demeurât à ses pieds. Il l'embrassa, & en l'obligeant de se relever : Sire, repartit - il, je serois bien

24 LES MILLE ET UNE NUITS.

fâché d'avoir contribué en rien à la mort d'un monarque si digne de vivre. S'il est vrai qu'une vie si précieuse ne puisse se conserver sans la possession de ma fille, vivez, sire, elle est à vous. Elle a toujours été très-soumise à ma volonté, je ne crois pas qu'elle s'y oppose. En achevant ces paroles, il chargea un de ses officiers, que le roi Saleh avoit bien voulu qu'il eût auprès de lui, d'aller chercher la princesse Giauhare, & de l'amener incessamment.

La princesse Giauhare étoit toujours restée où le roi de Perse l'avoit rencontrée. L'officier l'y trouva, & on le vit bientôt de retour avec elle & avec ses femmes. Le roi de Samandal embrassa la princesse. Ma fille, lui dit-il, je vous ai donné un époux; c'est le roi de Perse que voilà, le monarque le plus accompli qu'il y ait aujourd'hui dans tout l'univers: la préférence qu'il vous a donnée par-dessus toutes les autres princesses, nous oblige vous & moi de lui en marquer notre reconnoissance.

Sire, reprit la princesse Giauhare, votre majesté fait bien que je n'ai jamais manqué à la déférence que je devois à tout ce qu'elle a exigé de mon obéissance. Je suis encore prête d'obéir; & j'espère que le roi de Perse

voudra oublier le mauvais traitement que je lui ai fait : je le crois assez équitable pour ne l'imputer qu'à la nécessité de mon devoir.

Les nœces furent célébrées dans le palais de la ville des enchantemens , avec une solennité d'autant plus grande , que tous les amans de la reine magicienne , qui avoient repris leur première forme au moment qu'elle avoit cessé de vivre , & qui en étoient venus faire leurs remerciemens au roi de Perse , à la reine Gulnare & au roi Saleh , y assistèrent. Ils étoient tous fils de rois , ou d'une qualité très-distinguée.

Le roi Saleh enfin conduisit le roi de Samandal dans son royaume , & le remit en possession de ses états. Le roi de Perse , au comble de ses desirs , partit & retourna à la capitale de Perse avec la reine Gulnare , & la reine Farache & les princesses ; & la reine Farache & les princesses y demeurèrent jusqu'à ce que le roi Saleh vint les prendre & les ramena en son royaume sous les flots de la mer.

*Fin du neuvième Volume.*

---

---

T A B L E  
D E S C O N T E S

du Tome Neuvième.

---

MILLE ET UNE NUITS.

CXCIX. Nuit. <i>SUITE de l'histoire des amours d'Aboulhassan Ali Ebn Becar &amp; de Schemselnihar, favorite du calife Haroun Alraschid,</i>	pag. 5
CC. Nuit. <i>suite de la même histoire,</i>	10
CCI. Nuit. <i>suite de la même histoire,</i>	15
CCII. Nuit. <i>suite de la même histoire,</i>	19
CCIII. Nuit. <i>suite de la même histoire,</i>	25
CCIV. Nuit. <i>suite de la même histoire,</i>	29
CCV. Nuit. <i>suite de la même histoire,</i>	37
CCVI. Nuit. <i>suite de la même histoire,</i>	44
CCVII. Nuit. <i>suite de la même histoire,</i>	50
CCVIII. Nuit. <i>suite de la même histoire,</i>	57
CCIX. Nuit. <i>suite de la même histoire,</i>	63
CCX. Nuit. <i>Fin de la même histoire,</i>	70
CCXI. Nuit. <i>Histoire des amours de Camaralzaman, Prince de l'isle des Enfans de Khaledan, &amp; de Badoure, Princesse de la Chine,</i>	79

T A B L E.

527

CCXII. Nuit. Continuation de la même histoire ,	pag. 86
CCXIII. Nuit. suite de la même hist.	90
CCXIV. Nuit. suite de la même hist.	99
CCXV. Nuit. suite de la même hist.	107
CCXVI. Nuit. suite de l'histoire de Camaralzaman ,	115
CCXVII. Nuit. suite de la même hist.	123
Suite de l'hist. de la Princesse de la Chine ,	128
CCXVIII. Nuit. suite de la même hist.	130
Histoire de Marzavan , avec la suite de celle de Camaralzaman ,	137
CCXIX. Nuit. suite de la même hist.	139
CCXX. Nuit. suite de la même hist.	147
CCXXI. Nuit. suite de la même hist.	155
Billet du Prince Camaralzaman à la Princesse de la Chine ,	160
CCXXII. Nuit. suite de la même hist.	162
CCXXIII. Nuit. suite de la même hist.	169
Séparation du Prince Camaralzaman d'avec la Princesse Badoure ,	170
Histoire de la Princesse Badoure après la séparation du Prince Camaralzaman ,	175
CCXXIV. Nuit. suite de la même hist.	179
CCXXV. Nuit. suite de l'histoire du Prince Camaralzaman , depuis sa séparation d'avec la Princesse Badoure ,	188
CCXXVI. Nuit. suite de la même hist.	198

CCXXVII. Nuit. suite de la même hist. toire ,	pag. 206
CCXXVIII. Nuit. suite de la même hist.	216
<i>Histoire des Princes Amgiad &amp; Assad ,</i>	219
CCXXIX. Nuit. suite de la même hist.	224
CCXXX. Nuit. suite de la même hist.	232
<i>Le Prince Assad arrêté en entrant dans la ville des Mages ,</i>	237
CCXXXI. Nuit. suite de la même hist.	241
<i>Histoire du Prince Amgiad &amp; d'une Dame de la ville des Mages ,</i>	244
CCXXXII. Nuit. suite de la même hist.	251
CCXXXIII. Nuit. suite de la même hist.	258
<i>Suite de l'histoire du Prince Assad ,</i>	262
CCXXXIV. Nuit. suite de la même hist.	266
CCXXXV. Nuit. suite de la même hist.	274
CCXXXVI. Nuit. Fin de l'histoire des Prin- ces Amgiad & Assad ,	282
<i>Hist. de Noureddin &amp; de la belle Persienne ,</i>	294
<i>Histoire de Beder , Prince de Perse , &amp; de Giau- hare, Princesse du royaume de Samandal ,</i>	395

Fin de la Table du Neuvième Volume.